

L'EMPEREUR GALLIEN

ET LA

CRISE DE L'EMPIRE ROMAIN AU III^e SIÈCLE.

(Suite et fin¹.)

IV. — GALLIEN ET LES INVASIONS.

La double sécession de l'Occident en 258, de l'Orient en 260 réduisait singulièrement le territoire de l'Empire romain. Les seules régions qui restent, d'une manière constante, fidèles à Gallien, sont l'Italie, les pays danubiens, la péninsule des Balkans, les îles méditerranéennes et les provinces d'Afrique, mais pendant dix années (258-268), les invasions s'y succèdent et s'y multiplient. Voyons un peu si Gallien, comme le veulent les historiens latins, est l'homme qui laisse faire et ne songe qu'à ses plaisirs.

En Afrique, au cours des années 259-260, la campagne est vigoureusement menée contre les envahisseurs. Le légat de Numidie, C. Macrinus Decianus, bat les Bavares dans la région de Mila, une seconde fois sur la frontière de Maurétanie et de Numidie, et les rejette dans leur pays, le massif montagneux du Babor. De leur côté, les Quinquegentanei furent également expulsés de Numidie et Faraxen fait prisonnier. Une inscription² nous donne les détails de cette capture : un chevalier romain, Q. Gargilius Martialis, à la tête d'une cohorte de Singulares et d'un détachement de cavaliers Maures, s'empara du chef berbère et le mit à mort. La disparition de Faraxen ne termina d'ailleurs pas la lutte. Quelque temps après, les Bavares attiraient Gargilius dans une embuscade et le faisaient périr. Mais ce n'est plus dès lors qu'une guerre de guérillas et de coups de main qui

1. Voir ci-dessus, p. 1.

2. *C. I. L.*, VIII, 9047.

ne met pas en danger la domination romaine. A la fin de 260, l'ordre est rétabli en Afrique.

En 261, nous avons laissé les Alamans maîtres de l'Italie du Nord et en pleine marche sur Rome. Gallien est absent, retenu en Gaule par les opérations contre Postumus; l'Italie est dégarinée. Devant l'immense péril qui menace la capitale, le Sénat fait preuve d'initiative. Il mobilise la garnison, enrôle les plus vigoureux d'entre les citoyens et leur fournit des armes¹. Les Barbares trouvent Rome en état de défense; ils s'éloignent vers le nord, en dévastant de nouveau les campagnes. A la première nouvelle de l'invasion, Gallien s'était hâté de revenir. Il se porta dans l'Italie du Nord, sur la ligne de retraite des Alamans. Malgré la disproportion des forces, — Zonaras² lui donne dix mille hommes et en attribue trois cent mille aux envahisseurs, deux chiffres dont probablement le premier seul est vrai, — il remporte à Milan une victoire décisive (fin 261)³.

Vers la même époque, d'autres Barbares, surtout des Goths, avaient mis au pillage les provinces du Danube moyen (Norique et Pannonie). La situation fut un instant très grave. Les envahisseurs furent enfin chassés, — nous ne savons quand ni comment, — probablement sans intervention personnelle de Gallien⁴.

En 263, lors de la reprise des grandes invasions maritimes en Asie Mineure, Gallien se rend à Byzance sur la ligne de retraite même de l'ennemi⁵. Il envoie en Asie des troupes qui battent les Goths et les contraignent à se rembarquer. Trois ans plus tard, en 266, c'est Odaenath, le représentant de Rome, le mandataire de Gallien en Orient, qui manœuvre contre les Barbares en Capadoce et les oblige à regagner leurs vaisseaux⁶.

Enfin, la conduite de Gallien, lors de la grande invasion gothique de 267, lui fait particulièrement honneur. Il envoie aussitôt deux ingénieurs byzantins, Cleodamus et Athenaeus, pour mettre en état de défense les villes romaines de la mer Noire et fermer, autant que possible, aux Barbares l'accès des détroits⁷. Dans le Bosphore même, il poste une flotte, sous les

1. Zosim., I, 37.

2. XII, 24.

3. Zosim., I, 38.

4. Zosim., I, 37.

5. *Vita Gallien.*, VII, 3.

6. Syncell., I, p. 717.

7. *Vita Gallien.*, XIII, 6.

ordres de Venerianus, un homme de mer habile et énergique, avec l'ordre d'arrêter les envahisseurs. Ces mesures étaient bien combinées et l'exécution en avait été confiée par l'empereur à des hommes fort bien choisis. Cleodamus et Athenaeus battirent les Barbares qui durent se rembarquer¹, et, lorsque les Goths se présentèrent devant le Bosphore, Venerianus, avec la flotte romaine, les rejeta sur le Pont-Euxin. Malheureusement Venerianus avait péri dans le combat². La flotte romaine, affaiblie et démoralisée par la mort de son chef, se retira et les Barbares purent librement se répandre dans la Méditerranée³. Nous avons vu plus haut quels ravages ils avaient exercés en Grèce.

Il s'agissait d'en débarrasser la péninsule des Balkans et, s'il était possible, de les anéantir. Gallien combina très habilement son plan en conséquence. Son général Marcianus, à la tête de troupes tirées du bas Danube, devait couper la retraite aux envahisseurs, en attendant que l'empereur pût venir le rejoindre avec d'importants renforts; la flotte romaine de Venerianus, réorganisée et pourvue de nouveaux chefs, ces mêmes Cleodamus et Athenaeus que nous avons déjà vus à l'œuvre, reçut l'ordre de croiser sur les côtes de Grèce pour détruire la flotte des Barbares. Le plan, bien conçu, vigoureusement exécuté, réussit complètement. Sur mer, Cleodamus et Athenaeus attaquèrent les envahisseurs, en firent un grand massacre, coulèrent, capturèrent ou dispersèrent leurs vaisseaux⁴. Sur terre, le résultat fut tout aussi brillant. Marcianus ferma aux Barbares la route du nord, les battit au nord de la Grèce et les rejeta vers le sud⁵. Errant par bandes à travers la Béotie, la Macédoine, l'Épire, ils cherchèrent à se faire jour par le nord-ouest⁶, mais, à ce moment même, Gallien accourait au secours de son lieutenant.

L'empereur avait été retenu longtemps par la crainte d'une descente de Postumus en Italie et par les menaces d'invasion germanique sur la frontière du haut Danube. Il s'était décidé enfin à confier la garde de l'Italie du Nord au chef de sa cavalerie, Aureolus, et à aller rejoindre Marcianus. Chemin faisant, sur les rives du Nestos, il rencontra une bande d'Hérules, comman-

1. *Vita Gallien.*, XIII, 6.

2. *Ibid.*, XIII, 7; Syncell., I, p. 717.

3. *Ibid.*, XIII, 7; Syncell., I, p. 717.

4. Zonar., XII, 26.

5. *Vita Gallien.*, VI, 1.

6. *Ibid.*, XIII, 8-9.

dés par un certain Naulobatus. Il les battit et leur tua trois mille hommes¹. Mais bientôt Gallien recevait d'Italie une très grave nouvelle. Aureolus venait de faire défection et d'usurper le pouvoir impérial. Gallien, arrêté une fois de plus au cours de ses succès, dut négocier; il engagea Naulobatus au service de l'Empire, lui accorda les ornements consulaires² et rebroussa chemin vers l'Italie. Marcianus prit le commandement en chef avec Claude pour second³.

Les Barbares, voyant, depuis la défaite du Nestos, leur retraite définitivement coupée, désespérèrent d'atteindre le Danube. Se couvrant de leurs chariots comme d'un rempart, ils se jetèrent dans le massif montagneux du mont Gessax, probablement le Rhodope⁴. Marcianus les y poursuivit et leur livra plusieurs combats dont l'issue ne fut pas toujours à l'avantage des troupes romaines⁵. Claude proposait de les cerner dans la montagne : « Si », disait-il avec justesse, « on les laissait rentrer chez eux et mettre leurs compatriotes au courant de leurs succès antérieurs, ils reviendraient se venger et déchaîneraient sur l'Empire une nouvelle invasion »⁶, raisonnement qui était d'ailleurs fort juste, comme l'avenir le prouva. Marcianus, au contraire, préférait les laisser partir. Peut-être n'avait-il plus, depuis le départ de Gallien, les effectifs nécessaires et avait-il, raison plus décisive, reçu l'ordre de se porter sur l'Italie. Toujours est-il qu'il permit aux débris de l'armée barbare de regagner leur pays et qu'au début de 268 il alla rejoindre Gallien devant Milan⁷.

V. — GALLIEN ET LES USURPATIONS.

La politique de Gallien vis-à-vis des usurpateurs aurait été, selon l'Histoire Auguste, faite d'indifférence et de douce gaité. Voyons les faits. Le recueil des *Trente Tyrans* mentionne pour le règne de Gallien vingt-six usurpateurs, dont vingt-quatre tyrans et deux *tyrannides*, Zenobie et Victoria; Zosime et

1. *Vita Gallien.*, XIII, 10; Syncell., I, p. 717; Zonar., XII, 24.

2. Syncell., I, p. 717; Anon. post Dionem, fragm. IX, 2-3 (Müller, *H. R. F.*, IV, p. 196).

3. Zosim., I, 40.

4. *Vita Gallien.*, XIII, 9.

5. *Ibid.*, XIII, 10.

6. *Vita Claud.*, VI, 1.

7. *Vita Gallien.*, XIV, 1.

l'Anonyme continuateur de Dion en nomment un vingt-septième, Memor. Ce total de vingt-sept doit-être réduit pour différentes raisons. Macrianus le père et Ballista n'ont jamais été empereurs. Six autres constituent la dynastie palmyrénienne et aucun d'eux, au temps de Gallien, n'a revendiqué ni possédé la plénitude des titres impériaux ; enfin, des dix-neuf restants, sept appartiennent à la dynastie gallo-romaine fondée par Postumus. Outre ce dernier, nous avons donc affaire à douze usurpateurs : Ingenuus et Regalianus sur le Danube, Valens et Piso en Grèce, Macrianus jeune et Quietus en Orient, Trebellianus en Asie Mineure, Aemilianus en Égypte, Celsus en Afrique, Aureolus dans l'Italie du Nord, Saturninus et Memor, nous ne savons où. Plusieurs de ces usurpateurs, — Regalianus, Valens, Piso, Celsus, Saturninus, Memor, — sont tués par leurs propres soldats après un règne éphémère. Étudions, en toute impartialité, quelle a été la politique de Gallien vis-à-vis des autres, c'est-à-dire en procédant par ordre chronologique : Ingenuus, Postumus, Macrianus et Quietus, Aemilianus, Trebellianus, Aureolus.

Au moment où Ingenuus se souleva sur le Danube (258), Valérien se trouvait déjà en Orient, immobilisé par l'invasion perse. Gallien seul, occupé à la défense du Rhin, pouvait intervenir. Il le fit avec décision et énergie. Il accourut¹ par la haute vallée du Danube, amenant avec lui une partie de l'armée rhénane, quelques contingents tirés de Bretagne² et des détachements de cavalerie maure³. La bataille se livra près de Mursa⁴. La cavalerie romaine, sous les ordres d'Aureolus, un des meilleurs généraux de Gallien, enfonça les troupes d'Ingenuus ; l'usurpateur prit la fuite et, dans la déroute, ses propres gardes le massacrèrent⁵. La répression fut rigoureuse, car Gallien tenait à faire un exemple. Quant aux accusations de cruauté et de sauvagerie que l'Histoire Auguste⁶ lui prodigue, nous avons déjà vu ce qu'il fallait en penser⁷.

1. Aurel. Vict., *Caess.*, XXXIII.

2. *C. I. L.*, III, 3228.

3. Zonar., XII, 24.

4. Aurel. Vict., *loc. cit.*; Eutrop., IX, 8, 1; Oros., VIII, 22, 3; cf. Zonar., XIII, 24.

5. Zonar., *loc. cit.*; *Vitae XXX Tyrann.*, IX, 3; Eutrop., *loc. cit.*; Oros., *loc. cit.*

6. *Vitae XXX Tyrann.*, IX, 3 et suiv.

7. Voir plus haut, p. 4.

Gallien venait à peine d'en finir avec Ingenuus et il était encore sur le Danube, lorsqu'il apprit que Postumus s'était révolté en Gaule et avait mis à mort son fils Cornelius Valerianus, fait prisonnier à Cologne¹. L'empereur revint précipitamment par l'Italie du Nord² et envoya à Postumus des députés pour s'enquérir de ce qui s'était passé. Il lui demandait également de retirer les garnisons qui occupaient les passages des Alpes menant en Gaule : « Que Postumus le laissât entrer en Gaule avec son armée et le sort des armes prononcerait entre eux ; le vainqueur aurait l'Empire. » Postumus repoussa les deux demandes. Gallien lui envoya alors une seconde députation chargée de lui proposer un combat singulier. Postumus répondit qu'il n'était pas un gladiateur : « Il avait », disait-il, « sauvé les provinces que Gallien lui avait confiées et avait été élu empereur par les Gaulois. Il ne demandait rien de plus, mais se devait à ceux qui avaient eu confiance en lui³. »

C'était la guerre. Gallien marcha contre Postumus avec Theodotus⁴ comme second. Le théâtre des opérations semble avoir été le Rhin moyen. D'abord vaincu, Gallien reprit bientôt l'avantage et mit l'armée de Postumus en fuite⁵ ; il ordonna à l'un de ses lieutenants, Aureolus, de le poursuivre. L'ordre ne fut pas exécuté et Postumus put se réfugier dans une ville forte de Gaule, dont nous ne connaissons pas le nom. Gallien vint l'y assiéger. Au cours d'une reconnaissance effectuée le long de l'enceinte, il fut blessé d'une flèche dans le dos et dut lever le siège⁶. La guerre continua quelque temps encore, marquée pour Gallien par une série de succès et de revers⁷. L'invasion alamannique de 261 l'obligea à lâcher prise. Il renonça, provisoirement au moins, à abattre Postumus et se porta au secours de l'Italie envahie. Cette première guerre avait duré près de trois ans (258-261).

Dès l'année suivante (début de 262), il était de retour en Gaule avec deux de ses meilleurs généraux, Aureolus et

1. Zonar., XII, 24.

2. Zonar., XII, 24.

3. Anon. post. Dionem, fragm. VI (Müller, *H. R. F.*, IV, p. 194).

4. *Vita Gallien.*, IV, 4.

5. Zonar., XII, 24.

6. Zonar., XII, 24; *Ibid.*, IV, 4.

7. *Ibid.*, IV, 6.

Claude¹. Postumus avait mis à profit l'absence de l'empereur pour reprendre haleine et renforcer son armée; il l'avait grossie de nombreux contingents gaulois et francs et avait lié partie avec un autre général romain, Victorinus. Nous ne connaissons à peu près rien des opérations militaires. L'auteur des *Trente Tyrans*² se borne à nous dire que Postumus et Victorinus luttèrent en commun contre Gallien, qu'ils traînèrent la guerre en longueur et furent finalement vaincus; le biographe de Gallien ajoute qu'il y eut plusieurs rencontres d'issue variable où Gallien prit définitivement l'avantage³. Nous ne savons rien de plus. La mort même de Postumus n'arrêta pas les hostilités. Gallien combattit le nouvel empereur gallo-romain Laelianus⁴. Cette fois encore, la lutte resta indécise, non par inexpérience ou par lâcheté de Gallien, comme la tradition latine le donne à entendre, mais tout simplement en raison des calamités multiples qui fondaient à la fois sur l'Empire. Déjà, en 261, l'invasion des Alamans avait contraint Gallien à abandonner Postumus à demi vaincu⁵. En 263, il est une seconde fois obligé d'interrompre la campagne pour aller réprimer la révolte de Byzance⁶ et, les années suivantes, il ne semble pas avoir eu le loisir de revenir en Gaule. La guerre traîne en son absence et, au moment où Gallien disparaît en 268, aucun résultat décisif n'a été atteint. En tous cas, on ne saurait méconnaître la ténacité dont Gallien a fait preuve vis-à-vis de Postumus. Il ne lui a jamais pardonné ni la sécession de l'Occident ni le meurtre de son fils. On ne peut raisonnablement l'en blâmer.

A l'autre extrémité de l'Empire, Gallien se trouvait en présence d'un second État séparatiste, l'Empire oriental de Macrianus et Quietus. Tous deux étaient des jeunes gens sans expérience, mais ils avaient derrière eux deux hommes de premier ordre, leur père Macrianus et Ballista, les fondateurs et les soutiens de l'Empire romain d'Orient. Malheureusement pour le nouvel État, Macrianus le père commit une faute très lourde. Il

1. *Vita Gallien.*, VII, 1.

2. *Vitae XXX Tyrann.*, VI, 1-2.

3. *Vita Gallien.*, VII, 1.

4. *Ibid.*, XXI, 3.

5. *Ibid.*, IV, 6; Zosim., I, 38.

6. *Ibid.*, VI, 8-9.

crut pouvoir renverser Gallien et passa en Europe, emmenant avec lui son fils Macrianus avec une fraction considérable de l'armée d'Orient¹; l'autre empereur, Quietus, restait avec Ballista à Hémèse². L'aventure tourna fort mal. Gallien envoya des troupes importantes, sous les ordres d'Aureolus, à la rencontre de l'envahisseur³. Une grande bataille eut lieu : Macrianus, son fils et l'élite de l'armée y succombèrent⁴ (261). Le coup était rude pour l'Empire romain d'Orient; toutefois, rien n'était encore perdu; Quietus continuait à régner sous la tutelle de Ballista. Gallien eut la sagesse de ne pas aller l'attaquer en Syrie. C'est alors qu'il entre en relations avec Odaenath de Palmyre et qu'il élabore cette politique orientale, si personnelle et si méconnue, dont nous aurons à étudier plus loin le caractère et à apprécier les résultats.

Un an plus tard, un nouvel usurpateur, Aemilianus, prenait le titre impérial en Égypte. Le recueil des *Trente Tyrans* nous a transmis sur cet événement un récit quelque peu puéril⁵. L'esclave d'un curateur d'Alexandrie s'avise de dire à un soldat qu'il a de meilleures chaussures que lui. Le soldat s'offense de cette déclaration pourtant bien anodine et, à bout de raisons, frappe son interlocuteur. Le peuple s'assemble, marche vers la maison d'Aemilianus « et, dans sa rage, l'attaque aussitôt avec tous les instruments des séditions. On lui jette des pierres; on lève sur lui des glaives; tout devient une arme entre les mains des furieux. Entraîné par les circonstances et persuadé que, d'une manière ou de l'autre, il fallait périr, Aemilianus se fait proclamer empereur, et l'armée d'Égypte le soutient en haine de Gallien ». Quoi qu'il en soit, cet Aemilianus n'était pas le premier venu. Préfet d'Égypte depuis plusieurs années déjà, il avait, lors de la persécution de Valérien, durement fait appliquer les édits contre les chrétiens. L'évêque d'Alexandrie, Denys, et ses prêtres avaient comparu devant lui; après interrogatoire, il les avait exilés d'abord en Libye, plus tard dans le désert. Nous ne savons s'il conserva son poste pendant la courte période où l'Égypte releva de Macrianus; toujours est-il qu'en

1. *Vita Gallien.*, II, 5.

2. *Ibid.*, II, 5; Zonar., XII, 24.

3. *Vitae XXX Tyrann.*, XI, 2; XII, 12-14; XIII, 2-3.

4. *Vita Gallien.*, II, 6-7; *Vitae XXX Tyrann.*, XI, 1-2; Zonar., XII, 24.

5. *Vitae XXX Tyrann.*, XXII, 3-4.

262, nous le retrouvons préfet d'Égypte au nom de Gallien; c'est au printemps de cette même année qu'il prend l'Empire¹. Il administre habilement la province, défend la Haute-Égypte contre les invasions barbares², et même, ajoute l'auteur du recueil des *Trente Tyrans*, qui ne perd jamais l'occasion de dire une sottise, prépare une grande expédition contre les Indes³.

L'usurpation d'Aemilianus était doublement désagréable pour Gallien; tout d'abord, elle lui coûtait l'Égypte qu'il venait à peine de recouvrer, et, ensuite, elle compromettait gravement l'alimentation de Rome. La province d'Afrique et l'Égypte étaient les deux greniers de la capitale. Aemilianus, en arrêtant l'exportation du blé égyptien, pouvait créer à Gallien les plus graves embarras. C'est ce qu'il fit aussitôt; il mit la main sur les entrepôts de céréales⁴, et de nombreuses villes, privées de leurs arrivages réguliers, furent réduites à la famine. La perspective d'une révolte à Rome était particulièrement grave pour Gallien. Il fallait agir et agir vite. Une armée commandée par Theodotus envahit l'Égypte⁵. Aemilianus fut battu, fait prisonnier et étranglé dans sa prison⁶. Theodotus reçut en récompense le gouvernement de l'Égypte avec le titre de préfet⁷. La province devait, désormais, rester fidèle à l'Empire jusqu'à la mort de Gallien.

Postérieurement à la révolte d'Aemilianus, sans que l'on puisse d'ailleurs fixer la date avec certitude, se produisit en Isaurie l'usurpation de Trebellianus⁸. C'était un soulèvement nettement local et sans grande importance. Gallien, cependant, crut devoir agir. Il envoya en Asie Mineure un bon général, Camsisoleus, frère de Theodotus. Trebellianus fut vaincu, emmené prisonnier dans le camp romain et mis à mort. Les Isauriens, enfermés dans leurs montagnes, n'en continuèrent pas moins la résistance; on dut, pour les réduire, construire

1. *Vitae XXX Tyrann.*, XXII, 3-4; *Vita Gallien.*, IV, 1.

2. *Vitae XXX Tyrann.*, XXII, 7.

3. *Ibid.*, XXII, 8.

4. *Vita Gallien.*, IV, 1.

5. *Ibid.*, IV, 1; *Vitae XXX Tyrann.*, XXVI, 4.

6. *Vita Gallien.*, IV, 1-2; *Vitae XXX Tyrann.*, XXII, 8; XXVI, 4.

7. *Vita Gallien.*, IV, 2.

8. *Vitae XXX Tyrann.*, XXVI.

autour de leur pays une ligne de retranchements¹. Plus tard, Claude, pour prévenir toute nouvelle révolte, confia à un de ses amis les plus sûrs le gouvernement de l'Isaurie et, par surcroît de précaution, transplanta un grand nombre des habitants dans la province voisine de Cilicie².

Enfin, au début de 268, Aureolus³, nous l'avons vu, usurpa l'Empire dans l'Italie du Nord. Gallien se trouvait aux prises avec les Goths lorsqu'il reçut cette nouvelle. L'usurpation d'Aureolus était particulièrement grave; elle pouvait faire perdre à Gallien l'Italie, peut-être même une partie de l'armée danubienne, c'est-à-dire les dernières ressources dont disposait l'Empire romain démembré. Aussi, avec une intelligence politique et un esprit de décision remarquables, Gallien prit-il immédiatement son parti. Laissant à Marcianus la direction de la guerre contre les Barbares⁴, il se hâta de regagner l'Italie par la grande route de Sirmium, Aquilée, Vérone et Milan. Aureolus, pour couvrir cette dernière ville, avait occupé la ligne de l'Adda. Gallien força le passage au point même où la grande route de l'Italie du Nord traversait la rivière sur un pont qui prit, à la suite de cette victoire, le nom de Pons Aureoli (aujourd'hui Pontirolo)⁵. Aureolus, après avoir fait des pertes sensibles, blessé lui-même⁶, fut rejeté dans Milan. Gallien se présenta devant la ville, y établit un camp retranché⁷, pourvu de nombreuses machines de guerre⁸, et poussa énergiquement le siège. Aureolus fit de fréquentes sorties, au cours desquelles Gallien se comporta vaillamment; un jour même, l'impératrice Salonine faillit être enlevée dans sa tente⁹. L'usurpateur allait être contraint de capituler. C'est sur ces entrefaites que Gallien fut assassiné par ses propres généraux¹⁰.

1. *Vitae XXX Tyrann.*, XXVI.

2. *Ibid.*, XXVI.

3. Zosim., I, 40; Zonar., XII, 25; Aurel. Vict., *Caess.*, XXXIII.

4. Zosim., I, 40.

5. Zonar., XII, 25; Aurel. Vict., *Caess.*, XXXIII; *Epitom.*, XXXIII; *Vitae XXX Tyrann.*, XI, 4-5.

6. Zonar., XII, 25.

7. Zonar., XII, 25.

8. Aurel. Vict., *Caess.*, XXXIII.

9. Zonar., XII, 25.

10. *Vita Gallien.*, XIV, 9; Zosim., I, 40; Zonar., XII, 25; Aurel. Vict., *Caess.*, XXXIII; *Epitom.*, XXXIII.

VI. — LA POLITIQUE ORIENTALE DE GALLIEN.

A en croire le témoignage des historiens latins, la politique orientale de Gallien, pendant les huit années qui séparent la prise de Valérien de la fin du règne, lui ferait fort peu honneur. Indifférence, lâcheté, cynisme sont des épithètes qui se retrouvent à chaque ligne. Gallien ne fait rien pour délivrer son père; il se réjouit de le voir prisonnier¹. Il ne se soucie en rien des choses d'Orient : « Instruit de la mort de Macrianus et de ses fils », écrit son biographe, « Gallien se livra aux plaisirs et à la débauche avec autant de tranquillité que s'il n'eût plus rien à craindre et que son père fût sorti d'esclavage². » On annonce à Gallien que l'Asie est dévastée à la fois par les calamités naturelles et les invasions barbares : il se contente de répondre par un bon mot³. A ses décennales, en 263, il fait paraître un cortège de faux prisonniers, particulièrement des Perses; nous avons vu plus haut le supplice qu'il aurait infligé à quelques mauvais plaisants dans la circonstance⁴. Il triomphe des ennemis vaincus par Odaenath, le prince de Palmyre, sans même faire mention de Valérien⁵. Une dernière honte était réservée à l'Orient romain, le gouvernement d'une femme : « Tout sentiment de pudeur semblait éteint et la République était tombée si bas, sous l'infâme Gallien, que des femmes purent s'en déclarer avec succès les chefs. On vit jusqu'à une étrangère du nom de Zénobie, qui se vantait d'être de la race des Cléopâtres et des Ptolémées, revêtir, après la mort de son époux Odaenath, le manteau impérial, se parer de tous les insignes du pouvoir, ceindre son front du diadème et régner au nom de ses fils, Herennianus et Timolaüs, plus longtemps que ne semblait le comporter son sexe⁶. »

A la lâcheté de Gallien s'opposent l'énergie et l'intelligence politique d'Odaenath : « Sous le consulat de Gallien et Saturninus, Odaenath, roi des Palmyréniens, obtint l'Empire de tout l'Orient, car il s'était montré digne du rang suprême par ses

1. *Vita Gallien.*, I, 1; III, 9.

2. *Ibid.*, III, 5 et suiv.

3. *Ibid.*, III, 5-6.

4. *Ibid.*, VIII, 7; IX, 5-7.

5. *Ibid.*, V, 10.

6. *Vitae XXX Tyrann.*, XXX, 1-3.

exploits, tandis que Gallien demeurait dans l'inaction ou ne faisait que des choses honteuses, insensées ou ridicules¹. » « Odaenath ne poursuivait qu'un but, la délivrance de Valérien, et il faisait chaque jour de nouveaux efforts, quoique des difficultés sans nombre dans un pays étranger arrêtaient à chaque instant cet excellent général². » « C'en était fait de la domination romaine en Orient si Odaenath ne se fût emparé de l'Empire après la captivité de Valérien et les pertes essuyées par la République³. » Odaenath mort, sa femme Zénobie « gouverne d'une main ferme les Palmyréniens et la plupart des nations de l'Orient⁴. »

La thèse est donc très nette. Gallien, par ses vices, perd l'Orient romain ; Odaenath et Zénobie le sauvent par leurs vertus. Cette manière simpliste de présenter les événements est-elle conforme à la vérité historique ? Nous ne devons juger Gallien que sur les faits eux-mêmes. Voyons tout d'abord quelle est la situation en 260, au moment où Gallien reste seul empereur, seul responsable de la politique orientale romaine. Valérien vient d'être fait prisonnier par les Perses. L'armée romaine a été écrasée ; Macrianus et Ballista en ramènent les débris en Syrie. Ils se concertent à Hémèse et fondent un État séparatiste d'Orient, dont les deux fils de Macrianus, Macrianus jeune et Quietus, sont proclamés empereurs. L'Asie Mineure et l'Égypte se rallient au nouvel Empire, qui comprend dès lors tout l'Orient romain. Tout ce mouvement de sécession s'est opéré en dehors de Gallien ; aurait-il pu intervenir pour l'entraîner et sauver l'unité romaine ? Précisons davantage : pouvait-il même momentanément abandonner l'Occident ?

L'examen des faits est ici encore parfaitement décisif. Postumus, en 258, vient de fonder l'Empire gallo-romain, qui comprend désormais la Gaule, la Bretagne et l'Espagne. Depuis plus d'une année, Gallien guerroyait contre lui en Gaule même, sans résultats décisifs. Les Alamans ont envahi la Gaule et menacent l'Italie où ils vont pénétrer en 261. Sur la frontière danubienne, deux usurpations, celles d'Ingenuus et de Regalianus, ont eu lieu en 258 ; elles ont été réprimées, mais

1. *Vita Gallien.*, X, 1.

2. *Ibid.*, X, 1 ; X, 8.

3. *Vitae XXX Tyrann.*, XV, 1.

4. *Vita Gallien.*, XIII, 5.

elles peuvent se renouveler d'un instant à l'autre. La Sicile est en proie à la guerre servile; l'Afrique dévastée par les Bavares, les Quingegentanei et les bandes de Faraxen; les Francs ravagent la Maurétanie. Dans ces conditions, c'eût été une pure folie d'abandonner l'Occident à lui-même pour se porter en Orient. Cette folie, Gallien ne pouvait pas la commettre et on ne saurait le lui reprocher.

Il a donc dû assister en spectateur impuissant, — ce qui ne veut pas dire indifférent, — à la sécession de l'Orient et à la formation de l'Empire de Macrianus. Il se contente, car il ne peut faire davantage, de fermer à Macrianus le chemin de l'Occident; quand celui-ci, en 261, passe en Europe, il trouve devant lui une forte armée que Gallien a envoyée sous les ordres d'Aureolus. Macrianus est battu et tué; le reste de ses troupes capitule. Sans doute l'Empire qu'il a fondé reste intact, mais tout au moins Gallien, par son intervention décisive en Illyricum, l'a-t-il définitivement confiné en Orient.

La victoire d'Aureolus et la disparition de Macrianus étaient, semble-t-il, deux circonstances favorables dont Gallien eût pu profiter pour agir en Orient. Cependant, il n'en fit rien. Comme l'année précédente, la situation en Occident le paralysa. Nous sommes en 261. Les opérations continuent contre Postumus; les Alamans sont aux portes de Rome et Gallien est contraint d'abandonner Postumus à demi vaincu pour se porter au secours de la capitale en péril. Ce n'est évidemment pas à ce moment qu'on pouvait attendre de lui une intervention militaire dans les provinces orientales de l'Empire. Est-ce à dire qu'il s'en désintéresse? En aucune façon. L'année 261 marque précisément chez lui l'élaboration d'une politique orientale dont nous allons maintenant étudier les origines et suivre le développement ultérieur.

L'Empire de Macrianus n'avait plus aucun lien avec l'Empire romain proprement dit. Sa situation, à cet égard, était exactement la même que celle de l'Empire gallo-romain. Les deux empereurs d'Orient, Macrianus jeune et Quietus portent l'ensemble de la titulature impériale : le prénom d'Imperator, les titres de César et d'Auguste; on frappe monnaie à leur nom en Asie Mineure et en Égypte. C'est une souveraineté complète. L'Empereur de Rome, Gallien, n'a aucun droit, aucune influence sur eux; l'unité romaine n'est même pas sauvegardée en appa-

rence. Gallien ne pouvait, faute de moyens d'action suffisants, intervenir personnellement, mais il n'avait pas renoncé à l'Empire universel. Contre l'Empire de Macrianus, il lui fallait un allié, un instrument. Odaenath de Palmyre se présenta pour être l'un et l'autre.

Palmyre, grâce à sa situation qui en faisait l'étape nécessaire entre la Syrie et l'Euphrate, grâce aux nombreuses routes qui s'y croisaient en tous sens, avait pris, dans les premiers siècles de l'Empire, une importance politique et commerciale de premier ordre. Le pouvoir était aux mains d'une aristocratie de marchands enrichie par le trafic des caravanes; une famille, particulièrement, celle des Odaenath, s'était, au cours des deux derniers siècles, décidément placée hors de pair.

Au début du III^e siècle, une inscription nous montre un Septimius Odaenath, fils d'Haeranes, λαμπρότατος συγλητικός, clarissime sénateur¹; son fils, Septimius Haeranes, au témoignage d'une inscription de 251, ajoute au titre paternel un titre nouveau, ἑξαρχος Παλμυρηνῶν, l'équivalent du latin *Princeps Palmyrenorum*²; Septimius Odaenath, le contemporain de Gallien, — vraisemblablement un frère du précédent, — porte, sur une inscription de 258, les titres de λαμπρότατος ὑπατικός, *clarissimus consularis*, et de δεσπότης, seigneur³. L'historien Rufus Festus, au moment où Odaenath entre en scène, en 260, lui donne le titre de *Decurio*⁴; l'Histoire Auguste, à la même date, celui de *Princeps Palmyrenorum*⁵, et Zonaras le qualifie du titre très vague d'ailleurs d'ἡγεμονεύων⁶.

Ses pouvoirs officiels sont donc les suivants : il est membre du Sénat de Palmyre (*Decurio*) et il a reçu de l'Empereur la dignité consulaire (λαμπρότατος ὑπατικός). Il a un commandement militaire (ἡγεμονεύων, *princeps Palmyrenorum*). Rang élevé dans la hiérarchie civile, commandement des troupes palmyréniennes, ainsi peut se résumer au double point de vue civil et militaire la situation officielle d'Odaenath en 260.

Odaenath, énergique et ambitieux, veut jouer un grand rôle

1. C. I. G., 4507 (= Waddington, *Voyage archéologique en Asie-Mineure*, III, 2621; De Vogüé, *Syrie centrale. Inscriptions sémitiques*, n° 21).

2. Waddington, *op. cit.*, 2600; De Vogüé, *op. cit.*, 22.

3. Waddington, *op. cit.*, 2602; De Vogüé, *op. cit.*, 23.

4. Ruf. Fest., 23.

5. *Vitae XXX Tyrann.*, XV, 1.

6. XII, 24.

en Orient; la captivité de Valérien et le désarroi des troupes romaines sont une occasion unique qu'il n'a garde de laisser échapper. Il lève une troupe de ses compatriotes et se porte sur l'Euphrate¹. Lorsque Sapor rentre en Perse par la grande route de Cappadoce, il l'attaque au passage du fleuve, non loin de Samosate, lui enlève tout son butin et le contraint à regagner ses États en désordre². Ce hardi coup de main eut un grand retentissement en Orient. Suivant de près le désastre des armées romaines, il avait une allure de revanche. Odaenath, rentré à Palmyre, se crut assez fort pour prendre le titre de roi, *Rex Palmyrenorum*, et faire participer à sa dignité nouvelle sa femme Zénobie ainsi que son fils aîné Hérodes³.

Le nouveau roi était désormais une puissance avec laquelle il fallait compter. Il avait d'ambitieux desseins et rêvait de se tailler un empire dans l'Orient romain. C'était peu de concevoir un tel plan; il fallait trouver les moyens de le réaliser. Ces moyens, Odaenath les discerna avec une netteté qui fait honneur à son génie politique et à ses capacités d'homme d'État. Le plan devait nécessairement s'exécuter aux dépens de l'Empire fondé par Macrianus, et, par conséquent, Odaenath avait intérêt à lier parti avec le grand ennemi de Macrianus, le représentant de l'unité romaine, avec Gallien. Se présenter en Orient comme l'agent de Gallien, comme mandataire de l'Empire romain contre les usurpateurs, c'était un véritable coup de maître, une trouvaille de génie dont les conséquences devaient être incalculables. Or, nous avons vu plus haut que Gallien, impuissant à agir par lui-même en Orient, cherchait un auxiliaire, un allié qu'il pût lancer contre l'empire séparatiste de Macrianus. Odaenath lui apparut comme l'instrument rêvé. Ces deux hommes avaient donc besoin l'un de l'autre; ils étaient faits pour s'entendre. Un pacte intervint entre eux. Gallien, en sa qualité d'Empereur légitime, conférait à Odaenath le titre de *στρατηγὸς τῆς ἐώας* (Syncelle)⁴ ou *πάσης Ἀνατολῆς* (Zonaras)⁵, en latin *Dux Orientis*, c'est-à-dire le constituait représentant

1. Ruf. Fest., XXIII; Oros., VII, 22, 12-13; *Chronique de saint Jérôme*, ad Ann. Abrah., 2282.

2. Zonar., XII, 23; Syncell., I, p. 716; Malal., XII, p. 297; *Vita Valerian.*, IV, 2-4.

3. *Vitae XXX Tyrann.*, XV, 1-2; *Vita Gallien.*, X, 1.

4. Syncell., I, p. 716.

5. Zonar., XII, 23 (cf. 24).

légal de l'Empire en Orient. Odaenath, de son côté, s'engageait à se faire, partout en Orient, le soldat de Rome, à la fois contre les ennemis de l'intérieur, en l'espèce les chefs de l'Empire romain d'Orient, et contre les ennemis du dehors, Perses ou Barbares (261).

Au moment où se conclut entre Gallien et Odaenath une convention qui devait être décisive pour l'histoire ultérieure de l'Orient, il importe d'en préciser les clauses réciproques. Tout d'abord, les limites dans lesquelles s'exercera l'autorité d'Odaenath sont nettement déterminées : au nord le Taurus, au sud le golfe Arabique. La sphère d'action du prince palmyrénien comprend la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine et l'Arabie ; la plus grande partie de l'Asie Mineure et l'Égypte restent en dehors. L'empire de Macrianus renversé, ces deux régions devront revenir à Gallien. De plus, dans les limites mêmes du commandement reconnu à Odaenath, Gallien conserve la plénitude de ses droits souverains au triple point de vue militaire, civil et monétaire. Enfin, le titre de *Dux* conféré à Odaenath est purement personnel ; sa femme Zénobie, son fils aîné Herodes n'y participent ni l'une, ni l'autre.

Une semblable convention, qui affecte nécessairement la forme d'un compromis entre ambitions rivales, ne peut guère se juger que par ses résultats. La première conséquence fut la chute de l'Empire de Macrianus. Odaenath marcha sur Hémèse, la capitale du jeune empereur Quietus. A peine avait-il paru devant la place, qu'une révolte éclata parmi les défenseurs. Quietus fut mis à mort¹ ; Ballista capitula pour vivre dès lors en simple particulier. L'Empire romain d'Orient s'écroula. L'Orient tout entier revint à l'unité romaine, mais, conformément à la convention de 261, dans des conditions différentes. La plus grande partie de l'Asie Mineure et l'Égypte rentrèrent sous l'autorité directe de Gallien ; les autres provinces constituèrent le commandement militaire d'Odaenath. La frappe reprit au nom de Gallien dans les ateliers monétaires de Cyzique, d'Antioche et d'Alexandrie (262).

Le second article du programme arrêté avec Gallien était la guerre contre les Perses. Odaenath, revenu à Palmyre, entra en

1. *Vita Gallien.*, III, 1-5; *Vitae XXX Tyrann.*, XIV, 1-2; XV, 3; XVIII, 3; Anon. post Dionem, fragm. I (Müller, *H. R. F.*, IV, p. 195); Zonar., XII, 25.

campagne dès l'année 262¹. Il commença par reconquérir la Mésopotamie, reprit les deux grandes places fortes de Nisibe et de Carrhes, boulevards traditionnels de Rome contre les empires orientaux, puis marcha sur la capitale perse Ctésiphon². La ville fut assiégée peut-être une première fois en 263, certainement en tout cas l'année suivante. Nous connaissons assez mal les détails de la campagne. Zosime³ nous dit qu'Odaenath pénétra deux fois jusqu'à Ctésiphon et réduisit les Perses à s'enfermer dans la ville. Selon l'Histoire Auguste, « Odaenath assiégea un grand nombre de Perses réfugiés dans Ctésiphon; il dévasta tout le territoire environnant et tua une multitude d'ennemis. Mais tous les satrapes étant accourus pour la défense commune, il se livra différents combats et la victoire, longtemps disputée, resta enfin aux Romains »⁴. Ctésiphon, toutefois, ne put être enlevée, mais peu importait. L'essentiel, c'étaient la Mésopotamie reconquise, Nisibe et Carrhes réoccupées, la frontière de l'Euphrate remise en état de défense. Gallien pouvait être satisfait de son collaborateur; d'ailleurs, l'attitude d'Odaenath à son égard était d'une correction parfaite : « Odaenath », dit le biographe de Gallien⁵, « se montra plein d'égards pour l'Empereur. Il lui envoya les satrapes faits prisonniers. Quand ils furent arrivés à Rome, Gallien triompha de ces ennemis vaincus par Odaenath »; l'historien ajoute qu'Odaenath agit ainsi « pour faire injure à Gallien et se glorifier lui-même de ses succès »⁶. Cette allégation gratuite ne prouve qu'une chose, l'inintelligence du biographe. Il n'a rien compris aux relations officielles d'Odaenath et de Gallien et, d'autre part, il n'a pas voulu laisser échapper l'occasion d'attaquer une fois de plus le malheureux Gallien. La conduite de Gallien est absolument conforme aux traditions impériales romaines. L'Empereur est le général en chef de ses armées. Les victoires remportées par les généraux le sont sous ses auspices; lui seul a droit au triomphe. Odaenath, d'après la convention de 261, est le lieutenant, — *dux*, — de l'Empereur; la conduite

1. Zosim., I, 39.

2. Zosim., I, 39; Zonar., XII, 25; Syncell., I, p. 716; *Vita Gallien.*, X, 2-XI, 2; XII, 1; *Vitae XXX Tyrann.*, XV, 3-4; Eutrop., IX, 10; Oros., VII, 22, 12; Ruf. Fest., XXIII.

3. I, 39.

4. *Vita Gallien.*, X, 6-8.

5. *Ibid.*, X, 4-5.

6. *Ibid.* : « Insultandi prope gratia et ostentandi sui ».

de Gallien n'a donc rien de ridicule ni de bien noir. Elle est parfaitement correcte et strictement constitutionnelle.

Gallien, d'ailleurs, ne se montra pas ingrat vis-à-vis d'Odaenath; il lui conféra, en 264¹, ainsi qu'à son fils Herodes, le titre d'*Imperator*², reconnaissance officielle de ses victoires en Orient. Odaenath conserve naturellement son titre antérieur de *dux orientis*; territorialement, rien n'est changé à l'extension de son commandement, — la plus grande partie de l'Asie Mineure et l'Égypte continuent à rester en dehors, — mais le titre d'*Imperator* donne à Odaenath une situation plus haute. Il a désormais rang impérial, ce qui rehausse singulièrement son prestige en Orient. Le titre d'*Imperator* est viager, tandis qu'un *dux* reste toujours révocable à la volonté de l'Empereur; enfin, le fait que son fils, l'héritier présomptif de son pouvoir, Herodes, partage ce nouveau titre d'*Imperator*, est capital. Il prépare directement et consacre aux yeux des Orientaux l'hérédité dans la dynastie palmyrénienne.

Depuis 264, les titres d'Odaenath sont donc les suivants : *clarissimus consularis*-λαμπρότατος ὑπατικός (inscription de 258), *rex*-βασιλεύς (depuis 261), *dux*-στρατηγὸς τῆς ἐώας (depuis 261), *imperator*-αὐτοκράτωρ (depuis 264). Or, en 270, les titres officiellement reconnus par Aurélien à Waballath, le fils et le successeur d'Odaenath, seront les suivants : *vir consularis*, *rex*, *imperator*, *dux Romanorum*³. Les deux séries de témoignages relatifs aux titres du père et du fils se rejoignent et concordent : la titulature d'Odaenath, depuis la collation du titre d'*Imperator* en 264, est précisément celle que nous retrouvons en 270 pour son fils Waballath : *vir consularis*, *rex*, *imperator*, *dux Romanorum*; en grec : ὑπατικός, βασιλεύς, αὐτοκράτωρ, στρατηγός. De ces quatre titres portés par Odaenath, deux, *vir consularis* et *dux*, lui sont strictement personnels; il en partage un troisième, *rex*, avec sa femme Zénobie, — Zénobie porte officiellement le titre de reine (βασιλισσα, regina), — et enfin le quatrième, celui d'*imperator*, avec son fils aîné, alors son successeur désigné, Herodes.

En 265, selon le biographe de Gallien⁴, Odaenath aurait reçu

1. *Vita Gallien.*, X, 1.

2. *Vitae XXX Tyrann.*, XV, 5-6; cf. XVI, 1; *Vita Gallien.*, X, 1.

3. Voir mon *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 66-67 et les notes.

4. *Vita Gallien.*, XII, 1.

un dernier titre, le plus haut de tous, celui d'Auguste : « Sous le consulat de son frère Valérien et de Lucillus son parent, Gallien conféra le titre d'Auguste à Odaenath, partagea l'Empire avec lui et ordonna de frapper des pièces de monnaie où ce général fût représenté traînant les Perses captifs, détermination que le Sénat, le peuple, tout le monde enfin accueillit avec de grandes marques de joie. » Il s'agirait d'une association formelle à l'Empire. Odaenath aurait reçu la plénitude de la puissance impériale et serait devenu le collègue de Gallien. En réalité, nous sommes ici en présence d'une des nombreuses erreurs de l'Histoire Auguste. La biographie d'Odaenath, dans le recueil des *Trente Tyrans*, ne reproduit pas cette indication. On n'a jamais retrouvé de monnaies à l'effigie d'Odaenath, et il est vraisemblable qu'il n'en a jamais existé. Enfin, la série des inscriptions de Palmyre en l'honneur de Septimius Vérodes ne connaît qu'un Auguste, Gallien ; or, parmi ces inscriptions, l'une est datée d'avril 265, deux autres d'avril 267. Ces deux dernières, tout au moins, sont postérieures à la date à laquelle Odaenath aurait reçu le titre d'Auguste ; elles devraient, par suite, mentionner deux Augustes et non Gallien seul. L'erreur du biographe repose purement et simplement sur une confusion. Il nous donne les raisons qui ont décidé Gallien à cette concession : « Apprenant qu'Odaenath avait battu les Perses, réduit Nisibe et Carrhes au pouvoir des Romains, conquis toute la Mésopotamie et qu'enfin, arrivé à Ctésiphon, il avait mis en fuite le roi, fait les satrapes prisonniers et tué un grand nombre de Perses¹. » Or, nous l'avons vu plus haut, ce sont ces mêmes victoires qui avaient valu à Odaenath, en 264, son titre d'*Imperator*. L'Histoire Auguste, avec ce manque de critique qui est un de ses moindres défauts, a reproduit, en la déformant cette fois, une information qu'elle avait déjà précédemment donnée. Concluons donc qu'Odaenath n'a jamais reçu le titre d'Auguste et qu'il s'en est tenu jusqu'à la fin de sa carrière à la titulature officielle de 264.

Odaenath était *imperator* depuis deux ans, lorsqu'il eut une nouvelle occasion, en 266, de remplir le mandat que Gallien lui avait confié. Il s'agissait cette fois de lutter, non plus contre les Perses, mais contre les Barbares du Nord. Ceux-ci venaient de

1. *Vita Gallien.*, XII, 1.

débarquer près d'Héraclée et s'étaient répandus à travers l'Asie Mineure. Odaenath marcha à leur rencontre par la Cappadoce, menaçant ainsi leur ligne de retraite, et les contraignit à évacuer le territoire romain¹.

Le moment est venu, à cette date de 266, de porter un jugement sur la politique orientale de Gallien en général et la convention de 261 en particulier. Au début de 261, l'Orient tout entier est perdu pour l'Empire romain ; il s'est constitué en État séparatiste sous Macrianus et Quietus. En 264, l'unité est rétablie : Gallien est seul empereur dans le monde romain. L'Asie Mineure, l'Égypte reconnaissent son autorité sans intermédiaire ; le reste forme le gouvernement militaire d'Odaenath, mais celui-ci n'est que le lieutenant de l'Empereur et agit en toutes circonstances au nom du souverain. Les Perses qui, à deux reprises, avaient saccagé Antioche, sont rejetés au delà de l'Euphrate ; la Mésopotamie est reconquise et le limes d'Orient reconstitué. Sans doute Gallien avait dû payer très cher la collaboration d'Odaenath ; outre sa délégation comme *dux*, il l'avait reconnu pour roi de Palmyre, lui avait concédé à lui et à son fils Hérodes le titre d'*Imperator*, avait en un mot fait des dynastes palmyréniens les délégués officiels, les représentants légaux de l'Empire en Orient.

Il pouvait y avoir là un danger pour la domination de Rome en Orient, mais un danger d'avenir seulement. Dans la situation terrible où se débattait l'Empire, l'essentiel était de gagner du temps, de vivre et pour cela de sauver avant tout la domination romaine en Occident. Le recueil des *Trente Tyrans* définit avec netteté les rapports ultérieurs de l'empereur Claude et de l'État palmyrénien : « Claude, alors occupé de la guerre contre les Goths, a permis, par une secrète et sage résolution, que Zénobie gardât en qualité de reine les frontières d'Orient, afin d'achever avec plus de sécurité ses propres entreprises, *ut illa servante Orientalis fines imperii, ipse securius quae instituerat perpetraret*². » Cette politique, Gallien l'a inaugurée, l'a pratiquée le premier. Les résultats acquis en 266 prouvent jusqu'à l'évidence qu'il avait vu juste. La convention de 261 a été pour l'Empire et pour l'Empereur un succès diplomatique de premier ordre. D'ailleurs, la situation créée en Orient par la convention

1. Syncell., I, p. 717.

2. *Vitae XXX Tyrann.*, XXX, 11.

de 261 devait être dans la pensée de l'Empereur essentiellement transitoire. Gallien n'avait jamais renoncé à éliminer l'élément palmyrénien et il attendait pour agir l'occasion favorable. Un événement imprévu précipita le dénouement; ce fut l'assassinat d'Odaenath (entre le 29 août 266 et le 28 août 267)¹.

La personnalité du meurtrier, les causes et les circonstances du meurtre demeurent également mystérieuses. Vengeance personnelle, intrigue orientale ou calcul d'ambitieux, Odaenath disparaît à la fin de 266 ou au début de 267. Fait non moins capital : il n'est pas frappé seul. Son fils Hérodes est tué en même temps que lui². Odaenath laissait un second fils Waballath, — un fils de Zénobie, celui-là, — mais Waballath était encore mineur. L'assassin d'Odaenath, Maeonius, profita de cette circonstance favorable pour mettre la main sur le pouvoir. Il ne le conserva pas longtemps; ses propres gardes le mirent à mort. Zénobie, qui désirait le gouvernement pour Waballath et par conséquent pour elle-même, ne dut pas rester étrangère à ce second meurtre. Quoi qu'il en soit, à peine Maeonius mort, elle se saisit des affaires au nom de son fils Waballath³.

Quelle est, au lendemain de cette double révolution de palais, la situation de Palmyre vis-à-vis de l'Empire romain? Dans la succession d'Odaenath, il fallait distinguer deux choses : la situation de fait, la situation de droit. En fait, Palmyre est maîtresse de l'Orient, du Taurus au nord, à la frontière d'Égypte au sud; en droit, il n'existe plus aucun lien légal entre le gouvernement palmyrénien et l'Empire. Odaenath était *consularis*, roi de Palmyre, *dux*, *imperator*; son fils Hérodes était *imperator*, et la légitimité de ces titres résultait de conventions formelles avec Gallien. De tous ces titres, un seul est héréditaire, celui de roi, mais avec une double réserve : il ne vaut que pour le territoire de Palmyre proprement dit et, pour tout autre qu'Odaenath, il lui faut la ratification impériale. Les autres titres, — *consularis*, *dux*, *imperator*, — sont strictement personnels; ils disparaissent purement et simplement avec leurs titulaires, Odaenath et Hérodes. Waballath ne peut donc hériter de la haute situation d'Odaenath qu'en vertu d'un pacte

1. Zosim., I, 39; Zonar., XII, 25; Syncell., I, p. 717; *Vita Gallien.*, XIII, 1; *Vitae XXX Tyrann.*, XV, 5.

2. Zonar., XII, 24; *Vita Gallien.*, XIII, 1; *Vitae XXX Tyrann.*, XV, 5.

3. Zosim., I, 39; *Vita Gallien.*, XIII, 2; *Vita Aurelian.*, XXXVIII, 1.

nouveau, d'une convention formelle entre la dynastie palmyrénienne et l'Empereur.

Zénobie affectait de continuer la politique d'Odaenath avec la même fermeté, les mêmes principes, le même personnel gouvernemental. Il n'est pas douteux qu'au nom de son fils mineur, elle n'ait cherché à obtenir de Gallien le renouvellement des conventions antérieures. Gallien, cette fois, refusa net, et il faut reconnaître qu'en bonne politique il n'avait pas tort. Il avait dû faire de grandes concessions à Odaenath, d'abord parce qu'il se trouvait en présence du fait accompli et ensuite parce que la crise de l'Empire en 261 l'exigeait sans hésitation possible. Or, au moment où meurt Odaenath, la situation est tout autre. Sans doute, l'Empire gallo-romain a réussi à se maintenir, mais du moins la défense des frontières semble de nouveau assurée; la grande période d'usurpations est passée; la paix, affermie. Le moment paraît venu pour Gallien de rétablir sous une forme complète l'autorité impériale en Orient. La disparition d'Odaenath, l'avènement de Waballath enfant sont autant de circonstances favorables qu'en politique avisé il ne veut pas laisser échapper : autant de raisons qui décident l'Empereur à repousser les propositions de Zénobie et à refuser au fils la haute situation légale du père.

Mais Zénobie, femme de tête et héritière des traditions politiques d'Odaenath, n'était nullement disposée à se laisser déposer sans résistance. Gallien le savait. La puissance palmyrénienne ne pouvait être brisée que par la force; l'Empereur se résolut à une intervention immédiate. Un seul texte nous a conservé le récit de ces événements : c'est un passage de la *Vie de Gallien*, dont l'importance est capitale : « Lorsque Gallien apprit la mort d'Odaenath, il se disposa à porter la guerre chez les Perses pour délivrer Valérien de sa trop longue captivité et il fit faire des levées par son général Heraclianus, conduite enfin digne d'un prince qui n'a pas perdu toute pudeur. Mais Heraclianus, s'étant mis en marche contre les Perses, fut vaincu par les Palmyréniens et perdit toute l'armée qu'il avait réunie. Zénobie gouvernait alors d'une main ferme les Palmyréniens et la plupart des nations de l'Orient¹. »

La date de l'intervention résulte directement du texte : « Ubi nuntiatum Odaenathum interemptum. » Gallien ne perd pas de

1. XIII, 4-5.

temps, il se décide à agir à la nouvelle même de la mort d'Odaenath (vraisemblablement au printemps de 267). Le général qu'il envoie en Orient n'est pas le premier venu ; c'est Heraclianus, le préfet du prétoire, le premier de l'Empire après lui-même, le « vice-empereur »¹. Ce choix suffit à montrer l'importance que Gallien attache à l'entreprise et le soin avec lequel il la prépare. Le plan de Gallien est conçu d'une manière fort habile. Le texte nous dit qu'il s'agissait de faire la guerre aux Perses pour délivrer Valérien ; la guerre aux Perses n'est que le prétexte invoqué, le voile dont on masquera l'expédition. Zénobie affecte de poursuivre la politique d'Odaenath et de n'être en Orient que la déléguée de l'Empereur légitime. Elle continue à reconnaître, à solliciter la suprématie romaine ; l'atelier monétaire d'Antioche frappe toujours à l'effigie de Gallien et de Gallien seul. Gallien oppose habileté à habileté. Palmyre se donne comme fidèle vassale de Rome. Gallien ne peut la traiter en ennemie ; il ruse avec elle. L'armée qu'il envoie en Orient, — il l'annonce bien haut, — est destinée à marcher contre les Perses ; en réalité, il s'agit de soustraire l'Orient à l'influence palmyrénienne et d'y rétablir l'autorité impériale. La marche d'Heraclianus n'a pas d'autre but.

Le plan de Gallien était habilement conçu. Mais Zénobie ne fut pas dupe ; elle considéra comme un *casus belli* l'entrée de l'armée romaine dans les provinces orientales, attaqua Heraclianus, écrasa complètement son armée et le contraignit à s'enfuir². Gallien eût peut-être renouvelé sa tentative, mais il n'avait plus les mains libres. De multiples calamités fondent de nouveau sur l'Empire. En 267, une terrible invasion gothique se répand sur l'Asie Mineure et la péninsule des Balkans ; un peu plus tard, les Alamans inondent la Rhétie et menacent l'Italie ; enfin, au début de 268, Aureolus usurpe l'Empire dans l'Italie du Nord. Le *statu quo* se maintint donc en Orient. En fait, la question se trouvait résolue au bénéfice de Palmyre ; Zénobie, au nom de Waballath, continue à « gouverner d'une main ferme, comme le dit la *Vie de Gallien*, les Palmyréniens et la plupart des nations orientales »³. En droit, la situation n'est nullement réglée. Gallien, qui a échoué dans sa tentative

1. *Vita Gallien.*, XIII, 4-5.

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. *Ibid.*

de reconquête, refuse toujours à Waballath la reconnaissance des titres paternels. Zénobie et Waballath restent maîtres de l'Orient, mais sans titre légal.

Quel que soit le désaccord, les deux parties ont cependant même intérêt à ne pas brusquer les choses. Gallien, retenu par de graves embarras, impuissant pour le moment à renouveler sa tentative en Orient, a besoin de Palmyre pour défendre la frontière de l'Euphrate. Zénobie, de son côté, encore mal assurée du pouvoir, tient à gagner du temps pour consolider sa situation. Elle fait continuer dans l'atelier d'Antioche la frappe au nom de Gallien ; deux émissions, à l'effigie impériale, ont lieu successivement au cours des années 267 et 268. Rien n'est changé dans le privilège monétaire romain. Des deux côtés, on s'accorde à pratiquer une politique d'expectative qui ménage le présent et sauvegarde l'avenir.

VII. — LA RÉORGANISATION MILITAIRE.

Dans sa lutte contre les Barbares, Gallien ne se contente pas de faire front avec activité et succès. Il voit plus haut et plus loin. Il conçoit un plan de réorganisation militaire et en poursuit systématiquement la réalisation. Ce plan comporte deux parties : réforme de l'armée romaine, renforcement des défenses de l'Empire. Voyons successivement quelle a été l'œuvre de Gallien sur ces deux points.

L'armée romaine au III^e siècle présente deux graves inconvénients : elle est peu nombreuse, elle est peu mobile. Elle est peu nombreuse, non par pénurie d'hommes, mais pour des raisons financières ; l'armée impériale, comme toutes les armées de métier, coûte cher et les finances de l'Empire n'ont jamais été fort brillantes. Les empereurs ont donc dû s'en tenir à des effectifs très limités. L'armée, de plus, est devenue fort peu mobile ; le recrutement est désormais strictement local. Les soldats sont mariés dans le pays même où ils tiennent garnison et, depuis Septime Sévère, leur mariage est reconnu par la loi. Dans ces conditions, il devient fort délicat de les déplacer : trop souvent les troupes refusent d'obéir et ne reculent pas même devant la révolte.

Telle est la situation en présence de laquelle se trouve Gallien. Contre le premier inconvénient, insuffisance des effectifs, il n'y a rien à faire. La question est d'ordre strictement financier. Or,

le trésor est vide; l'Empire au point de vue économique est ruiné. Gallien ne peut songer à augmenter le budget militaire. Restait la question de mobilité. Sans doute, il était difficile de réagir contre le caractère sédentaire de la légion et, d'ailleurs, les effectifs d'infanterie étaient trop peu élevés pour qu'on pût déplacer les troupes légionnaires sans inconvénient. Mais, à côté de l'infanterie, il y avait l'élément mobile par excellence, la cavalerie. Gallien, avec un sens remarquable des nécessités militaires, s'est rendu compte que le grand effort de réorganisation devait porter sur la cavalerie. Contre les bandes pillardes, mobiles, souvent insaisissables des Barbares, elle seule pouvait donner des résultats rapides et décisifs. Aussi réorganise-t-il complètement la cavalerie romaine, au double point de vue des effectifs et du commandement.

Dans l'armée du milieu du III^e siècle, il n'y a plus de cavalerie légionnaire. La cavalerie romaine comprend uniquement les ailes de cavalerie auxiliaire. Gallien crée de nouveaux corps de cavalerie : « Gallien, le premier », nous dit l'historien byzantin Cedrenus¹, « créa des corps de cavalerie. Jusque-là les Romains avaient servi presque tous dans l'infanterie. » Le fait ainsi présenté est inadmissible, car il existait avant Gallien des corps de cavalerie romaine, mais il contient un double élément de vérité : la cavalerie romaine était insuffisante avant Gallien; Gallien a créé de nouveaux corps de cavalerie. Quels sont ces corps? En premier lieu, un corps de cavalerie dalmate, les « Equites Dalmatae », mentionné par Zosime dès le règne de Gallien. L'historien, racontant l'assassinat de l'Empereur, nous dit que l'officier chargé de l'exécution était « commandant du corps de cavalerie dalmate »². La *Vie de Gallien* donne une indication analogue, « Dux Dalmatarum », en ajoutant son nom, Cecropius³. Aux IV^e et V^e siècles, la cavalerie dalmate forme une portion importante de la cavalerie romaine; elle figure à la fois dans l'armée sédentaire des frontières (en Bretagne, Belgique, Pannonie, Mésie, Dacie, Syrie, Osrhoène, Phénicie, Palestine, Arabie) et dans l'armée mobile (*Equites Tertio Dalmatae, Quinto Dalmatae, Sexto Dalmatae, Octavo Dalmatae, Nono Dalmatae*, qui font partie des *vexillationes comitatenses*).

Deux autres corps de cavalerie semblent avoir été également

1. I, p. 454 (éd. Bonn).

2. Zosim., I, 40, 2.

3. XIV, 4 et 9.

créés par Gallien; ce sont les Promoti et les Scutarii, que l'on trouve répartis au ^v^e siècle dans la double armée des frontières (en Pannonie, Mésie, Syrie, Mésopotamie, Osrhoène, Palestine, Arabie, Thébaïde) et de l'intérieur (*vexillationes palatinae et comitatenses* d'Orient et d'Occident). Enfin, — mais ceci est une pure hypothèse, — les corps de cavalerie maure, qui figurent dans la *Notitia Dignitatum* à côté des précédents, remontent peut-être aussi à Gallien¹.

Toute cette cavalerie de nouvelle création reçoit une organisation autonome sous les ordres d'un chef unique. Gallien constitue ainsi un grand commandement militaire qu'il confie à un de ses meilleurs généraux, Aureolus. Il le lui laisse dix années; en 258, Aureolus commande déjà la cavalerie romaine dans la campagne contre Ingenuus²; en 268, c'est en la même qualité qu'il est chargé de couvrir l'Italie et de fermer les débouchés des Alpes³. Plus tard, sous Claude, le commandement supérieur de la cavalerie indépendante passe à Aurélien⁴. Aux mains de ce chef entreprenant et énergique, la cavalerie romaine joue un rôle de premier ordre au cours de la campagne contre les Goths. Les monnaies frappées au début du règne d'Aurélien portent fréquemment la légende *Virtus Equitum*, hommage mérité rendu à la cavalerie et à ses chefs. Plus tard encore, à la bataille d'Hémèse, où Aurélien écrasera l'armée palmyrénienne, la cavalerie dalmate tiendra une place d'honneur⁵.

Pour l'infanterie légionnaire, la réforme essentielle est celle du haut commandement dont il sera question plus loin à propos de l'administration intérieure. Elle consiste dans le remplacement à la tête de la légion de l'ancien légat sénatorial par le préfet du camp d'ordre équestre. Cette réforme ouvrait le haut commandement aux soldats de carrière. Plus de condition de naissance ou de fortune; il suffira, dorénavant, pour devenir chef de la légion, d'avoir fait ses preuves sur le champ de bataille. La valeur du cadre d'officiers supérieurs ne pouvait qu'y gagner.

Peut-être enfin faut-il attribuer aussi à Gallien une réorgani-

1. E. Ritterling, *Zum römischen Heerwesen des ausgehenden dritten Jahrhunderts* (Festschrift für Otto Hirschfeld, 1903, p. 345-349).

2. Zonar., XII, 24.

3. Zonar., XII, 25.

4. *Vita Aureliani*, XVIII, 1.

5. Zosim., I, 52, 3.

sation de la garde impériale sous le nom de *protectores divini lateris*. Ici encore les preuves décisives font défaut. En tout cas, nous en savons assez pour conclure que les réformes militaires de Gallien, dans leur ensemble, ont été heureuses et fécondes; elles ont rendu possibles les brillantes victoires de ses successeurs les princes illyriens. Il n'est que juste de lui en tenir largement compte.

Le système défensif de l'Empire, tel qu'on le trouve pleinement réalisé à la fin du II^e siècle, reposait essentiellement sur un double principe : utilisation des frontières naturelles, — Rhin, Danube, Euphrate, déserts de Syrie, d'Égypte, d'Afrique; — renforcement des points faibles par la construction de fortifications artificielles, d'un limes, — limes de Bretagne, limes germano-rhétique, limes dacique, limes oriental, limes égyptien et africain. Si solide et si bien combiné qu'il pût paraître, cet ensemble présentait de graves lacunes. La frontière seule était défendue; il n'y avait pas de forteresses à l'intérieur de l'Empire; le limes forcé, tout le monde romain était ouvert à l'invasion. De plus, il y avait, depuis le début du III^e siècle, une brèche importante dans la ceinture cuirassée de l'Empire, la trouée du Pont-Euxin. Là s'étendaient, du Dniepr au Caucase, les seuls rivages du monde méditerranéen qui ne fussent pas possession romaine; la côte appartenait au royaume du Bosphore, dont le territoire se prolongeait vers l'est jusqu'aux limites du royaume d'Arménie.

Rome, pendant les deux premiers siècles, avait réussi à écarter tout danger en maintenant le royaume du Bosphore dans une étroite vassalité. Tout change au début du III^e siècle. La dynastie royale bosporane est déchirée par les dissensions; des usurpateurs mettent la main sur le pouvoir, au moment même où la poussée des Barbares de l'intérieur se renouvelle plus violente que jamais. De nouveaux peuples, en effet, les Goths, les Boranes, les Hérules, viennent de s'installer dans la Russie méridionale. Le monde romain les attire par sa richesse. Il leur faut, comme à la Russie moderne, une fenêtre sur la mer. Ils occupent la Crimée, et le royaume du Bosphore tout entier ne tarde pas à tomber dans la vassalité des Barbares. Le Pont-Euxin et la Méditerranée orientale se trouvent désormais livrés à leur merci.

Depuis le milieu du III^e siècle, sous la pression constante des

invasions, le système défensif romain craque de toutes parts : sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Euphrate, le limes est forcé. L'Italie même est envahie et les Alamans, en 261, s'avancent jusqu'à Rome. Gallien s'emploie de son mieux à réparer les brèches que l'attaque des Barbares ouvre constamment le long des frontières. Nous l'avons déjà vu, lors de son séjour sur le Rhin (256-258), construire sur la rive gauche du fleuve toute une série de camps retranchés et de forteresses à Cologne, Novesium, Antunnacum, Trèves. Sur le Bas-Danube, il fait exécuter par ses généraux un travail analogue. En 256, un ouvrage fortifié est construit près de Kutlovica (Bulgarie occidentale), *propter tutelam castrensium et civium Montanensium*¹; deux ans plus tard, un officier de l'Empereur, P. Aelius Antoninus, construit une porte prétorienne et une tour de défense². Nous saisissons ici le contre-coup de la perte de la Dacie. La partie de la Mésie inférieure, où s'élèvent les fortifications de 256 et 258, était autrefois couverte par les lignes fortifiées de la Dacie du Nord, de l'Aluta et de la Temes. La Dacie perdue, la rive romaine se trouve désormais découverte; il faut y organiser la résistance.

La sécession de l'Empire gallo-romain en 258 fit passer à Postumus la charge de la défense rhénane. L'œuvre de Gallien n'en devint que plus active dans le reste de l'Empire. Malgré la pauvreté de nos documents, nous en saisissons les résultats en Thrace, en Arabie, en Tripolitaine, dans l'Italie du Nord. En 267, à l'annonce de la grande invasion gothique, Gallien envoie en Thrace deux ingénieurs byzantins, Cléodamys et Athenaeus, pour relever les fortifications des villes et en construire de nouvelles. Le but visé fut atteint. Les villes tinrent bon et les Barbares durent se retirer³. — Le limes romain d'Arabie, destiné à couvrir la province contre les peuplades du désert, avait été constitué sous les derniers Antonins et achevé sous le règne de Marc-Aurèle. Gallien le renforce par de nouveaux travaux de défense. Nous avons ici le témoignage de deux inscriptions⁴, trouvées au voisinage de Der' At, dans le Hauran, sur l'ancienne route de Bostra à Gadara et à Scythopolis. L'une de ces inscrip-

1. C. I. L., III, 12376.

2. *Ibid.*, III, 7450.

3. *Vita Gallien.*, XIII, 6-7.

4. Brännow et Domaszewski, *Provincia Arabia*, II, p. 258, n° 1 et 2.

tions nous apprend que Gallien a ordonné l'érection d'un mur fortifié pour lequel il a fourni les fonds nécessaires. Le travail a été exécuté par l'architecte Verus, sous la haute surveillance du gouverneur de la province Statilius Taurus, un personnage d'ordre équestre, et sous la direction immédiate d'Isidorus. La dédicace est datée de la 158^e année de l'ère de Bostra, qui correspond à 263 ap. J.-C. La seconde inscription mentionne la construction d'une tour, sur l'ordre du gouverneur de la province Junius Olympus et sous la direction d'un certain Flavianus. La date est mutilée et incomplète. La province d'Arabie avait fait partie de l'Empire oriental de Macrianus en 260-261. A la fin de 261, l'Orient tout entier, grâce au pacte conclu entre Gallien et Odaenath, revient à l'unité romaine; deux ans plus tard, en 263, se place le renforcement du limes arabe que nous ont révélé les inscriptions de Der' At.

Ce souci de la défense orientale, en un tel moment, malgré les embarras de tout ordre qui l'assaillaient en Occident, est caractéristique chez Gallien. Les historiens latins l'accusent d'avoir systématiquement laissé l'Orient à son malheureux sort. Les travaux du limes d'Arabie, attestés par des documents irréfutables, nous montrent ce qu'il faut penser de cette accusation.

C'est également contre les tribus du désert qu'était dirigé le limes de Tripolitaine. Une ligne ininterrompue de *castella*, parallèle au littoral méditerranéen, reliait le massif des Matmata (au sud de Gabès) à Tripoli et Leptis Magna (l'actuelle Lemda), fermant ainsi aux nomades de l'intérieur l'accès de la côte. Sur l'emplacement d'un de ces ouvrages, à Ras el Aïn, près de Fom-Tatahouine, on a découvert, en 1893, l'inscription suivante¹ : « Imperator Caesar P. Licinius Gallienus, pius, felix, invictus, Augustus. Germanicus, Persicus maximus, pontifex maximus, tribunicia potestate XII, consul V, pater patriae, castra cohortis VIII Fidae opportuno loco a solo instituit, operantibus fortissimis militibus suis ex limite Tripolitano. » Il s'agit donc de la construction d'un *castellum*, destiné à la VIII^e cohorte fida et exécutée par les soldats du limes tripolitain. La date qui résulte des titres impériaux se place entre le 10 décembre 263 et le 1^{er} mars 264. Nous ne savons pas si la construction a été limitée à un seul *castellum* ou si la mesure

1. Héron de Villefosse, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1894, p. 472, n° 2; Gauckler, *le Centenarius de Tibubuci (Ibid.)*, 1902, p. 335.

de Gallien a été générale; il résulte cependant de quelques indices que la seconde hypothèse a des chances d'être la vraie. Une autre inscription¹, découverte dans le sud tunisien à Ksar Tarcine sur l'Oued Hallouf, mentionne également la construction d'un *castellum*, « Centenarium Tibubuci quod Valerius Vibianus, vir perfectissimus, initiari, Aurelius Quintianus vir perfectissimus, praeses provinciae Tripolitanae perfici curavit. » Cette seconde inscription n'est pas datée avec précision, mais elle est de la fin du III^e siècle. — D'autre part, la Tripolitaine, jusque-là rattachée à l'Afrique, a été constituée en province au plus tôt vers la fin du III^e siècle; peut-être le remaniement du limes tripolitain et la formation de la province de Tripolitaine sont-ils contemporains. Peut-être l'auteur des deux mesures a-t-il été Gallien. Le fait est extrêmement vraisemblable; on ne peut dire davantage.

Enfin Gallien a pris des mesures décisives pour la défense de l'Italie. En 261, les Alamans venus de Gaule avaient traversé les Alpes et dévasté l'Italie du Nord; d'autres envahisseurs, partis du Danube, avaient franchi le col du Brenner et opéré leur jonction avec les premiers dans les plaines du Pô². Quelques bandes avaient même poussé jusqu'à Rome³. Gallien écrasa les Barbares à Milan⁴, mais il importait d'empêcher le renouvellement de l'invasion et de couvrir l'Italie contre une attaque nouvelle. Les principales routes d'accès vers l'Italie du Nord étaient : la route des Alpes cottiennes par le mont Genève; la route des Alpes grées par le Grand Saint-Bernard; la route du Splügen par Curia (Coire), Clavenna (Chiavenna) et le lac de Côme; la route du Brenner (Via Claudia) par la vallée de l'Adige; la route des Alpes juliennes par la Vénétie. La dernière était fermée par la place forte d'Aquilée. Déjà sous Marc-Aurèle, la ville avait arrêté les Marcomans et les Quades. Maximin venait vingt-cinq ans auparavant d'en renforcer les défenses⁵. Les auteurs anciens, — Hérodién⁶, Ammien Marcellin⁷,

1. Gauckler, *loc. cit.*, p. 333.

2. Zosim., I, 37; Aurel. Vict., *Caess.*, XXXIII; Eutrop., IX, 8, 2.

3. Zosim., I, 37.

4. Zosim., I, 38.

5. *C. J. L.*, V, 7989-7990.

6. VIII, 2.

7. XXI, 2.

Ausone¹, Procope², — sont unanimes à en reconnaître l'importance militaire. De ce côté, les précautions étaient donc prises.

Restaient les routes de l'ouest et la route du Brenner, c'est-à-dire les grandes voies qu'avaient empruntées les envahisseurs de 261. Les unes débouchaient sur Milan, l'autre sur Vérone. Pour les fermer, Gallien fortifia solidement ces deux villes.

Milan, désormais pourvue d'une enceinte fortifiée, prit le nom de Colonia Gallieniana Augusta Felix Mediolanium, que lui donne une inscription³. Quelques années plus tard, Dioclétien devait restaurer et renforcer les fortifications de Gallien.

Vérone a été de tout temps une des clefs de l'Italie du Nord : « Sa position », nous dit Tacite⁴, « entre la Rhétie et les Alpes juliennes, permettait de fermer le passage aux armées de Germanie » ; dans les temps modernes, elle a fait partie du fameux quadrilatère. Il était donc naturel que Gallien songeât à fortifier la place. Une inscription⁵ contemporaine nous donne d'intéressants détails sur la construction : « Colonia Augusta Verona nova Gallieniana Valeriano II et Lucillo consulibus. Muri Veronensium fabricati ex die III Nonarum Aprilium, dedicati pridie Nonarum Decembrium, iubente sanctissimo Gallieno, Augusto nostro, insistente Aurelio Marcellino, viro perfectissimo, duce ducenario, curante Julio Marcellino. » Le travail de fortification a donc été ordonné par Gallien ; il a été surveillé par Aurelius Marcellinus, un personnage d'ordre équestre qui avait un commandement militaire avec le titre de Dux Ducenarius et dirigé par un autre Marcellinus, Julius Marcellinus. La date est donnée par l'année consulaire, 265 ap. J.-C. L'inscription indique même la durée des travaux ; ils ont commencé le troisième jour des nones d'avril (3 avril) et la dédicace a eu lieu la veille des nones de décembre (4 décembre), huit mois plus tard. Le périmètre mesurant 800 mètres, on a construit en moyenne 100 mètres par mois.

D'autres indications précieuses résultent de la construction elle-même⁶. La ville de Vérone, dans l'antiquité comme aujourd-

1. *De Clar. Urb.*, 7.

2. *Guerr. Vandal.*, I, 4.

3. *C. I. L.*, V, 5869.

4. *Hist.*, III, 8.

5. *C. I. L.*, V, 3329.

6. Orti Manara, *Delle Antiche Mura che cingeano la città di Verona a'*

d'hui, s'étendait de part et d'autre de l'Adige, la partie la plus considérable se trouvant sur la rive droite. La nouvelle enceinte se développa donc sur les deux rives; deux ponts assuraient l'unité de la défense. Elle n'enfermait d'ailleurs pas l'agglomération tout entière. L'amphithéâtre, si bien conservé encore aujourd'hui, restait en dehors et jouait, dans la défense de la place, le rôle d'un bastion extérieur, d'un poste avancé. Les restes, nombreux surtout sur la rive droite, ont pu être particulièrement bien observés dans la partie aval, entre l'amphithéâtre et l'Adige. La muraille mesurait douze mètres de haut; elle était revêtue de créneaux larges de deux mètres, séparés par des intervalles d'un mètre environ. L'épaisseur moyenne de la courtine était de deux mètres. L'enceinte était garnie de tours et percée de plusieurs portes; une de ces portes, la porta dei Borsari, au-dessus de laquelle précisément est tracée l'inscription citée plus haut, mérite une mention particulière. Elle est antérieure à la construction de l'enceinte, sans qu'on puisse en déterminer ni la date ni la destination primitives; Gallien l'a incorporée dans la nouvelle muraille et l'a utilisée comme passage.

La fortification nouvelle n'a pas été entièrement construite de toutes pièces. A la base du mur se trouve une épaisse assise formée de débris variés qui proviennent d'édifices antérieurs : inscriptions, fragments architecturaux divers (frises, corniches), etc. L'extérieur est formé d'un revêtement continu de pierres inégales, mais régulièrement travaillées.

En résumé, l'enceinte de Gallien à Vérone présente les caractères essentiels des fortifications urbaines construites dans l'Empire au III^e et au IV^e siècle :

a) Périmètre réduit. — Vérone est décrite par Tacite comme une ville importante et Strabon la met sur le même pied que Milan. Or, le périmètre de l'enceinte, 800 mètres, est extrêmement restreint. Plusieurs édifices restent en dehors, particulièrement le plus important d'entre eux, l'amphithéâtre.

b) Incorporation d'édifices antérieurs : c'est le cas de la porte dei Borsari.

c) Mode de construction. — Assises de débris à la base avec revêtement extérieur; dimensions générales, etc.

Notons enfin qu'à Vérone comme à Milan, l'enceinte a été soumise à une restauration d'ensemble par Dioclétien et ses collègues de la tétrarchie.

VIII. — L'ADMINISTRATION INTÉRIEURE.

Le règne de Gallien marque une date décisive dans l'histoire de l'administration romaine. Auguste, en constituant le gouvernement impérial, avait laissé au Sénat un certain nombre de privilèges, un en particulier auquel l'aristocratie tenait beaucoup : le commandement militaire supérieur. Les légats *pro praetore* gouverneurs des provinces impériales, les légats de légion, chefs suprêmes des légions, sont pris les uns et les autres dans les rangs de l'aristocratie sénatoriale. Pendant les deux premiers siècles, le Sénat conserve son monopole; toutefois, Septime Sévère y porte une double atteinte en donnant le gouvernement de la nouvelle province de Mésopotamie, d'une part, le commandement de trois légions nouvellement créées, les trois légions Parthicae, d'autre part, à des chevaliers et non plus à des sénateurs. On voit ainsi, à côté de l'ordre sénatorial en décadence, grandir l'ordre équestre, instrument plus souple et moins suspect des volontés impériales. L'administration tout entière évoluait dans le sens de l'unification et de la centralisation; la grande crise du III^e siècle, en découvrant les fissures de l'édifice romain, donna un nouvel élan à la politique unitaire des empereurs. Gallien vécut en fort mauvais termes avec le Sénat. En 261, lors de l'invasion alamannique, il le vit d'un très mauvais œil lever des troupes, distribuer des armes aux citoyens, mettre Rome en état de défense. Si Gallien n'aimait pas le Sénat, celui-ci le lui rendait bien. Aurelius Victor, dans ses Césars, nous raconte comment le Sénat a accueilli la nouvelle de la mort de Gallien : « Le Sénat ordonna de jeter du haut des *Scalae Gemoniae* ses agents et ses proches. Il fit amener dans la curie l'administrateur du fisc et ordonna qu'on lui crevât les yeux, tandis que la foule, se précipitant de toutes parts, suppliait la terre et les dieux infernaux de donner à Gallien le séjour des impies. Si Claude, alléguant la volonté de l'armée, n'avait ordonné d'épargner les survivants, l'aristocratie et la plèbe eussent exercé de plus terribles représailles¹. »

1. Aurel. Vict., *Caess.*, XXXIII.

L'historien ajoute les raisons de cette hostilité : « Les sénateurs, outre les calamités communes à tout le monde romain, avaient à venger l'injure faite à leur ordre. Gallien, en effet, par sentiment de sa lâcheté, par crainte que l'Empire ne fût donné aux membres les plus en vue de l'aristocratie, enleva le premier aux sénateurs les commandements militaires et leur interdit même de paraître à l'armée¹. » Il faut distinguer dans ce texte le fait lui-même et les motifs qui l'auraient inspiré. Gallien enlève aux sénateurs les commandements militaires ; les légats des provinces impériales et les légats chefs de légions cessent d'être pris parmi les sénateurs. L'innovation était capitale et on comprend très bien que le Sénat ne l'ait pas pardonnée à Gallien.

L'épigraphie nous apporte ici encore un certain nombre de renseignements complémentaires. Une inscription d'Aquincum en Pannonie², datée de 267, donne les noms et titres du gouverneur de la province : T. Clementius Silvius, *vir egregius, agens vices praesidis* ; les deux inscriptions de Der'At, dans la province d'Arabie, citées plus haut³, fournissent des indications analogues ; sur l'une on lit : « Προνόα Στατίλιου Ἀμμιανού τοῦ χαρίστου διέποντος τὴν ἡγεμονίαν », c'est-à-dire *viri egregii agentis vices praesidis* ; sur l'autre : « Προνόα Ἰουλίου Ὀλύμπου τοῦ διατειμοτάτου ἡγεμόνος », c'est-à-dire *perfectissimi praesidis*. Grâce à ces documents, nous pouvons déterminer le système suivi par Gallien. Le gouverneur sénatorial disparaît ; il est remplacé par un fonctionnaire d'ordre équestre, mais la substitution n'est pas pure et simple. Le nouveau gouverneur équestre est considéré officiellement, non comme le remplaçant, mais comme le suppléant d'un gouverneur sénatorial qui en réalité n'existe plus. Ce fonctionnaire est pris dans la classe des Egregii : c'est le cas de T. Clementius Silvius, gouverneur de Pannonie inférieure en 267, et de Statilius Ammianus, gouverneur de la province d'Arabie en 263. Le système, qui avait l'avantage de sauver les apparences, était essentiellement provisoire ; sur la seconde inscription de Der'At, le gouverneur équestre n'est plus un suppléant. Julius Olympus a le titre de gouverneur et le rang de perfectissime. Pour la province d'Arabie, l'évolution administrative est terminée ; le gouverneur sénatorial a été remplacé par un gouverneur équestre.

1. Aurel. Vict., *Ibid.*, XXXIII.

2. C. I. L., III, 3424.

3. Voir p. 252-253.

Pour la transformation du commandement légionnaire, la marche est la même. Sur l'inscription d'Aquincum, mentionnée ci-dessus, le commandant en chef de la légion est Valerius Marcellinus, *praefectus legionis (II Adjutricis) agens vices legati*; une inscription¹ du règne de Claude II, datée de 269, nomme Aurelius Superinus, *praefectus Legionis I Adjutricis, agens vices legati*; une autre² du règne de Carinus, en 284, porte Aelius Paternianus, *vir egregius, praefectus legionis II Adjutricis, agens vices legati*. Le légat sénatorial est remplacé par le préfet du camp qui appartient à l'ordre équestre, mais, — de même que pour les gouvernements provinciaux, — sa fonction est considérée comme une simple suppléance ou intérimat. Graduellement, la fiction devait disparaître pour faire place à la réalité. Sous Claude, en 268, la II^e légion Adjutrix, que nous venons de voir commandée par un intérimaire, a pour chef Aelius Frontinus, *praefectus legionis*³; en 290, sous Dioclétien, elle sera commandée par Aurelius Firminus, *praefectus legionis*⁴. L'évolution a été plus ou moins longue selon les légions; elle est terminée dès 268 pour la II^e Adjutrix d'Aquincum; elle ne s'achèvera pour la I^{re} Adjutrix de Brigetio que plus tard, probablement sous Dioclétien, en tout cas postérieurement à l'année 284.

Quelle a été la cause déterminante de la Réforme? Aurelius Victor⁵ invoque l'intérêt personnel de Gallien. Non : Gallien avait moins à craindre les sénateurs que les généraux sortis du rang, dont plusieurs, Claude, Aurélien, Probus, Dioclétien, ont précisément été ses successeurs. La raison essentielle est beaucoup plus profonde. Gallien cherche un remède à la crise du III^e siècle dans le renforcement de l'unité impériale. La vieille dualité de pouvoirs entre l'Empereur et le Sénat lui semble dangereuse pour l'État. Lorsqu'il enlève les commandements supérieurs aux sénateurs pour les donner à l'ordre équestre, il ne fait que reprendre et accentuer la politique unitaire de ses prédécesseurs. La mesure de Gallien fait donc date dans l'histoire administrative de l'Empire; elle annonce et prépare les grandes réformes de Dioclétien.

1. C. I. L., III, 4287.

2. *Ibid.*, III, 3469.

3. *Ibid.*, III, 3525 (= suppl. 10492).

4. *Ibid.*, III (= suppl. 10406).

5. *Caess.*, XXXIII.

Au moment où Gallien resta seul Empereur, la question chrétienne se posait avec toute son acuité. Dans ce domaine encore, Gallien fit preuve d'une initiative et d'un esprit de décision remarquables. Laissons ici la parole à l'historien ecclésiastique Eusèbe : « Valérien ayant été pris par les Barbares et réduit en servitude, son fils Gallien, devenu seul Empereur, agit avec plus de modération. Par des édits, il fit aussitôt cesser la persécution dirigée contre nous. Il ordonna que tous ceux qui présidaient à la religion du verbe pussent désormais remplir librement leurs fonctions habituelles, par un rescrit ainsi conçu : « L'empereur « César P. Licinius Gallienus Pieux, heureux, Auguste, à « Denys, à Pinnas, à Demetrius et aux autres évêques. J'ai « commandé que la libéralité de mes faveurs s'étendît par tout le « monde et qu'on laissât libre désormais tout emplacement consacré au culte divin. Ainsi donc, vous aussi, vous pouvez « vous faire fort de mon rescrit pour vous garantir de toute « insulte d'où qu'elle vienne. Cette faculté que je vous accorde, « il y a longtemps déjà que je l'ai octroyée... » J'ai inséré ce document, ajoute Eusèbe, en le traduisant du latin en grec pour qu'il fût mieux compris. Il existe aussi du même empereur une autre constitution adressée à d'autres évêques, par laquelle il leur permet de reprendre possession des lieux dits cimetières¹. »

Cet édit de Gallien est doublement intéressant par son contenu, par la date à laquelle il a été promulgué. Par son contenu tout d'abord : on ne poursuivra plus les chrétiens pour crime de christianisme; les prêtres sont autorisés à remplir de toute sécurité leur ministère, et les fidèles à assister librement à la célébration du culte. Le séquestre qui pesait sur les lieux d'assemblée et de prière est levé. Les chrétiens reprennent la propriété des cimetières et peuvent y avoir librement accès. Les évêques pourront s'autoriser du décret contre toute entreprise hostile.

Pour saisir la portée véritable de l'édit, il faut le rapprocher de la situation à laquelle il était destiné à mettre fin. En 260, l'attitude officielle de l'État romain vis-à-vis des chrétiens continue à être réglée par les deux édits de Valérien. En vertu du premier édit (août 257), tous les dignitaires de l'Église chrétienne, — évêques, prêtres, diacres, — sont mis en état d'arrestation; on ne leur demande pas de renoncer à leur croyance,

1. Eusèb., *Hist. ecclésiast.*, VII, 13.

mais de sacrifier, comme les autres, aux dieux de l'Empire; en cas de refus public et persistant, ils sont envoyés en exil. Enfin, interdiction aux chrétiens de tenir des assemblées, d'accéder même à leurs cimetières sous peine de mort. Le second édit (juillet 258) confirme le précédent et l'aggrave au point de vue des pénalités. Les dignitaires de l'Église, au lieu de l'exil, encourent la peine de mort et l'exécution doit immédiatement suivre le refus de sacrifier; les sénateurs, chevaliers et *honestiores* sont soumis à la dégradation; leurs biens sont confisqués; en cas d'obstination persistante, ils sont frappés de mort. Les femmes sont condamnées à l'exil avec confiscation des biens; les affranchis du palais, les Césariens, mis aux fers, répartis sur les terres du domaine impérial et attachés à la glèbe.

L'édit de Gallien révoque toutes ces prescriptions; évêques, prêtres et diacres sont mis en liberté et pourront désormais, sans être inquiétés, vaquer à leurs fonctions religieuses; les fidèles, se réunir en assemblée, pénétrer dans leurs cimetières; les églises, les cimetières sont restitués aux communautés chrétiennes. La portée de l'édit est grande, si l'on considère qu'elle met fin, d'une manière complète, à la persécution de Valérien, mais il ne faudrait cependant pas, comme on l'a fait souvent, en exagérer l'importance. Il n'y a pas là reconnaissance officielle du christianisme comme religion autorisée, *religio licita*, un édit de Milan avant la lettre. Non. Gallien ne règle pas définitivement la question chrétienne dans le sens de la tolérance comme le fera Constantin; il se contente tout simplement de replacer les choses dans l'état antérieur à la persécution. Gallien rend à l'église chrétienne la tolérance de fait dont elle jouissait avant les édits de Valérien. Valérien avait déclaré la guerre au christianisme; Gallien rétablit la paix, — c'est l'expression même dont Eusèbe se sert à plusieurs reprises, — et laisse désormais les chrétiens tranquilles. Rien de moins, mais rien de plus.

Non moins significative est la date du décret que nous pouvons déterminer avec une approximation suffisante. La captivité de Valérien se place dans le courant de septembre ou au début d'octobre 260; elle n'a guère pu être connue en Occident, où se trouvait alors Gallien, avant la fin de septembre au plus tôt. D'autre part, l'Égypte cesse de reconnaître l'autorité de Gallien pour se rallier à l'Empire de Macrianus, avant la fin d'octobre; un papyrus daté du 27 Phaophi montre qu'à cette époque

Macrianus et Quietus étaient déjà reconnus en Égypte. L'édit a nécessairement été promulgué en Égypte avant cette date. En tenant compte du temps nécessaire pour qu'il soit parvenu en Orient, il ne peut guère avoir été promulgué après le début d'octobre. Toutes ces indications nous amènent à une même date; l'édit de Gallien se place au début d'octobre 260; il a donc, comme nous le dit Eusèbe, suivi de très près la captivité de Valérien.

Le décret eut un effet immédiat. Les évêques exilés, Denys d'Alexandrie entre autres, revinrent aussitôt dans leur pays. La hiérarchie chrétienne se reconstitua; les chrétiens rentrèrent en possession de leurs biens ou cimetières; la vie chrétienne, paralysée par la persécution, reprit partout librement. L'Eglise, au sortir d'une crise aussi violente, ne demandait pas davantage. La liberté, c'était pour elle le moyen de conquérir de nouveaux adeptes et d'étendre son influence. L'Eglise ne s'y est pas trompée et, dans sa reconnaissance, elle comble Gallien de louanges. En 262, deux ans après l'édit, Denys d'Alexandrie, dans une lettre à Hermammon, entonne en son honneur un véritable hymne de triomphe. Il oppose la paix rétablie par Gallien à la politique persécutrice de ses prédécesseurs : « Cet homme (Macrianus) qui a trahi l'un de ses empereurs et s'est insurgé contre l'autre a péri rapidement et avec toute sa famille jusqu'aux derniers rejetons. Gallien, au contraire, a été reconnu et approuvé du consentement universel, à la fois ancien et nouvel Empereur, plus ancien que ses adversaires et subsistant après eux. D'après la parole adressée au prophète Isaïe : voici venues des choses qui ont été dès l'origine et nouvelles sont les choses qui vont naître. Le nuage qui passe devant le soleil, en obscurcit pour peu de temps l'éclat et nous apparaît à sa place, mais il s'éloigne ou se dissout, et le soleil qui existait antérieurement reparaît comme une chose nouvelle. Gallien, au contraire, est toujours semblable à lui-même; ce qu'il était antérieurement, il le reste. Le pouvoir impérial rajeuni et débarrassé de ses tares anciennes est plus florissant que jamais. On le voit, on l'entend de loin; il fait sentir partout son action. » Denys termine en ces termes : « Il m'est permis de nouveau de compter les années de notre Empereur. Je vois que des empereurs si célèbres sont rentrés rapidement dans l'obscurité, tandis que notre Empereur, si religieux et si aimé de Dieu, a déjà accompli le cycle de ses sept ans, et cette

année, où nous allons célébrer la fête de Pâques, est la neuvième de son règne¹. »

La paix religieuse, rétablie par l'édit de 260, devait se prolonger jusqu'à la persécution de Dioclétien. Cette période va jouer, dans le développement du christianisme, un rôle considérable. Le décret pacificateur de Gallien n'a pas seulement été une mesure de circonstance et d'opportunité; il est resté, pendant quarante-trois ans, le programme même des empereurs en matière de politique religieuse. Gallien s'est rendu très nettement compte que le premier pas vers la reconstitution de l'unité impériale devait être la pacification des consciences. Il a vu juste, il a agi vite, deux mérites, dont le second n'est ni le moins appréciable, ni le plus commun.

IX. — GALLIEN ET L'HISTOIRE.

Qu'y a-t-il donc à retenir du violent réquisitoire dressé contre Gallien par l'historiographie latine? Après avoir impartialement étudié les faits, peut-être réussissons-nous à mettre en lumière la physionomie et la politique véritable de Gallien.

Au moment où Valérien l'associe à l'Empire, Gallien a trente-cinq ans. Il était, nous dit le Byzantin Malalas², de taille bien prise; il avait le port noble, les cheveux bouclés, une barbe touffue, de grands yeux, tous détails confirmés par l'iconographie des bustes et des effigies monétaires. A la distinction de sa personne s'ajoute chez Gallien l'élégance de la tenue. Il aime le luxe; c'est un aristocrate de goût et de traditions. Il appartient, par sa naissance, à la plus haute aristocratie romaine. Son père Valérien était issu de la *gens* Licinia, une des premières de la ville³. Sa mère, Egnatia Mariniana, était fille, semble-t-il, d'Egnatius Marinius, légat consulaire de Mésie supérieure; elle se rattachait à la *gens* Egnatia, une vieille famille d'origine samnite, qui, dès l'époque républicaine, avait eu ses représentants au Sénat. Gallien, par ses origines, fait donc partie de la haute aristocratie urbaine, cas exceptionnel chez les empereurs depuis l'avènement de Vespasien. Les Flaviens étaient des Italiens; les Antonins, des provinciaux d'Espagne ou de Gaule;

1. Euseb., VII, 23.

2. P. 298 (éd. Bonn).

3. *Epitom.*, XXXII : « Parentibus ortus splendidissimis. »

les Sévères, des Africains ou des Orientaux; Maximin, un Thrace; Philippe, un Arabe. Après Gallien, le pouvoir allait revenir à une série d'empereurs danubiens, Claude, Aurélien, Probus, Carus, Dioclétien et ses collègues de la tétrarchie. Gallien, aristocrate de Rome, se différencie donc nettement et de ses prédécesseurs et de ceux qui lui ont succédé, — premier trait à retenir.

Au moral, nous retrouvons chez Gallien ces mêmes caractéristiques de l'aristocrate romain. Il est cultivé, instruit, particulièrement doué, au témoignage même de ses détracteurs, pour l'éloquence, la poésie et les arts. Il aime la philosophie et entretient avec Plotin des rapports d'amitié. Il se plaît à séjourner en Grèce, où il trouve le milieu littéraire et artistique qui lui convient. C'est un esprit fin, délié; il a le goût de la diplomatie et il saura y faire ses preuves. Il est naturellement doux, modéré, humain : rappelons-nous les éloges significatifs que Zonaras¹ lui décerne au moment de sa mort.

Par naissance, par culture, par caractère, Gallien s'oppose donc à la plupart des empereurs qui, au III^e siècle, l'ont précédé ou suivi. Rien en lui de la grossièreté, de la rudesse, de la brutalité d'un Maximin, d'un Aurélien, d'un Galerius, de tant d'autres parvenus au trône impérial, qui sont nés, qui ont vécu dans les camps et ne les ont quittés que pour l'Empire.

Tel est l'homme qui, pendant dix années, va se trouver aux prises avec la crise la plus effroyable que le monde antique ait encore connue : invasions barbares sur toutes les frontières, usurpations multiples et sans cesse renaissantes, dislocation de l'Empire, persécution religieuse, ruine économique, calamités naturelles de toute espèce, deuils familiaux enfin : son fils est mis à mort par Postumus, son père fait prisonnier en Orient.

Devant ce débordement de misères publiques et privées, Gallien ne perd cependant pas la tête. Il arrête, avec une sûreté et un sens de l'opportunité remarquables, les traits essentiels de son programme politique. On ne peut faire front de tous côtés; il faut « sérier les questions afin de les mieux résoudre ». Pour lutter contre tant d'ennemis et défendre la cause de l'unité romaine, Gallien ne dispose plus que d'une seule armée, l'armée danubienne. Les légions du Rhin, de Bretagne, d'Espagne ont suivi Postumus dans sa défection; les troupes d'Orient, ou plus

1. XII, 25.

exactement les débris échappés à la défaite de Valérien, se sont ralliés à Macrianus. Cette armée du Danube, heureusement, est la plus nombreuse et la mieux aguerrie des armées impériales, mais elle est menacée elle aussi par le danger des usurpations : Ingenuus, Regalianus, plus tard Aureolus s'y feront proclamer empereurs. Il faut à tout prix la conserver à la cause impériale ; c'est pour l'Empire une question de vie ou de mort. Gallien, avec une perspicacité remarquable, a fait de cette nécessité l'article fondamental de son programme.

Gallien commence par jeter du lest. En quelques jours, il met fin à la persécution religieuse par l'édit de 260 : c'est le rétablissement de l'unité morale qui prépare et rendra possible dans l'avenir la reconstitution de l'unité matérielle. La politique orientale va s'inspirer de considérations analogues. L'Orient tout entier a fait défection ; il constitue désormais sous Macrianus et Quietus un empire pleinement indépendant. Gallien, retenu en Occident par de multiples difficultés, n'a ni le temps, ni les moyens d'intervenir personnellement en Asie. Ce qu'il ne peut faire par la force, il va le demander à la diplomatie. Il trouve dans Odaenath l'instrument nécessaire à la politique orientale de Rome, conclut avec lui une entente et le constitue son représentant officiel en Orient (261). Les bons résultats de cette initiative ne tardent pas à se faire sentir. L'Empire de Macrianus est renversé, la Mésopotamie reconquise, la capitale perse, Ctésiphon, assiégée. L'Orient tout entier revient à l'unité romaine. Sans doute Gallien a dû payer les services d'Odaenath de graves concessions ; il en a fait un *dux*, même un *imperator*, mais ces concessions toutes personnelles sont, dans la pensée de l'Empereur, purement temporaires. L'entente assure du moins à Gallien un double avantage : rétablissement de la puissance romaine en Orient, liberté d'action en Occident. L'édit de tolérance et la convention orientale ont déblayé le terrain de deux questions irritantes. Gallien peut dès lors faire face aux dangers les plus pressants.

En Occident, l'Empire trouve devant lui trois séries d'ennemis : l'Empire gallo-romain de Postumus, les Barbares envahisseurs, les usurpateurs. Le programme impérial à leur égard est très simple : lutte à outrance. Lutte contre Postumus, qui représente pour Gallien un général rebelle et le meurtrier de son fils ; luttés contre les Barbares, Alamans en Italie, Goths sur

le bas Danube et dans la péninsule des Balkans, lutte enfin contre les usurpateurs, Ingenuus sur le Danube, Macrianus en Illyricum, Aureolus dans l'Italie du Nord. Sans doute, l'Empire gallo-romain réussit à se maintenir, — nous avons vu pourquoi, — mais les Barbares sont rejetés hors des frontières et les usurpateurs partout renversés. L'armée danubienne, le dernier espoir de l'Empire, reste intacte et fidèle à la cause de l'unité romaine. Les résultats de cette politique d'action en Occident ne tardent pas à avoir leur répercussion dans le reste de l'Empire; Gallien peut intervenir en Égypte et en Asie Mineure où il renverse les deux usurpateurs Aemilianus et Trebellianus, et l'amélioration de la situation est telle, qu'à la mort d'Odaenath il peut faire une tentative, — vaine d'ailleurs, — pour soustraire définitivement l'Orient à l'influence palmyrénienne.

Politique d'attente en Orient ou politique d'action en Occident, la politique de Gallien a toujours été franchement unitaire, mais l'Empereur a su, et ce n'est pas un des moindres mérites de l'homme d'état, agir en opportuniste. L'Empire romain ne pouvait tenir tête à tous ses ennemis du dehors et du dedans; il fallait faire la part du feu, gagner du temps jusqu'au moment où il serait possible de rétablir la domination romaine dans son intégrité. L'essentiel était de ne pas périr. Ce but, Gallien l'a nettement discerné et il s'est efforcé de l'atteindre au prix des moyens les plus divers : entente diplomatique avec Odaenath, action militaire contre l'Empire gallo-romain, les Barbares, les usurpateurs, réorganisation de l'armée, construction de forteresses, tolérance accordée aux chrétiens, renforcement enfin de la centralisation impériale par la réforme des grands gouvernements provinciaux.

Général, diplomate ou administrateur, Gallien s'est acquitté sérieusement et même, étant données les circonstances, brillamment de sa tâche. Comment expliquer dès lors l'acharnement avec lequel l'historiographie latine s'est plu à maltraiter sa personne et à calomnier sa politique? La raison essentielle, il faut la chercher dans l'exaspération du patriotisme national humilié et blessé. La crise du III^e siècle a failli emporter l'Empire romain. Que cette crise dût s'expliquer par des raisons politiques et sociales lointaines, l'orgueil romain n'a jamais voulu l'admettre. On s'en est tiré, comme toujours, en cherchant un bouc émissaire. Gallien s'est présenté à point nommé pour endosser ce rôle ingrat.

D'ailleurs, le caractère de Gallien, s'il ne légitime pas ces attaques, les explique tout au moins. A une époque où la force brutale était tout, ses qualités d'intelligence, d'humanité, de culture semblaient anormales et quelque peu monstrueuses : « Gallien », nous dit son biographe¹, « était remarquable comme poète et comme orateur ; mais les qualités qu'on demande à un empereur ne sont pas celles qu'on exige d'un orateur ou d'un poète. » L'Histoire Auguste ici encore force la note ; Gallien était autre chose qu'un poète ou un orateur, mais la remarque n'en reste pas moins caractéristique.

L'énergie, la science militaire, l'ascendant sur le soldat, telles étaient les qualités primordiales d'un empereur aux yeux d'un peuple qui ne voulait pas périr. Claude, Aurélien, Probus, grands sabreurs et infatigables chevaucheurs, réaliseront pleinement cet idéal et sauveront la civilisation romaine. Mais il serait profondément injuste de faire état de leurs succès pour en accabler Gallien. Au I^{er} ou au II^e siècle, à une époque de vie normale, Gallien eût pris place parmi les bons empereurs. Dans la situation extraordinaire où il se débattait, il a fait figure plus qu'honorable. Les succès de sa diplomatie, ses luttes acharnées contre les Barbares et les usurpateurs, ses mesures de pacification intérieure, ses réformes militaires et administratives enfin ont préparé le relèvement de l'Empire et rendu possibles les victoires de ses successeurs. Le Gallien de légende, qu'on nous a présenté si longtemps, doit disparaître pour faire place au Gallien de l'histoire.

Léon Homo.

1. *Vita Gallien.*, XI, 9.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LES DIPLOMATES DE FRANÇOIS I^{er}.

ANTONIO RINCON

ET LA POLITIQUE ORIENTALE DE FRANÇOIS I^{er}

(1522-1541).

(Suite et fin¹.)

IV.

Les négociations avaient abouti trop tard pour que Statileo pût repartir immédiatement. Jean du Bellay l'avait dit : le voyage par la mer du Nord n'était possible que jusque vers la fin de septembre ou le début d'octobre². Après cette date, il n'y fallait plus compter. Statileo fit donc à la cour de France un séjour plus long qu'il n'avait espéré. Lorsqu'il s'agit de le redépêcher en Hongrie, on hésita sur le choix de l'agent français qui l'accompagnerait. Jean du Bellay avait mis en avant le nom d'un de ses « clients », l'Allemand Gervais Wain; on songea à Guillaume du Bellay, sieur de Langey, qui se refusa alléguant des raisons de santé³. Finalement, ce fut de nouveau Rincon qui fut désigné⁴. Le personnage, à vrai dire, s'imposait. Son expérience des choses du Levant le recommandait au point qu'on ne s'explique guère pourquoi il n'avait pas été choisi tout de

1. Voir ci-dessus, p. 64.

2. Jean du Bellay à Montmorency, 19 août, *Ambassades en Angleterre de Jean du Bellay*, t. I, p. 379-380.

3. Voy. V.-L. Bourrilly, *Guillaume du Bellay*, p. 66.

4. Depuis son retour, Rincon avait continué à être tenu au courant des choses de Hongrie et de Pologne. Voy. la lettre que lui adresse Jean de Lasko, prévôt de Gnesnau, 18 novembre 1528, dans Brewer, *Letters and Papers*, t. IV, n° 4949; cf. aussi le n° 3238.

suite. En mars 1529, toutes les formalités relatives à cette nouvelle mission furent achevées¹, et dans les premiers jours d'avril Rincon et Statileo quittèrent la France².

Comme à l'aller, ils passèrent par l'Angleterre et y séjournèrent assez longtemps. Rincon eut des entretiens prolongés avec Wolsey³. Le roi d'Angleterre et son ministre avaient une nouvelle raison de se montrer plus froids encore qu'au mois d'août précédent : François I^{er} venait de leur signifier son intention de négocier avec l'Empereur ; on prévoyait des conférences pour la paix entre Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche. Cette brusque volte-face du roi de France inquiétait les Anglais. Aussi se contentèrent-ils de donner de bonnes paroles, mais ne les confirmèrent ni par l'envoi d'aucun ambassadeur ni par l'octroi du moindre subside. Néanmoins, vers le milieu du mois de mai, Rincon et Statileo partirent « merveilleusement délibérez de bien faire »⁴.

Ils arrivèrent en Pologne vers la fin juin⁵. Rincon paraît avoir

1. Le 15 mars, François I^{er} leur fait payer 40,000 livres qu'ils doivent porter au roi de Hongrie, chargé de les employer à une entreprise secrète (*Catalogue des actes*, n° 3344). Le 23 mars, sont signées les lettres portant pouvoir à Rincon de recevoir du roi de Hongrie la ratification du traité du 28 octobre précédent. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 167. Cf. *Catalogue des actes*, n° 3989.

2. François I^{er} à Henri VIII, 2 avril, Brewer, *Letters and Papers*, t. IV, n° 5413. Cf. Appendice, n° 234.

3. Rincon à Wolsey, sans date, Brewer, *Letters and Papers*, t. IV, n° 5414.

4. Jean du Bellay à Montmorency, Londres, 22 mai 1529 (Bibl. nat., ms. fr. 3078, fol. 4).

5. Rincon au grand maître, « Louich » ? en Pologne, 29 juin [1529] :

« Monseigneur, très humblement à vostre bonne grâce me recommande.

« Monseigneur, ceste presente sera pour vous advertir que, après avoir passé plusieurs perils, tant sur mer que sur terre, je suys arrivé au royaume de Poullongne, duquel espere partir en brief pour accomplir mon voyaige en Hongrie qu'il a pleu au Roy me commander, auquel je escrips au long et des nouvelles de par deçà, qui sera cause que pour le present ne vous escrips plus amplement, car je sçay bien que verrez le contenu d'icelles.

« Monseigneur, je vous supply très humblement me vouloir tousjours tenir au nombre de voz humbles serviteurs, vous suppliant aussi me vouloir commander voz bons plaisirs, saichant que de tout mon pouvoir les accompliray et y obeyray, esperant n'avoir autre maistre après le Roy que vous.

« Monseigneur, je pry Nostre Seigneur vous donner très bonne vie et longue et de voz desirs parfaict accomplissement.

« Escript à Louich ? en Poullongne, ce penultime jour de juing.

« Ceci seul autographe : Vostre très humble servitour,

« Ant^e RINCON.

« Au dos : Monseigneur, monseigneur le grant maistre et mareschal de France. » Musée Condé, série L, t. VII, fol. 337.

éprouvé quelque fatigue du voyage¹. Le roi Sigismond était absent de sa capitale : il se trouvait alors en Lithuanie, à Vilna. L'envoyé de François I^{er} fut prié de conférer avec Tomicki. Ce qui compliquait la tâche de Rincon, c'est qu'il était arrivé presque en même temps que l'envoyé de Ferdinand, Herberstein². Se fondant sur un ancien traité d'alliance entre Zapolya et Sigismond, Rincon réclamait l'appui effectif de Sigismond, en faveur du roi de Hongrie, contre Ferdinand, et, si l'on en croit Tomicki, il insistait pour qu'il dissuadât Zapolya de recourir à l'appui du Sultan. Il ne paraît rien avoir obtenu, pas même de promesse sérieuse; Herberstein avait gagné du terrain en Pologne³. Aussi, dès la fin de juillet, sans attendre le retour de Sigismond, qui d'ailleurs ne mettait aucun empressement à revenir, Rincon se rendit auprès de Zapolya⁴.

La situation du roi national de Hongrie s'était sensiblement améliorée depuis l'année précédente. Il avait réussi à prendre le dessus sur son adversaire, et le sultan Soliman venait de quitter Constantinople pour exécuter les promesses faites à Lasko en 1528. Le 18 août, il était arrivé à Mohacz; c'est là, près du champ de bataille où avait péri le dernier des Jagellon, que Zapolya vint saluer son allié, ou plutôt vint reconnaître la suzeraineté du Sultan⁵. Les deux souverains, avec leurs armées, — et, probablement, Rincon était déjà auprès de Zapolya, — remontèrent le Danube et mirent le siège devant Buda. C'est sous les murs de cette ville que, le 1^{er} septembre, le roi de Hongrie ratifia solennellement le traité du 28 octobre. Rincon versa les subsides que François I^{er} avait promis et, pour trouver le complément de la somme nécessaire, eut recours au crédit de Georges Gritti, le frère d'Aloysio Gritti⁶. La dernière formalité de l'alliance franco-hongroise était accomplie au moment même où Zapolya devenait vassal de Soliman.

C'est à ce moment aussi qu'il faut placer, à notre avis, les premiers rapports directs de Rincon avec les Turcs. S'il est vrai qu'en Pologne, comme l'assure Tomicki, Rincon s'était prononcé contre le

1. Tomicki à Rincon, Cracovie, 5 juillet 1529 (*Acta Tomiciana*, t. XI, n° 269).

2. Voy. les lettres de Tomicki des 11 et 12 juillet (*Acta Tomiciana*, t. XI, n° 272, 275, 276). Cf. Uebersberger, *Österreich und Russland seit dem Ende des 15 Jahrhunderts*, t. I, p. 241.

3. *Acta Tomiciana*, t. XI, n° 275, 288.

4. « D. Antonius Rincon et D. Brodericus, episcopus sirmiensis, in Hungariam sunt profecti, accersiti per S^{mi} Johannis regis litteras et nuntium. » Tomicki à Sigismond, Cracovie, 25 juillet 1529 (*Acta Tomiciana*, t. XI, n° 292).

5. Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. V, p. 115-116, 448.

6. Voy. *Catalogue des actes*, n° 5716, 27641. Georges Gritti avança 10,000 écus d'or, soit 22,500 livres.

rapprochement de Zapolya et de Soliman, il est fort possible que ce fût une attitude destinée à tromper l'envoyé de Ferdinand et à sauver les apparences. D'ailleurs, l'inaction de Sigismond ne permettait guère au roi de Hongrie d'hésiter sur le choix de ses alliés, s'il voulait faire échec aux Habsbourg; Rincon avait pu s'en rendre compte déjà lors de l'envoi de Lasko à Constantinople. L'intervention de Soliman était la conséquence de cette mission. Rincon avait mieux à faire qu'à s'en lamenter; il était préférable d'en tirer parti. Après la prise de Buda (9 septembre), les Turcs se dirigèrent sur Vienne, qu'ils assiégèrent vainement pendant un mois (20 septembre-17 octobre). Cet échec détermina la retraite de Soliman. Rincon paraît avoir suivi le Sultan. Sa présence est signalée à Belgrade en novembre¹. Nous ignorons s'il est allé jusqu'à Constantinople². Mais ses relations avec Ibrahim pacha et les ministres de Soliman ne font pas de doute. Il leur expliqua probablement les raisons que son maître avait eues de traiter à Cambrai avec l'Empereur, et quel serait vraisemblablement l'objectif de la politique française après la délivrance des enfants de France, c'est-à-dire la récupération du Milanais et la domination de l'Italie, pour lesquelles l'appoint du Sultan pouvait être décisif.

Rincon revint par l'Italie. Il y arriva dans les premiers jours de janvier 1530, en compagnie d'une nouvelle mission hongroise dirigée par Broderic, évêque de Sirmium³. Il était en France vers la fin de février⁴. Le 7 mars, à Blois, il offrit au Roi les cadeaux qu'il rapportait de son voyage. « Les besoignes de Rincon sont arrivées, lequel présenta hyer au Roy une beste conficte comme la peau d'ung crocodile, ayant sept testes, et ce matin, ainsi que ledict seigneur alloit à la messe, luy a présenté troys beaux chevaux turez harnachez à la mode de leur pays, dont y en a ung bay de poil de cerf, le plus grand de sa race que jamais homme de la compaignye ait veu, les autres deux sont ung moreau et ung grison, tous très beaux et

1. Sanuto, *Diarii*, t. LII, col. 36.

2. Le texte cité par M. Ursu, *la Politique orientale de François I^{er}*, p. 58, n'est pas suffisamment explicite sur ce point.

3. Sanuto, *Diarii*, t. LII, col. 462, 463. — Rincon à Montmorency, Venise, 10 janvier 1529 (1530). Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 171. Il est à noter que c'est durant cette mission de 1529-1530, que Rincon a commencé de rédiger ses lettres en français, au lieu qu'auparavant il employait l'italien.

4. D'après le mandement délivré en avril 1531, par lequel on lui payait 4,093 livres, sa mission aurait pris fin le dernier février 1530, ayant duré onze mois (1^{er} mars 1529-28 février 1530) (Bibl. nat., Clairambault 1215, fol. 69; *Catalogue des actes*, n^{os} 3989, 27695).

bien courans en perfection...¹. » Quant à la mission hongroise, elle s'était tenue à l'écart. Tant que les enfants de France n'étaient pas délivrés, François I^{er}, pour ne pas indisposer Charles-Quint, affectait beaucoup de réserve vis-à-vis de ses alliés orientaux. Broderic et sa suite s'arrêtèrent en Bourgogne, où Rincon alla bientôt les rejoindre, et y firent un séjour de plusieurs mois². C'est seulement après le mois de juillet, lorsque le dauphin et le duc d'Orléans eurent remis le pied en France, que les envoyés de Zapolya purent paraître à la cour. La paix de Cambrai avait clos une période du conflit entre le roi de France et l'Empereur. Une nouvelle période allait s'ouvrir, dans laquelle l'alliance hongroise et le rapprochement avec les Turcs, que Rincon venait d'esquisser, allaient trouver leur place et jouer un rôle qui ne devait pas être seulement un rôle de diversion.

V.

Rentré en possession de la Bourgogne et de ses enfants, François I^{er} put librement développer les combinaisons de sa politique. Il s'agissait de reconquérir le Milanais, Gênes, le nord de l'Italie, où Charles-Quint, par son couronnement à Bologne, venait d'établir solidement la prépondérance impériale. Pour réaliser ce dessein, le roi de France comptait moins sur la fortune des armes, qui jusqu'alors ne lui avait guère souri, que sur la diplomatie. Il voulait nouer contre l'Empereur un solide faisceau d'alliances, l'isoler et l'amener ainsi à composition, ou, s'il fallait en venir à une guerre, l'engager seulement lorsque les Habsbourg seraient réduits à leurs seules forces. C'est à ce travail que s'attacha la diplomatie française à partir de 1530. Il y eut sans doute des à-coups, des moments de défaillance et des faux mouvements; il ne faut pas oublier que François I^{er} manquait d'esprit de suite, qu'il y avait assez souvent antagonisme et conflit d'influence entre ses conseillers, Duprat,

1. Jacques Colin à Montmorency, Blois, 8 mars (1530). Chantilly, musée Condé, t. II, fol. 231-232. La nature de ces cadeaux nous paraît une nouvelle preuve des rapports de Rincon avec les Turcs.

2. C'est à cette mission que se rapportent la lettre de Rincon à Villandry, datée de Lyon, 27 mai (1530), Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 170-171, et le mandement analysé au *Catalogue des actes*, n° 27927 : « Au capitaine Rincon, 2,000 livres pour la nourriture de l'ambassade venue de Hongrie avec seize chevaux et autant de serviteurs, qui a séjourné durant six mois et douze jours en Bourgogne, dont il demandait 14 livres par jour, ce qui ferait 2,568 livres modérées à la dite somme de 2,000 livres. » Cette somme fut payée à Rincon à la fin de 1531 seulement, en même temps que ses pensions de 1529, 1530 et 1531 (*Catalogue des actes*, n° 27696, 27928).

Montmorency, Brion; il faut tenir compte aussi de la lenteur des communications qui ne permettait pas toujours de profiter des circonstances et faisait manquer parfois les combinaisons les mieux étudiées. Mais avec ces réserves, et sans mettre dans la politique française une continuité et une coordination d'efforts qui lui firent généralement défaut, il n'en est pas moins vrai que dans cette période (1530-1535) la diplomatie de François I^{er} fut remarquablement active, et c'est alors qu'elle entreprit les démarches les plus risquées et les combinaisons les plus hardies.

François I^{er} était assuré de l'alliance anglaise; l'affaire du divorce lui donnait prise sur Henri VIII, mais aussi sur Clément VII, qu'attirait en outre la perspective d'un mariage entre sa nièce Catherine de Médicis et un fils de France. En Allemagne, l'ambition des Habsbourg inclinait vers lui les princes allemands inquiets et méfiant. La ligue de Smalkalde fut la réponse à la proclamation de Ferdinand comme roi des Romains, et le premier acte des confédérés fut d'invoquer l'appui du roi de France. C'est en Allemagne qu'il parut d'abord le plus aisé d'atteindre la puissance de Charles-Quint. Aussi, jusqu'en 1534, est-ce dans cette direction que François I^{er} multiplia ses efforts. Or, Zapolya pouvait ici rendre de grands services. Les rapports franco-hongrois furent particulièrement étroits et très suivis. Dans la seconde moitié de 1530, Broderic est à la cour, tandis que Corsini fait la navette entre la France et l'Angleterre¹. En 1531, Corsini est chargé d'intéresser François I^{er} et Henri VIII aux tentatives que Zapolya faisait en ce moment même pour obtenir la médiation de Clément VII entre lui et Ferdinand². Nous le trouvons à la cour de France au début de 1532, d'où il passe en Angleterre pour revenir en France dans les premiers jours de mars³. Mais la mission la plus importante fut celle qui fut confiée à Jérôme de Lasko au printemps de 1532.

Soliman faisait des préparatifs militaires imposants et menaçait d'envahir la Hongrie. Il prétendait vouloir défendre son allié Zapolya

1. *Calendar of State Papers, Spanish*, t. IV, 1^{re} partie, p. 727, 845.

2. L'envoyé de Zapolya à Rome était un certain Antoine Wrancius. Ses lettres de créance à Clément VII et à Gregorio Casal sont datées de Cassovie, 26 octobre 1531. Il arriva à Rome le 1^{er} février 1532. On trouvera l'exposé de ses négociations dans la lettre qu'il écrivit à Corsini, de Rome, 20 février 1532, Bibl. nat., Dupuy 468, fol. 156-157 v^o. Cf. les lettres de l'évêque d'Auxerre, François de Dinteville, 17 décembre 1531, 17 février 1532, dans Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 183-184, 193-195.

3. Brewer, *Letters and Papers*, t. V, n^{os} 791, 864; Bibl. nat., ms. fr. 4126, fol. 7. François I^{er} à La Pommeraye; son ambassadeur en Angleterre, 21 janvier 1532.

contre Ferdinand. Cette collaboration des Turcs ameutait l'opinion contre le roi de Hongrie et rendait plus malaisé l'arbitrage qu'il recherchait. Zapolya aurait désiré se défendre avec le concours des seules forces chrétiennes. C'est pourquoi il sollicitait des princes allemands son admission dans la ligue de Smalkalde¹. Lasko fut chargé de voir ces princes et de venir en France² demander au Roi son appui auprès des confédérés en même temps que des subsides pour combattre les Habsbourg. Zapolya offrait d'épouser une princesse française au choix de François I^{er}. Comme lors des négociations avec la Pologne, l'alliance politique serait de la sorte consacrée et fortifiée par une alliance matrimoniale.

Nous sommes assez bien renseignés sur cette nouvelle ambassade de Lasko. Il arriva à Caen le 9 avril et le 10 il eut une première entrevue avec le Roi pendant plusieurs heures. Les pourparlers continuèrent les jours suivants : le 14, il fut dépêché et repartit pour l'Allemagne vers le 18 ou le 20. Voici en quels termes François I^{er} annonçait à La Pommeraye, son ambassadeur en Angleterre, ce qui s'était passé, pour que celui-ci le répétat à Henri VIII, intéressé comme son allié dans les affaires de Hongrie³ :

... A Caen vint devers moy le s^r Lasquy, à present vayvode de Transilvanie, pour me faire entendre, entre autres choses, l'affection que le roy Jehan de Hongrye, son maistre, me portoit et le desir qu'il avoit d'entrer en ligue avec les princes d'Allemagne, me portant au reste de la part de sondict maistre les plus honnestes propos qu'il est possible de porter; et d'autant qu'il me semble estre très requis et necessaire d'entretenir en ceste bonne opinion icelluy roy Jehan, j'ay faict la meilleure depesche de quoy je me suis peu adviser audict sieur Lasquy et telle qu'il s'en est si très fort contenté qu'il ne seroit possible de plus; car entendez que je luy ay faict delivrer une bonne somme de deniers pour icelle porter à sondict maistre et oultre cela luy ay baillé moyen de recouvrer en Allemagne ou Hongrye jusques à 20,000 escuz davantaige et ay envoyé homme exprès devers iceulx princes d'Allemagne bien et amplement instruit pour les advertir de

1. Voy. la lettre de Zapolya aux États de l'Empire (janvier 1532) dans Muffat, *Korrespondenz und Actenstücke zur Geschichte der politischen Verhältnisse der Herzoge Wilhelm und Ludwig von Bayern*, t. IV, p. 162-164. Lasko avait été en novembre envoyé à Ferdinand et celui-ci l'avait retenu jusqu'après réception de l'avis de l'Empereur (*Ibid.*, p. 146-151 et 158-162).

2. Voy. la lettre de Lasko aux ducs de Bavière, Torgau, 12 mars 1532 (*Ibid.*, p. 168-169).

3. Bibl. nat., ms. fr. 4126, fol. 28, Coutances, 22 avril 1532. — Voy. les dépêches de l'ambassadeur vénitien, Bayeux, 15 avril, et Coutances, 22 avril; Bibl. nat., f. ital. 1714, fol. 209, 211-212. Cf. aussi les *Mémoires de Martin du Bellay*, éd. V.-L. Bourrilly et Fleury Vindry, t. II, p. 138-139.

la cause de la venue dudict sieur Lasquy devers moy et de la despesche que je luy ay faicte, afin de les persuader et que de leur part ilz advisent de l'entretenir et de le comprendre en leur dicte ligue, ce que je ne faiz nulle doubte qu'ilz ne facent très voulontiers...¹.

Avec lui, Lasko emmena Camillo Pardo Orsini; quant aux subsides, c'est Antoine Macault qui fut chargé de les porter².

En passant à Giessen le 1^{er} mai, Lasko exposa, dans une lettre aux ducs de Bavière, qu'il ne pouvait aller trouver personnellement, les résultats de son voyage et les intentions de François I^{er}³. Le roi de France était très bien disposé à l'égard des princes allemands; il désirait une alliance très étroite, à laquelle participerait le roi Jean. C'est d'ailleurs ce que Guillaume du Bellay, qui vit certainement Lasko à ce moment, s'efforçait de faire⁴. François I^{er} considérait le rétablissement d'Ulrich de Wurtemberg dans son duché comme l'occasion la meilleure d'entrer en guerre contre les Habsbourg, mais il fallait attendre que l'Empereur eût quitté l'Allemagne. Lasko ajoutait, et ceci était l'essentiel :

Octavo, quod ego ob id celerrime recurro ad regem meum, ne faciat concordiam cum Ferdinando, nam rex Franciae juxta articulum confederationis facte cum principe meo potest prohibere concordiam, etc.

Nono, ut laborem omni industria ne Turca personaliter ista estate veniat in Austriam; regi autem meo rex Franciae ad usum belli misit 40,000 scutorum.

1. Pour ce qui est des projets de mariage, on proposa Isabeau de Navarre, sœur du roi Henri, qui précisément donna à Lasko son collier de l'Ordre (*Catalogue des actes*, n° 6131). François I^{er}, en effet, accorda à Lasko le collier de son Ordre, « qui estoit la chose du monde qu'il désiroit le plus », et un « honneste présent », 10,875 l. t., « partie pour une affaire secrète dont le Roi l'avait chargé, partie pour dédommagement de ses frais de voyage » (*Catalogue des actes*, n° 4557).

2. Macault fut envoyé en Allemagne et devait voir spécialement le landgrave de Hesse, le plus ardent et le plus habile des adversaires de Charles-Quint et de Ferdinand. Il reçut 400 livres pour son voyage et on devait lui faire tenir à Nuremberg 37,564 l. t. 15 s. 3 d. Cf. V.-L. Bourrilly, *Guillaume du Bellay*, p. 132, n. 2, et 134, n. 2.

3. Muffat, *op. cit.*, t. IV, p. 204-207.

4. Voy. la *Translation d'une oraison faite en faveur du roy Jehan de Hongrie de la guerre contre le Turc*, imprimée à la suite de l'*Épître de l'antiquité des Gaules et de France*, p. 156, fol. 54 v°, 77 v°. On y trouve développé le thème de la politique française et de l'opposition allemande aux Impériaux : l'invasion turque est due à l'hostilité de Ferdinand contre Zapolya; c'est à Ferdinand seul que les Turcs en veulent. Les États de l'Empire ne sont donc pas intéressés dans la querelle, ils n'ont pas à intervenir. Ils ont plutôt à s'entremettre entre Zapolya et son adversaire et à prendre parti pour le premier. Voy. V.-L. Bourrilly, *Guillaume du Bellay*, p. 135-136.

Decimo, sciant vestre illustres dominationes quod dominus meus rex nullo pacto renunciabit confederacioni turcice, propter istam confederacionem principum Germanie, itaque vestre illustres dominationes non exigant id a rege meo, rex autem meus intratenebit Turcam omni sua industria ne personaliter veniat ad partes Austrie; incursiones tamen Turcarum prohibere non poterit eorum qui sunt in confinis.

Comme on le voit, la question hongroise, liée à la question allemande, l'était aussi et plus étroitement encore à la question turque. François I^{er} ne les séparait pas dans ses préoccupations. Les relations du roi de France avec le Sultan, quoique intermittentes après 1530, n'avaient pas cessé, au grand scandale des Impériaux qui les surveillaient avec beaucoup d'attention et encore plus d'hostilité. C'est ainsi que Ferdinand fit arrêter Georges Gritti qui, au printemps de 1531, s'en venait vers François I^{er} chercher le remboursement d'une somme avancée à Rincon en 1529. Charles-Quint ordonna de le relâcher, parce que « l'on n'a trouvé qu'il pourtât lectres quelconques suspectes où l'on ait peu prendre fondement de pratiques »¹. Il est très probable cependant que le voyage de Gritti avait un caractère officieux, sinon officiel². Au printemps de 1532, il y aurait même eu, si l'on en croit les Impériaux, un agent de Soliman à Paris. Les ennemis de François I^{er} étaient persuadés qu'il y avait partie liée entre le roi de France et le Sultan, surtout lorsqu'ils virent celui-ci entreprendre sa campagne de Hongrie.

Effectivement, l'expédition turque intéressait au plus haut point le roi de France. Seulement, la menace qu'elle constituait pour l'Allemagne contrariait ses plans. Il était bien évident que la crainte du Turc faisait le jeu de Charles-Quint et de son frère; elle leur fournissait l'occasion d'unir dans un effort défensif commun tous les princes allemands et d'en obtenir des subsides. Et ils n'eurent garde de la laisser échapper, à la diète de Ratisbonne, réunie spécialement pour mettre l'Allemagne en état de défense. La politique de François I^{er} devait donc tendre à écarter Soliman de la Hongrie, tandis qu'il représentait en Allemagne les Habsbourg comme les

1. *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 494.

2. Ursu, *op. cit.*, p. 60-61. M. Ursu croit que Rincon fut envoyé en Turquie en 1530 et en 1531, *op. cit.*, p. 58-59. Pour la mission de 1530, il y a des textes formels qui s'y opposent (cf. la lettre citée ci-dessus de Lyon, 17 mai 1530); pour celle de 1531, elle est extrêmement douteuse: plusieurs actes du Roi, datés de 1531, et intéressant Rincon, nous font supposer qu'il est resté en France cette année-là comme la précédente; les lettres publiées par Gayangos, *Calendar of State Papers, Spanish*, t. IV, 2^e partie, n^{os} 749 et 751, dans lesquelles il est question du voyage de Rincon, et qui sont données comme du 24 juin 1531, doivent être mal datées et se rapporter plutôt à l'année 1532.

auteurs responsables de l'invasion turque. Nous avons vu qu'il avait insisté auprès de Lasko pour que son maître obtint la retraite de Soliman. Ce fut aussi l'objet de l'ambassade d'Antonio Rincon au printemps de 1532.

Cette mission nous est assez bien connue; on en trouvera un exposé détaillé dans une récente histoire de la *Politique orientale de François I^{er}*¹. Parti de Honfleur au début de mars avec Cesare Cantelmo, un *foruscito* italien que nous aurons l'occasion de retrouver plus tard, Rincon passa par Venise², Zara et Raguse, où il fut arrêté quelque temps par la maladie. Lorsqu'il put quitter Raguse, à la fin juin, le Sultan était déjà sur les bords du Danube. Le 5 juillet, Rincon fut solennellement reçu par Soliman à Belgrade et dès le lendemain il se retirait. Le 31 août, nous le retrouvons à Venise. Il avait échoué dans sa mission; le Sultan avait refusé de rebrousser chemin, son expédition étant, disait-il, trop avancée. Le résultat fut celui que François I^{er} craignait; l'approche du Sultan détermina les princes allemands à voter à l'Empereur les secours qu'il sollicitait. Soliman fut arrêté par la résistance de la petite place de Güns et dut battre en retraite. Malgré les fêtes dont il fit suivre sa rentrée dans sa capitale, c'était un échec lamentable qui, pour quelque temps, devait le détourner de l'Europe centrale.

L'issue fâcheuse de l'affaire, la mauvaise réputation faite à François I^{er} par ces relations cordiales avec les Turcs que les Impériaux dénonçaient comme une véritable trahison à l'égard de la chrétienté engagèrent le roi de France d'abord à faire une manifestation propre à calmer l'opinion : ce fut le traité conclu à Boulogne avec Henri VIII, (octobre 1532), et soi-disant dirigé contre les Turcs. Ensuite et surtout, il allait s'efforcer de détourner l'effort des Infidèles vers un autre point que la Hongrie, vers la Méditerranée et l'Italie. C'était surtout de ce côté que la puissance de Charles-Quint était vulnérable, comme c'était aussi de ce côté que se dirigeaient les convoitises de François I^{er}. Aussi bien est-ce l'Italie que, vers la fin de 1531 et les premiers jours de 1532, les Impériaux croyaient plus particulièrement menacée par les intrigues des Français et les préparatifs des Turcs³. D'après l'ambassadeur vénitien à la cour de France, la mis-

1. Ursu, *op. cit.*, p. 68-75.

2. Rincon dut arriver à Venise au plus tôt vers le milieu de mars. Il en partit avant le 13 avril. C'est pendant ce premier séjour que Rincon servit de parrain au fils que venait d'avoir Lazare de Baif. Voy. Augé-Chiquet, *la Vie, les idées et l'œuvre de J.-A. de Baif*, 1909, p. 12-13. Au retour, Rincon devait demeurer encore chez Baif, arrêté de nouveau par la maladie, jusqu'au début de 1533. Voy. *Catalogue des actes*, n° 6123.

3. Voy. les textes cités par M. Ursu, *op. cit.*, p. 62-65.

sion de Lasko aurait aussi touché à ces projets sur l'Italie¹. Rincon devait également agir auprès du Sultan pour qu'il dirigeât ses forces vers la péninsule italienne. Sa mission était moins pacifique qu'on n'affectait en France de le proclamer. En réalité, Rincon devait encourager le Sultan à la guerre, mais à la guerre dans le bassin de la Méditerranée, où François I^{er} pourrait en recueillir le bénéfice sans risquer de perdre l'alliance des princes allemands².

Soliman se prêta d'autant plus aisément à ce changement d'orientation que dans la Méditerranée André Doria venait précisément de reprendre l'offensive en enlevant Coron et Patras. Mais comme il projetait une expédition contre le Sophi, sur les frontières d'Asie Mineure, il avait fait choix d'un excellent lieutenant pour défendre ses intérêts contre Doria : c'était le célèbre Kheir-Eddin Barberousse, qu'il nomma capitain-pacha en mai 1533³. C'est avec Barberousse que François I^{er} allait être en rapports en attendant l'alliance directe et formelle. Barberousse, dans une certaine mesure, allait

1. Bibl. nat., f. ital. 1714, fol. 211-212, de Coutances, 22 avril 1532. Lasko « ha dimandato a questa Maesta quello que Lei facesse in caso ch' el signor Turco venisse in Italia a danni de lo Imperatore et del Pontefice, in quanto per alcun modo il convenisse passar per il stato della Chiesa per andar nel reame di Napoli et in Sicilia, non intendendo esso signor Turco voler tenir altro per se salvo l'isola de Sicilia et che il resto tutto si assettasse fra christiani come fosse ragionevole. Al che il R. C. deliberamente ha risposto non esser lui per venir in Italia ne per far alcuna cosa in servizio di quella ad instantia del Imperator ne del Papa, dummodo ch' el predetto signor Turco non vogli piu di quello che portava il predeto Lasko, ma che del resto delle cose et nello assetto d'Italia la Maesta sua havendone publico et privato interesse pretendeva essere conosciuta et rispettata et intraverir per la dignita sua, come si conveniva et credeva esser di mente del signor Turco predetto del qual la casa sua si tene amica et parente. Et questo è per certo il fine della risposta che porta il sopraditto Lasko, per quanto si ha possuto penetrar; ma certissime la volonta de questo Re è di veder jactura nelle cose di essa Italia et massima in quelle del Imperatore, tenendo per fermo in quel caso esser chiamato come redemptor et haver ogni partito facile ch' el potesse desiderare in quella, nella qual quanto piu sente dir che Turchi vengono, tanto piu palese et industriosamente dice et dimostra volerse for luntano da Lei et questa volonta et desiderio si vede nel R. C. et in questi signori francesi con tanta passion che non la possono tacer, mai si lassano quodammodo expressamente intender, tamen non sopportariano che altri gli la dicesseno... » La réponse donnée au sieur de Balançon laissait aussi clairement entendre quelles étaient les intentions de François I^{er} sur l'Italie. Voy. Weiss, *les Papiers d'État de Granvelle*, t. I, p. 603-612; *Mémoires de Martin du Bellay*, éd. citée, t. II, p. 139-141.

2. Ce point a été particulièrement mis en lumière par M. Ursu, *op. cit.*, p. 67, 68, 72.

3. Voy. E. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française*, t. III, p. 34.

remplacer Zapolya trop vacillant et mal sûr. La politique orientale, de plus en plus, se réduisait à une politique ottomane et méditerranéenne.

A la fin de 1532, Camillo Pardo Orsini paraît avoir passé de Hongrie à Constantinople¹, et dans le courant de 1533 les relations franco-turques devinrent évidentes. En juin, un ambassadeur envoyé par Barberousse débarqua en France et vint trouver François I^{er} au Puy (19 juillet); il amenait avec lui, outre les cadeaux traditionnels, dont un superbe lion, des esclaves chrétiens, des Français que le chef des pirates barbaresques rendait à la liberté par égard pour le roi de France². Au-devant de lui, pour lui faire honneur, François I^{er} envoya le baron de Saint-Blancard, général des galères, et Antonio Rincon³. L'agent de Barberousse annonçait qu'un envoyé de Soliman attendait en Barbarie son retour pour venir en France. Nous ignorons si cet envoyé accomplit jusqu'au bout sa mission. Aucun document probant ne vient confirmer d'une manière explicite ce voyage. Ce qui est sûr, c'est qu'en 1534 François I^{er} répondit à ces démonstrations d'amitié par l'envoi d'un agent secret qui était très probablement le Ragusain Séraphin de Gozzo⁴. Séraphin toucha d'abord en Afrique pour voir Barberousse; puis, par Rhodes, il vint à Alep où il eut une entrevue avec le grand vizir Ibrahim-pacha et conclut avec lui un accord dont les termes transmis à Soliman furent approuvés par lui (mai 1534). C'est peut-être cette trêve marchande de trois ans à laquelle quelques textes postérieurs font allusion⁵ et qui était destinée à masquer un rapprochement offensif.

1. Ursu, *op. cit.*, p. 75-76.

2. Voy. les lettres de Giustiniano, ambassadeur de Venise en France, Lyon, 29 juin, Le Puy, 6 juillet, Toulouse, 28 juillet 1533, dans Sanuto, *Diarii*, t. LVIII, col. 440, 529, 583. Cf. le rapport de Giustiniano dans les *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. 1, p. 64.

3. Le 4 mars et le 1^{er} avril 1533, Rincon avait été l'objet de nouvelles faveurs royales (*Catalogue des actes*, n^{os} 5512, 5615 et 5616).

4. M. Ursu (*op. cit.*, p. 79-80) affirme que ce fut Rincon. C'est en effet ce nom que l'on trouve dans les textes qu'il cite et qui émanent d'agents impériaux. Nous croyons que les agents ont fait erreur sur le nom et confondu le « Ragusian », c'est ainsi que Séraphin de Gozzo est généralement appelé, avec Rincon. Rincon n'a pas quitté la France en 1534, comme le prouvent divers actes du 21 avril, 15 mai et 3 octobre 1534 (*Catalogue des actes*, n^{os} 7014, 7044, 7368). D'autre part, dans un mandement du 24 février 1535, il est accordé à Séraphin de Gozzo 500 écus « pour ses peines et vaccacions d'avoir amené audict seigneur [le Roi], de la part de Abrahin Baschis [Ibrahim-pacha], trois chevaux turcs... » (Bibl. nat., ms. fr. 15632, n^o 15).

5. Voy. notre étude sur *L'Ambassade de La Forest et de Marillac à Constantinople* (extrait de la *Revue historique*, 1901), p. 5, n. 2.

Gozzo retourna avec des présents d'Ibrahim pacha pour François I^{er}, — trois chevaux turcs. En même temps, Barberousse recevait des subsides et des vaisseaux pour agir dans la Méditerranée occidentale. Après quelques démonstrations contre le royaume de Naples, en août, il s'emparait de Tunis et fortifiait sa domination dans l'Afrique du Nord. Peu après, une nouvelle ambassade était dépêchée au roi de France et cette fois était reçue officiellement, malgré les résistances des grands corps de l'État et l'instinctive répulsion du public. Le 14 octobre, elle débarquait à Marseille, et un témoin oculaire nous décrit, en même temps que les détails de la réception, l'effarement du public à voir les Turcs se promener librement par la ville comme s'ils eussent été chez eux¹. De là elle gagna Châtellerault où se trouvait alors le Roi vers le milieu de novembre et avec lui vint à Paris en décembre². En réponse à cette ambassade, François I^{er} décida d'envoyer un ambassadeur en titre qui poursuivrait des négociations régulières et officielles; cet ambassadeur fut Jean de La Forest.

VI.

Le choix de ce diplomate, qui fut le premier ambassadeur résidant à Constantinople, étonne au premier abord. Il semble que, par ses antécédents et les services déjà rendus, Rincon aurait dû être désigné plutôt que La Forest. Pour s'expliquer qu'il ait été écarté, il suffit de considérer le caractère que François I^{er} entendait donner à l'ambassade qu'il envoyait au Sultan, au vu et au su de tous, pour la

1. *Journal manuscrit* d'Honoré de Valbelle, bibliothèque Méjanès, p. 393-394 : « L'an que dessus 1534 et dimecres que tenian 14 de octobre, arribet en lo port de Marssilla uno galioto sive gallero armado de Turcs, laquallo portavo un embaissador de Franso [Sérafín de Gozzo?], loqual avia cargat en Constantinople, et fou logat à la maison de Bonifaci, et fou fach uno crido de part lou Rey que degun aguesso a far desplacer als dichs Turcs, losquals descenderon davant la Logo [Hôtel-de-Ville] et anavan per villo comme si fosson en Constantinople; et à lur vengudo la dicho gallero turet artillerie per festejar la cieutat et grando forso de bandieros, que eron grand triomphle. Diou veuille que sié tot per ben, car és uno causo ben novello de veser los Turcs aisy, so que jamais non fou vist. Et lo dimenche que tenian 18 de octobre partiron los ambeissadors de Franso et aquel del Turc, que eron ben nou (9) chivals, losquals aneron en Franso devers lo Rey et quasi tos los Turcs ben accoustras et ben montas; et la galioto los deù attendre aisy. » — Nous avons publié, d'après les archives municipales de Marseille, le détail des dépenses que fit le corps de ville à cette occasion, article cité, p. 5, n. 3.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. V.-L. Bourrilly, p. 357, et *Cronique du roy François I^{er}*, p. 133.

première fois. Dans ses conversations avec l'ambassadeur de Charles-Quint Hannart, dans sa lettre du 1^{er} février 1535 aux princes allemands, il parlait de la « trêve marchande » qu'il fallait confirmer, d'une paix à conclure avec le Turc pour le bien de toute la chrétienté. La mission était donc essentiellement pacifique. Or, la personnalité de Rincon, le rôle plutôt agressif et belliqueux qu'il avait joué dans le Levant auraient rendu très suspecte la sincérité du roi de France, sincérité que les Impériaux par exemple mettaient déjà fort en doute. Au contraire, la désignation d'un homme nouveau comme La Forest, protonotaire apostolique, abbé de Saint-Pierre-le-Vif-lès-Sens et chevalier de Saint-Jean de Jérusalem¹, était une sorte de garantie et répondait tout à la fois au but particulier que poursuivait François I^{er} et aux critiques dont pourraient s'aviser ses adversaires. L'ambassadeur de France apparaissait comme le représentant de la chrétienté. Que pouvait objecter l'Europe en voyant un des soldats de cette milice religieuse internationale, qui luttait avec tant d'héroïsme contre l'Infidèle, chargé d'une médiation entre le Roi Très Chrétien et les Turcs?

Nous n'avons pas à exposer tout au long ce que fut cette ambassade de La Forest. Nous l'avons fait ailleurs². Nous nous bornerons à ajouter quelques détails destinés à préciser et à compléter ce que l'on sait à ce sujet.

D'abord, le départ de La Forest fut plus tardif qu'on ne le supposerait à voir la date du mandement qui pourvoyait aux frais de la mission (13 janvier) et celle de ses instructions (11 février). La Forest n'arriva que le 3 avril à Marseille, où l'avait attendu la galère turque qui devait l'accompagner en Barbarie, puis à Constantinople. Huit jours après, le 11 avril, l'envoyé de François I^{er} monté sur la *Dauphine* et les Turcs mirent à la voile³. La *Dauphine* débarqua

1. C'est en effet le titre qui est donné à La Forest dans le préambule du traité de 1536. Voy. Charrière, *op. cit.*, p. 284.

2. *L'Ambassade de La Forest et de Marillac à Constantinople (1535-1538)*, dans la *Rev. histor.*, t. LXXVI, 1901, p. 297 à 328, et tirage à part.

3. « L'an 1535 et à 3 de aprile, mons^r de La Forest, ambassador per lo Rey, loqual va devers lo Grand Turc, arribet en Marssilha et lo capitani de la gallero des Turcs anbé (avec) losdis Turcs li aneron au davan per li far honor et fou accuillit de la villo et fou logat à la mayson de patron Servian... Dilun que tenian xi de april, la gallero des Turcs, laquallo avia demorat dintre lo port depuis sa vengudo fou espachado et fes camin de la vouto de Constantinople anbé la gallero dicho la *Dauphino*, laquallo portavo mons^r de La Forest, embaissador per lo Rey al Grand Turc. — Et devès saber que estent las dichos galleros tant aquello des Turcs que aquello de mons^r de La Forest, embaissador en las islas de Marsilha, y arriberon 4 fustos de Turcs et Moros, lasquallos venian per sauver (savoir) que ero de ladito gallero et si feron grandio chiero et puis si ineron à

l'ambassadeur à Tunis et revint en mai à son port d'attache¹. Quant à La Forest, Barberousse fit aussitôt armer une galère pour le conduire à Constantinople. Étant donnés ce détour, la durée de la navigation et la destination du voyage, il est infiniment probable que La Forest ne parvint à Constantinople que vers le début de juin. Ce n'est donc pas lui qui arriva au camp du Sultan, à Honar, le 26 mai 1535². Nous croyons qu'il s'agit d'un autre agent de François I^{er}, le même qui, l'année précédente, avait eu une entrevue avec Ibrahim et qu'au mois de février 1535 le roi de France avait renvoyé au grand vizir, Sérafin de Gozzo³. A notre avis, La Forest attendit à Constantinople même le retour du Sultan; c'est seulement le 8 janvier 1536 que Soliman rentra dans sa capitale, et les négociations aboutirent bientôt au traité d'alliance du mois de février 1536.

Ce traité fut rapporté en France par Charles de Marillac, cousin de La Forest, que celui-ci avait emmené avec lui⁴. Marillac trouva François I^{er} à Valence où le Roi s'était arrêté au moment où il préparait la défense de la Provence contre Charles-Quint. Après avoir entendu l'envoyé de La Forest, il le dépêcha à Lyon, où le conseil était resté, et ordonna au chancelier de tout préparer pour le prompt retour de Marillac à Constantinople. La lettre suivante que le Roi adressait le 21 août à Du Bourg est, à notre connaissance, le seul document qui ait été conservé touchant cette mission de Marillac⁵ :

Monsieur le Chancelier, j'ay achevé de depescher Marillac, porteur

camín et s'en aneron tos ensemble; et fou veray que las dictos fustos preron plusors barcos et cristians, mais à la veritat dire tos los sujets de Franso laisseron anar et lur fasien bono chiero. » Valbelle, *op. cit.*, p. 397-398.

1. « L'an que dessus [au mois de mai, d'après le contexte], aribet la galero dichò la *Dauphino* que avié fach companhio à la gallero des Turcs. Fou demandat al patron et à tos los officiés quomo los avian trattas los Turcs, et disseiron que ben et que lur avian fach bono chiero et donat à tos taffetas rouges à la turquesso, totos trionfians et que non avian passat Thunis et que avian descargat mons' de La Forest, embaissador per lo Rey. Et Barberoussou armet incontinent de galleros et lo mandet al Grand Turc en Constantinople. » Valbelle, *op. cit.*, p. 399.

2. Hammer, *op. cit.*, t. V, p. 226, 495, 506, et Ursu, *op. cit.*, p. 91, croient que Laforest se rendit au camp du Sultan.

3. Voy. notre article sur *l'Ambassade de La Forest*, etc. (tirage à part), p. 13, note 5. C'est au retour de cette mission que Sérafin de Gozzo fut capturé par le duc d'Urbin, puis remis en liberté sur les démarches pressantes de Jean du Bellay et de l'évêque de Mâcon. Sérafin de Gozzo fut encore renvoyé à Constantinople. Ursu, *op. cit.*, p. 95, note 5.

4. Voy. P. de Vaissière, *Charles de Marillac*, 1896, in-8°, p. 11.

5. Arch. nat., J 965, 514 bis.

de cestes, pour s'en retourner devers La Forest et l'ay si bien et si amplement instruit de ce qu'il aura à luy faire entendre de ma part pour selon cela se conduire et gouverner qu'il me semble qu'il ne se y peult pour le present riens adjouxter. Reste maintenant à faire fournyr par voye de banque et lettre de change audict de La Forest à Constantinople la somme de dix mil deux cens escuz soleil, dont j'entens les cinq mil tomber ès mains dudict de La Forest et les cinq mil deux cens qui restent estre convertiz et employez ès choses que vous verrez plus à plain contenues et declairées au memoire que je vous envoie cy dedans encloz; vous priant, Monsieur le Chancelier, trouver moyen de despescher incontinent ledict Marillac et pour cest effect parler au president Grimaldy¹ ou autres personnaiges estans par delà que adviserez, affin de faire fournir ladicte partie audict Constantinople, en leur baillant tel interest que vous pourrez arrester avec eulx. Mais surtout assurez si bien cest affaire qu'il n'y ait point de faulte que ladicte partie ne soit fournye, car vous sçavez de combien cela importe; et au reste vous ferez delivrer et bailler comptant ès mains dudict Marillac la somme de cinq cens escuz soleil que je luy ay ordonnée pour faire son voyaige, vous priant encores unes fois de le despescher incontinent, à ce que sondict voyaige ne puisse estre aucunement retardé; et, après que vous aurez satisfait à tout ce que je vous escripzt, rompez ledict memoire dont cy dessus est faicte mention, car il n'est ja besoing qu'on le veoye, et me faictes responce à la presente et vous me ferez très singulier plaisir. Priant Dieu, Monsieur le Chancelier, qu'il vous aye en sa sainte et digne garde. Escrypt à Vallence, le XXI^e jour d'aoust mil V^e XXXVI.

FRANÇOYS. BRETON.

Marillac ne quitta Lyon que le 14 septembre. Il arriva à Venise le 26 et s'embarqua pour Raguse le 28. Il rencontra le Sultan sur la route de Constantinople à Andrinople.

Pendant que Marillac et La Forest suivaient les préparatifs de guerre du Sultan, les relations de François I^{er} avec les Barbaresques et avec Barberousse devenaient de plus en plus étroites. En janvier 1537, une nouvelle mission turque venant d'Alger débarquait à Marseille et, « pilotée » par le sieur de Saint-Blancard, arrivait à la cour. Elle devait y demeurer jusqu'au mois de juin². La présence de ces ambassadeurs n'échappa pas aux étrangers : dès février, elle était signalée à Gênes et Doria prenait des dispositions pour les capturer au retour³. Nous avons fort peu de renseignements sur cette

1. Ottaviano Grimaldi, vice-président de la Chambre des comptes.

2. Voy. le *Catalogue des actes*, t. VIII, n^o 30672 et 30694.

3. « Il y a ici lettres de Genes du m^e et à ce que j'ay sceu de bon lieu, [André] Dorye est adverty tant de Marseilles que de Lyon qu'il estoit arrivé audict Marseilles ung Turcq avec grosse compaignye, lequel estoit passé audict

ambassade. Les mandements du roi au trésorier de l'Épargne ne sont guère explicites¹. Les dépêches du nonce du Pape à la cour de France, Rodolfo Pio², évêque de Faenza, sont insuffisantes. Il est évident que les négociations se poursuivaient dans le plus grand secret. Très vraisemblablement, il s'agissait d'abord de renouveler la convention commerciale conclue en 1534 et qui était arrivée à expiration. Il est probable qu'on s'entendit aussi sur les incursions que les Barbaresques auraient à diriger contre la Sardaigne, la Sicile et l'Italie méridionale, pendant que Soliman, avec les forces considérables qu'il avait rassemblées à Vallona, dominerait l'Adriatique et se rendrait maître de la péninsule. Lorsque les Turcs quittèrent Fontainebleau et la cour vers le milieu de juin, on prit de minutieuses précautions pour éviter une surprise des ennemis. Un Grec, Démétrius Paléologue, fut envoyé en avant, à Marseille et autres lieux de la région, apparemment en mission de surveillance.

Avant de partir, l'ambassade envoyée par Barberousse avait pu croiser Marillac, que, pour la seconde fois, La Forest dépêchait à la cour de France³. Marillac avait quitté Constantinople le 7 mai, le jour même où le Sultan se mettait en campagne : il venait précisément instruire François I^{er} des projets de Soliman. Au début de juin, son passage est signalé à Venise. Il dut arriver à Fontainebleau dans le courant du même mois. Presque aussitôt, il fut renvoyé auprès de La Forest avec les nouvelles instructions du Roi⁴. Il s'embarqua le 15 août sur une des galères que le sieur de Saint-Blancard avait charge de conduire dans la mer Adriatique pour dissuader le Sultan d'attaquer Venise et le décider à reporter tous ses efforts contre Charles-Quint⁵. Lorsque Marillac arriva à Corfou, La Forest venait de mourir. En attendant l'arrivée d'un nouvel ambassadeur, il fut

Lyon et mené à la court par le baron de Saint Blancard et que ledict Dorye l'esperoit prendre au retour... » L'évêque de Mâcon, ambassadeur de France à Rome, à Montmorency, 9 février [1537] (Bibl. nat., f. fr. 3053, fol. 18 v°).

1. Voy. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30670, 30672, 30674, 30694.

2. Voy. l'analyse des lettres adressées par Rodolfo Pio à Ambrogio de Ricalcatis, secrétaire de Paul III, dans Brewer, *Letters and Papers*, t. XII, 1^{re} partie, p. 148, 333. Cf. Ursu, *op. cit.*, p. 100.

3. Voy. P. de Vaissière, *op. cit.*, p. 12.

4. Mandement au trésorier de l'Épargne de payer à Charles de Marillac 400 écus soleil pour un voyage qu'il va présentement faire de Fontainebleau dans les pays du Levant où le roi l'envoie trouver le sieur de La Forest et « pour aucuns secrets affaires » [juin 1537]. *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30678.

5. Le récit de la croisière du baron de Saint-Blancard a été écrit par Jean de Vega et publié par Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 340-353, 371-383. — Trois semaines après le départ de Marillac, un autre envoyé de François I^{er}, Bertrand de La Borderie, s'embarquait également en compagnie de *fuorusciti* napolitains.

chargé de l'intérim et dut gagner Constantinople où pendant quelques mois sa situation fut assez critique : on le considérait plutôt comme un otage que comme un ambassadeur. Instantment, il demanda son rappel. On l'avisait enfin que le successeur de La Forest avait été désigné et s'était mis en route pour rejoindre son poste : c'était Antonio Rincon.

VII.

Cette ambassade de Rincon, la dernière qu'il ait accomplie, est relativement assez bien connue. Elle a été exposée déjà par MM. Jean Zeller et Ursu¹. Nous la reprendrons seulement pour apporter quelques précisions de plus et verser au débat quelques documents nouveaux.

L'envoi de Rincon fut décidé en janvier : officiellement, sa mission partait du 5 de ce mois². Mais il est probable qu'il ne quitta la France que quelques semaines plus tard. Il emmenait avec lui ce *fuoruscito* napolitain dont il a été question plus haut, Cesare Cantelmo. A Venise, il conféra avec l'ambassadeur de France, Georges d'Armagnac, évêque de Rodez. Le 16 mars, il est à Raguse, « bien disposé et sans avoir eu déplaisir que celui que la marine donne volontiers à qui n'y pratique pas souvent »³. Il y rencontra le sieur de Baula, que Marillac envoyait en toute hâte en France, et connut par lui combien il était attendu avec impatience à Constantinople⁴. Cela dut lui faire presser son voyage et il arriva à son poste probablement dans le courant d'avril. Il fut rejoint bientôt après (le 8 juin) par

tains, le prince de Melfi et le duc de Somma, pour aller rejoindre La Forest. Voy. Bertrand de La Borderie et le discours du voyage de Constantinople, 1537-1538, dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, 1911.

1. J. Zeller, *la Diplomatie française vers le milieu du XVI^e siècle*, d'après la *Correspondance de Guillaume Pellicier*, 1880, chap. VI, VII et VIII. J. Ursu, *op. cit.*, p. 109-135.

2. Mandement au trésorier de l'Épargne de payer à « Antoine de Rincon, conseiller et chambellan du Roy et son ambassadeur es pays du Levant, 10,476 l. t. 2 s. 6 d., par lettres à Évreux le 1^{er} may 1540, tant pour le parfait de son estat, vacation et despense en ladite charge d'ambassadeur durant deux années entières commencées le 5 janvier 1537 [1538] et finies le 4 janvier 1539 [1540], durant lequel temps il a continuellement vaqué en icelle charge, à raison de 20 l. t. par jour, que pour plusieurs autres despenses extraordinaires... » (Bibl. nat., Clairambault 1215, fol. 78 v^o; *Catalogue des actes*, t. II, n^o 11485; voy. encore *Ibid.*, t. VIII, n^o 29826, 29827, 29828, 29932).

3. Lettre de l'évêque de Rodez à Montmorency, Venise, 26 mars 1538, dans Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 367-368.

4. L'évêque de Rodez à Montmorency, Venise, 5 avril 1538, dans Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 369-370.

Vincenzo Maggi, gentilhomme de Brescia, agent plus ou moins secret du roi de France, que l'on avait dépêché à sa suite¹. Quant à Marillac, après avoir mis durant quelques semaines son successeur au courant de la situation, il quitta Constantinople vers le milieu de juin, muni de lettres de Rincon, dans lesquelles celui-ci faisait le plus vif éloge de ses services et priait en même temps qu'on ne le laissât lui-même manquer ni de nouvelles, ni d'argent².

Rincon était *persona grata* auprès de la Porte. Il connaissait la plupart des vizirs qui entouraient le Sultan et savait les moyens les plus propres à se les rendre favorables, ainsi que leurs serviteurs. L'empire turc était déjà le pays des *bagchiches* et les cadeaux y étaient en grande faveur. Depuis la chute d'Ibrahim, le grand vizir était toujours Ayas-pacha. Mais la mort de Mustapha-pacha, le 30 mai 1538, avait déterminé un mouvement dans le haut personnel. Loutfi-pacha avait remplacé Mustapha; Mohammed-pacha et Rostem-pacha étaient respectivement troisième et quatrième vizirs. C'est avec eux que Rincon eut plus particulièrement à négocier, surtout dans les premiers mois, car Soliman quitta Constantinople dans les premiers jours de juillet pour diriger une expédition contre Rares, le voïvode de Moldavie.

Rincon avait, avant tout, charge d'entretenir l'alliance entre le roi de France et le Sultan et d'obtenir une confirmation, sinon l'extension, des arrangements commerciaux établis en 1536 ou, comme il disait, « pratiquer la voysinance pour le traficq de merchandize ». Sa mission, qui en principe ne présentait rien d'extraordinaire, fut compliquée par l'évolution de la politique française en Occident. En juin, François I^{er} voyait à Nice le pape Paul III qui lui faisait accepter, ainsi qu'à Charles-Quint, une trêve de dix ans. L'entrevue de Nice fut suivie en juillet de celle d'Aigues-Mortes entre le roi de France et l'Empereur. Ce rapprochement des trois grandes puissances de l'Europe occidentale paraissait dirigé contre les ennemis de la chrétienté, c'est-à-dire en première ligne contre le Turc. Comment concilier avec cette nouvelle direction de la diplomatie française les bons rapports avec le Sultan et l'alliance franco-turque?

Rincon fut informé de ces événements par une lettre du Roi du 12 août, qu'il reçut seulement le 16 octobre. Il comprit tout de suite les fâcheux effets que ces nouvelles ne pouvaient manquer de produire sur les Turcs et aussi le parti que tâcheraient d'en tirer les ennemis de la France. Aussitôt il s'efforça de parer au dan-

1. Voy. *Catalogue des actes*, t. VIII, n^{os} 29550, 32066, 32076 [mars 1538].

2. Rincon au sieur de Villandry, Constantinople, 15 juin 1538, dans *Charrère, op. cit.*, t. I, p. 384-385.

ger. Il écrivit au Sultan « en la melieure forme et expediente voye » qu'il lui sembla requis et nécessaire pour son service¹. Il agit sur les vizirs par des présents. Mais le manque de nouvelles et d'argent lui rendait la tâche difficile. Il s'en plaignait amèrement dans la lettre que le 26 décembre il adressait à Montmorency d'Andrinople, où il était allé rejoindre Soliman, revenu de son expédition de Moldavie² :

Très illustre et très excellent seigneur, cognoissant, comme fait ung chacun, vos infinites ne moins graves occupations, et escripvant pour heure au Roy assez diffusement des affaires et toutes aultres occurrences de par deçà, comme je sçay vostre bon plaisir sera de veoir, je ne suis pour vous ennuyer de longue escripture, voulant tant seulement dire comme, quant au respect d'entretenir tousjours ceste nation en bonne amytié et alliance avec ledit s^r Roy, ensemble de pratiquer la voysinance pour le tranficq de marchandize, dont il vous a pleu me faire escrire, j'ay fait et dit tout ce que ma petite capacité et ardent zele vers le service de Sa Majesté m'ayent peu conseiller et mettre avant, ayant en effect tellement labouré, tant per lettres, estant le Grand Seigneur au camp en Vallaquie, comme ores de bouche avec Ajax et Lotfy-Bassaz, qu'il[s] en demonstrent estré contentz et satisfaitz de tout ce que jusques icy a esté passé et traicté de par delà, en tant que Sa Majesté ne condescendra à chose qui leur radonde en plus grand prejudice et desavantaige, ce qu'il leur a esté promys et par vostres dernières confirmé, desquelles, considerant le degré et auctorité où Vostre Excellence est par delà, ilz ont tenu grand compte; et en telle confiance promectent me faire octroyer toutes choses justes et honestes que en nom de Sa Majesté pouroyz requerir.

A ceste cause, Monseigneur, il vous plaira faire que à tout ce que presentement j'escrips au Roy me soit expédiée briefve et deue response, afin qu'en acquit de ma charge je puisse mieulx satisfaire à son bon plaisir et vouloir et au vostre.

Au³ surplus, Monseigneur, j'ai heu par lettres du general de Milan

1. Rincon à Montmorency, Constantinople, 28 octobre 1538, dans Ribier, *Lettres et mémoires d'Estat*, t. I, p. 237-238, reproduit par Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 386-388. L'original de cette lettre se trouve à Chantilly au musée Condé, L, t. XVI, fol. 230. Le passage qui commence à : *et mettray peine de temporiser*, et finit à : *gouverner et conduire avec ceste nation*, est chiffré dans l'original.

2. Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 337; Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 388-390. L'original est au musée Condé, L, t. XVI, fol. 232. La reproduction de Ribier étant assez fautive et incomplète, nous avons cru bon de reproduire intégralement l'original. — Nous saisissons cette occasion pour exprimer toute notre gratitude à M. Gustave Macon, l'érudit conservateur du musée Condé, qui nous a procuré, avec son obligeance coutumière, les copies des lettres de Rincon qui sont conservées à Chantilly et dont nous avons fait usage dans le présent article.

3. Tout ce paragraphe manque dans Ribier.

comme Vostre Excellence desyreroit d'avoir de ceste bande quelque beau et bon cheval, chose que avant tel ricord j'avoys ja bien premedité et myse au cueur pour en trouver quelquung pour vous. Ce neantmoins je resté d'aultant pluz ayse et content que je schasse vostre desyr estre tel, vous prometant, encores que à l'occasion de la longue et continue guerre il s'en trouvent ores peu de bons, si mectray je peine d'en pouvoir recouvrer quelque piece que, si Dieu plaist, ne vous sera desagreable, praist et appareillé d'obeyr et de m'employer de très bon cueur en toute aultre chose où il vous plaira de me commander comme ung de vous très humbles et obeysantz serviteurs, tel que je suis, et pour quel je vous supplie me vouloir tenir, recommandant très humblement mon absence, mon bon voloir et ma pureté à vostre bonne grace et souvenance, sans voloir oblier mon povre frere, qui de si long temps est attendant l'ayde et faveur de vostre benignité. Et à tant jé supplieray le Createur, mon très illustre seigneur, vous doint très longue vie en perseverance de santé et prosperité. En Adrianople, le xxvi de decembre 1538.

De Vostre Excellence, très humble et obeysant serviteur.

Ant. DE RINCON.

Malgré les réclamations de Rincon, ni l'argent ni les nouvelles n'arrivaient. Barberousse attendait toujours le remboursement des 10,000 écus qu'il avait avancés au sieur de Saint-Blancard dans l'hiver de 1538. Quant aux Impériaux, ils profitaient du silence des Français pour répandre sur les rapports de François I^{er} et de Charles-Quint et sur les projets des nouveaux alliés les fables les plus saugrenues. C'est ce que Rincon expliquait à Montmorency dans une nouvelle lettre du 7 février 1539¹.

Très illustre et très excellent seigneur, encores que je sois trop assuré que, par vostre grande et accoustumée prudence, ne fauldré à entendre et, selon le temps et opportunité, faire mectre à deue execution le tout que de present j'escrrips au Roy, si est ce qu'en telle importance des affaires je n'ay voulust obmectre à vous supplier très humblement il me soit fait responcé le plus expeditement que faire se pourra, non tant pour remonstrer comme je m'aye pour le plus convenient à gouverner et guyder que pour suppediter moyen avec mileures et plus fraisches raisons pouvoir entretenir et contenter ces seigneurs, lesquels certainement et non à tort se esbahissent beaucoup plus que moy que depuys la despeche du xii^e d'aoust, faicte sur l'excuse du resort d'abouchement tenu avec l'Empereur, ne soit neulz comparu de Sa Majesté, et moins de Vostre Excellence, mesmement en ceste non moins dangereuse que suspecte mutation et trouble des affaires; vous assurant, Monseigneur, qu'il y a tousjours de ces Espai-

1. Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 371-372; Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 390-391. Original au musée Condé, L, t. XVI, fol. 234.

gnolz et aultres gens envieux de nous qu'ilz, malicieusement et ensuyvant plus leurs vicieuses affections que raison ne veult, ne cessent de divulguer par dessa l'appointement d'entiere et ferme paix entre Sa Majesté et ledit Empereur, faicte directement en conspiracion de la ruïne de cestuy Seigneur. Encores devant hier fut mené icy prisonnier un Mycenen, qui ne c'est vergoigné d'assurer comme nouvellement, par tout le royaume de Napples, Pouille, Calabrye et Cisile, l'on avoit celebré feuz de joye en congratulacion de la generale paix arrestée entre les deux susdits princes, et que lesdits s^{rs} Roy, Empereur et Pape, avec le commun suffrage de tous les aultres princes et potentas de la chrestienté, avoient concludz et deliberez de se trouver à ceste primeverre à Naples, et que illec le Roy se couronneroit empereur de Constantinopoli pour unanimement venir à la conqueste du demeurant de l'Europe, confirmans plusieurs aultres mensonges, lesquelles, encores qu'il[s] ne soient vrayes ne vraysemblable[s], ce nonobstant ces seigneurs ne sont si bien informez du contraire que tousjours il ne leurs demeure au cueur quelque racine de doute et suspicion, laquelle, comme ils sont muables de pensement, selon la voix du peuple croist et décroist; qui m'a incité, Monseigneur, à vous supplier très humblement vouloir joindre icelle consideracion avec plusieurs aultres et desormais me faire escrire ung peu plus souvent de l'accoustumé; et si bien ne occuroist singuliere occasion ne d'importance pour ce faire, au moins mandés quelquefois ung petit mot tant seulement pour faire apparostre à ceulx-cy du bon voloir que le Roy continue leur pourter; chose tant requise que certes, sans icelle il me sera fort mal aisé à les pouvoir longuement entretenir et preserver de sinistres suspicions entre ses cotidiannes accusacions et calomnies des envieux; qui sera le point où je me recommande tant et si très humblement que faire puis à vostre bonne grace et souvenance, etc... En Andrinopoli, le 7 febvrier 1539.

Cette lettre n'eut pas plus de résultat que les précédentes. Le 27 mars, Rincon adressait un nouvel appel à François I^{er} et à Montmorency. La lettre à François I^{er} a été reproduite par Ribier¹. Voici la lettre adressée à Montmorency que Ribier a laissée de côté²:

Très illustre et très excellent seigneur, pour ce qu'il ne me semble jà requys quant à l'importance des affaires du Roy vous debvoir occuper d'aultre lecture que des mesmes lettres que presentement j'escrisps à Sa Majesté, je n'ay à ce coup matiere ne occasion de vous faire sçavoir guierres aultre chose saulf que j'attendz de jour en jour à très singuliere devotion nouvelle depesche sur quelque resolution des negoces de delà, et particulièrement sur l'intention et vouloir dudit Roy et

1. Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 419-421.

2. Musée Condé, L, t. XVI, fol. 238.

vostre touchant ce que doresavant je doibz faire de ma part avecque ces seigneurs, lesquels jusques à maintenant j'ai toujours animé et entretenu avec tous les melieurs moyens, raysons et honestetez à moy possibles. Mais se multipliant ung chacun jour icy les mensonges et faulx rapportz que noz adversaires continuent d'affirmer de la ligue et commune entreprinse entre Sa Majesté et l'Empereur contre et en prejudice de cestuy Grand Seigneur et que, depuis celles du xii d'aoust portant advys des entreveues et abbouchemenz ensuiviz entre les deux susdits princes ne sont jamais venu lettres du cousté de la court en assurance et averement du contraire, encores qu'il ne le demonstrent exterieurement, si les voy je en combustion et branle de debvoir croire plus tost au commun bruyt du peuple que à mes remonstrances et persuasions, mesmement non voyant aultre plus evident tesmoingnaige ne apparence; qui à l'adventure pourra aussi bien estre cause que en tout evenement (pour avoir tousjours quelque apuy et support à l'encontre des forces de leurs ennemys) plus facilement et à moindre advantaige et respect de nous accepteront l'appoinctement dont és lettres au Roy j'en faiz mention. Mais, selon l'advys que j'ay de Venize, faisant bien mon compte que avant la reception de ceste il sera já esté pourvehu et satisfait entierement à mon attente, ad ce non estre tedieux en cest endroit, ne replicqueray aultre sinon que en attendant que joindra la pretendue depesche, tant pour pouvoir maintenir ceste amytié et voysinance en cours que pour conseiller aussi par tout où je pouray au bien et honneur du service du maistre, ne cesseray de faire tous les melieurs offices dont me pourray jamais racorder, sans espargner peine ne dangier quelconques.

Au surplus, Monseigneur, j'ay per cy devant supplyé et quasi importuné si sovent pour la satisfaction de ce qui est deu par deçà à Barberousse que, considerant la bonne rayson et equité de la chose, je ne puis attendre sinon suffisante responce avec effect par la premiere depesche, et ainsi ay promys audit crediteur; qui me gardera de dire aultre, fors me recommander très humblement et de tout mon cueur à vostre benigne grace et souvenance, suppliant le Createur, mon très illustre seigneur, vous conserver très longuement en santé et prosperité. En Andrianople, ce xxvii de mars 1538 [1539].

De Vostre Excellence, très humble et obeyssant serviteur.

Ant. DE RINCON.

Monseigneur, pour ce que à mon partement de delà et à plusieurs aultres foys il a pleu au Roy et à vous me promectre, advenant quelque vacation, comme sovent peult escheoir, de faire pourvehoir mon povre frère¹, je vous supplie, Monseigneur, très humblement

1. François Rincon, qui fut, en 1540, pourvu de l'abbaye de Bénévent, au diocèse de Limoges. Voy. A. Petit, *François de Rincon, abbé de Bénévent, 1540-1552, et ses tentatives de réforme*, 1910, 25 p. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. LX.)

l'avoir à souvenance et le faire pourvehoir, et tant moy que luy vous en resteront d'icelle grace à jamais très obligez.

Rincon n'avait pas seulement à « colourer » aux yeux des Turcs la politique de François I^{er}, à maintenir, malgré le rapprochement franco-impérial, l'alliance franco-turque, il devait aussi faciliter la cessation des hostilités entre le Sultan et Venise et ménager une manière de médiation entre les deux puissances belligérantes. Dans la guerre qui avait éclaté en 1537 entre les Vénitiens et les Turcs, les premiers n'avaient pas eu l'avantage, malgré leur ligue avec l'Empereur et le Pape. Aussi étaient-ils décidés à ne plus supporter le faix d'une lutte qui ne pesait guère que sur eux. Mais ils auraient voulu que le Sultan fit les premiers pas, tout au moins ne faire des avances que lorsqu'ils seraient sûrs qu'elles seraient favorablement accueillies par leurs adversaires. François I^{er}, qui désirait rendre service à la Seigneurie, dans l'espoir de l'amener ainsi à se détacher des Impériaux et à rentrer dans sa sphère d'influence, avait recommandé à Rincon de s'entremettre. Rincon était intervenu pour faire mettre en liberté des nobles vénitiens prisonniers, puis il réussit à décider Soliman à recevoir des émissaires secrets de Venise, d'abord un ancien maître d'hôtel de feu Aloysio Gritti, puis Laurent Gritti. Celui-ci vint à Constantinople en mars 1539, sous prétexte de régler des affaires de famille, en réalité pour s'aboucher avec les vizirs du Sultan. Il eut une entrevue avec les « bassas » en présence de Soliman et finalement, après avoir essuyé maintes rebuffades, obtint une suspension d'armes de trois mois à partir du 20 mars. Ce résultat était en grande partie imputable à Rincon. Mais celui-ci aurait été bien aise d'avoir sur ce point comme sur la nouvelle politique de François I^{er} des renseignements plus certains et des instructions plus précises. Il les réclamait instamment dans toutes ses dépêches. Finalement, pour le satisfaire, on lui envoya Cesare Cantelmo.

Après avoir accompagné Rincon jusqu'à Constantinople, Cesare Cantelmo était revenu en France en novembre 1538¹. Dès la fin janvier 1539, il avait été décidé de le dépêcher de nouveau en Orient : on en avait informé Rincon pour lui faire prendre patience². En

1. « A César Cantelme, l'un des cent gentilshommes de l'hôtel du Roi, don de 225 livres pour l'aider à supporter la dépense qu'il a dû faire depuis deux mois qu'il est venu de Constantinople apporter au Roi des lettres du s^r de Raincon, chargé de traiter audit pays diverses affaires importantes et en attendant qu'il s'en retourne avec la réponse du Roi [janvier 1539]. » *Catalogue des actes*, t. VIII, n° 30810; voy. *Ibid.*, t. III, n° 10694, un autre don du 20 janvier 1539.

2. « Je suis très aise que devez depescher bien tost, ainsi qu'il vous a pleu m'escrire, le s^r Cesar Cantelmo pour Levant, me persuadant que sa depesche

mars, on s'occupa de rassembler l'argent qu'il s'agissait de faire parvenir à Constantinople, soit 6,000 écus pour Rincon, 11,800 écus pour Barberousse, en remboursement des 10,000 ducats avancés à Saint-Blancard, 1,000 écus pour l'archevêque de Raguse, sans compter les 1,350 livres nécessaires à Cantelmo pour son voyage¹. Mais Cantelmo ne devait pas seulement apporter à Rincon les sommes qu'il réclamait depuis longtemps, il avait aussi une mission politique. De plus en plus engagé dans la voie qui, selon Montmorency, en le rapprochant de l'Empereur, lui permettrait de reprendre le Milanais, François I^{er} chargeait Cantelmo de préparer la paix entre les Vénitiens et les Turcs et de solliciter du Sultan une trêve générale dans laquelle Charles-Quint aurait sa place. On comptait sur Rincon pour négocier cette trêve, dont naturellement le projet avait été soumis aux Impériaux et au Pape. En passant par le nord de l'Italie, Cantelmo avait d'ailleurs à se mettre en rapports avec le lieutenant général de Charles-Quint au Milanais, le marquis del Vasto. A Venise surtout, il devait prendre les instructions de la Seigneurie, pour qu'à Constantinople les efforts des agents français fussent d'accord avec ceux des envoyés vénitiens. Parti de la cour le 4 ou 5 avril, Cantelmo arriva à Venise le 14, et peu après il exposait à Montmorency les premiers résultats de ses négociations dans la lettre suivante² :

Monseigneur, depuys mon partement, selon vostre ordonnance, j'ay

fera l'entretenement de celle amitié, laquelle, estant les choses ainsi qu'elles sont, me semble, si je ne me deçoy, qu'elle soit pour servir aux affaires du Roy et, tant pour la reputation que pour l'effect et d'icelle amytié entretenue, seroit possible qu'il en ensuyvist grand honneur à Sa Majesté et par son moyen grande commodité à la chrestienté. — J'ay faict response au s^r Ryncon et l'ay adverty de toutes occurrences, et depuis mon retour de Ferrare luy ay despesché deux mains de lettres l'ayant asseuré de la depesche en brief dudit s^r Cesar Cantelmo. » J.-J. de Passano à Montmorency, Venise, 17 février 1539, musée Condé, L, t. XVI, fol. 364. Cf. Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 377-378; Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 393. Le dernier paragraphe du passage ci-dessus cité manque dans Ribier. — « J'é escriz hier par la voye de Raguse au s^r Anthoine Ryncon et l'ay adverty des occurrences, en quoy je continueray, et desjà l'ay certifié que le s^r Cesar Cantelmo sera bien tost devers luy... » J.-J. de Passano à Montmorency, Venise, 8 mars 1539, musée Condé, L, t. XVI, fol. 369; Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 407; Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 395.

1. *Catalogue des actes*, t. VIII, n^o 30993 à 30996 [mars 1539]. A propos de l'archevêque de Raguse, Filippo Trivulzio, J.-J. de Passano écrivait à Montmorency dans sa lettre ci-dessus citée du 8 mars : « Je feray entendre à mons^r l'archevesque de Raguse le contentement que le Roy et vous avez de luy, et de la subvention que Sa Majesté luy faict depescher, laquelle pour verité est très bien employée, car il est personnage sçavant et suffisant et très affectionné au service de Sa Majesté et qui pour son service a despendu et despend... »

2. Musée Condé, L, t. XVI, fol. 329.

passé devers Monsieur le mareschal de Montejan¹, auquel j'ay parlé de l'affaire pour lequel estoys envoyé devers le Grand Seigneur de la part du Roy mon souverain seigneur et de vous, ensemble luy aiant donné les lectres dudict seigneur et les vostres et, après luy avoir declairé la charge que j'avoys de parler en passant à Millan au sieur marquis del Vasto, il m'a retenu ung jour seulement au lieu de Porrin² et jusques à tant que à verité il fut adverty du partement dudict sieur marquis dudict Millan pour aller à Gennes, ce que ledict jour mesmes il sceut; au moyen de quoy et par sa deliberacion leissay les lectres du Roy adressantes audict marquis, le double de ma memoire, avecques lectres que luy escriptz pour luy faire entendre la bonne voulenté que le Roy avoit à la crestienté, le tout pour luy envoyer audict Gennes là où il estoit allé en poste. Et tout incontinant avoir esté depesché dudict sieur de Montejan, en ceste ville de Venize suys arrivé la nuyt du quatorziesme de ce present moys devers monsieur de Vault, ambassadeur pour le Roy, luy ayant donné les lectres à luy adressantes. Puys, le lendemain mardy xv^e jour dudict moys, avec luy suys esté devers la Seignorie de cedict lieu. Et après la presentation des lectres du Roy et des vostres, ensemble la declaracion que leur ay faicte de la bonne intencion du Roy pour leur repoz et soulas de tous crestiens, ilz ont très grandement remercyé la magesté dudict sieur de sa liberalle et vraye voulenté, aussi Vostre Excellence et du bon vouloir que continuellement ilz apperçoivent par vous leur estre pourté, comme aussi je leur ay declairé et dict. Ilz m'ont promis me depescher en briefz avecques instructions et memoires pour l'affaire duquel ilz desirent l'accomplissement devers le Grant Seigneur.

Monseigneur, après que j'ay heu parler à ladicte seignorie de Venize, par le conseil dudict sieur de Vault, suys esté devers les ambassadeurs du Pape et de l'Empereur, et à ung chacun d'eulx leur ay faict declaracion du bon vouloir que le Roy très crestien maintient et pronunce pour la tranquillité de toute l'union des fides et crestiens, ce qu'ilz ont trouvé de grande louange et vertu, remercyant très humblement ledict sieur Roy du bon office de très crestien duquel il use à la commodité et profit d'ung chacun, ensemble du bon zelle d'amitié de Vostre Excellence, que leur ay dict estre tel comme ilz en cognoissent la preuve. Je n'ay peu arriver en plus briefz jours à cause du travers de chemin qu'il m'a convenu faire pour passer devers la femme du sieur Rincon³ et de la retenue de monsieur de Montejan; car sans ce je fusse venu en cedict lieu de Venize en six jours.

1. René de Montejan, lieutenant général du roi au Piémont depuis la conquête française (novembre-décembre 1537). Sur son rôle, voy. V.-L. Bourrilly, *Guillaume du Bellay*, liv. IV, chap. 1 et II.

2. Poirino, à neuf kilomètres de Chieri (Piémont).

3. Anne Jouvant, qui résidait probablement à la seigneurie de Germolles, dans la Côte-d'Or.

Monseigneur, je ne vous escriptz aultre pour le present, car ledict sieur de Vaulx vous escript plus à plain de ce que la Seignorie a respondu, tant pour mon passaige que aultre; et de tout ce qu'il surviendra cy après, je le vous feray entendre le plus briefz que pourray; et après très humblement m'estre recommandé à vostre bonne grace, je vous faire fin à ma lectre, priant Dieu, Monseigneur, vous donner en santé très longue vye. De Venize, ce xvi^e jour d'avril MV^e XXXIX.

Vostre très humble et très obeyssant serviteur.

Cesare CANTELMO.

Comme l'annonçait Cantelmo à la fin de la lettre précédente, il adressait quelques jours après au connétable une sorte de mémoire-journal qu'il avait rédigé avec J.-Joachim de Passano et dans lequel était exposé tout le détail de leurs négociations à Venise¹ :

... Hier matin arriva icy le sieur Cesar Cantelmo, qui m'apporta les lettres que au Roy et à vous a pleu m'escrire du III^e; et aiant veu sa commission et ce qu'il me fit entendre de par ledict seigneur et vous, incontinent je le conduis à la Seignorie; et ayant présenté ses lectres de creance du Roy et vostres, il exposa prudemment sadicte creance, contenant en substance que Sa Majesté, faisant office de très chrestien prince et leur grand amy et allyé, et comme desireux du bien, repos et tranquillité de ceste republicque et consequemment de toute la chrestienté, l'avoit despesché pour Levant pour faire l'office à luy commandé et prendre de la Seignorie l'instruction et commission qu'il luy plaira donner, et, après qu'il l'aura receue, en toute diligence s'en aller devers le sieur Anthoine Ryncon, ambassadeur de Sa Majesté auprès du Grand Seigneur, pour l'induyre à l'effect desyré d'icelle Seignorie; laquelle, ayant grandement remercyé Sa Majesté et vous, se monstrant très joyeuse de l'arrivée dudit sieur Cesar, qui a esté bien à point, a respondu que sa despesche seroit bien tost preste.

Après, nous nous en allasmes incontinent à l'ambassadeur de l'Empereur², auquel, et au sieur Andalot³, fut communiqué ladicte despesche et commission du Roy, et le vouloit et desyr que Sa Majesté a de gratifier l'Empereur et de plus en plus estraindre leurs amytiez, qui procedent de bien en mieulx. Et les dicts ambassadeur et Andalot, ayans remerciez bien fort le Roy et vous, et louans l'entreprise très

1. Ce sont trois lettres écrites les 16, 17 et 18 avril; elles ont été publiées, d'une manière incomplète et assez défectueuse, par Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 439-441, et par Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 404-408. Nous avons cru bon de les reproduire d'après l'original conservé à Chantilly, musée Condé, L, t. XVI, fol. 331 et suiv.

2. Diego Hurtado de Mendoza, comte de Tendilla, ambassadeur de Charles-Quint à Venise depuis 1536.

3. Jean d'Andelot, premier écuyer de Charles-Quint, venait d'arriver à Venise chargé d'une mission qui l'avait conduit d'abord à Rome.

digne du Roy très chrestien, se avisarent d'escrire par ledict sieur Cesar au cappitaine de Castelnove¹ qu'il se deubt entendre avec le Sanjacques turcq prochain de luy que la suspension d'armes apportée par le sieur Laurens Gritti fust entre eulx bien gardée. Et au legat du pape nous fismes le semblable, ayans faict la convenable mention de Sa Sainteté, chose qui luy fut très agreable, et respondit en la mesme substance, adjoutant que du tout il certifieroit Sadicte Sainteté.

Demain, ces seigneurs donneront response ausdicts sieurs ambassadeur et Andalot touchant la proposition par eulx faicte le viii^e du present, contenue en mes precedentes lettres, et, par ce que j'ay entendu, en ceste substance : que consydéré le temps qui est bien avancé, et les provisions qui ne sont gueres prestez pour la deffensive et moindres pour l'offensive, et que ayant l'Empereur loué la tresve avec le commun ennemy, il leur semble à y entendre, et ce pendant tenir l'œil ouvert et les provisions prestez plus grandes qu'il sera possible pour resister s'il sera de besoin. Ceste response eue, lesdits ambassadeur et Andalot incontinent depescheront à l'Empereur; et aussi depeschera l'ambassadeur du Pape à Sa Sainteté; et l'ung et l'autre seront presens à ladite response, et pourroit estre que je y seray aussi appelé.

Mess^{rs} Laurens Gritti, qui a esté prest desjà quatre jours continuz pour faire partir chacune heure, la nuit passée a faict voille pour s'en aller en extresme diligence à la court du Grand Seigneur. Je luy ay donné mes lettres devant hier pour le sieur Anthoine Ryncon, par lesquelles je l'ay adverty de tout. Je croy que l'ambassadeur de l'Empereur luy a faict donner expresse commission de faire faire expresse declaration en Levant que la suspension d'armes faicte et à faire s'entend pour l'Empereur et les aultres confederez.

Par lettres de Rome du xi^e hier arrivez, s'entend que les ambassadeurs de ces seigneurs ont quasi protesté au Pape que leurs dicts seigneurs, ne voyans les provisions necessaires pour l'emprise de Levant, estant le temps bien avant comme il est, seront contrainctz pourveoir à leur indemnité, assavoir prendre party.

La diette² de Francfort n'a pas esté remise à l'année prochaine, ainsi que le sieur Andalot m'avoit dict, mais, à ce que j'entendz, elle se continue presentement. Vous, Monsieur, en debvez mieulx sçavoir la verité.

Monsieur, je croy que le sieur Cesar demain sera depesché de ces seigneurs pour son chemin; et par adventure qu'ilz l'eussent depesché dès aujourd'huy n'eust esté la response que devant ladicte depesche ilz ont delibéré faire à l'ambassadeur de l'Empereur et au sieur Andalot;

1. Castel Nuovo, sur la côte dalmate, à l'entrée du golfe de Cattaro.

2. Ce paragraphe manque dans Ribier, qui a fondu la fin de cette lettre avec le début de la suivante. Ici, d'ailleurs, c'est Passano qui parle.

et estans à ce matin prestz pour la faire, le sieur dom Loppes¹, à cause de son indisposition qui l'a tenu tout hier au lit avec une fiebvre, leur a fait entendre ne pouvoir assister jusques à demain.

Ces seigneurs, Monsieur, se tiennent fort tenuz à Vostre Excellence et la supplyent contynuer en son bon office; qui sera la fin, après mes très humbles recommandacions à votre bonne grace, priant Dieu, Monseigneur, vous maintenir en sa saincte garde. De Venize, le xvi^e jour de apvril mil V^e XXXIX.

Monseigneur, l'original de la susdicte lectre vous fut hier envoyé par la voye de Turin; et à ce matin ces seigneurs ont fait la response aux agens de l'Empereur, dom Loppes et Andalot, et l'ont communiquée à l'ambassadeur du Pape et à nous. En substance que : ayans eulx entendu la prudente exposition de par ledict seigneur faicte par lesdicts agens et semblablement l'advis et conseil du prince Dorye, qu'ilz ont susjoinct et déclaré, qui est que pour estre bien avans en la saison, et consyderé les difficultez de l'entreprise et mesmement du bled, ne se pouvant entendre pour ceste année à l'offensive, se debvoir entendre à la defensiva, et ne obmettre point une tresve; et de ceste ayans eulx entendu ce qu'ilz ont déclaré de par ledict seigneur, assavoir ce que ledict seigneur avoit devers Constantinople ou de la court du Grand Seigneur, conforme à ce que Sa Majesté en a parlé à leur ambassadeur auprès d'elle; et que le Roy très chrestien, faisant office de très chrestien prince et très affectionné à la Chrestienté, se voulant de bon vouloir entremettre à la conduyre, a depesché pour cest effect moy, Cesar Cantelme, qui suis icy, prest pour aller en toute diligence devers ledict Grand Seigneur; leur a semblé entendre à ladicte tresve, et pour le plus long temps qu'il sera possible.

Et encores que, par la suspension d'armes generale que pour troys moys a apportée le sieur Laurens Griti envoyé par le Turcq, ilz ne soyent pour envoyer la personne de leur general dehors affin de ne alterer ladicte suspension, neanmoins ilz tiennent toute preste la gallerie de leur dict general pour la faire incontinent partir avec sa personne, si besoning sera. Et ont deliberé et ordonné que leurs galleres, gallions et barches se reduysent à Corphou, se tenant là pour faire la resistance possible à l'ennemy en cas qu'il vouldist malligner; et à ce mesme effect ont ordonné que leurs galleres qui se arment en Candye pareillement s'en allent audict Corphou; et ont envoyé audict lieu une grosse somme d'argent pour les payer. Et après ont pryé lesdicts agens de l'Empereur et aussi le legat du Pape qu'ilz advertissent et prynt leurs maistres faire le semblable de leur cousté, assavoir que les galeres de Sa Sainteté et de l'Empereur, bien en ordre, se treuvent le plus tost qu'il sera possible à Messine pour joindre les armées ensemble

1. Don Diego Lopez de Soria avait été ambassadeur de Charles-Quint à Venise jusqu'en 1536. Depuis cette époque, il résidait ordinairement dans cette ville et assistait de ses conseils et de son expérience son successeur Mendoza.

et faire teste à l'ennemy s'il sera necessaire; et ont conclud estre de besoing pour le bien commung faire ainsi, et grandement à propos se monstrer gaillard au moins pour la deffensive. Et touchant Castel Nove, lesdicts seigneurs pryent ledict sieur Empereur que, comme pour ce très juste, il vueille ordonner qu'il soit consigné ausdits seigneurs, s'offrant de payer la convenable part de la despense, de laquelle ilz se remettent à la bonté dudict seigneur; le pryant aussi ordonner que raison soit faicte ausdits seigneurs confederez et amys de Sa Majesté touchant la nouvelle imposition faicte sur la traicte du bled.

Et quant est du partement de moy Cesar, ilz ont dict avoir prest le passage, et demain me debvoir donner intruction; dont je pense que demain au soir je pourray partir, et ainsi solliciteray. Qui sera la fin après les nostres très humbles recommandacions à vostre bonne grâce, pryant Dieu, Monseigneur, vous maintenir en sa garde. De Venize, le xviii^e jour de avril mil V^e XXXIX.

Monseigneur, nous avons retenu la presente jusques à ce jour pour l'envoyer par le courier que la Seigneurie avoit dict vouloir depescher en France; et depuis, à ce matin, ladicte Seigneurie nous a appelez en college et a exposé à moy, Cesar, sa commission pour Levant : en substance que, remerciant bien fort le Roy pour l'affection et bon voloir que de sa grâce continuellement il a porté à leur republicque, et particulièrement pour ce grand office de se vouloir employer à la reconciliation d'icelle avec le Grand Seigneur et à la conduite d'une tresve generale, et à cest effect me ayant depesché pour la court du Grand Seigneur, ont déclaré leur desir de ladicte reconciliation et tresve generale, et m'ont pryé faire diligence ou voyage, me donnans ung bon brigantin pour mon passage; et m'ont faict instance pryer le sieur Ryncon à convenir avec messire Laurens Griti, devant hier par eulx depesché au Grand Seigneur, pour respondre qu'ilz ont accepté la suspension d'armes pour troys moys, et que de leur cousté ilz ont commandé à leurs gens, tant de mer que de terre, qu'elle soit inviolablement guardée; et aussi pour le certifier de l'election de messire Pierre Zen², député ambassadeur devers ledict Grand Seigneur, qui en brief partira. Et ayant prins mon congé, avec l'aide de Dieu je partiray à ce soir et feray mon voyage à la diligence qu'il me sera possible, et n'obliery faire entendre entierement audict sieur Ryncon ce que au Roy et à vous a pleu me commander.

L'ambassadeur³ de l'Empereur m'a donné la lettre dessus mentionnée pour Raguse et pour Castelnove, et je feray l'office en passant sans y sesjourner. Et pour la dignité du Roy je feray ledict office en cas que je trouve le Sanjacque y avoir intencion pour sa commodité. Qui sera la fin, après noz très humbles recommandacions à vostre bonne grâce,

1. Ce dernier paragraphe manque dans Ribier.

2. Pietro Zeno.

3. La fin de la lettre manque dans Ribier.

pryant Dieu, Monsieur, vous maintenir en sa sainte et digne garde.
De Venyze, le XVIII^e jour de avril V^e XXXIX.

Vos très humbles et obeyssans serviteurs.

Joachin et Cesare CANTELMO.

Les négociations poursuivies à Constantinople par Cantelmo et Rincon n'eurent pas le succès que François I^{er} en espérait. Tout d'abord, Soliman se montra hostile au projet d'une trêve générale ou plutôt la subordonna à des conditions telles qu'elle était rendue impossible. Si Charles-Quint voulait en bénéficier, il devait au préalable restituer à François I^{er} « toutes les provinces, pais, lieux et facultez » qu'il lui avait enlevés et qu'il lui détenait encore¹. D'ailleurs, Soliman ayant fait des préparatifs militaires considérables et envoyé une puissante escadre contre Castel-Nuovo, « ne pouvoit honnestement ny raisonnablement se departir de ladicte entreprise, ny par consequent accorder ladicte treve generale »². Cependant, il consentait à prolonger de trois autres mois la trêve déjà conclue avec Venise, ce qui conduirait probablement, soit à la paix définitive, soit à une plus longue trêve. François I^{er}, en notifiant ces résultats à Charles-Quint, s'excusa de n'avoir pu faire davantage. Il protesta contre le bruit d'après lequel « la depesche dudict Cantelmo auroit esté plus fondée pour moyenner la paix avec les Venitiens et en ce faisant empescher la treve generale qu'autrement ». Il est probable en effet que ni Cantelmo ni Rincon, deux ennemis personnels de l'Empereur, n'avaient pas insisté fortement auprès de Soliman pour lui faire accepter la trêve générale et l'on s'accorde généralement à croire que la lettre du Sultan à François I^{er} de mai 1539 avait été suggérée, sinon dictée par l'ambassadeur de France. Quant à la prolongation de la trêve avec Venise, si les Français y avaient aidé, l'envoyé vénitien Laurent Gritti ne leur en sut guère de gré, car il publia, « tant par lettres que autrement », que Cantelmo et Rincon avaient plutôt cherché à desservir la République. Furieux, François I^{er} ordonna à ses agents de laisser les Vénitiens agir tout seuls, de ne pas contrarier les négociations engagées, si elles étaient sur le point d'aboutir, mais de ne pas s'en mêler, de ne pas même demander que le roi de France fût compris dans la paix, car, pour le moment, il lui suffisait « d'avoir bonne et seure amytié et intelligence avec le Grand Seigneur »³.

1. Soliman à François I^{er}, mai 1539, dans Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 408-409. Cf. Zeller, *op. cit.*, p. 187.

2. Instructions données à l'élu d'Avranches, Christophe de Siresmes, août 1539, dans Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 467; Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 409, note 1.

3. François I^{er} à Rincon, 13 août 1539, dans Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 409-

Pour l'instant, cette « amitié » et cette « intelligence » étaient assurées. Rincon avait obtenu le renouvellement des capitulations signées par La Forest en 1536 : il n'y manquait que la signature ; mais c'était une simple formalité, qu'il se faisait fort d'obtenir facilement, et même, si besoin était, quelques modifications aux articles déjà accordés¹. Il s'était plaint aussi des incursions que les Barbaresques continuaient à faire au détriment des sujets du Roi : on lui promit d'y mettre bon ordre et que le Roi aurait satisfaction. Soliman faisait à François I^{er} l'honneur de l'inviter aux fêtes données en l'honneur de la circoncision de ses fils². Quant aux vizirs, « grâces à Dieu, déclarait Rincon, je jouis assez bien de Lotfy, premier bascha, lequel m'offre à la conduite de nos affaires toute l'assistance et faveur qui lui est possible ; le semblable fait aussi Mahomet, second bascha ». Nous savons par les *Comptes* de l'ambassadeur les moyens qu'il employait pour se concilier les bonnes grâces des bachas et de leurs serviteurs : nous avons le détail des robes de drap d'or et de soie, damas, « satin cramoyssi », velours noir ou taffetas, sans compter les écus sonnants et trébuchants et les autres menus cadeaux³. Tout allait donc pour le mieux et Rincon voyait ses services appréciés à leur juste valeur⁴. Mais pour qu'il pût les continuer à la satisfaction de son maître, il était nécessaire qu'on ne le laissât point sans nouvelles et sans argent. Il demandait instamment qu'on lui renvoyât Vincenzo Maggi, avec telle « responce qui semblera requise à sa despeche et charge »⁵.

413, d'après Bibl. nat., f. fr. 3091, fol. 49. — D'autre part, François I^{er} fit une sortie violente à l'ambassadeur de Venise en France qui démentit les propos de Gritti et s'excusa comme il put. Zeller, *op. cit.*, p. 188.

1. Rincon à Montmorency, 20 septembre 1539, dans Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 472-473; Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 413-416.

2. Soliman à François I^{er}, 28 septembre 1539, dans Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 417-418.

3. Voy. les *Comptes* (à partir de 1540, mais la distribution de présents avait commencé dès le début de l'ambassade) dans Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 474 et suiv.

4. *Catalogue des actes*, t. III, n° 11211 (4,500 livres à Rincon, tant pour sa pension que pour diverses dépenses, Compiègne, 21 septembre 1539). — Cantelmo recevait à peu près à la même date (18 septembre) un accroissement du don qui lui avait été octroyé au mois de janvier précédent, avec permission d'occuper un logement au château de la Colonne, près de Sennecey, et de prélever annuellement 100 livres sur les revenus de la châtellenie. *Catalogue des actes*, t. III, n° 11207.

5. Lettre citée du 20 septembre. Le 15 octobre, il adressait à Montmorency la lettre suivante : « Très illustre et très excellent seigneur. Presupposant que par mes ultimes au Roy et à Vostre Excellence, qui furent du xx^e et xxiiii^e de septembre et n^e du present, il vous aura plu au long comprendre en quel terme

C'est Cantelmo qui fut à nouveau dépêché. Il n'avait pas seulement une mission de courrier diplomatique. François I^{er} persistait dans son dessein d'une trêve générale; de plus en plus s'affirmait le rapprochement avec l'Empereur. Il s'agissait en outre d'amener Venise à une alliance avec la France en lui offrant une médiation efficace dans ses négociations avec les Turcs. Les Vénitiens, découragés par le peu de succès des premiers pourparlers et par la mort d'Ayas-pacha (juillet) qui passait pour leur être favorable, effrayés par les nouveaux succès des Turcs qui avaient en août repris Castel-Nuovo, les Vénitiens « estoient en branle et ne sçavoient bonnement quel party tenir ». Ils étaient sollicités par les Impériaux de reformer une ligue avec le Pape et l'Empereur. C'est ce qu'il fallait empêcher. César Cantelmo, accompagné de Guillaume Pellicier, notre nouvel ambassadeur à Venise, vit la Seigneurie et la mit en garde contre les dangers d'une reprise des hostilités, sans toutefois dire ni faire « chose que personne doive calomnier ny prendre en mauvaïse part »¹. Malgré ces avis, ces offres de concours, le gouvernement

et disposition se trouvoient icy pour lors les affaires, et que ce que s'est innové depuis entendrez pareillement par mes lettres que de present j'escrips à Sa Majesté, affin de ne vous ennuyer d'autre superflue repetition, je fairay tant seulement à ce coup responce à celles qu'il vous a pleu me faire escrire du xi^e d'aoust de l'arrivée de per delà du Cezar Cantelme, vous remerciant, Monseigneur, en toute humilité et affection les honestes et plus que gratuites offres que de vostre benignité il vous a pleu me faire, ensemble la bonne souvenance que à mon respect et faveur vous avez heue vers la provision de mon frere, chose que j'estime d'autant plus que vers Vostre Excellence ne la pence avoir meritée, [si ce] n'est par la cordiale devotion et servitude que tousjours vous ay [portée et] suis pour porter à jamais s'il vous plaist, Monseigneur, et m'esvertuheray en l'advenir de tant melieur coraige à vous approuver mon petit service en tous les lieux et endroictz que je pourray et vous deignerez en vostre grace me commander. Soubz confidence de quoy et aussi de vostre singuliere benignité que se m'est ainsi gracieusement offerte, je vous ose supplier, Monseigneur, que si l'abbaye octroyée à mondit frere, par reconvallescence d'iceluy qui la porte ne fust d'avanture vacquée, il ne soit frustré de quelque une autre d'icelles que journellement viennent à vacquer, comme j'ay en vous toute mon esperance qu'il ne sera. Pour quoy en attendant avecques ledit Cantelme ou Vincenzo de Mazi de brief entendrés de toutes nouvelles et d'en recevoir toutes choses necessaires tant à mon entretenance par deçà comme conduycite et maneiement des affaires de ce cousté, fineray la presente avecques mes très humbles et très affectueuses recommandations à vostre bonne grace et souvenance, pryant le Createur, très illustre et très excellent seigneur, vous conceder en très bonne santé, tant de vie et prosperité que vous desyrez. En Pera lez Constantinople, le xv^e jour d'octobre 1539 » (Musée Condé, t. XVI, fol. 364).

1. Pellicier à Montmorency, Venise, 18 octobre 1539, dans A. Tausserat-Radel, *Correspondance politique de Guillaume Pellicier*, p. 627-629.

vénitien ne prit aucune résolution. Cantelmo partit sans recevoir d'instructions¹. Il devait demeurer à Constantinople jusqu'au 13 janvier 1540; mais sa mission ne paraît pas avoir eu, touchant l'objet particulier pour lequel il avait été envoyé, plus de résultat que celle d'avril 1539.

Le Sultan se montrait aussi réfractaire à la trêve générale que les Vénitiens à une alliance avec les Français ou avec les Impériaux. La conduite singulière de François I^{er} et de Charles-Quint en était la cause. Le rapprochement entre le roi de France et l'Empereur se faisait de plus en plus étroit et comme plus intime. Pour châtier les Gantois révoltés, Charles avait obtenu de traverser la France et il fut accueilli dans toutes les villes où il passa, particulièrement à Paris (1^{er} janvier 1540) par les démonstrations d'un enthousiasme officiel dont la récompense, dans l'esprit de François I^{er}, devait être la restitution du Milanais. Un autre fait devait contribuer encore à jeter la confusion parmi les alliés de la France et plus particulièrement chez les Vénitiens : ce fut la démarche que firent ensemble le sieur d'Annebault, gouverneur du Piémont, et le marquis del Vasto, gouverneur du Milanais, auprès de la Seigneurie (décembre 1539)². Elle était destinée à montrer l'union des deux souverains résolus « à travailler de toutes leurs forces à la ruine des Infidèles » et par conséquent à dissuader la Seigneurie de traiter avec le Sultan. Les Vénitiens ne furent pas convaincus. L'accord de François I^{er} et de Charles-Quint leur paraissait suspect et il est possible, probable même, que Guillaume Pellicier ne fit rien pour dissiper leurs soupçons, si tant est qu'il ne les ait pas éveillés. Il valait mieux pour eux traiter avec les Turcs, dont Contarini, envoyé à Constantinople après Laurent Gritti, montrait les progrès et les armements de plus en plus menaçants. Ce qui les décida tout à fait, ce fut la découverte des négociations secrètes que Doria poursuivait avec Barberousse par l'intermédiaire d'un certain Galiego. En janvier 1540, ils donnèrent à Aloys Badoar les pouvoirs nécessaires pour conclure la paix. Venise espérait aussi pouvoir échapper à la fois à l'Empereur et au roi de France.

A Constantinople, la situation de Rincon était rendue difficile par la nouvelle du passage de l'Empereur à travers la France. Il avait pénétré l'intrigue de Doria et dénoncé la venue de Galiego auprès de

1. Voy. Zeller, *op. cit.*, p. 191.

2. Voy. la lettre du sieur d'Annebault à Montmorency, Venise, 3 décembre 1539, dans Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 629-630; Zeller, *op. cit.*, p. 192-196.

Barberousse. Une lettre du 20 février 1540 adressée à Montmorency témoigne de ses inquiétudes et de ses efforts diplomatiques¹ :

Très illustre et très excellent seigneur, estant la principale occasion de la presente depesche au Roy tant seulement pour advertyr sa Majesté et vous de l'arrivée de par deçà du personnage² qu'il vous plaira entendre par la lettre que j'escris audict sieur, ne suis pour vous dire aultre pour heure, sinon que les affaires du Maistre en cestuy cartier deçà, nonobstant que le passaige de l'Empereur per France les a ung peu alterez, jusques au present sont en bonne disposition, grace à Dieu. Vray est que je suis en merveilleuse expectation d'entendre le progrez de ce que à sondict passaige aura traicté et conclud avecques le Roy ; car ceulx là qui taschent per nostre moyen et à nostre desavantage d'en faire leur proffyt ne laissent d'escripre par deçà bien souvent, desguysant les choses en telle maniere qu'il semble que desormais les affaires de France et d'Espaigne ne seront que une mesme chose, et qu'il n'est maintenant question entre toz les princes et potentatz de la chrestienté que de la commune ligue et emprinse contre les Thurcqs : chose, nonobstant tout dangier qui en tel cas me pourroit advenir, je desire tant qu'elle succedasse sincerement que je ne puis croire d'en vehoir jamais belle issue, si ce n'est par aultre voye et ne crains que de simulation. Dieu veulle que à la fin je soys vehu avoir pluz tost parlé par passion que non endiviné la verité. Pourquoi, Monseigneur, si les susdites nouvelles ne sont jà par chemyn, je vous supplye me le faire sçavoir le plus tost qu'il sera possible, à celle fin que je puisse plus pertineement me conduyre au fait de ma charge, et sçache que j'ay de respondre aux nouvelles que d'aultre cousté se mandent à ces seigneurs, assez pluz amples et affectionnées que à mon advys à la fin ne se trouveront par effect...

De Pera, 20 fevrier 1539 [1540].

Rincon réussit à dissiper la mauvaise humeur et les inquiétudes des Turcs par une distribution appropriée de cadeaux et par la communication des nouvelles de France à mesure qu'elles arrivaient. C'est ainsi qu'à « Lotfy, premier bascha, pour gainger de plus en plus sa faveur et affection devers les affaires du Roy et l'endormir sur le passaige de l'Empereur par France », il donna « en diverses sortes de robes tant de drap d'or que de soie jusques à la somme de

1. Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 502-503 (et d'après lui Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 425-426), a sensiblement modifié le début de cette lettre. Nous la reproduisons d'après l'original conservé au musée Condé, L, t. XVI, fol. 236.

2. Ce personnage était Jean Galiego. Voy. les *Comptes* de Rincon, Charrière, *op. cit.*, t. I, p. 426-427, et la lettre de Pellicier à Montmorency, du 31 mars 1540, dans laquelle il annonce l'arrivée des lettres de Rincon du 20 février. Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 631-632. Cf. Zeller, *op. cit.*, p. 183-185.

trois cens escuz d'or ». « A Mahometz, troisieme baschatz, pour le fait et cause que dessus, donné aussi en robes jusques à la valeur de cent cinquante escuz; à Rostan, gendre du Grant Seigneur et son dernier bascha, donné aussi pour luy mieulx faire croire les excuses dudict passaige de l'Empereur par France, en robes, jusques à la somme de cent cinquante escuz. » Autres cadeaux ou « estraines aux officiers du Grant Seigneur et de ses baschas à la feste de leur grant Pasques » et aussi de « leurs petits Pasques » (19 avril); une robe de velours noir, revenant à quarante écus, à Youniz-bey, premier truchement, une robe de damas de vingt écus au gouverneur de Péra, et je passe les menus dons aux « chaoux », « sacques » et autres multiples « capigys ». D'autre part, le 21 avril, il annonce à Lotfy « le partement de l'Empereur de France allant en Flandre »; le 28 mai, il lui fait part « des excuses que l'Empereur commençoit à produire de non pouvoir restituer le duché de Millan au Roy ». C'était la preuve que la politique, chère à Montmorency, d'un rapprochement entre les deux souverains avait avorté : François I^{er} reprenait sa liberté d'action. Pour Rincon, l'alerte avait été chaude, mais sans conséquence grave sur les affaires du Roi, dont il pouvait assurer, au début de juin, qu'elles étaient « en très bons termes ».

C'est alors que Vincenzo Maggi et J.-J. de Passano vinrent appuyer les efforts de Rincon. L'envoi de Maggi avait été décidé en avril aussitôt après le retour de Cesare Cantelmo¹. Mais le départ n'eut lieu que lorsque François I^{er} fut sûr que Charles-Quint n'exécuterait pas ses promesses touchant le Milanais. Il fallait donc revenir à l'ancienne politique, puisque la guerre avec l'Empereur était de nouveau inévitable. Maggi et le sieur de Vaulx furent envoyés pour informer Rincon de toutes ces « occurrences » et pour obtenir « une nouvelle ratification et confirmation de l'amitié et bonne volonté que le Grand Seigneur porte à Sa Majesté² ». Les deux émissaires de François I^{er} arrivèrent à Constantinople vers le milieu de juin³. Le

1. Mandement de payer 675 l. t. à « Vincent Dymagy », gentilhomme de Brescia, pour son voyage d'Elbeuf à Constantinople, où il va porter au sieur de Rincon des lettres de la plus haute importance. Elbeuf, 10 avril 1540, *Catalogue des actes*, t. VI, n° 21996. Cf. *Ibid.*, t. III, n° 11472, don de 200 l. t. 10 s. à « Vincent Dimagy » pour ses frais à la cour en attendant ses lettres de créance pour un voyage dans le Levant où le Roi l'envoie. Elbeuf, 19 (verè 10) avril 1540.

2. Cette portée de la mission de Maggi et de J.-J. Passano a été parfaitement mise en lumière par Ursu, *op. cit.*, p. 119-120. Cf. Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 33-34.

3. Le 9 juin, ils étaient à Novi-Bazar. A. Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 6. Voy., pour le séjour à Constantinople, les *Comptes* de Rincon, dans Charrière, *loc. cit.*

21, Rincon informait Lotfy des nouvelles qu'ils apportaient. Le 26, nouvelle entrevue. Le 5 juillet, la réponse du Sultan est rédigée et J. Joachim de Passano se remit en route peu après pour la France, vers le 18 juillet, « depeché, avecques l'entiere satisfaction et contentement de Sa Majesté »¹. Le 18 août, il arrivait à Venise². Il avait parfaitement réussi dans sa mission. Non seulement il avait obtenu la « delivrance des religieux de Jerusalem et restitution de leurs robbes », que Rincon avait demandée le 9 juin, avant même que Maggi et Passano fussent arrivés à Constantinople; mais Soliman, qui avait tout intérêt à une alliance française de plus en plus étroite, l'avait « accordée moult vouldentiers et de très bon cueur, avecques telles promesses et offres que l'on eust sceu demander ». C'était le triomphe complet de la politique que Rincon avait toujours préconisée et, en dépit des tentatives de Montmorency, constamment et heureusement défendue.

Il s'efforçait en même temps de gagner Venise en s'entremettant dans les négociations qu'elle poursuivait pour la paix avec la Porte. Il espérait que, si François I^{er} n'était pas nommé dans le traité, à tout le moins les Vénitiens lui sauraient gré de sa médiation active et, sans aller peut-être jusqu'à une alliance formelle, ils lui garderaient une neutralité favorable dans ses luttes futures contre les Impériaux. Aloys Badoar avait reçu ses intructions datées du 7 et du 15 janvier. Il ne fut admis à l'audience du Sultan que le 25 avril. Dès le 21, Rincon avait préparé le terrain³, il avait vu Lotfy-pacha pour lui « suader la reconciliation de la seigneurie de Venise avecques le Grand Seigneur »; le 24, nouvelle démarche auprès du même « sur le faict de la reconciliation venitienne »; le 25, il va « parler à tous les autres troys baschats l'un après l'autre, touchant l'affaire que dessus ». Le 1^{er} mai, il se rend au « divan, c'est-à-dire à l'audience public, pour entendre la dernière resolution de la susdicte payx » des Vénitiens. Le 4 mai, les bases de la paix étaient arrêtées : les Vénitiens s'engageaient à restituer Nauplie de Romanie et Malvoisie et à payer dans un délai donné 300,000 écus. « En congratulation de la paix », Rincon donna une brillante fête, manifestant ainsi l'intérêt tout particulier que le roi de France prenait à cet événement.

Les Vénitiens auraient dû, semble-t-il, savoir gré à Rincon de

1. Pellicier à François I^{er}, 31 juillet, dans Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 37.

2. Pellicier à Rincon, Venise, 22 août 1540, dans Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 63-64. Cf. p. 253.

3. Voy. les *Comptes* de Rincon, dans Charrière, *loc. cit.*; Zeller, *op. cit.*, p. 197 et suiv.

son intervention au moins officieuse. Leur reconnaissance, si tant est qu'ils en aient éprouvé¹, ne fut pas de longue durée. D'abord, ils lui reprochèrent, ainsi qu'à Guillaume Pellicier, et ce à l'instigation des Impériaux, d'avoir connu les instructions secrètes de Badoar, de les avoir révélées aux Turcs et d'avoir ainsi mis ces derniers en mesure de se montrer particulièrement exigeants et heureux dans leurs exigences². Puis, dans les négociations qui suivirent pour mettre en forme le traité et qui furent passablement épineuses, Rincon aurait voulu faire insérer une condition que les Vénitiens trouvèrent « rude et indigestible », d'être « amys de l'amy et ennemys de l'ennemy », c'est-à-dire qu'ils auraient pris l'engagement de conclure avec le Sultan une alliance défensive et offensive : ils auraient ainsi pu être conduits à prendre les armes en faveur du roi de France contre l'Empereur. Constatant le mauvais effet produit sur la Seigneurie par cette exigence, Guillaume Pellicier engagea Rincon à s'en départir³, et il n'en fut plus question dans le texte définitif du traité qui fut signé le 2 octobre 1540. Les pachas se contentèrent de rappeler les services rendus par François 1^{er} à Venise et exprimèrent l'espoir qu'en retour Venise s'allierait avec François 1^{er}. Entre temps, Rincon avait obtenu quelques avantages pour les Vénitiens⁴, l'exemption des décimes pour les marchandises de Syrie, la délivrance des gentilshommes vénitiens encore détenus prisonniers, enfin la promesse de la restitution des navires et des marchandises saisis. Ces menus avantages compensaient mal le désastre qu'était pour eux le traité du 2 octobre, et c'est ce que les Vénitiens ne devaient pas oublier⁵. Mais dans le Levant ils étaient désormais hors d'état de nuire.

1. Voy. une lettre de Cesare Fregoso, 31 mai 1540, dans Ribier, *op. cit.*, t. I, p. 543.

2. Voy., sur cette indiscrétion, Zeller, *op. cit.*, p. 199-202. D'après Paruta, suivi par Hammer, *op. cit.*, t. V, p. 316-317, et par M. Tausserat-Radel, *op. cit.*, introduction, p. xviii, ce serait Cantelmo qui, grâce à ses relations avec les frères Cavazza, l'un secrétaire du Sénat, l'autre secrétaire du Conseil des Dix, aurait connu les instructions secrètes de Badoar et les aurait transmises à Rincon. Cantelmo était à Venise en février et début de mars 1540. Voy. les *Comptes* de Rincon signalant des lettres de Pellicier des 10 et 11 mars « contenant l'arrivée du sr Cezar Cantelme à Venize pour aller devers le Roy avecques lettres du Grand Seigneur touchant l'octroy de la tresve generale à tous les princes de la chrestienté ».

3. Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 16-18, 32, 78-79, 80-81, 90.

4. Maggi et J.-J. de Passano avaient collaboré à cela lors de leur mission en juin-juillet. Pellicier à François 1^{er}, 31 juillet, dans Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 37.

5. Pellicier à Rincon, Venise, 19 novembre 1540, dans Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 153-155.

A ce moment la situation dans le bassin du Danube devenait de nouveau critique et des événements se préparaient où l'alliance franco-turque allait avoir à jouer. Le 20 juillet 1540, Jean Zapolya était mort et la question de la succession de Hongrie était de nouveau ouverte. Tandis que Ferdinand, qui deux ans auparavant s'était accordé avec Zapolya, réclamait la couronne de Hongrie, un parti national avait proclamé roi le fils de Zapolya, un enfant de quelques mois à peine, et réclamé la protection du Sultan, suzerain de la Hongrie depuis 1529. François I^{er}, même s'il ne réussissait pas à mettre sur le trône de Hongrie le duc d'Orléans, dont la candidature éventuelle avait été mise en avant, avait intérêt à seconder l'action du Sultan. C'est ce que s'empessa de faire Rincon. Dès le 20 août, il s'entretint avec Lotfy-pacha des affaires de Hongrie¹. Il s'attacha d'abord à déjouer les intrigues de Ferdinand. Déjà en mai et en juin précédents, il avait contrecarré son ancien secrétaire, Tranquillo, qui, passé au service de Ferdinand, était venu à Constantinople négocier une prolongation de trêve. Tranquillo avait été contraint de se retirer sans avoir presque rien obtenu². A la mort de Zapolya, Ferdinand envoya une nouvelle ambassade à Soliman. Elle avait à sa tête Jérôme de Lasko, autre transfuge également bien connu de Rincon. Il est curieux de voir ainsi aux prises les deux hommes qui avaient quelques années auparavant le plus fait pour assurer le succès de la politique orientale de François I^{er}. Rincon eut recours aux grands moyens pour préparer l'échec de son ancien collaborateur. On le voit, dès la fin de septembre, multiplier les cadeaux et distribuer les présents³. Il donna à « Lotfy, premier bassa, pour le préparer et confirmer en faveur du Roy sur la venue de Jeromme Lasqui, ambassadeur pour le roy des Romains devers le Grand Seigneur, ung mappamundy faict en sphaera, fort beau et riche, lequel icelluy Rincon avoit faict faire exprès et faict apporter jusques à Constantinople avec ung livre contenant l'interpretation d'icelluy instrument, ayant cousté tant ledit mappamundy que ledit livre 90 escuz, et estoient estimés plus de 150 ». Il distribue aux autres « bassas » les robes de drap d'or,

1. *Comptes de Rincon*, dans Charrière, *loc. cit.*

2. Le 2 juin, Rincon écrivait à François I^{er} une lettre, aujourd'hui perdue, « contenant, entre plusieurs autres nouvelles, la depesche et renvoy de Tranquillo, secretaire de Ferdinand, avec prolongation de tresves pour deux moys, oultre le premier terme de six moys, que ledit seigneur avoit octroyé à son ambassadeur Lasqui ». Cf. Pellicier à François I^{er}, Venise, 10 juillet, dans Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 5, 15.

3. Voy. le détail dans les *Comptes*, Charrière, *loc. cit.*

velours et soie; cadeaux analogues d'une valeur de 200 écus à Soliman, « second bassas », « quar auparavant n'avoit jamais heu present de la part du Roy », de 150 écus à Mahomet, « troisième bassa », et à Rostain, « dernier bassa »; une robe de satin vert de 20 écus à Younis-bey¹. Portiers, chaoux, scribes, nul n'est oublié. Jérôme de Lasko pouvait venir. On imagine la réception qui l'attendait : après la première audience il fut emprisonné² et, traîné à la suite de l'expédition que Soliman conduisit en Hongrie, il fut remis en liberté seulement au mois de septembre de l'année suivante.

VIII.

Les événements de Hongrie fournissaient une excellente occasion de recommencer les hostilités contre l'Empereur et d'utiliser l'alliance franco-turque contre Charles-Quint et contre son frère. Il fallait prendre les dispositions en vue d'une action commune. C'est pourquoi Rincon fut chargé de venir en France chercher les instructions de François I^{er}. Le 17 novembre, il prit congé du Sultan qui l'entretint en présence de Younis-bey, à l'exclusion de tous autres truchements. Cette audience de congé fut l'occasion d'une dernière distribution de présents, surtout au petit personnel de la Porte³. Puis, ayant laissé Vincenzo Maggi chargé de l'intérim de l'ambassade, il se mit en route le 28 ou 29 novembre. A Sofia⁴, il reçut un ultime message de Soliman. Le 14 janvier 1541⁵, il était à Venise. Il profita de son passage pour tâcher de gagner ce concours des Vénitiens qui lui avait échappé l'année précédente. La Seigneurie, tout en multi-

1. En juillet-août, Rincon avait chargé Pellicier de faire réparer « l'orloge du seigneur de Janus bey » qui avait besoin d'être « racourcée ». Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 77 (lettre à Rincon du 31 août).

2. Le 8 octobre, Rincon adressait au Roi une lettre, aujourd'hui perdue, « sur la prise de Lasqui, ambassadeur pour le roy des Rommains devers le Grand Seigneur ». *Comptes*, dans Charrière, *loc. cit.* Cette date du 8 octobre nous paraît quelque peu suspecte, car Lasko n'arriva à Constantinople que le 31 octobre et fut reçu en audience le 7 novembre. Voy. Hammer, *op. cit.*, t. V, p. 322-328; Ursu, *op. cit.*, p. 127. La « prise » de Lasko aurait-elle été décidée un mois à l'avance?

3. Voy. les *Comptes*, dans Charrière, *loc. cit.*; Ursu, *op. cit.*, p. 126-129.

4. Tausserat-Radel, *op. cit.*, p. 202-203. Pellicier à François I^{er}, 3 janvier 1541.

5. Pour ces derniers mois de la vie de Rincon, voy. Zeller, *op. cit.*, chap. VIII, *Meurtre de Fregose et Rincon*, et Ursu, *op. cit.*, p. 129-134. Nous avons cru devoir passer rapidement sur cet épisode déjà bien connu, dont nous avons parlé ailleurs (*Guillaume du Bellay*, liv. IV, chap. IV, *l'Affaire Fregose et Rincon*), et sur lequel il n'y avait rien de nouveau à dire.

pliant les prévenances en faveur de l'ambassadeur, persista dans sa réserve. Pour échapper aux embûches des Impériaux, Rincon, auquel s'était joint Cesare Fregoso, emprunta la voie des montagnes. Par Iseo, Tirano et la Suisse, il arriva à Blois le 5 mars. On trouvera dans l'ouvrage de M. Zeller tous les détails désirables sur le séjour que Rincon fit en France, les fêtes qui furent données en son honneur et les instructions qu'il fut chargé de rapporter à Constantinople. On sait comment Rincon et Fregoso, envoyés à Constantinople et passant par le Milanais, furent assassinés le 3 juillet par des gens que le marquis del Vasto avait appostés sur les bords du Pô. Les tentatives que les Impériaux, depuis 1532, préméditaient contre le *fuoruscito* espagnol avaient enfin réussi : Rincon était supprimé ; mais on ne put mettre la main sur les papiers de l'ambassadeur, car Guillaume du Bellay avait eu la précaution de les faire tenir, par une autre voie, à Guillaume Pellicier, notre ambassadeur à Venise. Sur la proposition du sieur de Langey, ce fut le capitaine Paulin, successeur de Rincon, qui fut chargé de les porter à destination.

C'est ainsi que se termina l'existence mouvementée de ce transfuge espagnol qui, pendant vingt ans, mit au service de François I^{er} une activité soutenue et une habileté diplomatique aiguisée par une haine vigoureuse contre Charles-Quint¹. Il avait été le principal agent, l'agent perspicace et pratique de la politique orientale du roi de France. Au début, il avait accompli les missions décisives. Plus tard, il avait, par son habileté et son sang-froid, remédié aux défaillances et aux errements de la diplomatie de Montmorency. Il disparaissait au moment où l'alliance franco-turque allait entrer dans une phase active. Et peut-être, s'il eût vécu, aurait-il su tirer de cette alliance un meilleur parti qu'on ne fit en 1542 et en 1543².

V.-L. BOURRILLY.

1. François I^{er} n'oublia pas la veuve et les enfants de Rincon. Le 27 décembre 1543, il signait des lettres de mainlevée en faveur d'Anne Jouvant, veuve de Rincon, de la jouissance viagère de la châtellenie de Germolles, et, le 31 mars 1544, assignait aux enfants de Rincon une somme de 25,692 livres en dédommagement des pensions et concessions de terres faites à leur père. *Catalogue des actes*, t. V, n^{os} 13507 et 14392.

2. Voy. à ce sujet l'introduction mise par M. Léon Dorez en tête de son édition de *l'Itinéraire de Jérôme Maurand d'Antibes à Constantinople (1544)*. Paris, Leroux, gr. in-8^e, 1901.

LA MORT DE FRANÇOIS I^{er}.

Les historiens et les mémorialistes du xvi^e siècle rapportent tous assez brièvement les circonstances de la mort de François I^{er}. M. Paillard, qui a étudié ces récits¹, ne trouve quelques détails intéressants que dans deux lettres adressées par Saint-Maurice, ambassadeur de Charles-Quint, à la régente des Pays-Bas. Et nous regrettons cette indifférence des contemporains en songeant à la personnalité du roi et aux réflexions qu'il a pu faire au cours de sa dernière maladie sur l'histoire de son règne.

Il existe pourtant un récit plus détaillé de ces événements qui nous est donné par Pierre du Chastel, évêque de Mâcon et lecteur ordinaire du roi. Ce qui fait la valeur de ce témoignage, c'est que du Chastel, par suite de l'intimité de ses relations avec le roi, par suite des fonctions mêmes qu'il exerçait auprès de lui, assistait à ses derniers moments. Nous en avons la preuve dans les lettres de Saint-Maurice et dans la biographie de Pierre du Chastel écrite par Pierre Galland² : du Chastel, y voyons-nous, accomplit les derniers devoirs auprès de François I^{er} mourant; lorsqu'il le vit perdu, il resta nuit et jour à son chevet, « noctes et dies, lectulo ejus affixus », pour l'encourager à mourir pieusement, et de cette belle mort, c'est à Dieu d'abord, mais à du Chastel aussi, que l'honneur en revient, « proxime, Castellano, monitori Dei, certissimo instrumento regiam bonitatem ad salutaria flectere solito ». C'est lui qui fit communier le roi, le mit à l'extrême-onction et ne le quitta qu'une fois mort. C'est lui enfin qui fut chargé de prononcer les deux oraisons funèbres, à Notre-Dame de Paris et à l'abbaye de Saint-Denis.

Pierre du Chastel, qui était donc si bien placé pour tout observer, nous a laissé plusieurs récits de ce qu'il avait vu. Un de ces récits, qui commence à la mort du roi, en insistant surtout sur les cérémo-

1. Ch. Paillard, *la Mort de François I^{er} et les premiers temps du règne de Henri II*. *Revue historique*, 1877.

2. Petri Castellani, *magni Franciae Eleemosynarii vita, auctore Petro Gallandio*... Stephanus Baluzius Tutelensis nunc primum edidit et notis illustravit. Accedunt Petri Castellani orationes duae habitae in funere Francisci primi... Paris, 1674, in-8°.

nies funèbres, a été édité trois fois en 1547¹. Comme il existe à la Bibliothèque nationale plusieurs exemplaires de ces éditions, et comme le texte en a été reproduit, il est inutile de s'y arrêter, d'autant plus qu'il offre par lui-même peu d'intérêt. Mais la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong mentionne autre chose, une « lettre du roi Henri II au Parlement incontinent après la mort de François I^{er} et la réponse du Parlement, avec les particularités de la mort de François I^{er}, écrites par l'évêque de Mâcon »². Ce manuscrit semble aujourd'hui perdu, mais les registres du Parlement de Paris contiennent le texte des lettres susdites, suivies d'une histoire de la mort de François I^{er} « escripte par l'evesque de Mascon et tesmoignée par plusieurs autres tousjours assistans à sa fin »³. Cela semble bien être le même récit que celui du manuscrit dont le P. Lelong nous signale l'existence.

L'historien nous rappelle que François I^{er}, séjournant à Rambouillet, y fut saisi par la maladie au mois de février 1547, et depuis ce moment son état empira jusqu'au dimanche 20 mars, où il fut jugé désespéré. C'est alors que le roi commença à se préparer à la mort et nous voyons quelles furent ses dernières préoccupations.

François I^{er} se fit dire une messe, se confessa et communia avec des soupirs de parfaite contrition ; il fit une profession de foi publique complétée par un aveu repentant de ses fautes : il avait grande déplaisance des offenses commises envers Dieu, dont il avait reçu tant de biens et d'honneurs en ce monde et dont, par ingratitude, il avait transgressé les commandements une infinité de fois et d'une infinité de manières. Contre cette éternelle justice, il n'avait pour se garantir que la pitié de celui qu'il avait offensé, dont les promesses, l'infinité bonté lui donnaient quelque espoir, ainsi que les témoignages des saints et des prophètes ; et, pour s'encourager, il remémorait les preuves traditionnelles de cette miséricorde : l'histoire de l'enfant prodigue, celle de Marie-Madeleine, celle du bon larron, de la

1. *Le trespas, obsèques et enterrement de très hault, très puissant et très magnanime François, par la grace de Dieu, roy de France, très chrestien, premier de ce nom, prince clément, père des arts et sciences...* De l'imprimerie de Rob. Estienne, imprimeur du Roy. Par commandement et privilège dudit seigneur. S. d., in-8° (Bibl. nat., Lb⁵⁰ 106°). — Même titre. S. d., in-4° (Bibl. nat., Lb⁵⁰ 106). — Robert Estienne a donné en 1547 une autre édition in-8° en caractères italiques.

2. Manuscrit appartenant au chancelier d'Aguesseau, in-fol. Figure sous le n° 17627 dans la *Bibliothèque historique*.

3. Registres du Conseil du Parlement de Paris (Arch. nat., X¹ 1559, fol. 423 v°, 433 r°). — Ce récit n'est pas un compte-rendu officiel fait au Parlement et qui, à ce titre, pourrait nous être suspect, mais un document transcrit par le greffier sur un registre en raison de son intérêt historique.

femme aux dix drachmes, du bon pasteur et du publicain qui n'osait lever les yeux vers le ciel :

Et toutesfois, disoit-il, seigneur, vous avez dict de votre bouche qu'il sortit du temple et retourna en sa maison plus justifié en la confession de son péché que le pharisien en l'ostentation de sa justice, car vous exaulceux ceulx qui se humilient et humiliez ceulx qui se exaulcent. Vous avez enduré le faiz de ceste chair et condition mortelle, les travaux, blasphèmes, oultraiges et les playes des espines, les cloux et la croix, et ne vous estes laissé une seule goutte de sang pour nous. Duquel sang, sire, ordonnez et commandez que soit effacée la condamnation des péchez de ce roy constrict et pénitent qui n'a espérance sinon en votre miséricorde. Car ainsi, comme de son costé, tout le mal et toute désolation, du vostre vient et deppend toute consolation et ayde. De bon cueur, je quicte et habandonne ce monde où je vous ay tant offensé, sans avoir aucun regret de le laisser, mais grant joye et grant réconfort de ce que je viens devant vous, mon juge, qui estes intercesseur pour moy par votre miséricorde qui vous a faict naistre en ce monde, souffrir notre mortalité, monter et mourir en la croix pour moy.

Peu après, comme le Dauphin se trouvait près du roi, viennent les réflexions politiques, parmi lesquelles les préoccupations religieuses et morales tiennent encore une grande place :

Mon filz, je me contente de vous, et vous m'avez esté bon filz et obéissant. Puisque je suis à la fin de ma pérégrination en ce monde et qu'il plaist à Dieu que je vous laisse par sa grace et bonté en la mesme charge que j'ay eue de luy en ce monde, entendez que vous ayez devant toutes choses l'amour de Dieu, son honneur et son nom et son église catholique pour recommandée. Quant à la charité et amour du prochain, en laquelle il fault que vous comprenez toute la chretienté, si fault il pourtant, et ne m'en pourrois tenir, pour la charge que vous prenez, que je vous recommande principalement ce royaume duquel le peuple est le meilleur, le plus obéissant, la noblesse la plus loyalle et la plus dévote et affectionnée à son roy qui soit ne qui fut oncques. Je les ay trouvez telz, et telz vous les trouverez. La conservation et amplification d'un royaume sont les armes, quant à la force, et quant à obvier aux accidens qui peuvent advenir de dehors. Mais si n'est ny le dehors ny le dedans jamais bien, ny la paix ny la guerre, s'il y a faulte de justice, laquelle justice gardez vous bien d'enfraindre ny violer directement ny indirectement en quelque façon que ce soit, et aymez votre royaume et son bien plus que vous mesmes et plus, après l'honneur de Dieu, que chose qui soit en ce monde, et d'autant que je vous en ay dict, je m'en descharge et vous en charge. Il nous fault à tous, en brief temps, laisser ce monde et, comme vous me

voyez, estre prest de rendre compte de notre administration à Dieu; et nous roys, excepté la nécessité de la mort, ne sommes poinct en cecy comme les autres hommes, mais sommes plus tenuz et plus obligez que les autres, pour avoir receu telle puissance et telle charge de commander et gouverner ceulx de qui Dieu le créateur a nommé (sans en faillir ung) tous les cheveux qu'ilz ont en la teste.

Le même jour, après-diner, le roi fut visité par sa fille Marguerite, dont la présence provoqua un moment d'émotion. Le roi lui tendit la main en disant : « touchez-là » et, trop ému pour lui adresser un beau discours comme à son fils, « il fut contrainct se tourner de l'autre costé de son liet et ne peult depuys parler à elle ».

Les discours du roi, si vagues soient-ils, avaient cependant porté sur tous les points qui pouvaient le préoccuper; aussi les événements des jours suivans sont-ils résumés dans le récit qui arrive rapidement au mardi 29 mars.

L'état du roi ayant empiré, celui-ci, dès le matin, réclame l'extrême-onction pour ne point partir de ce monde sans avoir tous les caractères d'un chrétien militant sous l'étendard de Jésus-Christ. Puis, vers trois heures de l'après-midi, il eut un nouvel entretien avec son fils; il lui parla d'un testament qu'il avait fait autrefois et qui était actuellement égaré, pour lui rappeler qu'il était héritier de tous ses biens meubles et immeubles; il lui recommanda sa fille Marguerite, à laquelle il devait servir de père, « et certains de ses serviteurs, qui estoit chose très pitoiable à veoir. » Puis, comme à une idée fixe, le malade revint encore aux recommandations qu'il avait déjà faites une première fois, « de la sollicitude de son royaume et de l'observation de justice » :

Il vous souviendra de moy, ajouta-t-il, mais, quant vous viendrez en l'estat où je suys maintenant, pour aller rendre compte de votre charge devant Dieu, ce vous sera grand réconfort de pouvoir dire ce que je diray maintenant, que je n'ay poinct de remordz en ma consience pour chose que j'aye jamais faicte ny faict faire contre justice à personne du monde que j'aye sceu.

Ces paroles, assurément édifiantes, montrent combien déjà la mémoire du roi était affaiblie.

D'ailleurs, à partir de ce moment, la maladie s'aggrave encore. Un peu avant minuit, le roi fut pris d'une « rigueur et tremblement » qui ôtèrent tout espoir à son entourage. C'est alors qu'on le mit à l'extrême-onction, à laquelle il se prépara lui-même, après quoi il communia derechef en recommandant son âme à Dieu. Interrompu un instant pour bénir son fils, il reprit ses pieux entretiens;

il lui semblait avoir des visions contre lesquelles la présence du Christ le protégeait. Puis il faisait faire par les assistants, sans doute par du Chastel lui-même, quelques argumentations religieuses auxquelles il répondait facilement avec l'esprit de Dieu.

Le lendemain matin, 30 mars, le roi reconnut une partie de ses serviteurs qu'il remercia de leurs soins; quant à son fils, il l'embrassa en le bénissant de nouveau. Après quoi, il entendit la messe et, voyant l'hostie entre les mains du prêtre, il fit une exclamation en priant Dieu qu'il l'ôtât de ce monde pour le prendre avec lui. Et depuis, les pieuses manifestations ne cessèrent plus; le roi, pendant tout le jour, ne cessa de rappeler son espérance dans la gloire qui attend les enfants de Dieu et son désir de terminer sa vie par ces paroles : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* »

Le soir survint un accident sur la nature duquel l'auteur n'insiste pas, mais on pensa que tout était fini; le Dauphin vint se mettre à genoux devant son père qui l'embrassa puis le bénit encore en ces termes : « *La bénédiction de Dieu te soyt donnée in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* » Et les témoignages de piété se multiplièrent, sans grande variété, au milieu de l'admiration un peu facile des assistants qui eux aussi avaient la mémoire courte. Dans toutes ces paroles, nous relevons quelques idées intéressantes : le roi affirma de nouveau qu'il mourait dans la foi de Jésus-Christ, ferme dans les croyances de l'Église, « s'assurant que tous les saintz et saintes et anges de paradis et la Vierge, mère de Dieu, lesquelz il prioit dévotement, intercéderoient et prioient Dieu pour luy ou nom de notre seigneur Jhesu-Crist. »

Toute la nuit suivante, l'imagination du malade fut troublée par des visions qui revenaient sans cesse et au milieu desquelles il récitait des passages des saintes Écritures adaptés aux circonstances; l'un tiré de l'épître de saint Paul aux Philippiens : « *Desiderium habeo dissolvi et esse cum Christo*¹ », et le psaume : « *Et non intres in judicium cum servo tuo*². »

Le jeudi 31 mars, après la messe, François I^{er} tint encore des propos édifiants pour faire savoir à ses ennemis qu'il leur pardonnait. Il réconfortait ses serviteurs en leur annonçant qu'il allait au paradis y recevoir une couronne meilleure que celle qu'il portait sur cette terre. Au milieu de ses paroles, qui commençaient à devenir moins claires, on l'entendit dire : « *Michi autem absit gloriari, nisi ni cruce domini nostri Jesus-Christi, per quem michi mundus*

1. Ép. aux Philippiens, I, 23.

2. Ps. 142, 2.

crucifixus est et ego mundo. » Il put encore demander la lecture d'un sermon et d'une homélie de saint Jean Chrysostome sur le premier chapitre de l'évangile selon saint Mathieu. Comme, au lieu de cette dernière, on lui apporta une homélie d'Origène sur ce texte : « Maria stabat ad monumentum foris plorans »¹, il reconnut bien l'erreur et demanda si ce texte ne contenait rien d'apocryphe, car les œuvres d'Origène étaient suspectes à cet égard.

La mort approchait; le roi tenant la croix entre ses mains la baisa longuement. Il eut encore la force de rappeler le pardon accordé par Jésus au bon larron et de prononcer la formule par laquelle il désirait terminer sa vie : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. » Son dernier mot fut : Jésus. A ce moment, il perdit la parole et la vue. La vie ne se manifestait plus que par des signes de croix qu'il faisait sur son lit. « Et ainsi se congnoissoyt sa joye en la commémoration du nom de Jhésus, de sa miséricorde, de l'espérance et béatitude des éleuz, la résurrection des mortz et règne de Dieu avec ses saintz. Sur quoy il rendit l'esprit à Dieu entre une et deux heures après midy. »

Après le décès, le cadavre resta sur le lit et on prit aussitôt le moulage en cire de la tête, tandis que les chantres de la chapelle et plusieurs religieux mendiants commençaient à chanter et à prier Dieu pour l'âme du défunt. C'est le lendemain seulement que le corps fut livré aux chirurgiens et barbiers chargés de le vider et de l'embaumer. Le cœur fut mis dans un coffret, les entrailles dans un autre et le reste dans un cercueil de plomb, qui furent transportés au prieuré des Hautes-Bruyères². Le cœur et les entrailles y furent inhumés, après quoi on conduisit le cercueil à Saint-Cloud. Mais nous entrons dans le récit des funérailles qui sont bien connues et sans grand intérêt.

Le récit de P. du Chastel est surtout précieux pour nous parce qu'il nous fait mieux connaître la mentalité de François I^{er}. Nous voyons combien puissant était en lui le sentiment religieux; ce n'est point un de ces lettrés, nombreux au xvi^e siècle, chez qui les croyances traditionnelles étaient mêlées d'une philosophie vague-ment classique. La Renaissance n'avait point altéré sa foi; sincèrement, il s'attendait à comparaître devant Dieu. Ce dogme du jugement a même pour lui une importance extrême : toute la religion se résume dans la punition du coupable après sa mort, et François I^{er} retient surtout, parmi les enseignements du Christ, ceux

1. Évang. selon saint Jean, XX, 11.

2. Commune de Saint-Rémy-l'Honoré, canton de Chevreuse.

qui font espérer une justice moins rigoureuse. Les paraboles les plus idéalistes, ceux dont la morale est le plus injuste, il les cite comme des arguments, comme un avocat plaide une mauvaise cause.

Nous ne pouvons pas non plus contester son attachement à la religion catholique; il veut en recevoir les sacrements et recommande l'Eglise à son successeur. Mais il semble faire peu de prix des dogmes proprement catholiques, de ceux qu'ont combattus les églises réformées; il ne demande ni messes ni prières pour le repos de son âme, ne fait ni aumônes ni fondations pieuses pour le rachat de ses péchés. C'est à peine s'il mentionne l'intercession de la Vierge et des saints; il préfère s'adresser constamment et directement à Dieu : ce sont les souffrances et les mérites du Christ, c'est son sang qui effacent les péchés. Il ne dit pas expressément, mais semble entendre que ses œuvres ne sont rien et que seule la foi dans le Christ peut le sauver. François I^{er} est mort catholique, mais il l'était peut-être plus par tradition que par conviction personnelle.

Dans la crainte du jugement qui le menace, François I^{er} néglige les préoccupations terrestres; il parle à peine au Dauphin de la succession qu'il lui laisse. Ce qu'il dit suffit, il est vrai, pour nous montrer une conception du pouvoir royal assez banale, telle que pouvaient se la faire les plus médiocres de ses prédécesseurs. La conservation des forces du royaume, l'amour de la justice, l'amour du peuple, l'obligation imposée par Dieu de bien gouverner, voilà ce dont nous parle ce roi qui avait une méthode de gouvernement à lui et qui avait mené la monarchie dans des voies nouvelles.

François I^{er} était d'ailleurs singulièrement aveugle sur sa conduite. Lorsqu'il affirmait à deux reprises n'avoir jamais fait tort à qui que ce fût, il oubliait les plus grands personnages et les plus grands événements de son règne : Charles de Bourbon, Semblançay, André Doria, l'exécution du traité de Madrid, celle de l'arrêt contre Mérindol et Cabrières. Il a le sentiment que sa conscience est pure, ce qui le rend confiant et lui fait entrevoir une place au paradis, malgré les terreurs qu'inspire l'approche du jugement de Dieu.

Ce sont ces deux sentiments, crainte de Dieu et confiance en ses propres mérites, qui dominent l'esprit de François I^{er}, lorsqu'il réfléchit sur lui-même en se préparant à mourir.

Si nous rapprochons ce que nous dit Pierre du Chastel des autres témoignages contemporains, nous remarquons que tous ces récits se confirment, à une exception près : les recommandations faites au Dauphin, les professions de foi publiques, les rites pieux, tout cela nous est rapporté, quoique plus sommairement, par Tavannes, Fer-

ronius ou Varillas. Seul, le récit fait par l'ambassadeur Saint-Maurice offre des divergences, sinon des contradictions. Certains détails sont rapportés de façon différente, notamment ce qui concerne l'homélie de saint Jean Chrysostome¹, et nous n'hésitons pas à préférer le récit de P. du Chastel qui avait vu ces événements de plus près. Et cela nous rend déjà soupçonneux à l'égard de l'ambassadeur, dont les précisions nous sembleront désormais suspectes. Le reste de ses lettres nous laisse encore plus déflants; d'après lui, François I^{er} se serait accusé des maux infligés à son peuple, des alliances avec le Turc, contraires au bien de la chrétienté, d'avoir injustement saisi les domaines du duc de Savoie. Il aurait recommandé au Dauphin de réparer cette dernière injustice, de ne plus subir l'influence des femmes et de payer les dettes qu'il laissait. Tout cela contredit étrangement l'impression de sérénité que nous laisse le récit de P. du Chastel. Nous aurons plutôt confiance dans celui qui assistait le roi mourant que dans l'ambassadeur, peut-être désireux de montrer à ses souverains leur ennemi repentant.

R. DOUCET.

1. Le roi aurait demandé à l'évêque de Mâcon de lui lire le sermon de saint Augustin sur la contrition de Madeleine.

BULLETIN HISTORIQUE

ANTIQUITÉS ROMAINES.

(Suite et fin¹.)

V. LES PROVINCES. — 1^o Généralités. — M. V. CHAPOT, après avoir constaté qu'il y eut, dans l'empire romain, « des provinces désignées deux à deux par un même nom géographique auquel s'ajoutait l'épithète complémentaire *superior* ou *inferior* », refuse de souscrire à l'explication que Borghesi donnait de ces deux épithètes². D'après le grand épigraphiste italien, la province dite *superior* était la plus rapprochée de Rome, la province dite *inferior* la plus éloignée. M. V. Chapot n'a point de peine à montrer combien cette interprétation est peu vraisemblable. Une étude approfondie de tous les cas de ce genre aujourd'hui connus, en particulier du cas de la Bretagne romaine, l'amène à conclure que les mots *superior* et *inferior* avaient, dans la nomenclature des provinces romaines, le même sens que nos mots *haut* et *bas* dans des expressions comme *Haut-Rhin*, *Bas-Rhin*, *Hautes-Alpes*, *Basses-Alpes*, etc. C'était un sens hypsométrique. La province *superior* était celle dont l'altitude moyenne était la plus élevée et le relief le plus accentué.

2^o *Provinces africaines*. — L'équipe de savants français, qui s'est consacrée à l'exploration et à l'étude des provinces africaines de l'empire romain, a fait preuve, depuis deux ou trois ans, d'une activité singulièrement féconde. M. GSELL a terminé l'œuvre magistrale qu'il avait entreprise en 1902, l'*Atlas archéologique de l'Algérie*³. Cet Atlas est une édition spéciale des cartes au 200,000^e exécutées par le service géographique de l'armée; sur ces cartes, les noms anciens et les chiffres qui désignent les ruines sont ajoutés en rouge. Les cinquante et une feuilles qui composent cet Atlas sont accompagnées chacune d'un texte explicatif. Ce texte, rédigé par

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXII, p. 94.

2. V. Chapot, *Provincia superior et provincia inferior* (*Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1911).

3. S. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*. Alger et Paris, 1911.

M. Gsell, est un monument d'érudition complète et précise. Si l'auteur n'a pu, comme il le déclare trop modestement, tout voir par lui-même dans cette Algérie, qu'il a cependant parcourue en tout sens pendant vingt ans, il a du moins tout lu, les documents manuscrits et encore inédits comme les études déjà publiées. Par la publication de cet Atlas, M. Gsell a rendu un service incomparable aux historiens et aux archéologues africains; leur reconnaissance lui est acquise, et c'est toute justice.

M. Gsell mérite encore cette gratitude pour le savant complément qu'il vient de donner aux planches publiées par Delamare de 1850 à 1861. Ces planches, au nombre de 193, devaient être accompagnées d'un texte explicatif, dont la rédaction avait été confiée à L. Renier et à Delamare. Ce texte n'a point paru. La lacune est aujourd'hui comblée. M. Gsell a publié un *Texte explicatif des planches de Delamare*¹. La parfaite connaissance que M. Gsell possède de l'archéologie africaine, la netteté de son exposition, l'ampleur de sa science donnent à ce *Texte explicatif* une valeur de premier ordre. On y trouvera tous les renseignements bibliographiques nécessaires, en même temps qu'une description toujours précise des monuments représentés sur les planches de Delamare.

L'*Atlas archéologique de la Tunisie*², dû à la collaboration de MM. E. BABELON, R. CAGNAT, S. REINACH, est une œuvre du même genre que l'*Atlas archéologique de l'Algérie* de M. Gsell. Mais les cartes dont il se compose sont des cartes au 50,000^e, dressées par le service géographique de l'armée d'après les travaux que les brigades topographiques exécutent actuellement encore sur le terrain. La publication de l'*Atlas archéologique de la Tunisie* se trouve par là même subordonnée à l'apparition successive des cartes purement géographiques. Les livraisons 12, 13 et 14, récemment parues, renferment, entre autres, les feuilles de Bou Arada, Tebour-souk, Le Kef, Gafsa, Souk el Arba, Fernana, Ghardimaou et Mahdia. Lorsqu'il sera terminé, l'*Atlas archéologique de la Tunisie* sera l'instrument de travail indispensable à qui voudra étudier dans le détail l'occupation et la colonisation romaine en Tunisie.

C'est également un recueil de documents très précieux que cette *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, commencée par Gauckler en 1897 et dont le tome II vient d'être terminé. Le fascicule IV de ce second volume, paru en 1912,

1. S. Gsell, *Texte explicatif des planches de Ad.-H.-Al. Delamare*. Paris, E. Leroux, 1912.

2. E. Babelon, R. Cagnat, S. Reinach, *Atlas archéologique de la Tunisie*, livr. 12-14. Paris, 1910-1912.

contient, outre quelques notes de détail dont la plus importante se rapporte aux ouvrages hydrauliques romains découverts à Sbeitla, le relevé de tous les travaux d'eau des Romains reconnus par les brigades topographiques de Tunisie. Ce fascicule, établi par les soins de M. MERLIN, directeur du service des antiquités et arts de la Tunisie, clôt le second volume de l'Enquête¹.

D'innombrables découvertes ont mis, depuis trente ans, en pleine lumière l'importance de la mosaïque dans la décoration des édifices publics et des maisons particulières de l'Afrique romaine. L'inventaire méthodique des mosaïques aujourd'hui connues a été entrepris sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cet inventaire, qui porte sur la Gaule en même temps que sur les provinces africaines, a été dressé pour ces dernières par GAUCKLER et par M. DE PACHTÈRE. Gauckler s'est chargé de la partie de l'Afrique proconsulaire, comprise dans les limites de la Tunisie actuelle²; M. de Pachtère, du reste de l'Afrique proconsulaire, de la Numidie et de la Maurétanie³. L'inventaire de Gauckler ne renferme pas moins de 1,056 numéros; celui de M. de Pachtère en contient 458. Ces deux volumes fournissent ainsi sur plus de 1,500 monuments des renseignements descriptifs et bibliographiques aussi précis et aussi complets qu'on peut le désirer.

Les musées archéologiques de l'Afrique du Nord ne cessent de s'enrichir, et l'on est même obligé de les multiplier. Le musée Alaoui, installé dans les palais du Bardo, a pris, en un quart de siècle, une extension inouïe. Le *Catalogue* de ce musée, publié en 1897 par La Blanchère et Gauckler, est devenu, au bout de dix ans, absolument insuffisant. Le *Supplément*, qui a paru en quatre fascicules de 1907 à 1910, dépasse, en volume et en importance, le *Catalogue* primitif; il est dû à la collaboration de MM. GAUCKLER (mosaïques), MERLIN (épigraphie, carreaux de revêtement et tuiles), POINSSOT (architecture, sculpture, céramique figurée), DRAPPIER (métaux), HAUTECŒUR (lampes, poteries, objets en matières diverses). 106 planches hors texte reproduisent les objets les plus intéressants⁴.

D'autre part, la publication intitulée : *Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie* s'est enrichie

1. *Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, t. II, fasc. IV. Tunis, 1912.

2. *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique...* T. II : *Afrique proconsulaire* (Tunisie), par P. Gauckler. Paris, 1910.

3. *Ibid.* T. III : *Afrique proconsulaire : Numidie, Maurétanie* (Algérie), par M. F.-G. de Pachtère. Paris, 1911.

4. *Catalogue des musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie, musée Alaoui* (supplément). Paris, 1907-1910.

récemment de deux nouveaux volumes : le *Musée de Sfax*, par M. R. MASSIGLI¹, et le *Musée de Guelma*, par M. DE PACHTÈRE². Le musée de Sfax est surtout riche en mosaïques et en poteries, soit païennes, soit chrétiennes, provenant en grande partie de la nécropole de Thina (*Thaenae*); le musée de Guelma, outre les antiquités recueillies sur l'emplacement et dans le voisinage immédiat de Calama, a bénéficié des trouvailles faites récemment dans les ruines d'Announa (*Thibilis*), de Khamissa (*Thubursicum Numidarum*) et de Mdaourouch (*Madauros*). Il renferme une importante collection de statues, de bas-reliefs, de stèles, de morceaux d'architecture et d'inscriptions.

L'exploration archéologique de l'Afrique romaine se poursuit activement et les résultats en sont portés avec un zèle très louable à la connaissance des érudits. Aussi les ouvrages d'ensemble et les travaux de détail paraissent-ils en grand nombre. M. R. CAGNAT a donné une seconde édition de son livre sur *l'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*³. Mais, comme depuis vingt ans les découvertes et les travaux d'érudition se sont multipliés, l'auteur a dû remanier complètement certaines parties de son œuvre; il en a supprimé d'autres, rendues maintenant inutiles par des publications spéciales. En outre, M. R. Cagnat a voulu coordonner et préciser, au moment où l'exploration scientifique de la Tripolitaine a quelque chance d'être entreprise avec méthode, les résultats déjà acquis dans cette partie de l'Afrique romaine et dus exclusivement à des Français. Son mémoire sur la *Frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine*⁴ fournit aux futurs explorateurs de cette région une base solide et un point de départ pour leurs recherches.

La vie et l'organisation municipale de l'Afrique romaine ont été étudiées dans divers articles et mémoires. Je me suis efforcé de déterminer, d'après les textes et les documents aujourd'hui connus, l'origine et le développement d'un certain nombre de villes romaines d'Afrique⁵; je crois avoir démontré que, parmi ces villes, les unes

1. R. Massigli, *Musée de Sfax*. Paris, 1912.

2. F.-G. de Pachtère, *Musée de Guelma*. Paris, E. Leroux, 1909.

3. R. Cagnat, *l'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*. Paris, Impr. nationale, E. Leroux, éditeur, 1912.

4. R. Cagnat, *la Frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine* (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*), t. XXXIX. Paris, Impr. nationale et libr. Klincksieck, 1912.

5. J. Toutain, *les Progrès de la vie urbaine dans l'Afrique du Nord sous la domination romaine*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

avaient été fondées officiellement par les Romains en tant que colonies, au sens le plus strict du mot; que d'autres s'étaient formées lentement, spontanément autour des camps et des postes militaires; que d'autres, grâce aux progrès économiques du pays, s'étaient détachées de centres urbains dont elles n'avaient été d'abord et pendant longtemps que des annexes; que d'autres enfin s'étaient créées sur les territoires de parcours des anciennes tribus indigènes, lorsque ces tribus, jadis nomades, étaient devenues sédentaires. L'influence de Rome fut considérable sur cette transformation matérielle de l'Afrique du Nord; ce qui le prouve, c'est que la vie urbaine disparut presque complètement, après la chute de la puissance romaine et byzantine, des hauts plateaux et des régions qui avoisinent le Sahara.

M. J. ROMAN, professeur à la Faculté de droit de l'Université d'Aix-Marseille, a commencé la publication, dans les *Annales de la Faculté de droit d'Aix*, d'une série de *Notes sur l'organisation municipale de l'Afrique romaine*. La première de ces Notes est consacrée à la question des Curies africaines¹. D'après l'auteur, les *curiae*, souvent mentionnées sur les inscriptions municipales de l'Afrique romaine, sont « des divisions de la population identiques aux curies des *comitia curiata* de Rome et des villes latines ». Toutefois, M. Roman est obligé de constater qu'il y a eu des curies dans certaines villes africaines demeurées cités pérégrines, que, par conséquent, les groupes urbains désignés par le nom de *curiae* ne sont pas uniquement d'origine latine. D'autre part, c'est un fait incontestable que les curies ont joué en Afrique un rôle beaucoup plus considérable que dans les autres provinces de l'empire romain. M. Roman comprend fort bien que, pour expliquer ce rôle, il faut admettre l'existence en Afrique, avant l'arrivée des Romains, de groupes de familles transformés plus tard en curies. « Les curies africaines », conclut-il, « sont plus anciennes que les municipales; elles sont la forme romaine prise par les groupes antérieurs... »

Toutes les colonies romaines nommées *coloniae Juliae* sont-elles des créations soit de César lui-même, soit des triumvirs ou d'Octave agissant comme exécuteurs de ses volontés? M. PALLU DE LESSERT a fait de ce problème, en ce qui concerne les *coloniae Juliae* de l'Afrique romaine, une étude approfondie². Il a montré que maintes

1. J. Roman, *Notes sur l'organisation municipale de l'Afrique romaine*. I : les Curies, dans les *Annales de la Faculté de droit d'Aix*, t. IV (1911). Paris, Fontemoing, et Marseille, impr. Barlatier, 1911.

2. Pallu de Lessert, *les Colonies attribuées à César (coloniae Juliae) dans l'Afrique romaine*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1911.

coloniae dites *Juliae* sont de fondation bien postérieure à l'époque de César; il lui a suffi, pour atteindre ce résultat désormais incontestable, d'appliquer la seule méthode qui convienne à la solution de tels problèmes, c'est-à-dire la méthode analytique et objective; il a pris l'une après l'autre les *coloniae Juliae* d'Afrique, il a extrait des documents tout ce qui concerne respectivement chacune d'elles; il a confronté les données ainsi fournies par les textes et il en a tiré des conclusions. Un des exemples caractéristiques mis en lumière par M. Pallu de Lessert est celui d'Utique, érigé en municipe par César, *municipium Julium Uticense*, qui ne devint colonie qu'à l'époque d'Hadrien et qui porta désormais le titre de *colonia Julia Aelia Hadriana Augusta Utica*: Il est très probable que d'autres villes, Simitthu, Assuras, par exemple, durent à des vicissitudes analogues le nom de *coloniae Juliae* qu'elles portent sur des inscriptions, tandis qu'elles figurent comme municipes (*oppida civium romanorum*) dans les listes de Pline l'Ancien.

Pour donner, dans la collection des Villes d'art célèbres, une idée de ce que furent les cités de l'Afrique du Nord sous l'empire romain, M. R. CAGNAT a choisi Carthage, Timgad et Tébessa¹. Chemin faisant, au cours de son récit et de ses descriptions, il a évoqué d'autres villes, dont les ruines sont remarquables à des titres divers: Dougga, El Djem, Khamissa, Lambèse, Djemila, Cherchell. S'il a insisté sur Carthage, Timgad, Tébessa, c'est parce que ces trois villes, dans l'état où nous les voyons aujourd'hui et par le spectacle qu'elles présentent à nos regards, symbolisent les trois phases principales de l'histoire de l'Afrique du Nord dans l'antiquité: la période punique, l'époque romaine, l'âge byzantin.

Ces travaux d'ensemble ont été complétés par de nombreuses études de détail. Dans le *Florilegium de Vogué*, M. R. CAGNAT a interprété des textes épigraphiques, qui révèlent le nom d'un proconsul d'Afrique auparavant inconnu: C. Pomponius Rufus². Ce proconsul exerça ses fonctions en 112-113 ap. J.-C. — Je me suis efforcé de défendre contre M. Barthel les conclusions que j'avais formulées précédemment sur les opérations cadastrales que les Romains effectuèrent en Afrique après la défaite de Tacfarinas sous le proconsulat de L. Vibius Marsus; je crois avoir montré³ que ces

1. R. Cagnat, *Carthage, Timgad, Tébessa*, dans la *Collection des villes d'art célèbres*. Paris, H. Laurens, 1909.

2. R. Cagnat, *Inscriptions africaines*, dans le *Florilegium M. de Vogué*. Paris, Impr. nationale, 1909.

3. J. Toutain, *le Cadastre de l'Afrique romaine*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1910.

opérations, si amples qu'elles nous paraissent, répondent parfaitement à ce que nous savons de la politique de Rome dans l'Afrique du Nord au début du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. — M. Aug. AUDOLLENT s'est appliqué à résoudre le problème d'histoire religieuse que posent les fréquentes mentions dans les documents africains de deux déesses, appelées les *Cereres*¹. Il en propose une solution nouvelle. D'après lui, ces deux déesses ne sont point l'une Cérès et l'autre Proserpine; il faut y voir d'une part la Cérès grecque, d'autre part la Cérès punique ou *Caelestis*. M. Audollent fonde son opinion sur une étude approfondie de plusieurs textes qui distinguent en Afrique une *Ceres graeca* et une *Ceres africana*. Il y aura lieu désormais de tenir le plus grand compte de cette théorie fort ingénieuse. — M. R. NEVEU a tracé un tableau assez exact, sinon très neuf, du *Culte d'Esculape dans l'Afrique romaine*². — M. R. MASSIGLI a raconté avec clarté et précision un conflit qui s'éleva dans l'église chrétienne d'Afrique au VI^e siècle entre le primat de Carthage, qui prétendait être le seul chef des églises africaines, et le métropolitain de Byzacène, qui refusait de reconnaître cette suprématie³. Justinien, par divers rescrits des années 541, 542, 545, donna raison au métropolitain de Byzacène contre le primat de Carthage. M. Massigli note en terminant « le spectacle qu'offrait alors le christianisme africain : un clergé sans cohésion, des querelles de diocèse et de province à province ».

M. L. POINSSOT a publié et commenté avec intérêt plusieurs *Pierres gravées découvertes en Tunisie*⁴; parmi ces intailles, il en est deux qui représentent des sujets de genre, des vaches au repos et une litière romaine; deux autres sont des amulettes gnostiques.

En 1909, on découvrit près de Ksour es Saf, localité assez importante située à douze kilomètres au sud-ouest de Mahdia, un tombeau punique contenant plusieurs objets fort intéressants, entre autres une remarquable cuirasse en bronze. M. A. MERLIN a écrit pour les *Monuments Piot*⁵ une étude détaillée et fort érudite du tombeau, du mobilier funéraire qu'il renfermait, en particulier d'un grand sarcophage en bois de cèdre ou de cyprès, « le premier

1. A. Audollent, *Cereres*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

2. R. Neveu, *le Culte d'Esculape dans l'Afrique romaine*. Paris, H. Champion, 1910.

3. R. Massigli, *Primat de Carthage et métropolitain de Byzacène*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

4. L. Poinssot, *Pierres gravées trouvées en Tunisie*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1909.

5. A. Merlin, *Découverte d'une cuirasse itaïote près de Ksour es Saf (Tunisie)* (extrait des *Monuments Piot*). Paris, 1910.

de ce genre qu'une tombe punique ait fourni aussi entier », enfin et surtout d'une cuirasse en bronze d'un travail superbe et d'une conservation remarquable, dont le plastron et la dossière sont ornés de deux têtes de Minerve. M. Merlin rapproche cette cuirasse de cuirasses tout à fait analogues trouvées dans l'Italie méridionale. Comme le tombeau date probablement de la fin du III^e ou du début du II^e siècle av. J.-C., le défunt qui a porté cette cuirasse fut contemporain de la seconde guerre punique.

MM. A. MERLIN et L. POINSSOT ont étudié, dans plusieurs articles¹, un certain nombre d'œuvres d'art et d'objets récemment retirés du vaisseau sombré en mer près de Mahdia. Parmi les œuvres d'art, les plus intéressantes sont un Eros citharède, un Jeune satyre, plusieurs danseuses grotesques, deux acteurs représentés l'un assis, l'autre debout; les objets étudiés par M. Merlin sont douze lingots de plomb, estampillés aux noms de Gn(aeus) Atella, D. f., Me(nenia tribu), de M. Planius, L. f., Russinus et de L. Planius, L. f., et provenant peut-être des mines du Laurion; en outre, cinq ancres de formes curieuses.

La collection intitulée *Notes et documents publiés par la direction des antiquités et des arts* et patronnée par le gouvernement tunisien s'est enrichie de deux nouveaux fascicules dus à l'activité infatigable et à l'érudition de M. A. MERLIN². L'un est consacré à la description et à l'étude d'un des sanctuaires les plus curieux qui aient été trouvés en Tunisie, le sanctuaire de Baal et Tanit près de Siagu, dans les ruines duquel on a recueilli plusieurs statues en terre cuite d'une déesse léontocéphale, une inscription punique, divers ex-voto de l'époque romaine; l'autre fascicule décrit les récentes découvertes effectuées sur l'emplacement de Sufetula (Sbeitla), soit au forum où d'importantes dédicaces ont été exhumées, soit dans deux églises et une chapelle chrétiennes.

Dougga reste toujours un des joyaux de l'archéologie tunisienne. M. le D^r CARTON, qui connaît bien les ruines de la ville antique pour les avoir explorées et fouillées et qui a souvent parcouru le pays environnant, a rendu un véritable service au public qui ne se

1. A. Merlin et Poinssot, *Statuettes trouvées en mer près de Mahdia* (Tunisie), dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1910; — A. Merlin, *Statuettes de bronze trouvées en mer près de Mahdia* (Tunisie) (extrait des *Monuments Piot*). Paris, 1911; — Id., *Lingots et ancres trouvés en mer près de Mahdia*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1911.

2. A. Merlin, *le Sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*. Paris, E. Leroux, 1910; — Id., *Forum et églises de Sufetula*. Paris, E. Leroux, 1912.

pique point d'érudition en décrivant les ruines de Dougga dans un livre clair, bien composé, de lecture facile, sans prétention scientifique¹. D'autre part, M. L. POINSSOT poursuit ses recherches savantes sur l'histoire de Thugga; il a récemment étudié les inscriptions qui donnent à la cité le surnom d'Aurelia avant même qu'elle reçût une constitution romaine : *civitas Aurelia Thugga*². Ce surnom date du règne de Commode. A cette époque, Thugga était très prospère et se couvrait de beaux monuments.

Au centre de la Tunisie, Mactaris garda, sous l'empire romain, une physionomie en partie punique. M. L. CHATELAIN, qui a commencé l'exploration méthodique de cette ville, a décrit en quelques pages le château d'eau où aboutissait l'aqueduc qui amenait à Mactaris l'eau de la source appelée aujourd'hui Ain Saboun, près de Souk el Djemaa³. Cet édifice, de caractère surtout pratique, n'était cependant pas dépourvu de toute décoration. Dans ses ruines, on a retrouvé plusieurs colonnes et des morceaux d'entablement.

M. AUDOLLENT, dont on connaît la compétence en matière de tablettes magiques (*tabellae defixionum* ou *devotionum*), a déchiffré, avec sa perspicacité coutumière, une inscription gravée sur un bandeau de plomb recueilli dans une tombe d'Ammaedara (aujourd'hui Haidra). Cette inscription est une *defixio*⁴. Rédigée en grec, elle présente une formule nouvelle. Un individu, à qui l'on a volé cent deniers et des vêtements, « appelle les dieux à son secours pour rentrer en possession de son bien; il les conjure d'évoquer le voleur présumé pendant son sommeil pour lui intimier l'ordre de rendre le tout au légitime propriétaire. L'objet propre de cette *defixio* est donc une restitution par suggestion divine, procédé tout nouveau dans cette catégorie d'inscriptions ».

M. le commandant GUÉNIN, qui fut toujours pour la commission de l'Afrique du Nord un collaborateur précieux, a dressé avec un soin minutieux l'*Inventaire archéologique du cercle de Tebessa*⁵. Il a décrit toutes les ruines actuellement connues de cette région, où

1. Dr Carton, *Thugga*. Tunis, Niérat et Fortin, s. d.

2. L. Poinssot, *Civitas Aurelia Thugga*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

3. L. Châtelain, *le Château d'eau de Mactaris*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

4. Aug. Audolent, *Bandeau de plomb avec inscription trouvé à Haidra* (Tunisie), dans les *Mélanges Châtelain*. Paris, H. Champion, 1910.

5. Commandant Guénin, *Inventaire archéologique du cercle de Tebessa*, dans les *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, t. XVII, fasc. 4. Paris, Impr. nationale, 1909.

l'occupation romaine a laissé des traces si abondantes; il a donné le texte d'un très grand nombre d'inscriptions relevées par lui et dont beaucoup sont inédites.

M. A. BALLU a résumé en un nouveau volume les résultats les plus importants obtenus de 1903 à 1910 dans les fouilles qu'il dirige à Timgad¹. Parmi les édifices dont il est question dans ce volume, nous citerons surtout la bibliothèque municipale, le marché de l'Est, le temple de Mercure, le monastère de l'Ouest avec son baptistère, de nombreux thermes, en particulier ceux des Filadelfes, plusieurs basiliques chrétiennes. En même temps que de nouveaux monuments sont exhumés, d'importants travaux de consolidation sont entrepris; de nombreuses colonnes sont relevées sur leurs bases; les gradins du théâtre ont été replacés; des murs de soutènement ont été restaurés. M. A. Ballu termine son volume par l'énumération des monuments épigraphiques et archéologiques recueillis dans les récentes découvertes.

3^e *Provinces espagnoles*. — On sait avec quelle ardeur, à la fois enthousiaste et méthodique, M. P. Paris a entrepris l'exploration archéologique et l'étude historique de l'Espagne; déjà autour de lui se pressent des disciples pleins de foi et de talent. La période romaine ne peut manquer d'être représentée dans les travaux que ces recherches font éclore. Parmi les chapitres dont se compose le volume de M. PARIS, *Promenades archéologiques en Espagne*², trois au moins intéressent les antiquités romaines. Dans les pages consacrées à Osuna, M. Paris raconte l'histoire de la découverte des fameuses plaques de bronze, sur lesquelles sont gravés de nombreux articles de la *lex Coloniae Juliae Genetivae*. Le chapitre sur Numance évoque un des épisodes les plus tragiques et les plus angoissants de la longue lutte soutenue contre Rome par les populations ibériques obstinément attachées à leur indépendance. Si M. Paris insiste avec prédilection sur les plus anciens monuments d'architecture aujourd'hui conservés à Tarragone, monuments d'époque préromaine et probablement d'origine ibérique, il signale néanmoins les restes qui subsistent de l'époque romaine, inscriptions nombreuses et importantes, sculptures plus ou moins intactes, vestiges d'édifices grandioses tels que le palais impérial, l'amphithéâtre, le théâtre, des thermes ornés de portiques et d'exèdres, un aqueduc, des mausolées, souvenirs de la colonie romaine, « où res-

1. A. Ballu, *les Ruines de Timgad; sept années de découvertes (1903-1910)*. Paris, Neurdein frères, 1911.

2. P. Paris, *Promenades archéologiques en Espagne*. Paris, E. Leroux, 1910.

plendirent en bâtiments superbes la richesse et la puissance de Rome ».

Un des plus brillants élèves de M. Paris, M. ALBERTINI, qui s'est déjà acquitté en Espagne de fécondes missions archéologiques, a scruté les textes épigraphiques pour « en dégager quelques indications sur les rapports qui unissaient l'Espagne aux autres parties de l'empire ». D'une étude fort bien conduite sur les *Étrangers résidant en Espagne à l'époque romaine*¹, il a tiré les conclusions suivantes : « Avec Rome et l'Italie, relations d'exportation plus développées que les relations d'importation ; avec l'Orient, relations assez superficielles, presque nulles en dehors de quelques villes maritimes ; avec la Gaule, relations suivies, mais limitées presque exclusivement à la région de l'Espagne la plus voisine de la Narbonnaise ; avec l'Afrique enfin, relations étroites et permanentes : telles sont les formules qui semblent résumer la place de l'Espagne dans le monde romain. »

4^e *Provinces gauloises*. — M. le commandant ESPÉRANDIEU a continué, avec une louable activité, la publication des *Bas-reliefs de la Gaule romaine*², dont nous avons précédemment signalé les deux premiers volumes. Le plan primitif de l'œuvre a été élargi ; aux bas-reliefs proprement dits ont été ajoutées toutes les œuvres de sculpture, intactes ou mutilées. Ce *Corpus* de documents archéologiques est appelé à rendre de très grands services. On souhaiterait ici et là des reproductions photographiques un peu plus nettes. Les tomes III et IV de cette grande publication concernent la Lugdunaise.

L'inventaire des mosaïques de la Gaule a été entrepris, en même temps que celui des mosaïques africaines, sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. G. LAFAYE a publié le Catalogue des mosaïques de la Narbonnaise et de l'Aquitaine (701 numéros), accompagné d'un atlas où sont représentées trente et une mosaïques, dont cinq en couleur³. M. Ad. BLANCHET a publié celui des mosaïques de la Lugdunaise, de la Belgique et de la Germanie (du n° 702 au n° 1674)⁴. Chacun des deux fascicules

1. E. Albertini, *les Étrangers résidant en Espagne à l'époque romaine*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

2. Commandant Em. Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule romaine* (collection des *Documents inédits de l'Histoire de France*), t. III et IV. Paris, Impr. nationale, 1911 et 1912.

3. G. Lafaye, *Inventaire des mosaïques de la Gaule*. T. I : *Narbonnaise et Aquitaine*. Paris, E. Leroux, 1909.

4. Ad. Blanchet, *Inventaire des mosaïques de la Gaule*. T. II : *Lugdunaise, Belgique et Germanie*. Paris, E. Leroux, 1909.

est accompagné d'un Index détaillé qui facilite grandement les recherches. L'Inventaire des mosaïques de la Gaule complète fort heureusement le *Corpus* des bas-reliefs et statues de M. le commandant Espérandieu.

Le volume où M. Ad. BLANCHET a réuni de nombreuses études de numismatique¹ intéresse tout spécialement les antiquités gallo-romaines. Nous citerons, par exemple, les articles consacrés aux monnaies celtiques de l'Europe centrale, à l'influence de l'art grec dans le nord de la Gaule Belgique, au *Congiarium* de César et aux monnaies signées Palikanus, aux types monétaires gaulois imités de types romains, à une émission de monnaies en Gaule sous Gallien vers 262 ap. J.-C., au monnayage de l'empire romain après Théodose I^{er}.

M. GUÉNIN, qui poursuit depuis quelques années d'intéressantes recherches sur les antiquités préhistoriques et gauloises de la Bretagne, a récemment publié un opuscule sur la *Déesse gallo-romaine des eaux*². Dans cet opuscule, où il passe en revue de très nombreux documents, en particulier diverses séries de figurines en terre cuite qui paraissent représenter la Vénus gréco-romaine, M. Guénin expose l'idée que le type de Vénus a été emprunté à l'imagerie religieuse de la Grèce et de Rome pour personnifier la déesse gauloise des sources et des eaux courantes. Mais une telle déesse a-t-elle jamais existé? Chaque source, chaque cours d'eau a eu son génie protecteur, sa divinité locale, *Sequana*, *Icaunis*, *Nemausus*, *Divona*, etc. Mais la religion gauloise, même gallo-romaine, ne semble pas avoir connu une déesse générale des sources et des eaux courantes. L'opuscule de M. Guénin a du moins l'avantage de grouper un grand nombre de documents auparavant très dispersés.

Les études de détail, les comptes-rendus d'exploration et de découvertes locales se sont multipliés pour la Gaule comme pour l'Afrique. M. M. CLERC a publié, dans les *Annales de la Faculté des lettres d'Aix*, une copieuse et intéressante monographie d'*Aquae Sextiae*³. M. l'abbé J. SAUTEL, avant d'entreprendre dans le théâtre romain de Vaison les fouilles heureuses de 1912, a donné de ce monument une description aussi exacte et aussi scientifique que possible, description basée uniquement sur l'étude

1. Ad. Blanchet, *Mémoires et notes de numismatique*. Paris, E. Leroux et Feuardent, 1909.

2. C. Guénin, *la Déesse gallo-romaine des eaux*. Brest, 1910.

3. M. Clerc, *Aquae Sextiae*, dans les *Annales de la Faculté des lettres d'Aix*, t. III et IV, 1909-1910.

des lieux et sur divers sondages qu'il y a pratiqués¹. M. Eug. DUPRAT, qui s'occupe particulièrement de l'archéologie avignonnaise, a complété, dans un mémoire sur les *Mosaïques antiques d'Avignon*², les indications fournies sur ces monuments par M. G. Lafaye dans son Inventaire des mosaïques de la Narbonnaise et de l'Aquitaine; il a, d'autre part, apporté une utile contribution à l'histoire de l'antique cité d'Avennio par son étude méthodique des monnaies de cette ville³.

Lyon gallo-romain a trouvé dans M. GERMAIN DE MONTAUZAN un historien aussi dévoué que savant. Le beau volume sur les *Aqueducs antiques de Lyon*⁴, où l'érudition archéologique se double d'une incontestable compétence technique, pourra et devra servir de modèle pour toutes les recherches analogues qui seront désormais entreprises. A cette œuvre fondamentale, M. de Montauzan vient d'ajouter des études de détail sur le commerce en Gaule avant la fondation de Lyon⁵ et sur les principaux vestiges de l'antique Lugdunum⁶.

M. DUNANT a publié un *Catalogue raisonné et illustré des séries gallo-romaines du musée épigraphique de Genève*⁷. Cette publication ne fait pas double emploi avec le *Corpus inscriptionum latinarum*; elle le complète au contraire par maints détails qui ne sont pas sans utilité et par la reproduction des inscriptions les plus importantes.

M. Aug. AUDOLLENT, qui a déjà rendu tant de services à l'archéologie du pays des Arvernes, a résumé en quelques pages, aussi solides que claires, l'histoire de Clermont gallo-romain⁸. Il est à souhaiter que des monographies du même genre et de la même valeur soient consacrées aux principales cités de la Gaule romaine. M. J. DÉCHE-

1. J. Santel, *le Théâtre romain de Vaison* (extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*). Avignon, F. Seguin, 1909.

2. Eug. Duprat, *Notes d'archéologie avignonnaise. I : les Mosaïques antiques* (extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*). Avignon, F. Seguin, 1910.

3. Eug. Duprat, *les Monnaies d'Avennio* (extrait de la *Revue numismatique*). Paris, C. Rollin et Feuillard, 1910.

4. G. de Montauzan, *les Aqueducs antiques de Lyon*. Paris, E. Leroux, 1909.

5. Id., *le Mouvement commercial en Gaule avant la fondation de Lyon*, dans le *Bulletin de la Société des amis de l'Université de Lyon*. Lyon, 1910.

6. Id., *Du Forum à l'amphithéâtre de Fourrières*, dans la *Revue d'histoire de Lyon*. Lyon, 1911.

7. Dunant, *Catalogue raisonné et illustré des séries gallo-romaines du musée épigraphique de Genève*. Genève, Kundig, 1909.

8. A. Audolent, *Clermont gallo-romain*, dans les *Mélanges de la Faculté de Clermont-Ferrand*. Clermont-Ferrand, 1910.

LETTE s'est efforcé d'interpréter les figures et dessins assez énigmatiques qui se voient sur un menhir récemment découvert à Saint-Micaud, dans le département de Saône-et-Loire¹. Il croit retrouver dans ces représentations l'influence des religions orientales, qui se sont propagées en Gaule aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et tout spécialement l'influence des cultes de la Cybèle phrygienne et du Mithra persan.

Le *Bulletin* de la Société des sciences de Semur a publié en 1912 les deux rapports que j'ai établis, d'après les notes quotidiennes de M. V. Pernet, sur les fouilles d'Alesia pendant les années 1909 et 1910². Ces fouilles ont eu pour résultats, outre de nombreuses trouvailles d'objets mobiliers, de vases et de débris de vases en terre cuite, de monnaies gauloises et romaines, la découverte d'un curieux ensemble d'habitations préromaines creusées au moins en partie dans le roc. Tandis que la Société des sciences de Semur poursuit l'œuvre dont elle a pris l'initiative en 1906, M. le commandant ESPÉRANDIEU et son collaborateur M. le D^r EPERY ont commencé des recherches à l'extrémité orientale du mont Auxois; ils y ont déblayé le sanctuaire du dieu de la source qui jaillit en cet endroit, Apollo Moritasgus. M. le commandant Espérandieu a publié le compte-rendu de ces fouilles³.

Le nom d'Orléans, *Aurelianorum civitas, Aurelianensis urbs, Aurelianis*, a fait naître au moyen âge une légende d'après laquelle la ville gauloise, puis gallo-romaine de Genabum, aurait été fortifiée et embellie en 274 par l'empereur Aurélien. Cette légende, acceptée et reproduite par les historiens, ne repose sur aucun texte, sur aucun document d'aucune sorte. M. J. SOYER n'a point de peine à le démontrer⁴. Il pense que le nom de la ville vient sans doute de domaines fonciers, désignés sous le nom de *Aureliani* [*fundi*]; « le nom purement romain du quartier [où se trouvaient ces *Aureliani fundi*] se serait étendu peu à peu à toute la ville et aurait effacé l'antique appellation de l'oppidum gaulois ».

M. Maurice BESNIER a écrit une histoire très bien documentée et très précise des fouilles entreprises, à diverses époques, sur l'empla-

1. J. Déchelette, *Découverte d'un menhir orné de figures à Saint-Micaud (Saône-et-Loire)*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1911.

2. J. Toutain, *les Fouilles d'Alesia en 1909 et en 1910*, dans le *Bulletin de la Société des sciences de Semur*, 1912.

3. Commandant E. Espérandieu, *les Fouilles de la croix saint Charles au mont Auxois*. Le Havre, 1910.

4. J. Soyer, *la Légende de la fondation d'Orléans par l'empereur Aurélien*. Orléans, 1911.

cement de la capitale des Viducasses, au village de Vieux¹. Son travail est divisé en plusieurs parties : 1° topographie de Vieux ; 2° les fouilles de Foucault (qui fut intendant à Caen dans les dernières années du xviii^e siècle) ; 3° les fouilles des Antiquaires de Normandie (1839-1841, 1852-1854, 1859-1864). Voici la conclusion de cette savante étude : « Les recherches que l'on a faites à Vieux depuis deux cents ans ont été trop intermittentes, trop dispersées et le plus souvent même trop vite abandonnées pour que l'on puisse préciser davantage la topographie de la cité disparue. Il est peu probable que l'on se risque jamais à les reprendre plus complètement ; les frais énormes qu'entraînerait l'expropriation de tout le village seraient hors de proportion avec l'intérêt éventuel de l'entreprise. Contentons-nous d'avoir enregistré avec ordre les découvertes du passé et ne comptons, pour l'avenir, que sur d'heureux hasards. »

L'ouvrage, consacré par M. L. DE VESLY aux petits temples de la région normande², projette quelque lumière sur une catégorie nombreuse de ruines gallo-romaines. Ces *fana*, ou sanctuaires de dimensions modestes, chapelles rurales plutôt que véritables temples, attestent la diffusion dans les campagnes de la Lugdunaise occidentale de constructions religieuses d'un type moins gaulois que gréco-romain.

M. MICHON a commenté, avec son érudition et sa compétence bien connues, un vase antique d'argent découvert près d'Arras³. Il en a analysé la décoration et apprécié la valeur ; il l'a rapproché d'autres vases analogues provenant soit de la Gaule romaine, soit de l'Italie.

5° *Les Germanies*. — M. H. HUBERT, après d'Arbois de Jubainville et M. Salomon Reinach, a tenté d'expliquer les images divines et les attributs qui ornent les deux autels découverts à Sarrebourg en 1895, et sur l'un desquels se lit une dédicace au *deus Sucellus* et à Nantosuelta, sa parèdre⁴. Son commentaire, précis, minutieux, fondé sur une connaissance très étendue de la religion gallo-romaine et de la mythologie celtique, aboutit à la conclusion suivante : « Nantosuelta, parèdre du dieu au maillet, est sa digne compagne,

1. M. Besnier, *Histoire des fouilles de Vieux*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1910.

2. L. de Vesly, *les Fana ou petits temples de la région normande*. Rouen, Lecerf, 1909.

3. E. Michon, *Vase antique d'argent trouvé près d'Arras*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1910.

4. H. Hubert, *Nantosuelta, déesse à la ruche*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

et elle porte une ruche où s'élabore le miel du meth. » D'après M. Hubert, en outre, le dieu au maillet, ou plus exactement au barillet, est un dieu de la bière, boisson rituelle dont les libations tenaient une grande place dans les cérémonies religieuses des Celtes.

On sait le nombre et l'importance des monuments connus sous le nom de *Colonnes au géant*. M. L. HALKIN, professeur à l'Université de Liège, a raconté l'histoire de la découverte d'un piédestal de colonne au géant trouvé à Mayence probablement au début du XVIII^e siècle, aujourd'hui disparu, mais connu par des descriptions et par deux reproductions figurées : une gravure de Haurisius et un dessin de Schaunat¹. Comme d'autres socles de la même catégorie, ce piédestal porte une dédicace à Jupiter Optimus Maximus et à Juno Regina.

Fustel de Coulanges a démontré que les invasions barbares du V^e siècle de l'ère chrétienne n'ont pas amené en Gaule, comme on l'a cru longtemps, un nombre considérable d'immigrants germaniques. M. Ch. DUBOIS a judicieusement précisé quelques points importants de cette thèse générale. Il a montré, d'après maints passages de l'historien Ammien Marcellin, qu'à une époque de peu antérieure aux invasions la très grande majorité des populations germaniques menaient une vie sédentaire et non nomade; et, d'autre part, dans l'ouvrage du même historien, le monde barbare n'apparaît pas comme très peuplé. Les invasions ont été exécutées par des bandes relativement peu nombreuses².

6° *La Bretagne romaine*. — La Bretagne romaine a été étudiée dans une œuvre d'ensemble, le livre de M. F. SAGOT³. Ce travail, complet, consciencieux, conduit d'un bout à l'autre d'après les règles de la saine méthode historique, embrasse l'histoire de la Bretagne pendant quatre siècles et demi, depuis César jusqu'au règne d'Honorius. Le livre de M. Sagot est divisé en quatre parties : 1° La conquête romaine (de César au départ d'Agricola en 84 ap. J.-C.); 2° La Bretagne aux II^e et III^e siècles (du départ d'Agricola aux révoltes de Carausius et d'Allectus); 3° La Bretagne au IV^e siècle (de la défaite d'Allectus en 296 à l'évacuation définitive de l'île par les Romains en 408-409); 4° La vie économique et sociale. Le tableau de l'administration provinciale, de l'occupation militaire, du

1. L. Halkin, *Un piédestal de colonne au géant originaire de Mayence*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

2. Ch. Dubois, *Observations sur l'état et le nombre des populations germaniques dans la seconde moitié du IV^e siècle, d'après Ammien Marcellin*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

3. F. Sagot, *la Bretagne romaine*. Paris, Fontemoing et C^{ie}, 1911.

régime municipal est annexé à la seconde partie, où est racontée l'histoire de la Bretagne romaine aux II^e et III^e siècles. Peut-être eût-il été plus logique et d'une composition plus serrée de grouper en une seule et même partie l'organisation administrative d'une part, la vie économique et sociale d'autre part. Mais ce n'est là qu'une réserve de détail. M. F. Sagot a écrit un ouvrage sérieux, où les affirmations et les descriptions sont toujours fondées sur des documents antiques, connus avec précision, interprétés et commentés avec prudence. Pour la première fois, l'histoire de la Bretagne romaine a été ici écrite dans toute son ampleur; même en Angleterre il n'existe actuellement aucun livre analogue. Les conclusions de M. F. Sagot sont d'autant plus probantes qu'elles se dégagent d'une enquête documentaire, qui n'a laissé de côté aucune des formes de la vie collective et de la vie individuelle : « Placée aux bornes du monde civilisé, la Bretagne était pauvre, peu peuplée et très en retard sur la Gaule, lorsque vinrent les Romains. Telle elle était encore, malgré d'importants progrès, quand ils l'abandonnèrent. Si superficielle, si incomplète qu'elle apparaisse, la romanisation de l'île celtique n'en constitue pas moins l'un des plus beaux témoignages de la force d'expansion et du génie colonisateur des conquérants. »

C'est l'histoire exclusivement militaire de la Bretagne romaine que M. L. LEROUX a exposée dans son livre : *l'Armée romaine de Bretagne*¹. Il a écrit d'abord l'histoire de la conquête; puis il a traité de chacune des unités militaires, légions, ailes, cohortes, détachements, qui ont contribué à l'occupation et à la défense de l'île. On regrette que l'ouvrage, intéressant d'ailleurs et solide, ait un aspect fragmenté et se borne, principalement dans la seconde partie, à une série de notices spéciales. L'absence de toute introduction et de toute conclusion générale contribue à accentuer encore cette impression.

² *Les provinces alpestres et danubiennes.* — Il est assez difficile de mesurer l'influence que la conquête et la civilisation romaine ont pu exercer sur les populations des vallées alpestres situées au nord de l'Italie. C'est l'exploration des nécropoles qui fournit en cette matière les renseignements les plus précis. M. D. VIOLLIER vient de le montrer fort clairement, en exposant les résultats des fouilles effectuées près de Giubiasco (canton suisse du Tessin) dans une nécropole dont les tombes s'échelonnent depuis le VI^e siècle av. J.-C. jusqu'au II^e siècle de notre ère². Il a pu ainsi déterminer les

1. L. Le Roux, *l'Armée romaine de Bretagne*, Paris, H. Champion, 1911.

2. D. Viollier, *Giubiasco, une nécropole contemporaine de la conquête romaine*, dans les *Mélanges Cagnat*, Paris, E. Leroux, 1912.

modifications qui se sont introduites progressivement dans les coutumes funéraires de cette région. Parmi les objets recueillis dans les tombes de Giubiasco, il convient de signaler spécialement plusieurs casques en bronze, dont M. D. Viollier a fait une étude fort intéressante.

C'est un très bel ouvrage à tous égards que MM. HÉBRARD, ancien pensionnaire de la villa Médicis, et J. ZEILLER, ancien membre de l'École française de Rome, ont consacré à Spalato¹. Il peut soutenir dignement la comparaison avec les volumes analogues de MM. Laloux et Monceaux sur Olympie, Lechat et Defrasse sur Épidaure, Collignon et Pontremoli sur Pergame. Cette collaboration entre artistes et historiens ne peut être que d'un très grand profit pour les uns et pour les autres. Présentée aux lecteurs par une brillante préface de M. Ch. Diehl, complétée par un appendice où M. Gustave Jéquier décrit et commente deux sphinx égyptiens trouvés à Spalato, l'œuvre de MM. Hébrard et Zeiller consiste essentiellement dans la description et la reconstitution du palais de Dioclétien. La situation et l'aspect général de ce palais; l'enceinte fortifiée qui l'entourait; les dépendances de l'enceinte; le plan général du palais; les monuments dont il se composait, mausolée de Dioclétien, temple de Jupiter, appartements impériaux; la nature et la provenance des matériaux avec lesquels ces édifices avaient été construits; la décoration du palais; la place de ce palais dans l'histoire de l'art; enfin les vicissitudes de cet ensemble monumental: ces divers sujets sont étudiés par M. J. Zeiller avec une érudition très sûre, un réel et vigoureux talent d'exposition. A ce texte M. Hébrard a joint dix-sept belles planches hors texte, dont six doubles, deux triples et une quadruple. Les dernières lignes du livre résument bien le caractère et l'histoire du palais de Dioclétien: « Palais créé pour un seul homme, prince lassé du pouvoir, il devient une ville, refuge des habitants d'une ville plus grande encore. Sanctuaire de la divinité impériale, ses murailles abritent aujourd'hui une cathédrale. Résidence d'un empereur ennemi du christianisme, il apparaît dans l'histoire de l'art comme un précurseur de la première architecture chrétienne, l'architecture byzantine. Demeure d'un César romain de race illyrienne, une cité slave de race, mais italienne de culture, lui succède, comme si ces lieux restaient privilégiés pour la fusion des populations balkaniques avec l'esprit latin, fusion qu'avait personnifiée, avec un particulier relief, ce restaurateur à demi oriental de la puissance

1. E. Hébrard et J. Zeiller, *Spalato, le palais de Dioclétien*, avec une préface de Ch. Diehl et un appendice de G. Jéquier. Paris, Ch. Massin, 1912.

romaine, dont le souvenir plane encore sur le port croate, dont il fut, sans l'avoir prévu, le fondateur. »

On a longtemps cru que le nom de la ville de Spalato dérivait du nom même du palais de Dioclétien, *παλάτιον*, *palatium*. M. Zeiller démontre que c'est là une erreur. Le nom de Spalato vient du nom Aspalathos, porté par un village voisin de la côte de Salone, qui a préexisté au palais de Dioclétien sur l'emplacement de la ville actuelle de Spalato, et qui ne disparut pas lors de la construction de ce palais¹.

A l'extrémité orientale des provinces danubiennes, M. DUMITRESCU recueille les moindres indices relatifs à la colonie Romula de Dacie. Il retient non seulement les documents archéologiques, mais encore les traditions locales et les légendes plus ou moins anciennes, entre autres celles des tombeaux des vampires de Potopin, de la cour de l'empereur Ler, ainsi que le mythe du Seigneur de Rosée. Pour lui, les *Tombeaux des vampires* sont des sépultures antiques, et l'empereur *Ler* n'est autre que Galère, dont l'historien Sextus Aurelius Victor affirme qu'il était né précisément à Romula².

8° *Les provinces grecques*. — A peine la seconde guerre punique était-elle terminée par la victoire de Zama et la paix de l'an 202, que le sénat romain engageait la lutte contre le roi de Macédoine, Philippe, dont l'activité et l'ambition lui paraissaient redoutables pour la politique romaine en Grèce et en Orient. Avant que le conflit devint tout à fait inévitable, pendant l'hiver de 198-197 av. J.-C., le général romain T. Quinctius Flamininus et Philippe de Macédoine se rencontrèrent près de la petite ville de Nicée, sur le rivage du golfe Maliaque, entre la Béotie et la Thessalie. M. L. Homo a fait de ces conférences de Nicée un récit détaillé et un commentaire pénétrant³. Il a fort bien montré que l'accord était impossible entre les deux parties, puisque la condition *sine qua non* de la paix, posée par Rome et ses alliés grecs, était l'évacuation totale de la Grèce par les Macédoniens, évacuation à laquelle Philippe ne pouvait consentir, au moins avant d'avoir tenté le sort des armes.

Devenue prépondérante dans toute la Méditerranée orientale, à la suite de ses victoires sur les rois de Macédoine et de Syrie, Rome intervint fréquemment dans la vie des cités grecques. C'est ainsi qu'en l'an 166 av. J.-C. le sénat romain, à la demande de Démétrios

1. J. Zeiller, *Sur l'origine de Spalato*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

2. Al.-T. Dumitrescu, *Relation sur les ruines de la colonie Romula de Dacie*. Bucarest, 1910.

3. L. Homo, *les Conférences de Nicée et la diplomatie romaine en Grèce* (hiver 198-197 av. J.-C.), dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

de Rhénée, promulgua un décret ordonnant, malgré les Déliens, le maintien et le libre exercice du culte de Sérapis à Délos. Une copie de ce sénatus-consulte traduit en grec a été retrouvée en 1911 à Délos. M. Ed. Cuq a expliqué et commenté ce monument épigraphique très important à la fois au point de vue grammatical, historique et politique¹.

C'est de même par une inscription que nous connaissons un traité conclu entre Rome et Cnide, peut-être en l'an 47 av. J.-C. Comme le sénatus-consulte de Délos, ce traité fut d'abord rédigé en latin, puis traduit en grec. Le texte qu'a publié M. JARDÉ² se compose de deux fragments, trop incomplets et trop mutilés pour qu'on puisse faire d'utiles remarques sur la forme et le fond du document. Mais le préambule donne entre autres noms celui de Cn. Domitius, Cn. f. Menenia tribu Calvinus, qui fut un contemporain et un partisan de César. Or, d'après Plutarque, César donna la liberté aux Cnidiens. Et M. Jardé conclut : « Notre traité ne serait-il pas un acte officiel confirmant les mesures prises par César ? Cnide n'aurait pas seulement reçu de lui à titre gracieux et révocable des privilèges comme la liberté et l'exemption d'impôts, elle aurait obtenu la garantie de ses droits par un traité engageant les deux parties contractantes. Elle n'est pas simplement une *civitas libera et immunis*, mais une *civitas foederata*. »

En 1896, les Autrichiens ont entrepris sur l'emplacement d'Éphèse d'importantes fouilles, dont la direction a été confiée à M. Bendorff. M. G. LAFAYE a exposé, dans une conférence faite au musée Guimet, les résultats de ces fouilles de 1896 à 1904³. Les monuments découverts datent de l'époque romaine; les principaux sont : un gymnase, construit sans doute au temps de Domitien, et dans lequel a été découverte la statue de bronze d'un athlète; un portique décoré d'un triple rang de colonnes; le théâtre; une bibliothèque publique avec une salle de conférences.

Dans le *Florilegium de Vogué*, M. Ad. BLANCHET s'est occupé d'une monnaie de Sinope, au type d'Alexandre Sévère, frappée en 223-224 ap. J.-C.⁴. Au revers de cette monnaie on voit, auprès d'un

1. Ed. Cuq, *le Sénatus-consulte de Délos de l'an 166 avant notre ère*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Paris, Impr. nationale, libr. Klincksieck, 1912.

2. A. Jardé, *Un traité entre Cnide et Rome*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

3. G. Lafaye, *Éphèse romaine, les fouilles de 1896 à 1904*. Paris, E. Leroux, 1909.

4. Ad. Blanchet, *la Jambe humaine de Sinope*, dans le *Florilegium M. de Vogué*. Paris Impr. nationale, 1909.

autel allumé, une jambe humaine surmontée d'une tête de taureau. M. Ad. Blanchet pense que cette représentation énigmatique se rattache peut-être au culte et au mythe de Dionysos.

Le tome III des *Studia Pontica* de M. F. CUMONT renferme de nombreuses inscriptions grecques et latines de l'époque impériale, recueillies dans le Pont et l'Arménie¹.

9° *Les provinces orientales*. — M. V. CHAPOT a écrit, en vingt-cinq pages, une histoire concise et substantielle des rapports de Cypré avec les Romains, de l'organisation administrative de l'île, de ses destinées sous l'empire, de sa prospérité économique². Il a fait le meilleur usage des rares documents que nous possédons aujourd'hui sur le sujet.

Après Ph. Berger, MM. R. Cagnat et Ch. Dubois, M. CLERMONT-GANNEAU s'est efforcé d'expliquer l'inscription de Pouzzoles où se lit le vocable Ἀρεπτήνος ou Σαρεπτήνος. Il discute les interprétations proposées avant lui et met en lumière l'intérêt de ce document épigraphique³.

Renan a signalé jadis de nombreuses inscriptions, très abrégées et restées longtemps énigmatiques, qui se lisent sur des rochers du Liban. Grâce à un texte non abrégé, MM. L. JALABERT et R. MOUTERDE ont pu démontrer qu'il s'agit dans ces inscriptions d'une *definitio silvarum*, « ayant pour but de distinguer (dans les forêts du Liban) ce qui était monopolisé au profit de l'État de ce qui restait l'objet de jouissance privée ». Les chiffres que renferment ces documents indiquaient peut-être le nombre des arbres réservés à l'exploitation impériale⁴.

Les mêmes savants, à propos d'un milliaire au nom de Septime-Sévère trouvé en Syrie, qu'ils comparent avec d'autres milliaires provenant les uns des environs de Sidon, les autres de la Palmyrène, fixent à l'année 198 le dédoublement de la province de Syrie en Syria Coele et Syria Phœnice⁵.

Nul, parmi les savants français, n'était plus compétent ni mieux qualifié que M. P. JOUGUET pour décrire et expliquer les institutions et la vie municipales dans l'Égypte romaine. L'ouvrage qu'il a con-

1. F. Cumont, *Studia Pontica*. T. III : *Recueil des inscriptions grecques et latines du Pont et de l'Arménie*. Bruxelles, 1911.

2. V. Chapot, *les Romains et Cypré*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

3. Clermont-Ganneau, *De Tyr à Pouzzoles*, dans le *Florilegium M. de Vogué*. Paris, Impr. nationale, 1909.

4. L. Jalabert et R. Mouterde, *les Réserves forestières impériales dans le Liban*, dans les *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. IV (1910).

5. Id., *la Formation de la province de Syria Phœnice*, dans *ibid.*

sacré à ce sujet difficile et délicat autant que neuf fait le plus grand honneur à la science française¹. Il atteste chez son auteur, en même temps qu'une connaissance minutieuse et une intelligence pénétrante des documents, une méthode rigoureuse, un sens historique remarquable, un rare talent de composition et d'exposition. M. P. Jouguet a compris que l'époque ptolémaïque devait être considérée comme la transition entre le temps des Pharaons et la période de l'empire romain, et qu'il fallait, pour bien comprendre l'histoire municipale de l'Égypte romaine, retracer d'abord ce qu'avait été la vie municipale dans la vallée du Nil sous la dynastie des Lagides. Et d'autre part, de toutes les provinces romaines, l'Égypte est assurément celle où la cité, *πόλις*, *civitas*, était le plus rare et le moins profondément enracinée dans le passé. Il n'y avait pas, dans l'Égypte des Pharaons, d'institutions municipales. Tous les fonctionnaires dépendaient de l'administration centrale. Les Grecs eux-mêmes ne purent ni ne voulurent bouleverser des traditions qui remontaient à plusieurs milliers d'années. Ce fut sous l'empire romain seulement que peu à peu une vie municipale, vraiment digne de ce nom, commença à se développer sur les bords du Nil. Mais, comme le remarque très justement M. P. Jouguet, malgré les ressemblances générales que les institutions municipales de l'Égypte présentent avec celles des autres provinces romaines, elles gardent cependant une originalité singulière ; car l'Égypte possède un cadre administratif et social dont on ne trouve l'équivalent nulle part, le nome. La vie municipale est envisagée par M. P. Jouguet dans les cités d'origine grecque, dans les villages et dans la métropole de chaque nome ; les organes les plus importants en sont examinés et décrits au point de vue hiérarchique, administratif et financier. Chacun des problèmes de détail que comporte le vaste sujet traité par M. P. Jouguet a été étudié avec conscience, résolu avec perspicacité et sagesse.

Outre ce beau livre, M. P. JOUGUET a publié toute une collection de papyrus découverts à Théadelphie, parmi lesquels il en est qui peuvent passer, suivant l'expression de l'auteur, pour des *Papyri ad res Romanas pertinentes*. De ceux-là, trois ont été spécialement commentés par M. P. Jouguet² ; le premier est le reçu du salaire des journées d'ouvrier qu'un village doit fournir dans les boulangeries de Memphis ; le second est un ordre de verser un certain nombre de mesures de froment aux sitologues de Théadelphie ; le

1. P. Jouguet, *la Vie municipale dans l'Égypte romaine*. Paris, Fontemoing et C^{ie}, 1911.

2. P. Jouguet, *Supplément aux papyrus de Théadelphie*, dans les *Mélanges Cagnat*. Paris, E. Leroux, 1912.

troisième est une requête adressée à un *praepositus pagi* par un certain Sakaon contre plusieurs personnages qui ont voulu lui prendre une partie de ses terres. Les trois documents datent du premier quart du IV^e siècle de l'ère chrétienne.

Il est probable que les querelles et les procès entre propriétaires voisins n'étaient pas rares dans l'Égypte romaine. M. B. HAUS-SOULLIER¹ a, en effet, publié et interprété la requête d'un vétéran qui, ayant reçu une terre en Égypte, accuse un autre vétéran de s'être livré à des violences pour l'empêcher d'aménager sa propriété nouvelle. Cette requête, trouvée sur un papyrus, est de l'époque où Q. Maecius Laetus était préfet d'Égypte, c'est-à-dire de 201-202 ap. J.-C.

J. TOUTAIN.

HISTOIRE DE FRANCE.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE.

Le second volume de la *Correspondance inédite de Napoléon I^{er}*², publiée par le lieutenant-colonel Ernest PICARD et M. Louis TUETÉY, comprend 1,562 pièces datées de 1808 et 1809. Ce sont des décisions individuelles et surtout des ordres de formation et de mouvement des corps de troupe adressés le plus souvent à Dejean, Clarke ou Berthier. Le tout est extrait des archives de la Guerre. Ces documents seront indispensables pour l'histoire de la préparation des campagnes d'Espagne et d'Autriche. Quelques-uns méritent d'être signalés comme intéressant l'histoire politique et diplomatique. De ce nombre sont les instructions à Bessières (9 juin 1808), le questionnaire à Villoutreys sur l'affaire de Baylen (23 août 1808), un refus du passeport demandé par Talleyrand pour son ami, le banquier anglais Boyd (24 octobre 1808), l'ordre d'arrestation de Stein (16 décembre 1808), etc. La publication est faite avec beaucoup de soin et de méthode.

L'excellent ouvrage de M. DE LANZAC DE LABORIE, *Paris sous Napoléon*³, continue avec une parfaite régularité. Le tome VIII

1. B. Haussoullier, *Requête d'un vétéran*, dans le *Florilegium M. de Vogué*. Paris, Impr. nationale, 1909.

2. Ernest Picard et Louis Tuetéy, *Correspondance inédite de Napoléon I^{er}*. T. II : 1808-1809. Paris, Charles-Lavauzelle, 1912, in-8°, 856 p.

3. L. de Lanzac de Laborie, *Paris sous Napoléon*. T. VIII : *Spectacles et musées*. Paris, Plon, 1913, in-8°, iv-454 p.

est consacré aux théâtres (sauf le Théâtre français étudié dans le volume précédent) et aux musées. Comme précédemment, le récit demeure aussi attachant que nourri, avec une multitude de curieuses trouvailles. Le chapitre sur les pièces de circonstance est plein d'intérêt pour l'histoire politique. De même sur Alexandre Lenoir et sa collection de tombeaux célèbres, sur David, sur Denon et ses rapports avec les artistes, sur le véritable pillage que Napoléon fit des peintures du Louvre pour meubler les châteaux de la Couronne, il y a dans ce livre une multitude de faits et de textes nouveaux, pleins d'intérêt, d'imprévu et souvent de drôlerie.

M. J. Holland Rose réunit en volume les leçons qu'il a faites en mars 1912 à Boston sur la *Personnalité de Napoléon*¹. Ces huit articles examinent successivement l'homme, le jacobin, le guerrier, le législateur, l'empereur, le penseur, le maître du monde (*world ruler*), l'exilé. Sous l'apparence d'une étude psychologique, c'est une revue générale de l'histoire du premier Empire, destinée à un public cultivé, mais à qui les faits les plus essentiels sont seuls connus. Ces leçons sont agréables, bien étudiées et très élégamment écrites. A vrai dire, les lecteurs des précédents ouvrages de M. Rose n'apprendront ici rien de bien nouveau ni sur Napoléon, ni sur l'opinion que l'auteur a de lui. Notons seulement qu'au chapitre VII (le maître du monde) M. Rose, à la suite des travaux récemment publiés en France, donne dans l'appréciation générale de la politique napoléonienne plus d'importance à l'idée romaine de domination dans la Méditerranée et en Italie. Selon lui, Napoléon avait, vers 1802, les plus grandes chances d'établir, pour un long temps, la suprématie de la France, *même sur mer*. Il fallait seulement savoir attendre et ne pas pousser l'Angleterre au renouvellement de la guerre en reprenant tout de suite les projets de conquête en Égypte et dans l'Inde. Il semble bien que plus on explorera les archives et plus ce jugement paraîtra juste.

Le tome I^{er} de la *Police secrète du premier Empire*, publié par M. d'HAUTERIVE en 1908, s'arrêtait au mois de juillet 1805. Le tome II² nous mène jusqu'au 30 septembre 1806. C'est un recueil de premier ordre, véritable mine de renseignements de toute espèce. Les bulletins fournis quotidiennement par Fouché à l'Empereur le renseignaient, très brièvement, mais avec une précision et un ordre

1. J. Holland Rose, *The personality of Napoleon*. London, Bell, 1912, in-8°, 307 p.

2. Ernest d'Hauterive, *la Police secrète du premier Empire, bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur*. T. II : 1805-1806. Paris, Perrin, 1913, in-8°, 626 p.; prix : 15 fr.

merveilleux, sur tout ce qui se passait dans l'Empire, depuis les conversations les plus secrètes des diplomates ou des conspirateurs jusqu'aux rixes d'ivrognes et au nombre des chiens enragés. On ne peut naturellement résumer un recueil pareil. Signalons seulement, pour donner une idée de son importance, qu'il reproduit ou analyse 1,580 documents et que la table des noms de personnes contient environ 7,000 noms, dont beaucoup intéressent l'histoire générale, intérieure ou extérieure, du premier Empire. On trouvera, par exemple, neuf documents concernant M^{me} de Staël, dix sur les princes d'Orléans, seize sur d'Avary, vingt-trois sur Louis XVIII, quarante-trois sur Lord Yarmouth. M. d'Hauterive a ajouté à ce volume une table des noms géographiques qui ne figurait pas au tome I^{er} et qui achève de rendre aisément maniable ce précieux instrument de travail.

L'idée qu'a eue M. le lieutenant-colonel Ernest PICARD de réunir en un recueil unique tous les *Précéptes et jugements de Napoléon*¹, sur les questions militaires et les principaux hommes de guerre de tous les temps, est une idée heureuse. La deuxième partie du recueil (les guerres) ne contient guère que des renvois très sommaires aux récits de la captivité; la première (précéptes sur l'art de la guerre) est très complète; la troisième (les hommes) présente beaucoup de lacunes. Pourquoi, sur Malet par exemple, ne pas citer la lettre du 13 juin 1808 à Dubois, ni celle du 17 à Fouché? Pourquoi, à côté des jugements sévères sur Baraguey d'Hilliers, négliger celui du 30 prairial an VI (n° 2690)? Pourquoi ne pas citer la lettre du 30 pluviôse an V au Directoire, sur Augereau? Pourquoi une simple allusion, en note, aux lettres à Berthier sur Bernadotte, après Iéna? Pourquoi ne trouve-t-on rien sur Landrieux, qui eut dans l'affaire des Pâques véronaises le rôle important que l'on sait? On pourrait multiplier ces exemples. Mais si tels jugements sont laissés de côté, tels autres reproduits quoique insignifiants (François I^{er}, Liger-Belair, Macors, Teste, etc.), c'est apparemment pour un motif précis que l'auteur devrait indiquer. Il n'en fait rien, et cela déconcerte.

Le tome VI de la *Correspondance du comte de La Forest*, ambassadeur en Espagne, que publie M. DE GRANDMAISON², se rap-

1. *Précéptes et jugements de Napoléon*, recueillis et classés par le lieutenant-colonel Ernest Picard. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-8°, xx-597 p.; prix : 10 fr.

2. *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par M. Geoffroy de Grandmaison. T. VI : *Janvier-août 1812*. Paris, Alph. Picard, 1912, in-8°, 403 p.; prix : 8 fr.

porte aux sept premiers mois de 1812, depuis la prise de Valence par Suchet jusqu'au lendemain de la défaite de Marmont aux Arapiles, qui amène l'évacuation de Madrid par le roi Joseph. Le volume est divisé en deux parties. Dans la première, « l'attaque de Wellington », qui s'arrête à la prise de Badajoz par les Anglais (début d'avril), la correspondance de l'ambassadeur est remplie des plaintes de Joseph, mécontent parce que Napoléon le soutient mal, empêche les Français de passer au service espagnol, confisque des domaines de la Couronne et annexe pratiquement la Catalogne, divisée en départements par décret du 26 janvier. Le trésor est vide et la misère règne à Madrid. Tous les efforts de La Forest pour calmer le roi et faire patienter son entourage échouent. Le 15 et le 16 mars, en prévision de la campagne de Russie, Napoléon abandonne l'Espagne à elle-même et invite Joseph à négocier avec les Cortès de Cadix, en même temps qu'il lui confie le commandement suprême. C'est la deuxième partie du livre : « Joseph général en chef. » Au point de vue politique, cette période n'est pas heureuse. Bien qu'il se montre très espagnol dans ses confidences à La Forest, le roi ne parvient que lentement et avec beaucoup de peine à grouper un parti constitutionnel josphiste en vue de la convocation des Cortès. Les querelles avec les maréchaux, la défiance qu'ils inspirent presque tous au souverain entravent la réussite de ces négociations. Les insuccès de l'armée de Portugal font le reste. Après la défaite de Marmont, Soult propose secrètement à Joseph de laisser les Anglais envahir la France, de se retirer auprès de lui en Andalousie, d'y traiter avec les Cortès et d'attendre les événements. Mais Joseph estime que ce serait « passer le Rubicon » et refuse. Bientôt, du reste, il doit abandonner sa capitale et se réfugier derrière le Tage. L'ambassadeur l'accompagne et cesse de correspondre à Paris jusqu'au 31 août, date de l'arrivée à Valence. On a déjà signalé ici l'intérêt primordial de cette publication et le soin avec lequel elle est conduite¹. D'excellentes tables aident à trouver aisément ce que l'on cherche. Quelques noms propres sont mal orthographiés (Lavallette et Faipoult, par exemple).

M. BARTHETY a fait imprimer, en l'intitulant *le Maréchal Bernadotte et les souvenirs palois*², une communication au congrès de l'Union historique du sud-ouest, qui rectifie et complète, au moyen de recherches faites sur place, les indications données sur la jeunesse de Bernadotte par le livre récent du lieutenant-colonel Klæber.

1. *Rev. histor.*, t. XCII, p. 112; C, p. 354; CII, p. 131; CV, p. 142.

7. Hilarion Barthety, *le Maréchal Bernadotte et les souvenirs palois*. Paris, Champion, 1912, in-8°, 31 p.

M. le capitaine BLAISON nous donne un bon modèle de monographie historique locale, écrite d'après les meilleures sources, dans sa brochure sur le *Premier siège de Belfort et le commandant Legrand*¹. Ce « premier siège » est celui de 1814, et le commandant Legrand est un obscur officier, sans passé notable et sans avenir, mais intrépide et énergique; il ne rendit la place qu'au lendemain de l'abdication de Napoléon, après l'avoir défendue pendant trois mois et demi, concurremment avec le colonel Kail, un vieux guerrier lorrain qui marchait avec des béquilles. Sa ténacité méritait d'être rappelée. Mais pourquoi l'auteur qualifie-t-il Legrand de « défenseur alsacien », puisqu'il était né en Picardie?

Un autre officier, le capitaine BORREY, s'occupe aussi de l'invasion autrichienne, mais c'est la *Franche-Comté en 1814*² qu'il étudie dans sa thèse de doctorat ès lettres. Bien documenté, après des recherches consciencieuses dans les archives publiques et privées et dans les bibliothèques, solidement composé, rédigé toutefois avec quelque négligence, ce livre est neuf et sera utile dans toutes ses parties, sauf un chapitre (sur le projet autrichien d'annexer la Comté à l'Empire), dont l'auteur signale lui-même l'insuffisance et qu'il aurait peut-être mieux valu supprimer. Sans être tout à fait ce qu'annonce la préface, une « étude militaire, politique et sociale », la thèse de M. Borrey donne, à côté d'un bon récit des opérations et notamment de la manœuvre d'Augereau, des indications précises et intéressantes sur l'esprit public, assez mauvais au début de l'invasion, mais qui se modifia entièrement, par suite de la présence de l'ennemi : il aurait suffi d'un homme énergique pour provoquer un soulèvement général.

Une autre étude importante sur l'histoire de l'opinion publique sous l'Empire nous est fournie encore par le capitaine BORREY dans sa thèse complémentaire qui, sous le titre *L'Esprit public chez les prêtres franc-comtois pendant la crise 1813-1815*³, contient une soixantaine de documents, dont cinquante inédits, sur le rôle du clergé patriote et du clergé royaliste. On y voit l'archevêque Le Coz faire tous ses efforts pour maintenir l'ordre, empêcher la désertion et soutenir le gouvernement. Il félicite même dans un mandement un curé qui a mené ses paroissiens au combat contre

1. Louis Blaison, *Un défenseur alsacien en 1814. Le premier siège de Belfort et le commandant Legrand*. Paris, Chapelot, 1912, 202 p. (avec plans).

2. Capitaine Francis Borrey, *la Franche-Comté en 1814*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8°, xx-311 p.; prix : 7 fr. 50.

3. Capitaine Francis Borrey, *L'Esprit public chez les prêtres francs-comtois pendant la crise de 1813 à 1815*. Paris, Leroux, 1912, in-8°, 191 p.

l'ennemi. On retrouve dans ces pièces, bien annotées, d'autres personnages connus, notamment les ex-abbés Lafon et Lemare, acteurs secondaires de la fameuse conspiration « républicaine » de 1812.

M. l'intendant GIGON, qui vient de consacrer un travail étendu au principal artisan du complot, le *Général Malet*¹, ne s'est guère occupé de ces comparses, mais, grâce à des recherches aux archives de la Guerre, il a pu compléter la biographie du général, la rectifier sur beaucoup de points, et donner un récit critique et complet de l'équipée finale, ainsi que des premières tentatives ébauchées en 1807 et 1809. L'auteur lui-même, il est vrai, se trompe quelquefois, mais sur les à-côté du sujet. Son jugement sur Malet est équitable, quoiqu'un peu trop indulgent peut-être. Peut-on croire tout à fait au républicanisme pur et intransigeant d'un homme qui, sans être menacé en rien, et seulement pour obtenir une détention moins étroite, écrivait de pareilles protestations de dévouement à l'Empereur?

*Les Causes de la défaite de l'armée française à Waterloo*² ont été recherchées et développées bien des fois déjà. M. Paul MARTIN les étudie à son tour dans une brochure qui n'aboutit pas à des conclusions bien originales, et du reste paraît écrite d'après des ouvrages de seconde main. En conclusion, l'auteur se demande ce qui serait arrivé si l'Empereur eût vaincu le 18 juin 1815. Selon lui, Napoléon aurait offert la paix, et l'Europe l'aurait acceptée, surtout à cause de l'Angleterre, « engagée à son insu dans la coalition ». Cette affirmation fera sourire, sans doute. L'auteur ne s'est pas soucié de la justifier par des textes.

M. Édouard GACHOT, historiographe de Masséna, donne une suite à ses précédentes études sur le duc de Rivoli dans un volume intitulé : *1809; Napoléon en Allemagne*³, qui est, malgré ce titre, un récit complet de la campagne contre l'Autriche, y compris les opérations de l'armée d'Italie et la lutte contre les insurgés du Tyrol. L'auteur a été mis, par les soins des descendants de Masséna, à même de suivre sur place l'itinéraire du maréchal et celui de Napoléon. Il a pu consulter, non seulement les livres imprimés et les archives publiques, mais encore un grand nombre de pièces appartenant à des particuliers. Un général autrichien l'a même guidé sur

1. S.-C. Gigon, *le Général Malet*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8°, 237 p. (portrait et plan).

2. Paul Martin, *Causes de la défaite de l'armée française à Waterloo*, 2^e édition augmentée. Paris, Edmond Dubois, 1912, in-8°, 72 p. (plan).

3. Ed. Gachot, *Histoire militaire de Masséna. 1809. Napoléon en Allemagne*. Paris, Plon, 1913, in-8°, 443 p. (gravures et cartes).

le champ de bataille d'Essling. Comme il dit lui-même, d'un style singulier, « ni limiter le temps des études, ni compter les dépenses d'un séjour en Allemagne nous a paru nécessaire ». Il est donc très bien informé. L'esprit de son travail est de même excellent, et les conditions un peu particulières où il l'a poursuivi n'ont pas altéré son jugement, même envers Masséna. A cet égard, le récit des débuts de la campagne, celui de l'affaire d'Ebelsberg en particulier, sont à noter. Ce qu'on regrette de ne pas trouver, c'est une composition plus claire, des vues générales qui permettent de s'orienter dans la masse des documents et des faits, en laissant au lecteur une impression moins confuse et des souvenirs plus durables; c'est aussi un style plus coulant, moins haché de petites phrases et moins tourmenté d'inversions. Au reste, comme répertoire de faits contrôlés sur place et dans le détail, comme recueil de documents nouveaux, bien illustrés de plans, cartes et gravures, ce livre rendra de bons services.

M. Jules DELHAIZE vient d'achever avec le sixième volume de son ouvrage sur *la Domination française en Belgique*¹ une œuvre de vulgarisation utile et qui mérite d'être signalée par l'esprit qui l'anime. Contrairement à beaucoup de ses devanciers, l'auteur estime que la domination française a été un grand bien pour la Belgique, que les sympathies du peuple belge pour les Français avaient survécu à la chute du premier Empire et qu'aujourd'hui encore, toutes les populations du royaume, Flamands compris, tournent les yeux vers la France comme vers une nation sœur et une protectrice naturelle. On regrettera peut-être que M. Delhaize n'ait pas cru devoir exposer simplement des faits, aussi nombreux et précis que possible, en faveur de sa thèse. Il aurait pu, de la sorte, par une démonstration plus suivie et plus rigoureuse, conduire le lecteur à formuler lui-même ces conclusions, qui, du reste, semblent rencontrer actuellement en Belgique plus de faveur que par le passé.

Le Dr Arnold CHAPLIN consacre à *la Maladie et la mort de Napoléon Ier*² une étude plus technique qu'historique, illustrée de figures anatomiques et dont la conclusion est que l'Empereur souffrait d'une ulcération chronique de l'estomac, ayant peut-être pour origine une carie dentaire et une « gengivite » anciennes. Cette affection dégénéra en un cancer à marche rapide qui détermina la

1. Jules Delhaize, *la Domination française en Belgique à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle*. T. VI : *l'Empire* (2^e partie). Bruxelles, Lebegue, 1912, in-12, 358 p.

2. Arnold Chaplin, M. D., *The illness and death of Napoleon Bonaparte*. London, Hirschfeld, 1913, in-8°, 112 p. (illustré); prix : 2 sh. 6 d.

mort par perforation de la paroi stomacale. Dans tout ce processus pathologique, l'auteur écarte comme invraisemblable l'influence du climat de Sainte-Hélène.

MM. Georges et Hubert BOURGIN publient pour la Société d'histoire contemporaine le tome I^{er} d'un recueil de textes sur *le Régime de l'industrie en France de 1814 à 1830*¹, qui comprendra trois volumes. Les documents dont il s'agit sont extraits des Archives nationales et consistent principalement en rapports de police, pièces de correspondance administrative et d'enquêtes judiciaires, procès-verbaux des Conseils royaux du commerce et des manufactures; ils sont, selon leur importance, transcrits intégralement, reproduits par extraits ou analysés en quelques lignes. Chaque affaire est classée sous un numéro d'ordre, d'après la date du premier document qui s'y rapporte, et le nom de la localité est inscrit en tête, de sorte qu'au moyen des tables qui accompagneront le dernier volume, on pourra trouver aisément ce qui se rapporte à un genre spécial de faits dans toute la France, ou ce qui s'est passé dans un endroit déterminé pendant une période donnée. L'introduction des tomes II et III dégagera les conclusions où conduit l'examen des documents. Celle du tome I^{er} indique seulement, avec une précision qui sera utile, la source où ont été pris les textes publiés. Dès à présent, on peut prévoir que ce recueil rendra des services importants pour l'étude des conflits entre patrons et ouvriers, des transformations de l'outillage, des travaux préparatoires de la législation industrielle, etc. On y trouvera même des indications précises sur l'esprit public dans les classes ouvrières, dont l'histoire politique pourra tirer profit.

*L'Histoire politique du XIX^e siècle*², de M. Paul FEYEL, doit comprendre deux volumes. Le premier, seul paru jusqu'ici, commence en 1815 et s'arrête pour la France à 1889, pour l'Allemagne à 1912, pour l'Italie à 1870, pour les autres états à 1830 ou 1848. Ce n'est pas tout à fait un manuel scolaire, car certaines questions y reçoivent un développement que les programmes de l'enseignement secondaire ne comportent pas, par exemple en ce qui concerne l'histoire des républiques américaines, le mouvement religieux ou les aspirations nationales (le pangermanisme en particulier). Mais, d'une façon générale, la disposition du récit, le style et l'illustration sont

1. *Les patrons, les ouvriers et l'État. Le Régime de l'industrie en France de 1814 à 1830*, recueil de textes publiés pour la Société d'histoire contemporaine par Georges et Hubert Bourgin. T. I : *Mai 1814-mai 1821*. Paris, Alph. Picard, 1912, in-8°, xxi-382 p.; prix : 8 fr.

2. Paul Feyel, *Histoire politique du XIX^e siècle*, t. I. Paris, Bloud, 1913, in-16, viii-579 p. (illustré).

analogues à ceux des livres écrits pour les écoles. L'auteur semble cependant avoir étudié personnellement certaines questions, et il est bien au courant des travaux récents. Son exposé est sympathique au catholicisme, mais sans partialité, et ses préférences personnelles ne se traduisent guère que par l'emploi des formules du protocole ecclésiastique pour désigner les dignitaires de l'Église. Les faits sont présentés un peu sèchement, mais d'une manière tout à fait impersonnelle et sans commentaires; l'expression des doctrines politiques ou religieuses est empruntée aux représentants mêmes de chaque opinion. C'est donc un travail louable et de bon exemple.

Le livre que M. le comte d'ANTIOCHE a consacré à *Chateaubriand, ambassadeur à Londres (1822)*¹, laisse une impression indécise sur les intentions de l'auteur. L'introduction et les dernières lignes semblent indiquer qu'il s'agit d'une étude biographique, où M. d'Antioche aurait voulu mettre en évidence la clairvoyance prophétique de Chateaubriand. En achevant la lecture de ces pages, dit-il, on gardera le souvenir « d'une pensée dont le vol a traversé les temps qui approchaient ». Soit, mais alors la personne de Chateaubriand devrait être tout à fait au premier plan, et l'on ne devrait nous donner des événements politiques qu'un récit général, tout juste assez étendu pour éclaircir ce qui est dit de l'ambassadeur, de ses sentiments, de ses idées et de ses jugements, prophétiques ou non. Au lieu de cela, M. d'Antioche commence par une analyse, détaillée et nourrie de nombreuses citations, des correspondances diplomatiques françaises échangées entre Paris et Londres depuis 1814 jusqu'en 1822. Cet exposé occupe près de la moitié du volume. Il est fait d'après les documents des Affaires étrangères, dans l'ordre strictement chronologique, ambassade après ambassade et dépêche par dépêche. Le même procédé est employé pour la période du séjour de Chateaubriand à Londres, à cela près que l'auteur dispose ici d'autres sources d'information, par exemple les *Souvenirs diplomatiques* de Marcellus, les lettres de Chateaubriand à M^{me} de Duras et surtout les *Mémoires d'outre-tombe*, de sorte que la narration est plus vivante et les textes mieux reliés entre eux. Chateaubriand rédigeait lui-même ses dépêches, et il savait donner de la couleur et de l'accent aux matières les plus arides. Ses portraits, — celui de Lord Castlereagh par exemple, — sont inimitables. Une partie de ce que M. d'Antioche publie est d'ailleurs déjà inséré dans les *Mémoires*, ce qui montre bien que Chateaubriand

1. Comte d'Antioche, *Chateaubriand, ambassadeur à Londres (1822)*, d'après ses dépêches inédites. Paris, Perrin, 1912, in-8°, 449 p.; prix : 7 fr. 50.

ne méprisait pas ses œuvres diplomatiques; mais il est vrai de dire que presque tout le reste méritait d'être sauvé de l'oubli. La publication en sera donc bien accueillie. Peut-être une édition soignée de ces quelque cinquante dépêches, avec des coupures si l'on veut, aurait-elle semblé aussi utile, pour peu que M. d'Antioche y eût joint les très nombreuses notes biographiques et l'index alphabétique qu'il a pris la peine d'établir.

Le comte Rodolphe Apponyi, dont M. Ernest DAUDET publie l'intéressant *Journal*¹, était cousin germain du comte Antoine Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Paris de 1826 à 1848, et il exerçait à l'ambassade des fonctions plutôt mondaines que diplomatiques. Pendant vingt-cinq ans il fut, dans la Société aristocratique de Paris, l'arbitre des élégances et le grand maître des cotillons. Son journal, qu'il écrivait avec soin chaque soir, pour renseigner la seconde femme de son père, demeurée en Hongrie, est une chronique minutieuse et précise des diners, bals et soirées de la cour, des ambassades et du faubourg Saint-Germain. Mais ce danseur à la mode n'est ni un fat, ni un sot, ni un étourdi. Il sait voir et écouter. Il note avec précision les conversations qu'il entend ou qu'on lui rapporte, il trace adroitement des portraits, en quelques mots exacts et bien choisis. Il est curieux, se mêle volontiers à la foule les jours de fête ou d'émeute, et son témoignage, s'il est presque toujours partial et passionné, est rarement indifférent. On trouvera dans ce premier volume, qui va de 1826 à 1831, de très nombreux et très curieux détails sur la cour de Charles X, sur le désarroi jeté dans la société élégante des baigneurs de Dieppe, à la fin de juillet 1830, par la nouvelle des événements de Paris, un récit des premiers mois du règne de Louis-Philippe qui est tendancieux et même malveillant par endroits, mais où l'on puisera beaucoup de renseignements intéressants. Il faut donc remercier M. Ernest Daudet, qui a eu la bonne fortune de découvrir ce journal, d'en avoir fait part au public. On le louera aussi d'avoir ajouté au texte quelques éclaircissements, en regrettant toutefois que les noms propres soient orthographiés avec trop de négligence et les notices biographiques trop rares. On s'étonnera aussi que, sur la couverture du volume, le comte Apponyi, mort en 1853, quatorze ans avant le compromis austro-hongrois, soit qualifié d'attaché à l'ambassade d'Autriche-Hongrie.

1. *Vingt-cinq ans à Paris (1826-1850). Journal du comte Rodolphe Apponyi, attaché à l'ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris*, publié par Ernest Daudet. T. I : 1826-1830. Paris, Plon, 1913, in-8°, xxiv-435 p. (portraits); prix : 7 fr. 50.

Pendant de longues années, soit comme vice-président du Conseil de l'Instruction publique, soit comme ministre, soit comme secrétaire perpétuel de l'Académie française, *Villemain*¹ exerça une autorité presque souveraine sur l'enseignement et sur la littérature. M. G. VAUTHIER, qui a eu entre les mains tous ses papiers, s'en sert pour faire revivre cette figure aujourd'hui un peu effacée. Son livre montre que la rapide fortune de Villemain, professeur à la Sorbonne à vingt-cinq ans, directeur de la librairie à vingt-neuf, — et directeur fort sévère, — conseiller d'État à trente-six, lui fut assurée autant par d'utiles amitiés, celle de Fontanes entre autres, que par un talent d'ailleurs incontestable. Ses succès comme professeur semblent dus principalement à des qualités dont on ne peut juger que par oui-dire, celles de la voix et du geste, mais il ne fut pas, nous en avons la preuve dans les notes publiées par M. Vauthier, aussi complètement improvisateur qu'on l'a prétendu. Comme ministre, il parut au-dessous de sa tâche, et comme secrétaire perpétuel, il fut vigoureux et actif plutôt qu'impartial et équitable. Mais sa réputation et son influence ont tenu à d'autres causes : une élévation d'esprit qui s'est rarement démentie dans le domaine purement littéraire et un attachement fidèle au libéralisme et à la légalité qui, dans le milieu académique, firent de lui le chef de l'opposition à Villèle et à Napoléon III. Le livre de M. Vauthier, qui a le mérite, assez rare dans le genre biographique, d'être explicatif et nullement apologétique, est précieux aussi par les documents nombreux qu'il contient et dont beaucoup sont instructifs pour l'histoire littéraire française entre 1850 et 1870.

Le titre donné par M. LE MARCHAND à son livre sur *l'Europe et la conquête d'Alger*² n'en indique pas très exactement le contenu. Les deux tiers de l'ouvrage retracent les origines de l'expédition, en remontant jusqu'au bombardement d'Alger par Lord Exmouth en 1816, puis les opérations militaires de la conquête. Deux chapitres seulement se rapportent directement au sujet. Le premier contient l'exposé de négociations très curieuses avec Méhémet-Ali, qui, dès janvier 1829, nous avait offert de conquérir (pour les remettre au sultan, affirmait-il) les trois régences de Tripoli, Tunis et Alger, en s'engageant à y détruire la piraterie et à établir un gouvernement analogue à celui de l'Égypte. Dans le second, l'auteur résume des

1. G. Vauthier, *Villemain (1790-1870). Essai sur sa vie, son rôle et ses ouvrages*. Paris, Perrin, 1913, in-16, 306 p.; prix : 3 fr. 50.

2. E. Le Marchand, *l'Europe et la conquête d'Alger, d'après des documents originaux tirés des archives de l'État*. Paris, Perrin, 1913, in-8°, viii-340 p.; prix : 5 fr.

difficultés assez sérieuses que Polignac rencontra du côté de l'Angleterre. Au moment où la prise d'Alger fut connue, Lord Aberdeen alla jusqu'à menacer d'une guerre notre ambassadeur Montmorency-Laval. M. Le Marchand met bien en évidence la fermeté et le sang-froid du gouvernement de Charles X. Mais on se demande par quel motif il arrête son récit à la révolution de juillet, sans expliquer pourquoi le ministère anglais laissa conserver par Louis-Philippe un territoire qu'il refusait, quelques jours plus tôt, à son prédécesseur. Le livre se termine brusquement et semble inachevé. Il est écrit d'un style élégant et clair et se lit sans fatigue. L'auteur annonce avoir travaillé d'après les archives des Affaires étrangères, de la Guerre et de la Marine. L'étude des documents qu'il y a trouvés ne paraît pas avoir été très approfondie, mais on ne peut en juger exactement, car il ne renvoie jamais aux sources qu'il utilise.

On trouvera des détails précis et intéressants sur les élections de 1848 en Franche-Comté et sur la candidature officielle sous l'Empire dans la petite brochure où l'archiviste du Doubs, M. PIGALLET, étudie les *Élections de Montalembert dans le Doubs*¹. Candidat de l'administration en 1852, Montalembert eut 23,000 voix; combattu par elle en 1857 et 1863, il n'atteignit que 4,300 suffrages la première fois et 9,000 la seconde. Aussi, après avoir contribué à fonder le régime impérial, il se lamentait que la France en fût « infectée ».

Les *Souvenirs de Révolution et de guerre*² du général baron RÉBILLOT comprennent : 1° un récit de la Révolution de 1848, où la part des souvenirs personnels est infime et celle des développements parasites excessive; 2° une narration de la campagne de Crimée (l'auteur assista, comme capitaine d'artillerie, au siège de Sébastopol), où des détails précis et pittoresques se rencontrent; 3° un passage assez court sur la guerre de 1870, où le rôle de l'auteur, qui ne fut nulle part en première ligne, est d'un intérêt modéré; 4° une sorte de notice biographique, très sévère, sur le général Trochu, où M. Rébillot raconte en détail le siège de Paris, auquel il n'a pas assisté, étant alors prisonnier à Lübeck; 5° enfin un court essai sur l'assassinat de Louis d'Orléans en 1407. Un article de revue d'une vingtaine de pages aurait suffi pour condenser ce que ce volume contient d'utile et d'intéressant.

Parmi les nombreux clubs de 1848, M^{me} S. WASSERMANN a étudié

1. Maurice Pigallet, *les Élections de Montalembert dans le Doubs*. Paris, Champion, 1912, in-8°, 43 p.; prix : 1 fr. 50.

2. Général baron Rébillot, *Souvenirs de révolution et de guerre*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-8°, 229 p.; prix : 4 fr.

de préférence les *Clubs de Barbès et de Blanqui*¹, d'abord à cause de la notoriété de leurs chefs et ensuite parce que ces deux groupements, le « Club de la Révolution » et la « Société républicaine centrale », étaient à la fois des foyers de socialisme théorique et des centres d'action révolutionnaire. A l'aide de documents inédits (papiers de Blanqui à la Bibliothèque nationale) des pièces du procès de Bourges et de nombreux imprimés, les journaux principalement, l'auteur a composé un récit bien ordonné, net et qui se lit très aisément. Un premier chapitre étudie l'organisation et le personnel des deux clubs, très variés de composition, puisqu'on y trouve, à côté de Baudelaire, Renouvier, Wallon, Sainte-Beuve et Leconte de Lisle, des officiers de marine, des journalistes, des avocats mêlés à une majorité d'ouvriers où se sont glissés des escrocs et des agents provocateurs. Les quatre autres chapitres retracent l'activité des deux clubs depuis le lendemain de la Révolution jusqu'aux Journées de juin. La conclusion qui s'en dégage est que les deux sociétés n'ont pas eu, tant s'en faut, l'importance et le rôle décisifs qu'on leur attribue d'ordinaire. Le club de Barbès resta jusqu'au bout favorable au gouvernement et ne suivit pas son chef dans l'insurrection du 15 mai. La Société républicaine, plus violente, au moins en paroles, ne prit part activement qu'à la manifestation pacifique du 17 mars. Elle fut un centre d'agitation, non un foyer d'émeute. « C'est peu de chose », dit avec raison M^{lle} Wassermann, « si l'on songe à la réputation de puissance qu'ils avaient. »

Estimant, à juste titre, que l'attitude des états scandinaves dans la guerre d'Orient de 1854-55 est très mal connue, M. Albin CULLBERG a entrepris de combler cette lacune, et il publie le premier fascicule d'un ouvrage intitulé *la Politique du roi Oscar I^{er} pendant la guerre de Crimée*². A côté d'un exposé général des événements politiques et militaires déjà connus, l'auteur donne, sur les négociations engagées en 1853 et poursuivies en 1854 entre la Suède d'une part, la France, l'Angleterre et la Russie de l'autre, un récit très clair, fondé sur les documents des archives de Stockholm, et qui confirme, en y ajoutant de nouveaux détails, ce qu'on savait par Thouvenel et par M. Germain Bapst. Il faut remercier M. Cullberg de cette étude très utile. Il a eu le mérite de se tenir éloigné des préventions favorables ou hostiles à l'alliance que souhaitaient

1. Suzanne Wassermann, *les Clubs de Barbès et de Blanqui en 1848*. Paris, Cornély, 1913, in-8°, xxii-248 p.; prix : 7 fr.

2. Albin Cullberg, *la Politique du roi Oscar I^{er} pendant la guerre de Crimée*, t. I. Stockholm, Författarens Förlag, 1912, in-8°, 100 p.

Victoria et Napoléon III, et il a tenu à rédiger son exposé en français. Nous ne pouvons que lui en savoir gré.

C'est aussi la guerre de Crimée qui sert de point de départ à l'étude de M. François-Charles Roux sur *Alexandre II, Gortschakoff et Napoléon III*¹. On sait combien la lutte, pourtant acharnée, qui se termina par la prise de Sébastopôl et le traité de Paris, laissa peu de rancune entre les deux pays naguère ennemis. Dès l'ouverture du Congrès, et plus encore à partir du jour où Gortschakoff dirigea la politique russe, tandis que Morny représentait auprès d'Alexandre II l'empereur des Français, on put croire à un rapprochement franco-russe. Une entente formelle, puis une alliance semblaient devoir suivre. Il n'en fut rien cependant, et la Russie devait se trouver, en 1870, dans le camp de la Prusse. Ces souvenirs paraissent à présent lointains, et on s'explique mal aujourd'hui cette attitude; c'est apparemment la raison pour laquelle l'auteur a voulu retracer dans le détail les péripéties des rapports franco-russes entre 1855 et 1870. Il l'a fait avec beaucoup de soin, de méthode et de précision, utilisant pour cela les documents, non encore accessibles au public, des archives du quai d'Orsay. La contre-partie, c'est-à-dire les documents russes, manque encore, mais certaines publications officielles, comme celle de M. Gorjainof, permettent d'éclairer au moins un côté du problème. On aurait pu aussi, semble-t-il, se servir des documents anglais, du moins jusqu'en 1860, et si M. Charles Roux ne pouvait espérer obtenir l'accès des archives de Berlin, il lui était loisible de faire usage des travaux et documents nombreux publiés en Allemagne depuis quelques années. La dernière partie de son travail, qui est un peu sèche et sommaire par endroits, y aurait gagné en ampleur. Il aurait été possible en particulier, croyons-nous, de préciser un peu davantage la date et l'étendue des engagements réciproques pris par la Russie et la Prusse entre 1864 et 1870. Il n'en faut pas moins accueillir avec satisfaction tout ce que l'auteur nous apporte d'éléments nouveaux pour juger la politique d'Alexandre II et celle de Napoléon III. Il n'a pas manqué, surtout en France et après 1870, de critiques pour reprocher aux deux empereurs d'avoir méconnu leurs intérêts en négligeant de conclure une alliance qu'on appelle volontiers « naturelle » et qu'on estime résulter d'intérêts permanents. M. Charles Roux fait voir avec netteté que ce jugement est trop sévère; il se rapporte,

1. François-Charles Roux, *Alexandre II, Gortschakoff et Napoléon III*. Paris, Plon, 1913, in-8°, 560 p. — On sait qu'une partie des études qui composent ce volume a paru d'abord dans la *Revue historique*.

en effet, à une situation aujourd'hui évidente, mais que la guerre de 1870 a contribué à créer, et qui n'existait pas auparavant, ou du moins ne faisait que s'annoncer pour l'avenir. Napoléon III, ni personne en France, ou presque personne, ne songeait avant 1866 devoir rien craindre de l'Allemagne; même après Sadowa, c'est à l'Autriche plus qu'à la Russie que la France pensait à demander un appui éventuel. Alexandre II, de son côté, ne cherchait pas dans l'alliance française une sécurité du côté de la Vistule, mais une promesse d'appui dans la mer Noire. La Russie d'alors, dit justement M. Charles Roux, avait un point faible : la Pologne, et un champ d'action : l'Orient. Elle recherchait l'appui de la France sur son champ d'action et la garantie de la Prusse sur son point faible. Elle renonça vite à notre alliance, quand elle vit Napoléon III disposé à lui refuser tout avantage en Orient et même à l'inquiéter en Pologne. Rassurée de ce dernier côté par l'alliance prussienne, elle ne prévit pas qu'il lui faudrait un jour faire place dans le Levant aux intérêts de la Prusse agrandie. Cette appréciation semble juste. Toutefois, les raisons de l'erreur où Gortschakoff tomba restent douteuses. Après 1867, un conflit franco-allemand était à prévoir. La Russie a-t-elle calculé avec une défaite française, qui lui donnerait les mains libres sur le Bosphore? Ou a-t-elle cru, comme le dit en passant M. Charles Roux, que l'Allemagne serait réduite à la défensive? On ne le voit pas nettement, et il ne semble pas que le chancelier russe ait deviné les conséquences, fâcheuses pour son pays, où la politique qu'il avait choisie dès 1863 devait le conduire, dans l'un comme dans l'autre cas.

M. Anatole CLAVEAU débuta comme secrétaire-rédacteur à la Chambre des députés en 1865, grâce à la protection de Ludovic Halévy, qui répondit spirituellement ainsi à un article sévère sur la *Belle Hélène*. Depuis lors, M. Claveau est demeuré fidèle à la presse et au Palais-Bourbon, et ce sont ses mémoires de secrétaire et de journaliste qu'il publie sous le titre de *Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin*¹. Ce premier tome, quoique assez gros, ne conduit le lecteur que jusqu'à la fin de l'Empire. A ce compte, on nous doit encore au moins sept volumes. Ce sera peut-être beaucoup, car déjà dans celui-ci on rencontre quelques longueurs, redites ou digressions, du reste avouées par l'auteur qui s'en excuse avec bonne grâce ou les justifie avec esprit. La lecture en est d'ailleurs aisée et agréable, à cause d'anecdotes nombreuses,

1. Anatole Claveau, *Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin*. T. I : 1865-1870. Paris, Plon, 1913, in-8°, 527 p.; prix : 7 fr. 50.

de portraits amusants et d'une sorte d'humour atténué, de scepticisme bonhomme dont le récit est comme pénétré. M. Claveau a aussi le mérite de reconnaître ses erreurs passées et d'en rire. Tout ce qu'il raconte, non seulement sur les séances du Corps législatif, mais sur les journaux du parti impérialiste libéral, comme l'*Époque* et le *Peuple français*, auxquels il a collaboré, sur Ollivier, Schneider, Jérôme David, surtout sur Clément Duvernois, dont il fut le collaborateur et le confident, a le caractère d'un témoignage souvent indulgent et parfois ironique, jamais d'une apologie. On notera son tableau de la journée du 4 septembre, sur lequel se termine le volume et qui est aussi plein d'intérêt que dépourvu de prétention.

On ne pourrait en dire tout à fait autant du tome XVI de l'*Empire libéral* de M. Émile OLLIVIER¹, qui s'étend du 2 au 10 août 1870. C'est le dernier de l'ouvrage où l'auteur puisse apporter un témoignage personnel important et nouveau. Et, cependant, il n'est que le début d'une nouvelle série de quatre volumes, intitulée « le Suicide » ; les deux suivants seront consacrés au ministère du 8 août 1870 et le dernier à la révolution du 4 septembre. L'auteur, on le sait, ne se borne pas au récit de ce qu'il a vu, fait ou appris directement. Il retrace ici en grand détail les opérations militaires, sauf à interrompre sa narration par des discussions, des développements apologétiques ou des considérations générales tantôt historiques, tantôt oratoires. Comme dans les précédents volumes, M. Ollivier cherche avant tout à disculper son gouvernement et lui-même. Les défaites sont imputées en partie à l'incapacité des généraux de Faily et Frossard, en partie à l'irrésolution de l'Empereur et de « l'état-major », dont toutefois le maréchal Le Bœuf est excepté, l'auteur prenant sa défense à toute occasion. Mac-Mahon et Bazaine sont aussi à peu près mis hors de cause, tandis que Trochu et Palikao sont fort maltraités. Le maintien de l'armée autour de Metz après la défaite de Forbach est reconnu par M. Ollivier comme une faute, mais il l'attribue à l'Empereur et surtout à l'Impératrice, sans d'ailleurs prouver clairement que le ministère n'ait pas eu de part à cette mesure. Les télégrammes qu'il cite à ce sujet ne sont ni assez démonstratifs, ni datés avec assez de précision. Si le garde des sceaux était aussi persuadé qu'il l'affirme de la nécessité de ramener Napoléon III à Paris, on ne voit pas pourquoi il négligea de défendre lui-même ce parti dans le Conseil, pourquoi il en laissa le soin à Chevandier de Valdrôme, pourquoi enfin il n'offrit pas sa démission

1. Émile Ollivier, *l'Empire libéral, études, récits, souvenirs*. T. XVI : *le Suicide; premier acte : Warth-Forbach. Renversement du ministère*. Paris, Garnier, 1912, in-12, 607 p. (cartes); prix : 3 fr. 50.

quand la presque unanimité du Conseil se prononça contre lui. La partie la plus importante du livre est sans doute celle où M. Ollivier donne des détails sur le projet du « coup de justice » imaginé par Chevandier le 7 août et décidé en principe pour le lendemain d'accord avec lui et avec Piétri : on devait faire arrêter et déporter à Belle-Isle vingt-deux députés républicains et quelques journalistes, congédier la Chambre et supprimer la liberté de la presse. Le plus singulier est que les ministres voulurent attendre pour agir contre l'Assemblée d'être appuyés par un vote de la majorité, laquelle, aussitôt la séance ouverte, s'empessa de les renverser. Il faut lire le récit que M. Ollivier a fait de sa propre chute, qualifiée de « catastrophe nationale », et surtout les commentaires qu'il y ajoute. Plus que les nouveaux documents, assez rares en somme, contenus dans le volume, ces pages aideront à juger la clairvoyance de l'homme politique qui les a écrites.

M. Augustin FILON a écrit sur *le Prince impérial*¹, dont il fut le précepteur de 1867 à 1874, un luxueux volume de souvenirs où entrent aussi des documents, lettres et photographies qui font connaître en détail le fils de Napoléon III. Il n'y a pas grand'chose à en tirer pour l'histoire de la fin du second Empire. M. Filon était à portée de voir et d'entendre, mais il est infiniment discret et ne raconte que ce qui se rapporte directement aux fonctions qu'il a remplies et au prince qui en était l'objet. La dernière partie du volume a dû naturellement être écrite d'après les témoignages des personnes qui ont approché le prince impérial après 1874 et de celles qui ont assisté à ses derniers jours. Le récit est sobre et bien fait ; on est touché de la vive sympathie du précepteur pour son élève ; mais le livre tourne volontiers au plaidoyer politique. M. Filon, à la fin de son livre, ne se défend pas d'avoir voulu attirer ses lecteurs à la cause impériale. Peut-être, en faisant seulement œuvre d'historien, aurait-il mieux servi la mémoire du fils de Napoléon III.

M. Maurice RECLUS a écrit sur *Jules Favre*² une biographie détaillée qui, présentée à la Faculté des lettres de Paris, lui a valu le grade de docteur ès lettres. Grâce à des relations de famille, à des interventions amicales et à son savoir-faire personnel, l'auteur a pu avoir communication de très nombreux documents inédits, et en particulier de tous les papiers de Jules Favre. Il a donc pu retracer par le menu, très complètement, la carrière du célèbre avocat,

1. Augustin Filon, *le Prince impérial : souvenirs et documents (1856-1879)*. Paris, Hachette, 1912, in-4°, 286 p. (illustré).

2. Maurice Reclus, *Jules Favre (1809-1880) : essai de biographie historique et morale*. Paris, Hachette, 1912, in-8°, ix-573 p. (illustré).

et notamment faire la lumière sur l'origine de sa réputation oratoire et de sa fortune politique, comme aussi sur les tristesses de vie privée qui l'occupèrent toujours en secret et dont la révélation assombrit ses dernières années. Comme il est naturel, M. Reclus insiste principalement sur le rôle de Favre comme membre du gouvernement de la défense nationale; on trouvera dans son livre un récit nouveau des négociations de l'armistice et de la paix, et aussi une narration complètement inédite de l'entrevue de Ferrières. Le seul regret qu'on puisse témoigner quant à l'information de l'auteur est qu'il s'en soit tenu, pour les témoignages allemands, au seul récit de Busch (dans la traduction française) et qu'il ignore Poschinger, Abeken, Bray-Steinburg, Blumenthal, etc. Malgré cela, son exposé des faits ne prête guère à la critique sous le rapport de l'étendue et de l'exactitude. S'il y a des réserves à faire, c'est plutôt sur la manière dont l'auteur interprète et juge la conduite de Jules Favre. Il ne dissimule pas ses erreurs, ni ses illusions, ni ses bizarreries. Mais il plaide les circonstances atténuantes; même dans le cas où le ministre des Affaires étrangères s'est le plus lourdement trompé, comme dans l'affaire de la Conférence de Londres, ou même dans la négociation de Versailles avec Bismarck, il ne se décide pas à se prononcer nettement contre lui, et c'est par le côté favorable qu'il nous présente la cause. Son jugement final se ressent de cet optimisme: si grande qu'ait pu être sur les contemporains l'action exercée par l'éloquence de Jules Favre, il est sûrement exagéré de nous le présenter comme « l'une des plus hautes physionomies de notre histoire politique, et peut-être la plus grande voix que la France ait entendue ». Il y a aussi de l'excès dans ce que M. Reclus dit de l'influence historique des plaidoiries de son héros, à propos de la défense, — si on peut l'appeler de ce nom, — qu'il prononça pour Orsini. Au reste, s'il était vrai de dire que l'unité italienne date, en partie du moins, « du 26 février 1858 », il faudrait donner à Favre une part de responsabilité dans cette politique extérieure de Napoléon III qu'on lui fait gloire d'avoir combattue. Cette contradiction apparente semble provenir d'une rédaction peut-être un peu hâtive, dont il y a quelques autres traces par endroits. Il serait d'ailleurs injuste d'insister sur ces critiques. Il est bien difficile de se défendre, en écrivant une biographie comme celle-là, d'un excès d'indulgence pour l'homme dont on retrace la vie, surtout lorsque son caractère est attachant et sympathique, comme c'est le cas. Dans la carrière de Favre, l'homme a fait tort au politique; dans le livre de M. Reclus, c'est le contraire. Rendons à l'auteur ce témoignage que sa sympathie n'est ni aveugle, ni injuste pour d'autres, et qu'en tout cas, la réelle valeur documentaire de son livre n'y perd rien.

Le tome VI du recueil publié par le ministère des Affaires étrangères sur les *Origines diplomatiques de la guerre de 1870-71*¹ s'étend du 1^{er} mars au 31 août 1865, c'est-à-dire qu'il se rapporte aux échanges de vues qui ont précédé et accompagné l'accord conclu à Gastein le 14 août, entre l'Autriche et la Prusse, au sujet du partage des duchés danois. Ce volume offre un intérêt qui manquait aux autres; on y trouve des documents confidentiels qu'on chercherait vainement au quai d'Orsay, mais qui subsistent en partie à l'ambassade de Berlin. Ce sont les lettres particulières et les télégrammes échangés entre Benedetti et Drouyn de Lhuys. Grâce à cette publication, on voit naître, dès le 6 mai 1865, dans une conversation nocturne de Benedetti avec Bismarck, l'idée de consentir aux agrandissements de la Prusse en échange de compensations. Le ministre prussien paraît d'abord surpris et ajourne toute réponse. Puis, c'est lui qui, sous un prétexte, revient sur le sujet et prononce les noms de Belgique et de Suisse française. Ne trouvant pas d'écho, il se met en rapports avec l'Italie, et, le 18 juin 1865, notre ministre à Francfort annonce comme probable une alliance entre Berlin et Florence. Par précaution, craignant d'avoir été devancé auprès de Victor-Emmanuel par Napoléon III, Bismarck cherche à regagner l'Empereur en lui promettant d'abandonner la partie danoise du Slesvig (18 juin), et, rencontrant Gramont à Carlsbad, il lui fait des avances très précises. Bientôt, il se croit assez sûr de la neutralité française pour répondre en souriant au ministre bavarois Pfordten qui l'interroge sur l'attitude éventuelle de Napoléon : « C'est mon secret. » Toutefois, aucune des pièces publiées ne confirme ce que Sybel a raconté d'une proposition formelle d'alliance faite par Benedetti à Bismarck le 24 juin et d'un entretien, le 19 août, entre Goltz et Drouyn de Lhuys, où, en réponse à une allusion du ministre, l'ambassadeur prussien aurait écarté toute idée de céder un pouce de terre allemande à la France.

Le capitaine H. CHOPPIN, qui était lieutenant de dragons en 1870 et fut fait prisonnier à Metz, fut interné à Altona après la capitulation. Pour se distraire, il rédigea, et il publie aujourd'hui un *Journal de captivité*² où il y a bien du fatras, des détails insignifiants et des notes de lecture sans intérêt à côté de quelques témoignages à retenir. La défaite lui avait laissé, comme à tous les officiers prison-

1. *Les origines diplomatiques de la guerre de 1871, recueil de documents publié par le ministère des Affaires étrangères*. T. VI : 1^{er} mars-31 août 1866. Paris, Ficker, 1912, in-8°, 491 p.

2. Capitaine Henri Choppin, *Journal de captivité d'un officier de l'armée du Rhin (27 octobre 1870-18 mars 1871)*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912, in-12, xxxv-387 p.; prix : 3 fr. 50.

niers, une violente colère contre Bazaine et un ressentiment très vif contre l'Empire. Son opinion sur Bazaine n'a pas varié; mais sur l'Empire, et sur l'avenir politique de la France, il ne pense plus aujourd'hui comme il y a quarante-trois ans. On s'en aperçoit aux longs développements de l'introduction et des appendices. Tout cela, y compris le journal de captivité lui-même, ne méritait sans doute pas une publication intégrale.

M. Arturo LABRIOLA réédite en volume les huit conférences sur la *Commune de Paris*¹ qu'il a faites en 1906 au Cercle d'études sociales de Trieste. Ce récit, annoncé comme une synthèse critique, est en réalité une œuvre de propagande. L'auteur se place au point de vue du marxisme orthodoxe et cherche à prouver que l'insurrection communaliste était nécessaire pour ramener dans la bonne doctrine le prolétariat français, égaré par ses tendances nationalistes et parlementaires. Le ton est trop souvent celui de la polémique : apologie des « héros » de la Commune; réquisitoire parfois emphatique contre les « hyènes » de Versailles et aussi, à l'occasion, contre les Prussiens.

M. André DELAROCHE-VERNET a conservé les lettres échangées de juillet 1870 à juin 1871 entre son père, secrétaire d'ambassade, sa mère, sa grand'mère, M^{me} Talbot, et quelques autres parents dispersés par les événements à Bordeaux, Nantes, Angers, Paris, etc. Il les publie sous le titre *Une famille pendant la guerre et la Commune*². Sauf dans la dernière partie, où les lettres de M^{me} Talbot nous font assister de près à l'entrée des troupes de Versailles dans Paris le 24 mai, il n'y a guère de faits nouveaux dans ce recueil. Mais c'est un excellent témoignage des sentiments éprouvés, jour par jour, dans ces moments de crise, par un groupe de personnes assez exactement informées et qui représentent bien la bourgeoisie cultivée et libérale d'alors. Ce sont des alternatives d'espérance et de découragement, des sursauts de colère patriotique et des malédictions contre l'Empire ou contre les chefs incapables, le tout sur un ton assez modéré et avec des réserves inspirées par la réflexion ou par la pitié. Beaucoup de détails cruels montrent le fâcheux esprit des populations de l'ouest et du sud-ouest à la fin de la guerre. M^{me} Talbot, qui est pourtant une femme âgée, ne contient pas son indignation d'une pareille « couardise ». Le spectacle de la Commune effraie et irrite les auteurs de ces lettres, ils souhaitent pas-

1. Arturo Labriola, la « *Comune* » di Parigi, *Raccolta di otto conferenze*. Napoli, Società editrice partenopea, s. d., in-12, 283 p.; prix : 2 lire.

2. *Une famille pendant la guerre et la Commune*, lettres publiées par André Delarocche-Vernet. Paris, Plon, 1912, in-12, iv-293 p.

sionnement la délivrance, et pourtant la répression leur fait horreur, et nous les voyons concourir à sauver des insurgés obscurs. Ces témoignages sont sincères; ils n'apprennent rien à ceux encore nombreux qui ont vécu dans la bourgeoisie de Paris au moment de la guerre ou peu d'années après. Ils seront précieux aux nouvelles générations, pour qui ces souvenirs deviennent déjà plus lointains et qui ont besoin de ne pas les laisser perdre.

Le livre de M. Claude-Noël DESJOYEUX sur la *Fusion monarchique (1848-1873)*¹ s'ajoute à une longue suite d'ouvrages sur l'échec de la Restauration tentée en faveur du comte de Chambord. Il ne s'en distingue pas beaucoup par les tendances, qui sont nettement royalistes; presque chaque page est imbuée des regrets de l'occasion manquée. Mais il faut y louer l'ordre de la composition, le style correct, limpide et sans prétention, le ton du récit, parfaitement calme et mesuré, surtout l'information, qui est de premier ordre. M. Desjoyeux a reçu communication des Souvenirs inédits et de la Correspondance du duc de Broglie, des papiers de M. de Sugny, un des ambassadeurs les plus employés entre Versailles et Frohsdorf, des lettres adressées à divers chefs du parti orléaniste (M. d'Haussonville entre autres) par le comte de Paris et ses oncles, etc. On trouvera donc ici beaucoup de nouveaux détails sur les tentatives de « fusion » antérieures à 1871, sur le séjour du comte de Chambord en France après la guerre, sur les pourparlers entre le prince et les *leaders* de la droite, enfin et surtout sur les négociations entre les groupes de l'Assemblée nationale, le ministère, le maréchal de Mac-Mahon et même les cours étrangères pour préparer l'accord avec le prétendant et la restauration de la monarchie. Le rôle de chacun, et en particulier celui des membres de la « droite modérée », est retracé et fixé avec soin. C'est naturellement la fameuse question du drapeau qui tient la plus grande place. L'auteur, dans un appendice historique spécial, démontre que le drapeau blanc n'était devenu emblème monarchique qu'en 1814. Après avoir blâmé, avec une netteté respectueuse, l'obstination du comte de Chambord, il en recherche les motifs et les trouve dans son éducation, fort étroite, dans l'influence de la comtesse, « esprit médiocre », du cardinal Pie et de Louis Veuillot, enfin dans ce qu'il appelle, d'un joli euphémisme, « la faculté que M. le comte de Chambord possédait à un degré rare de se représenter les choses telles qu'il souhaitait qu'elles fussent ». Dupanloup a dit, plus crûment : « cécité morale. »

1. Claude-Noël Desjoyeux, *la Fusion monarchique (1848-1873)*. Paris, Plon, 1913, in-8°, III-482 p.

L'*Histoire de la troisième République de 1887 à 1894*¹ de M. le lieutenant-colonel Émile SIMOND n'est pas un ouvrage composé, mais une sorte de répertoire, par ordre chronologique, des principaux faits de l'histoire politique et coloniale. La disposition même de l'ouvrage ne permettait pas d'y faire place au mouvement artistique, littéraire et scientifique, aux changements économiques, à la législation (un appendice spécial a pourtant été réservé aux lois militaires). Ce manuel est donc incomplet. On pourra cependant s'en servir pour retrouver des textes et des détails oubliés; il est regrettable que la table par ordre de matières, indispensable à cette sorte de recueils, fasse précisément défaut.

La cinquième édition du livre de M. Édouard DRIAULT sur la *Question d'Orient*² vient à son heure. Les lecteurs de la *Revue historique* connaissent trop bien l'auteur et ses travaux pour qu'il soit besoin d'en souligner la valeur. L'ouvrage a été refondu de façon à pousser jusqu'en 1908 le récit des événements politiques et militaires. Les bibliographies ont été mises au courant jusqu'en 1911. La conclusion, écrite avant la conquête de la Tripolitaine et la guerre des Balkans, paraîtra presque prophétique : « Le morcellement politique de la péninsule », écrit M. Driault, « demeure une des lois de la question d'Orient, une des formes de son déterminisme. »

Le comité du jubilé scientifique de M. Gaston DARBOUX a publié les *Éloges académiques et discours*³ de ce savant, qui est aussi un orateur disert et un critique plein de discernement. Il y a non seulement des jugements précieux, mais des renseignements utiles à l'histoire des sciences dans plusieurs de ces écrits. Notons spécialement à cet égard les études sur Fulton, le général Meusnier, Joseph Bertrand et Charles Hermite.

Les deux volumes d'*Œuvres choisies* de M. Émile CHEYSSON⁴, dans lesquels ses admirateurs et ses disciples ont réuni ses principaux travaux, intéressent plus la sociologie que l'histoire. On y trouvera cependant une biographie complète de l'auteur, qui fournira des renseignements utiles aux historiens de l'industrie, une

1. Lieutenant-colonel Émile Simond, *Histoire de la troisième République, de 1887 à 1894. Présidence de M. Carnot*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1913, in-12, 471 p.

2. Édouard Driault, *la Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 5^e édition, refondue. Paris, Alcan, 1912, in-8°, xv-407 p.; prix : 7 fr.

3. Gaston Darboux, *Éloges académiques et discours*. Paris, Hermann, 1912, in-12, 525 p. (portrait).

4. Émile Cheysson, *Œuvres choisies*. Paris, Rousseau, 1911, 2 vol. in-8°, 318 et 411 p.; prix : 15 fr.

bibliographie complète de ses ouvrages, et, parmi les essais, conférences ou rapports reproduits, des pages excellentes sur les effets pratiques de la législation testamentaire, telle qu'elle résulte du Code civil, ou, dans un autre ordre d'idées, sur le « pain du siège », dont M. Cheysson dirigea la fabrication comme chef du service des moulins de Paris en 1870-71.

M. Charles MARCAULT estime que les catholiques convaincus sont en majorité parmi les électeurs français et ne sont exclus du pouvoir que par des moyens condamnables. Il expose ces moyens dans un gros livre intitulé *l'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur*¹. C'est un recueil d'articles des journaux de l'opposition conservatrice et de discours prononcés à la tribune des Chambres par les membres des groupes de droite ou du centre. M. Marcault y ajoute des extraits des manuels d'histoire condamnés par les évêques, des affiches ou programmes d'élections et des souvenirs personnels se rattachant aux luttes électorales dans la région de la Loire, qu'il habite. Nous ne pouvons que signaler ce livre, qui, par le choix des textes, par le commentaire qui les accompagne et même par le style, appartient à la polémique et non à la littérature historique.

Depuis quelques mois, de nombreux écrivains militaires ont examiné les différentes hypothèses stratégiques qui peuvent se réaliser au cas d'un conflit franco-allemand. La plupart d'entre eux ont conseillé à l'armée française une offensive résolue; ils ne varient guère que sur la direction à y donner. M. le lieutenant-colonel GROUARD, qui étudie à son tour les possibilités de la *Guerre éventuelle*², s'inspire de la situation géographique, des exemples de l'histoire et même de la doctrine napoléonienne pour conclure que la France doit attendre l'offensive ennemie, y riposter immédiatement avec énergie dans la région de la Moselle, et, en cas de succès, poursuivre les opérations offensives, mais sur la rive gauche du Rhin seulement, par prudence stratégique et politique. Ces conseils semblent sages. On peut croire cependant que M. Grouard néglige trop le facteur moral, auquel Napoléon donnait, avec raison, la première place dans les opérations de guerre.

Le 6 avril 1908 a été constitué le service des archives du gouvernement général de l'Algérie. L'archiviste-bibliothécaire actuel, M. ESQUER, dont la tâche est lourde, a écrit sur les *Archives algé-*

1. Charles Marcault, *l'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur*. Paris, Bloud, 1910, in-8°, 527 p.

2. Lieutenant-colonel Grouard, *la Guerre éventuelle*. Paris, Chapelot, 1913, in-8°, xiii-253 p.; prix : 3 fr. 50.

riennes et les sources de l'histoire de la conquête¹ une fort utile brochure. On y trouvera, à côté d'un historique souvent amusant des vicissitudes par où passèrent les documents dont il a la garde, et de plaintes qui semblent justifiées sur la mauvaise installation des archives, des indications très précises sur les principaux fonds dont le dépôt se compose, ainsi que sur les différents endroits d'Algérie ou de la Métropole qui recèlent des documents utiles à l'histoire de l'Algérie depuis la conquête. Dans un article de la *Revue africaine*, tiré à part, le même auteur donne des renseignements précis et intéressants sur les *Débuts de l'administration civile à Alger*², et notamment sur les démêlés du baron Pichon, premier intendant civil, avec le duc de Rovigo. C'est une sorte de préliminaire à la publication officielle de la correspondance du gouverneur général que M. Esquer a été chargé d'assurer.

Ce sera l'une des parties essentielles d'une collection dont M. G. YVER vient de publier le premier volume, contenant la *Correspondance du capitaine Daumas, consul à Mascara*³. Cet officier, désigné par Bugeaud après le traité de la Tafna pour résider auprès d'Abd-el-Kader, ne put guère fréquenter l'émir, qui était sans cesse absent de sa capitale. Enfermé dans la ville, parfois dénué de tout, fort peu écouté des autorités indigènes, le « consul », qui ne semble pas même avoir reçu de nomination officielle, avait une tâche difficile. Du moins réussit-il à renseigner copieusement et avec exactitude son chef, le commandant supérieur d'Oran. On ne peut que souscrire au jugement de l'officier chargé, en 1840, par le ministre de la Guerre, d'analyser la correspondance de Daumas : « La correspondance du consul abonde en détails curieux et bien observés sur le mouvement des tribus... L'impression générale qui résulte des observations recueillies..., c'est que la puissance d'Abd-el-Kader repose surtout sur la valeur propre de l'homme qui en est le dépositaire... » La publication est faite avec beaucoup de soin ; des notes nombreuses éclairent le texte qui est accompagné de nombreuses annexes, de plusieurs plans et croquis et d'une table alphabétique.

Le volume de la *Statistique générale de la Tunisie* pour 1911, précédé du *Rapport au Président de la République sur la situa-*

1. G. Esquer, *les Archives algériennes et les sources de l'histoire de la conquête*. Alger, impr. Jourdan, 1912, in-8°, 63 p.

2. G. Esquer, *les Débuts de l'administration civile à Alger ; le personnel*. Alger, Jourdan, 1912, in-8°, 40 p.

3. *Correspondance du capitaine Daumas, consul à Mascara (1837-1839)*, publiée par Georges Yver (Collection de documents inédits sur l'histoire de l'Algérie après 1830). Alger, Jourdan, et Paris, Geuthner, 1912, in-8°, xxviii-687 p.

tion de la Tunisie en 1911¹, publié par le ministère des Affaires étrangères, contient, comme à l'ordinaire, des renseignements de toute nature, fort détaillés et répartis sur de nombreux tableaux dont beaucoup ont un intérêt purement administratif et gagneraient peut-être à être traduits en cartes ou en graphiques, comme cela a été fait du reste pour le mouvement commercial, ainsi que pour certains travaux publics. Le rapport est dépourvu de toute conclusion. Il semble que l'administration tunisienne aurait pu, sans vanité, faire ressortir plus nettement les grands progrès accomplis dans l'avant-dernier exercice, surtout dans l'outillage économique, l'enseignement et le commerce d'exportation.

Il ne faudrait pas chercher dans le livre de M. Eugène STARCZEWSKI, intitulé *l'Europe et la Pologne*², un exposé didactique de la question polonaise, ni même des renseignements historiques ou politiques précis et très bien ordonnés. C'est un ouvrage écrit sans méthode, sans études bien approfondies, semble-t-il, et où la part des développements généraux, des appréciations subjectives et des hypothèses sur l'avenir est prépondérante. Mais au point de vue de la psychologie nationale polonaise, ou plus simplement comme indice des opinions et des espérances actuelles de la Pologne, il est à retenir. L'auteur prend comme un fait acquis la disparition de la Pologne comme nation souveraine et indépendante. De ce fait, il recherche, — un peu sommairement et sans assez de critique, — les causes principales; faiblesse économique résultant de l'absence de classe moyenne; expansion inutile hors des « frontières ethnographiques », excès d'immigration juive. Mais il lui paraît impossible que les Polonais soient absorbés ou assimilés: la conservation de leur langue, leur résistance religieuse, l'insuccès de la russification et de l'*Ansiedelungspolitik* allemande, l'accroissement de la population lui garantissent l'avenir. Si les défauts du caractère national, — que M. Starczewski indique sans ménagement, — parviennent à s'atténuer, la Pologne renaîtra. Quelle place prendra, au milieu de l'Europe future, ce peuple qui pourra atteindre trente-cinq ou quarante millions d'habitants dans cinquante ans? L'auteur suppose que la Russie, dès aujourd'hui « impuissante », devra laisser faire, que la France, déjà « épuisée », ne comptera plus et que l'Allemagne fondera au centre de l'Europe un grand empire fédéraliste, où les

1. Ministère des Affaires étrangères. *Rapport au Président de la République sur la situation de la Tunisie en 1911. Statistique générale de la Tunisie (1911)*. Tunis, impr. Rapide, 1912, xi-314 p.

2. Eugène Starczewski, *l'Europe et la Pologne*. Paris, Perrin, 1913, in-8°, xxiv-367 p.; prix : 5 fr.

Polonais seront englobés. Formé de nations diverses, comme l'empire anglais et l'empire autrichien, cet empire allemand futur aura échappé, par nécessité de vivre, au nationalisme prussien, et la Pologne sera heureuse. Reste l'opposition de l'Angleterre et des États maritimes à la domination germanique. M. Starczewski semble croire à la victoire allemande sur mer; en tout cas, il la souhaite dans l'intérêt des Polonais; privé de débouchés vers l'Ouest et outre-mer, le flot allemand refluerait sur la Vistule, et M. Starczewski aime mieux le bâton prussien pour d'autres que pour lui. Ces conjectures échappent à la discussion. Mais les vœux de l'auteur, qui ne sont peut-être pas, autant qu'on pourrait le croire, l'expression d'une opinion isolée, méritent d'attirer l'attention. Si jamais l'Allemagne renonçait à la persécution hakatiste et attirait la Pologne à elle par une véritable autonomie, quel danger pour la Russie et pour la France!

Les auteurs du recueil intitulé *les Aspirations autonomistes en Europe*¹ se préoccupent aussi des problèmes que pose, pour l'avenir, le sort des petites nationalités qui n'ont pas encore, ou qui ont perdu depuis peu, le droit d'être gouvernées par des compatriotes, dans le sens de leurs intérêts et de leurs préférences. Les questions d'Alsace-Lorraine, de Pologne, de Finlande, d'Albanie, de Catalogne, d'Irlande, de Macédoine, de Serbo-Croatie, des îles grecques, sont traitées rapidement dans une suite d'articles inégaux, résumés ou développements des conférences faites en 1911-1912 à l'École des Hautes-Études sociales. La plupart de ces exposés sont faits sous une forme concrète et précise qui les rendra fort utiles pour le grand public ou comme introduction à une étude plus approfondie. A vrai dire, quelques affirmations générales et certaines prévisions ont déjà été démenties par les faits, et de même ces lignes un peu téméraires de la préface : « L'espoir de conquérir son indépendance par les armes est fermé désormais aux petites nations opprimées par l'étranger... Les mécontents ne peuvent plus espérer obtenir d'améliorations que par les procédés légaux. » Comment fait-on pour être sûr de ces choses-là?

Raymond GUYOT.

1. J. Aulneau, F. Delaisi, Y.-M. Goblet, R. Henry, H. Lichtenberger, A. Malet, A. Marvaud, Ad. Reinach, H. Vimard, *les Aspirations autonomistes en Europe* (Albanie, Alsace-Lorraine, Catalogne, Finlande, îles grecques, Irlande, Macédoine, Pologne, Serbo-Croatie). Paris, Félix Alcan, 1913, in-8°, xix-377 p.; prix : 6 fr.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Émile DURKHEIM. **Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie.** Paris, Félix Alcan, 1912.

Il n'est pas aisé de donner en quelques lignes une idée un peu nette d'un gros volume qui ne vise à rien de moins qu'à établir, par l'observation et par le raisonnement, une théorie générale des formes élémentaires de la religion. Il nous faut l'essayer pourtant. L'autorité très justifiée dont jouit M. Durkheim nous fait un devoir de prendre en considération les vues qu'il émet sur l'origine et le développement des sociétés humaines. D'ailleurs, telle qu'il la comprend, la sociologie présente quelques traits bien propres à intéresser des historiens. En effet, quand ce savant déclare que cette discipline « a pour objet d'expliquer une réalité actuelle » (p. 2), il lui assigne une tâche qu'à bien des égards on a le droit de revendiquer pour l'histoire en général, et quand, par opposition à l'école anthropologique, il demande que la recherche, au lieu de se disperser sur toutes les sociétés, se concentre sur un type nettement déterminé (p. 134), la méthode qu'il préconise se rapproche singulièrement de celle qu'appliquent les historiens.

Voici comment on peut, je pense, résumer à grands traits sa thèse : la religion a pour caractère fondamental l'opposition du sacré et du profane. Cette distinction s'est maintenue à travers toutes les transformations de la religion ; il faut donc qu'elle repose sur quelque chose de réel. Quels sont les faits qui l'ont suggérée à l'humanité ? Pour répondre à cette question, il convient d'observer ce qui se passe au sein de populations dont la vie et l'organisation soient les plus simples, le plus primitives possible. Or, nulle part ces conditions ne sont aussi bien réalisées que chez les indigènes de l'Australie. Il y a des chances pour que ces sauvages nous permettent de surprendre la genèse du fait religieux.

La vie de l'Australien est tour à tour individuelle et collective. Individuelle, elle est déprimée, toute remplie par la nécessité de subvenir aux besoins les plus prochains. Collective, elle s'exalte au contraire et devient frénétique. Dans les périodes d'excitation, le sauvage a le sentiment obscur qu'il est possédé par une force qui lui vient du dehors. En réalité, cette énergie se dégage de la société même. Comme elle est exceptionnelle et puissante et que les moments où elle se manifeste s'opposent naturellement au cours ordinaire de l'existence, il arrive nécessairement qu'elle apparaisse comme sacrée, religieuse.

Les populations australiennes sont organisées par tribus et par clans. La vie du clan est, en quelque sorte, déposée, emmagasinée dans des objets qui, par leur provenance, leur forme, leurs dessins, sont associés à quelque espèce animale ou végétale, ou même à un objet naturel, comme l'eau. De même que la vie collective dont ils sont les signes, ces objets sont sacrés et communiquent ce caractère aux espèces et aux êtres qu'ils sont censés représenter.

Quant au culte, il a pour but de maintenir, de renforcer la vie du clan, en assurant la conservation de l'espèce totémique, mais surtout en renouvelant périodiquement ces dégagements de puissance collective dont l'individu sent les bienfaisants effets.

A ce moment, la religion a déjà des représentations et des rites; elle est donc en possession de ses principaux éléments. Une évolution naturelle fera sortir de ces germes les mythologies et même les formes les plus hautes d'une religion individuelle ou universelle.

Une discussion détaillée ne serait pas à sa place dans cette *Revue*; je me contente de présenter quelques rapides observations.

Il est bien difficile de tenir pour accordés d'avance tous les postulats sur lesquels repose la thèse de M. Durkheim. Est-il bien vrai, par exemple, que la religion « primitive » soit celle qui nous fait le mieux connaître ce que renferme le concept de religion? — Que les religions répondent toutes et toujours aux mêmes besoins, et que, par conséquent, les causes qui ont agi à l'origine des sociétés soient constamment efficaces? — Que toutes les religions aient passé par les mêmes phases et que l'on trouve dans les plus simples l'explication des plus complexes?

D'autre part, il n'est ni certain, ni même probable que le totémisme ait été une forme sociale universelle, et, d'ailleurs, on affuble de ce même nom des systèmes visiblement différents : le totémisme australien n'est pas de tout point semblable au totémisme de l'Amérique du Nord, tant s'en faut. On ne voit pas que, même dans les populations prises comme types, les classifications totémiques coïncident avec la distinction du sacré et du profane. Les notions de *mana*, de *wakan* semblent tout à fait indépendantes de l'organisation par clans; il y a donc quelque abus à les employer comme des synonymes de la notion de principe totémique. L'exaltation qui se dégage des groupes réunis périodiquement a peut-être contribué à façonner l'idée religieuse; il est difficile de croire qu'elle explique la genèse du totémisme.

L'auteur d'une théorie a le droit absolu de partir de postulats et de se servir d'hypothèses. Encore faut-il que postulats et hypothèses ne compliquent pas inutilement les choses. Il est manifeste que le totémisme et son rôle dans les sociétés rudimentaires s'expliquent aisément si l'on y voit un expédient employé pour marquer, pour dénommer des groupes qu'il eût été difficile à des primitifs de constituer sans une sorte de signe de ralliement. Que de l'identité des noms on ait ensuite conclu à l'identité des porteurs de ces noms, et que ces

classifications, en devenant traditionnelles, aient pris un caractère religieux, il n'y a là rien que de naturel. C'était, à peu de chose près, l'explication d'A. Lang. M. Durkheim semble parfois sur le point d'y souscrire lui-même.

Le livre de M. Durkheim est plein de belles et fortes pages. Les analyses qu'il donne de phénomènes souvent très complexes sont en général remarquables de pénétration et de solidité. Entre autres morceaux, je signalerai ce qu'il dit de l'ascétisme, des rites négatifs et positifs du culte, du rôle et de la valeur de l'émotion religieuse. Mais on ne peut pas dire que cet ouvrage ait réussi à définir et à expliquer ce que, parmi les autres ensembles de faits sociaux, la religion a de vraiment spécifique. En l'identifiant avec la vie sociale, M. Durkheim pense avoir démontré qu'elle est légitime et nécessaire. On peut se demander si c'est la sauver que de la vider de tout ce qui la fait *sui generis*.

P. OLTRAMARE.

Morris JASTROW, JR. **Aspects of religious Belief and Practice in Babylonia and Assyria** (American Lectures on the history of Religions). New-York et Londres, Putnam, 1911.

Si M. Jastrow a donné à son livre le titre modeste d'« Aspects de la croyance et de la pratique religieuses en Babylonie et en Assyrie », c'est sans doute pour le distinguer de la vaste histoire de la religion assyro-babylonienne qu'il a publiée en anglais (1898) et qu'il a depuis remaniée en vue de la traduction allemande. Dans tous les cas, il n'a pas eu l'intention de restreindre par là le champ qu'il voulait parcourir. Ce nouvel ouvrage, en effet, étudie la religion sous toutes ses faces principales : l'histoire de son développement ; le panthéon ; les deux plus importantes méthodes de divination ; le culte ; les croyances relatives à la vie d'outre-tombe ; la morale. M. Jastrow n'a même pas limité son horizon à la vallée de l'Euphrate et du Tigre. Il a parlé de l'influence exercée par les Babyloniens sur leurs voisins et, par l'astrologie, sur le monde occidental ; en outre, il a fait, avec les traditions et la littérature de la Palestine, de nombreux et intéressants rapprochements. Peut-être regrettera-t-on que les mythes n'aient été touchés qu'occasionnellement, à propos des dieux ou du monde des morts. L'excuse de l'auteur, c'est qu'il se propose de les traiter dans un ouvrage spécial.

Une exposition remarquablement claire et vivante ; de nombreuses traductions de textes ; une étude détaillée de l'hépatoscopie, qui paraîtra neuve à la plupart des lecteurs, et pour laquelle M. Jastrow était particulièrement bien qualifié ; d'abondantes indications bibliographiques ; des listes chronologiques données en appendice ; rien n'a été négligé de ce qui pouvait rendre ce livre à la fois captivant et

utile. Un élément certain de succès, c'est l'illustration, qui a fourni à l'auteur l'occasion de donner un nombre considérable de renseignements précieux sur les sujets représentés, sur les monuments, sur les sources d'information : autant de planches, autant de petites monographies archéologiques. Puisse cet excellent exemple être généralement suivi !

Sur les questions controversées, M. Jastrow se montre sobre et conciliant. Il ne fait qu'effleurer les théories panbabyloniennes des Winckler et des Jensen ; mais c'est pour les écarter poliment. S'il affirme la réalité des Sumériens, comme race non sémitique, il accorde cependant à M. Halévy que l'influence sémitique s'est fait puissamment sentir sur les bords de l'Euphrate aussi haut que les documents nous permettent de remonter. Sans exagération, il rend justice à l'esprit religieux des Babyloniens et des Assyriens ; mais il a soin de faire observer que nous connaissons assez mal les croyances et usages populaires et que les inscriptions ne nous renseignent guère que sur la religion royale et sacerdotale. Notons enfin qu'il insiste très souvent sur le parallélisme de la civilisation et de la religion. On reconnaît là une des thèses favorites de l'auteur de *Study of Religion*. Cette collaboration des deux grands groupes de phénomènes sociaux ne saurait être sérieusement contestée pour la Babylonie. Mais comme il s'en faut qu'elle soit universellement humaine, on peut se demander s'il n'y a pas là un caractère propre de la civilisation assyro-babylonienne et s'il ne s'explique pas, au moins en partie, par le fait que la religion fut, à Babylone et à Ninive, non pas, comme souvent, une religion de la mort, mais à peu près exclusivement une religion de la vie.

P. OLTRAMARE.

FRANZ CUMONT. *Astrology and Religion among the Greeks and Romans*. New-York and London, Putnam, 1912. (*American Lectures on the History of religions*.)

Un beau sujet traité par un maître.

Quand et comment naquit à Babylone la croyance en une influence exercée par les astres sur les destinées humaines ; pourquoi l'astrologie a trouvé en Grèce un terrain déjà préparé par la philosophie et pourquoi elle s'y est étroitement associée au stoïcisme ; comment elle s'est propagée dans l'empire romain, remplaçant partout le particularisme païen par une religion universelle ; quelles idées nouvelles elle a répandues sur la divinité ; quelle action elle a eue sur la conduite et sur le culte ; quelles perspectives d'outre-tombe elle a ouvertes à ses croyants ; tel fut à peu près le programme des six conférences que M. Cumont a faites, pendant l'hiver 1911-1912, devant huit institutions supérieures des États-Unis. Il y résume d'une manière claire et

attrayante les principaux résultats acquis après plus de quinze années de patientes études.

Deux parties de cet ouvrage me paraissent mériter surtout d'attirer l'attention de l'historien. Dès les premières pages, M. Cumont fait justice des théories panbabylonistes qui placent l'origine de l'astrologie à l'aube même de la civilisation mésopotamienne. L'observation scientifique des astres date au plus tôt du VIII^e siècle av. J.-C. Les mouvements et les conjonctions du soleil, de la lune et des planètes commencent au VI^e siècle à être déterminés avec quelque précision, et c'est au II^e siècle que l'astrologie, en pleine possession de ses méthodes, est vraiment devenue une science exacte. Or, à ce moment, il y a longtemps que les Grecs, d'abord élèves des Babyloniens, la cultivent d'une manière indépendante, si bien qu'il est difficile de dire si certains de ses progrès sont dus aux prêtres de la Chaldée ou aux mathématiciens de la Grèce. Mais une chose est tout à fait sûre; ni les poèmes d'Homère, ni les récits de l'Ancien Testament ne sont les échos helléniques et palestiniens d'une théologie sidérale qui aurait fleuri à Babylone 3 ou 4,000 ans avant notre ère.

Les derniers chapitres présentent aussi un grand intérêt. L'auteur nous y montre comment l'astrologie, devenue religieuse à Babylone, a gardé ce caractère dans le monde grec et romain. Elle est une religion par la foi qu'elle réclame de ses adeptes, par les sentiments et les émotions qu'elle fait naître en eux, par l'action qu'elle exerce sur leur vie, par les espérances qui se fondent sur elle. Religion, elle est contagieuse au plus haut degré; et les expériences qui lui sont contraires ont beau se multiplier, elles ne dessillent pas les yeux des croyants. Des phénomènes analogues se produisent de notre temps, avec moins de succès il est vrai : religions d'intellectuels et de privilégiés qui délaissent les cultes traditionnels pour aller chercher dans de petites chapelles la satisfaction de besoins plus raffinés.

Les *American Lectures* sont un acompte de l'ouvrage plus considérable dans lequel M. Cumont exposera, avec l'ampleur que le sujet réclame, l'histoire de l'astrologie dans le monde antique. Nous attendons avec impatience le livre qu'il nous promet. Ce sera certainement le digne pendant des *Textes et monuments relatifs aux Mystères de Mithra*.

P. OLTRAMARE.

Édouard MEYER. *Der Papyrusfund von Elephantine*. Leipzig, Hinrichs, 1912.

Des trouvailles répétées de papyrus araméens avaient révélé la présence à Éléphantine d'une colonie militaire juive entretenue par les rois perses. Le musée de Berlin obtint l'autorisation de faire à cet endroit des fouilles méthodiques. Pendant la campagne d'hiver 1906-1907, M. Rubensohn mit la main sur un grand nombre de documents

d'une importance exceptionnelle. Ces pièces, — papyrus et ostraka, — ont été publiées et traduites par M. Sachau dans un ouvrage monumental. Sous une forme plus modeste et beaucoup moins coûteuse, M. Éd. Meyer met en valeur les renseignements qu'elles nous apportent sur l'histoire, les religions, la littérature de l'Orient au ^v^e siècle avant J.-C. Comme on sait, l'éminent historien de l'Université de Berlin excelle à tracer de lumineux tableaux d'ensemble. On retrouve ici sa maîtrise habituelle. Il n'a d'ailleurs rien négligé de ce qui pouvait aider le lecteur à comprendre toute la portée de ces belles découvertes.

Les papyrus d'Éléphantine nous font connaître l'organisation militaire et la vie privée des juifs cantonnés à la frontière méridionale de l'Égypte. Ils jettent du jour aussi sur les relations de ces juifs avec les indigènes et sur les événements qui ont amené la destruction de cette colonie. Ils éclairent par contre-coup l'histoire des juifs de la métropole après le retour d'exil. Avec une satisfaction non dissimulée, M. Éd. Meyer montre qu'ils fournissent de nouveaux arguments en faveur de ses deux thèses du caractère historique des documents officiels contenus dans les livres d'Esdras et de Néhémie et du judaïsme, création des rois perses. Ce qui est plus important encore, ils nous révèlent la religion de ces juifs d'Éléphantine, fidèles au yahvisme, mais nullement touchés par l'activité réformatrice des prophètes. La colonie a un temple, et dans ce temple Jéhova semble avoir été adoré sous forme de bétyle, en compagnie de deux parèdres féminines. M. Meyer émet à ce propos une idée hardie : nous aurions, à l'extrémité de l'Égypte et à la fin du ^v^e siècle, un témoin de ce que fut, avant la réforme de 621, le culte populaire de Juda et d'Israël. Il pense donc que, dès le ^{vii}^e siècle, les juifs avaient la ténacité de croyances et de pratiques dont ils ont fait preuve bien des siècles plus tard. Je doute que cette thèse ait beaucoup de succès. L'influence du milieu explique plus naturellement les caractères singuliers du culte de Jéhova dans cette colonie lointaine.

Chose remarquable, les juifs d'Éléphantine semblent n'avoir eu à leur disposition aucun des écrits qui font partie de l'Ancien Testament. En revanche, ils possédaient une version araméenne du livre d'Achikar, dont la date et la patrie sont désormais assurées. Les pages que M. Meyer a consacrées à ce fameux recueil de sentences sont un fort curieux morceau de littérature comparée. On comprendra tout l'intérêt qui s'attache à ce roman quand on saura que, vers la même époque, il faisait les délices des lecteurs de Babylone, de Syrie, de Grèce et d'Égypte, et que, nous offrant un exemple manifeste de la rapidité avec laquelle l'histoire de l'Asie antérieure s'est altérée dans la tradition littéraire, il éclaire du même coup la formation de bien des légendes, histoires sacrées, comme le ^{xiv}^e chapitre de la Genèse, ou profanes, comme certains récits dont on retrouve l'écho dans Hérodote et dans Xénophon.

P. OLTRAMARE.

J. BRICOUT. *Où en est l'histoire des religions ?* Avec la collaboration de MM. Bros, Capart, etc. T. II : *Judaïsme et christianisme*. Paris, Letouzey et Ané, 1911. In-8°, 589 pages.

Six monographies achèvent le programme que M. Bricout et ses collaborateurs se sont proposé de remplir. La première, qui est la plus longue de toutes, a pour objet la religion d'Israël. Les cinq autres résument l'histoire du christianisme depuis ses origines jusqu'à la condamnation du modernisme et du *Sillon*. Si vaste que soit le domaine embrassé, ce second volume a sur le premier l'avantage d'une incontestable homogénéité.

Ce n'est pourtant pas que les divers auteurs aient tous compris leur tâche de la même manière. Ici aussi, nous constatons entre eux des divergences notables. Le plus simple est donc de les passer en revue l'un après l'autre.

M. Touzard a fait un très utile exposé de la religion d'Israël. Son travail est si détaillé et si complet qu'il a souvent l'aspect d'un index des idées exprimées dans l'Ancien Testament. Quand les livres s'y prêtent, la table méthodique des matières fait place à de bonnes analyses, pour les apocalypses, par exemple. Deux faits, d'après cet écrivain, caractérisent surtout l'histoire religieuse du peuple juif : d'une part, la continuité de l'œuvre divine qui enrichit de plus en plus le contenu de la révélation ; d'autre part, l'existence d'un double courant, en ce sens qu'aux tenants de la tradition s'oppose l'esprit de nouveauté représenté par les prophètes. Est-il besoin de faire observer que ce second trait se retrouve dans de tout autres milieux ? J'ajoute que la critique n'est point absente dans ce chapitre. Quand, par une phrase suffisamment orthodoxe, on s'est mis en règle avec l'autorité ecclésiastique, on se sent plus à l'aise pour traiter librement les textes sacrés.

M. Venard fait ensuite, et d'une manière très objective, la revue des principales thèses émises à propos des origines chrétiennes. Il ne dissimule ni la gravité des problèmes, ni leurs difficultés inhérentes. Très intéressante, cette déclaration que l'historien catholique, avant d'utiliser les Évangiles, est tenu d'examiner « les garanties de valeur humaine qu'offre leur témoignage » (p. 171). Sans doute, le résultat de cet examen confirme toujours le jugement de l'Église. C'est pourtant déjà quelque chose que de ne pas ignorer de parti pris ce que disent les autres, de discuter leurs opinions, de ne pas penser que, l'Église ayant parlé, tout est dit. Harnack, Jülicher, Loisy sont abondamment cités. Ici aussi, on affirme la révélation ; mais on donne en même temps des choses une explication simplement « humaine ». L'idée maîtresse de ce chapitre, c'est que le christianisme s'est d'emblée développé avec continuité et homogénéité. Les origines chrétiennes sont spécifiquement chrétiennes.

M. Batiffol, étudiant le conflit de la nouvelle religion et du monde

antique, est lui aussi frappé du caractère de continuité que présente le christianisme. Il affirme de plus que, dès l'origine, le christianisme fut une religion d'autorité. Bref, catholicisme et autorité sont aussi anciens que l'Eglise elle-même. Il est curieux que M. Batiffol ne fasse pas état du fameux passage de Cyprien (*De cath. eccl. unit.*), objet de tant de controverses. Relevons cette définition du christianisme : une foi qui s'affirme comme philosophie (p. 275). Il est inutile de dire que les soixante pages dues à la plume de l'éminent historien comptent parmi les meilleures de tout l'ouvrage.

Ce n'est pas la faute de M. Bousquet, mais bien celle de son sujet (les divers schismes d'Orient), si le chapitre iv est moins captivant que ceux qui le précèdent. Il offre pourtant ce grand intérêt de nous montrer l'idée nationale altérant le christianisme primitif et brisant de plus en plus son unité.

L'histoire de l'église latine du iv^e au xv^e siècle est surtout remplie par la lente conquête des barbares et par les luttes de la papauté contre les hérésies, les schismatiques et les empereurs. M. Vacandard la raconte dans un chapitre qui est plutôt un précis qu'une mise au point des études récentes sur cette longue période. La toute-puissance spirituelle et temporelle du Saint-Siège ne pouvait avoir de champion plus intransigeant. Il blâme la persécution des hérétiques par le bras séculier ; mais c'est surtout parce qu'elle fut souvent un empiètement des empereurs sur les droits « inaliénables » de l'autorité ecclésiastique.

Très certainement, M. Bricout, qui traite de l'histoire du christianisme pendant les cinq derniers siècles, a fait effort pour n'être pas trop injuste à l'égard des protestants et des libres penseurs : il condamne sévèrement la Saint-Barthélemy et la révocation de l'Édit de Nantes. Malheureusement, l'intolérance cléricale étouffe vite ces bonnes dispositions, et les adversaires de l'église catholique sont jugés sans sérénité.

Le volume se termine par un chapitre intitulé *Conclusion*, dont l'auteur est également M. Bricout. Je n'ai pas su en reconnaître l'intérêt ni l'utilité. La première moitié est presque entièrement remplie de phrases empruntées aux autres articles et détachées de leur contexte ; la seconde ne nous apporte guère que des vérités banales et des affirmations gratuites.

P. OLTRAMARE.

ERNST WINDISCH. Das Keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur.

Leipzig, Teubner, 1912. Gr. in-8°, 302 pages. (Forme le t. XXIX des *Abhandlungen der Philologisch-historischen Klasse der sächsischen königlichen Gesellschaft der Wissenschaften*, n° VI.) Prix : 9 marks.

M. Windisch est un vétéran de la linguistique et de la philologie celtiques ; jusqu'à la fin de sa belle vie, d'Arbois de Jubainville se

réclamait de son influence et s'aidait de ses livres. Le nouveau travail de M. Windisch est un peu différent de ses précédentes études; il y a abordé, plus franchement qu'à l'ordinaire, l'histoire proprement dite, celle des faits et celle des institutions. Et il nous donne un aperçu des destinées de la Grande-Bretagne depuis les origines jusqu'aux temps héroïques d'Arthur. Il y a des défauts dans le livre. A vrai dire, il n'est pas très bien composé; sur ses trois cents pages, plus de la moitié est consacrée à l'examen des poèmes médiévaux, Arthur, Peredur et le Graal, Tristan et Iseut, et il est visible que c'est la principale préoccupation de l'auteur. M. Windisch, dans tout le cours de ses exposés, se laisse sans cesse aller au désir d'expliquer tel ou tel épisode des gestes littéraires, si bien qu'il faut voir dans son livre moins un tableau historique qu'une série d'observations sur les origines de la littérature néo-celtique. Le texte est à chaque instant coupé par des enclaves de références, ce qui le rend fort difficile à lire: il est vrai que l'impression du volume, qui est fort belle, allège la fatigue des yeux. Les questions purement historiques ne sont pas approfondies, et j'aperçois à chaque instant des difficultés aux solutions acceptées par l'auteur. La partie historique la plus importante a trait aux dieux gaulois (ch. XVIII-XXXV). Il y a là trop de faits connus, trop de faits empruntés à la Gaule, et pas assez de ce que nous attendons toujours, une étude poussée des dieux de la Bretagne. M. Sagot a reculé devant cette étude; M. Haverfield, jusqu'ici, l'a négligée. Cependant, les dieux de la Bretagne ne ressemblent pas à ceux de la Gaule, et vouloir exposer la religion de l'île par celle du continent, c'est se tirer à bon compte d'une difficulté. Je ne comprends pas pourquoi, à propos de cette *Minerva* bretonne si curieuse à étudier, où il y a encore tant de choses à dire, l'auteur parle de la *Minerva Cabalodiacensis* de Trevi. A la lecture minutieuse, le livre paraît donc comme une suite de notes de tout genre bien prises, mais mises bout à bout. J'en ai éprouvé désillusion et peine.

Camille JULLIAN.

F. DE GÉLIS. Histoire critique des jeux floraux depuis leur origine jusqu'à leur transformation en Académie (1323-1694). Toulouse, Privat, 1912. In-8°, 436 pages. (*Bibliothèque méridionale*, publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, 2^e série, t. XV.)

L'auteur de ce livre est un amateur intelligent, mais qui ne se rend pas un compte exact de ce que doit être un travail d'érudition vraiment « critique ». Il reprend le sujet *ab oco*, sans indiquer ni ce qu'il doit à ses devanciers (et c'est beaucoup), ni en quoi il s'écarte de leurs conclusions; il ne nous donne même pas les moyens de le savoir, car sa bibliographie est à la fois surabondante et insuffisante: il renvoie, sans références précises, à des recueils comprenant des vingtaines ou

des centaines de volumes, comme la *Revue des Pyrénées* ou les *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse*, ou à des journaux quotidiens comme l'*Express du Midi*; il confond en un seul périodique la *Romania* et la *Revue des langues romanes*, en un seul ouvrage les éditions de la *Chanson de la Croisade*, par Fauriel et par M. P. Meyer; il mentionne un « Commentaire » de Nostredame par Chabaneau, lequel n'a pas paru, un manuscrit (voy. à *Gil*) dont on ne possède que la table et dont il ne cite pas au reste une seule ligne, même certains « Mémoires manuscrits » de Louis Baron qui paraissent inexistantes (il y a confusion avec les *Mémoires* de d'Orbessan, où furent reproduites quelques poésies de Baron; cf. p. 308; n. 4). Parmi les documents essentiels que l'auteur avait à utiliser, les uns sont imprimés, les autres manuscrits. Des premiers (*Leys d'Amors*, « Registre » de Galhac), il indique très insuffisamment les éditeurs ou commentateurs et nous donne ainsi l'illusion qu'il travaille sur les originaux. Des seconds (poésies et procès-verbaux contenus au « Livre rouge »), il a tiré des renseignements intéressants, mais impossibles à contrôler; sa liste des mainteneurs et des lauréats serait très précieuse si l'on se rendait compte de la façon dont elle a été établie. La fameuse question de Clémence Isaure est exposée, d'après Ponsan, Lagane, Noulet et Roschach, avec impartialité, mais avec un luxe excessif de détails. Les pièces justificatives sont bien choisies et seraient les très bien venues si la source (toujours le même reproche!) en était indiquée et la transcription plus correcte.

Ces réserves faites sur la méthode et le procédé d'exposition, je reconnais volontiers que l'ouvrage est écrit vivement, sinon très élégamment, agréable à lire, en dépit de quelques longueurs et répétitions, fait en somme pour plaire au grand public. On y trouvera des détails suffisants, et au delà, sur l'histoire extérieure de l'institution; mais on n'y trouve pas ce qu'on était en droit d'y chercher, une analyse un peu précise des causes qui ont, surtout à l'époque étudiée, paralysé sa marche, rendu son action inefficace ou funeste.

A. JEANROY.

D^r G. MOLSBERGEN. De stichter van Hollands Zuid-Afrika, Jan van Riebeeck. Amsterdam, van Looy, 1912. In-8°, 297 pages.

M. Molsbergen, déjà avantageusement connu par une étude sur les relations de la France et des Provinces-Unies de 1648 à 1662, et par divers travaux d'histoire coloniale, vient de consacrer un nouveau livre à l'expansion néerlandaise dans l'Afrique australe. C'est un volume à la fois agréable et solide, orné de jolies gravures et pourvu de nombreux documents inédits, empruntés aux archives de La Haye, d'Amsterdam et de Batavia; il expose, pour la première fois d'une façon com-

plète, la carrière d'un des meilleurs agents de la grande Compagnie des Indes Orientales au XVII^e siècle, Jean de Riebeeck, et les débuts d'un des plus florissants établissements hollandais en Afrique, celui du Cap de Bonne-Espérance. Son ouvrage, absolument nouveau en ce qui concerne la vie de Riebeeck, apporte encore bien des détails intéressants sur la colonie du Cap et complète heureusement les études des M^{rs} Call Theal, des Busken-Huet et des Dehétrain.

Né à Culemborg (Gueldre) en 1618, Riebeeck appartenait à une vieille famille de régents néerlandais. Il commença son existence aventureuse en 1639, comme chirurgien au service de la Compagnie des Indes Orientales; mais il n'exerça que peu de temps la médecine, et fit au secrétariat général du gouverneur des Indes néerlandaises, à Batavia, son apprentissage commercial. Il fut envoyé dès 1642 comme secrétaire dans une ambassade auprès de la reine d'Achin, puis comme sous-marchand, en 1643, au comptoir de Desima, au Japon, et de là au Tonkin. Il eut le tort, bien léger, étant donné les pratiques du temps, de vouloir y faire du commerce pour son compte. Rappelé à Batavia en 1647, il se vit confisquer son traitement. Il fut même rembarqué pour la Hollande et dut quitter le service de la Compagnie. Toutefois, son intelligence et son activité ne pouvaient rester longtemps sans emploi. Après avoir épousé, en 1649, la petite-fille d'un huguenot réfugié, il voyagea au Groënland et en Amérique, jusqu'aux Antilles, et, en 1651, la Compagnie des Indes Orientales, oubliant ses anciennes fautes, le chargea d'aller fonder un établissement au Cap de Bonne-Espérance. De 1652 à 1662, il créa la colonie et la fit prospérer, explorant le pays aux alentours, négociant avec les peuplades de Boschimans et de Hottentots et leur achetant du bétail, déjouant les complots des mécontents, important des nègres esclaves pour les gros travaux, faisant venir surtout des paysans hollandais (Boeren), ancêtres de la vaillante population des Républiques sud-africaines. En dix ans, il avait fait du Cap ce que les directeurs désiraient, à savoir une escale commode pour le ravitaillement des vaisseaux sur la route des Indes; il en avait même fait davantage, le noyau d'une colonie de peuplement. Il demanda à retourner aux Indes et la Compagnie le lui permit. Le 6 juillet 1662, il débarquait avec les siens à Batavia. Membre du Conseil de justice, gouverneur de Malacca (1662-65), enfin secrétaire du Haut Conseil des Indes, il mourut à Batavia, le 18 janvier 1677, après une vie bien remplie. C'est un des personnages les plus marquants de l'époque coloniale hollandaise.

Albert WADDINGTON.

Stewart L. MIMS, assistant-professor of History in Yale College.
Colbert's West-India Policy. New-Haven (Conn.), Yale Uni-

versity Press; London, Henry Frowde; Oxford, University Press, MCMXII. In-8°, 385 pages. Prix : 2 dollars net.

Le livre de M. Mims est une étude préliminaire à un ouvrage qu'il prépare sur les rapports économiques de la Nouvelle-Angleterre avec les Antilles françaises au XVIII^e siècle. S'étant aperçu qu'on ne pouvait comprendre ces rapports sans connaître les origines de nos colonies, il a passé trois ans en France pour étudier les sources de cette histoire. Il traite, dans ce premier volume, surtout de la politique de Colbert, de 1662 à 1683; il nous en promet un second sur la période suivante, de 1683 à 1715. Sa documentation est considérable et très précise : une bibliographie d'une clarté parfaite, qui est un modèle de disposition, permet d'évaluer l'énorme somme de recherches effectuées dans les dépôts d'archives de Paris et dans ceux des départements. Les Archives nationales, celles des Affaires étrangères, de la Marine, les fonds manuscrits de la Bibliothèque nationale, les archives départementales de la Gironde, de la Charente-Inférieure, de la Loire-Inférieure, les archives des Chambres de commerce de Bordeaux et de Nantes, les papiers des amirautes, etc., etc., ont été non pas explorés superficiellement, mais dépouillés à fond. En dehors de chroniqueurs tels que le P. du Tertre, qui sont des témoins oculaires, M. Mims ne s'appuie guère que sur des documents originaux. Il aurait pu se dispenser d'indiquer les livres de seconde main; le sien suffit : il efface les autres.

Après avoir exposé l'œuvre des Compagnies de Saint-Christophe et des Iles de l'Amérique, M. Mims s'attache à préciser les conditions dans lesquelles a été créée par Colbert, a pu vivre, a périclité la Compagnie des Indes occidentales. Il explique les vues purement commerciales du ministre; il donne les raisons de l'échec encouru. De l'enquête minutieuse où s'ordonnent tant de faits et de chiffres qu'il a le premier réunis, il tire cette conclusion générale que Colbert a voulu uniquement supprimer le négoce des étrangers dans nos îles pour assurer le profit des échanges aux armateurs nationaux; que, pour réaliser ces vues, il a employé concurremment la compagnie à monopole et la liberté commerciale, restreinte aux Français bien entendu. Il est parvenu, au prix de grandes souffrances de leur part, malgré leurs révoltes, à imposer aux colons les marchandises de la métropole au lieu de celles de la Hollande : une navigation régulière s'est établie entre nos ports de l'Océan et les Antilles. Alors que trois ou quatre vaisseaux au plus en sortaient pour les îles vers 1664, ils en envoyaient 205 en 1683. Mais les colonies ont beaucoup pâti des restrictions apportées à leurs cultures, à leurs industries, pour le bénéfice des industries métropolitaines. Colbert a permis, puis défendu obstinément de raffiner le sucre sur place. Par la ferme du tabac, il a ruiné les premiers planteurs de Saint-Domingue. Par l'exclusion du commerce étranger, il a retardé le développement de nos établissements auxquels nous ne

pouvions fournir à bon compte ni les vivres, ni le bétail, ni le bois, ni les nègres. Malgré ses erreurs, il leur a pourtant donné leur constitution et les a rattachés au patrimoine national en les retirant presque violemment de la clientèle hollandaise. Les derniers chapitres de l'ouvrage exposent comment se sont succédé aux îles la culture du tabac, celle de la canne à sucre et celle de l'indigo; quels étaient les règlements édictés par l'autorité royale pour l'exploitation et le commerce, quelles étaient les marchandises d'importation, leurs prix et leurs quantités; on y trouve, en un mot, sur la vie économique des Antilles françaises, des renseignements statistiques du plus grand intérêt, dont la réunion est d'autant plus précieuse qu'ils proviennent de sources très dispersées. Le livre est donc excellent et mérite une confiance sans réserve.

P. CULTRU.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Direction des Archives. Inventaire des sceaux de la Bourgogne, recueillis dans les dépôts d'archives, musées et collections particulières des départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne, par Auguste COULON. Paris, E. Leroux, 1912. In-4°, XLVIII-366 pages, 60 planches.

Sous le règne de Napoléon III, le comte de Laborde, directeur général des Archives, avait formé le dessein de faire reproduire, par le moulage, tous les sceaux conservés en province et d'en réunir les fac-similés aux Archives de l'État. L'entreprise, confiée à Germain Demay, fut exécutée dans les départements du nord de la France. Mais on l'abandonna dès 1868. Or, les sceaux sont tous menacés de destruction. Ces fragiles monuments se trouvent exposés à des froissements funestes, d'autant plus fréquents que les chartes auxquelles ils adhèrent sont plus souvent consultées. Le nombre des documents communiqués aux chercheurs dans les dépôts publics s'accroît chaque année. Chaque année, des sceaux s'effritent et disparaissent en plus grande quantité.

Feu Étienne Dejean a senti combien il était urgent de reprendre l'œuvre commencée il y a un demi-siècle. Il a chargé M. Coulon, archiviste aux Archives nationales, de mouler et d'inventorier les sceaux qui subsistent dans les trois départements bourguignons. Le catalogue, que vient de publier cet érudit, est établi sur le même plan que les quatre volumes où Demay a décrit les sceaux qu'il avait moulés en Flandre, en Artois, en Picardie et en Normandie. M. Coulon a, sur certains points, amélioré la méthode suivie par son devancier; il donne les descriptions avec plus de détails; il met plus de soin à déterminer la date de l'apposition de chaque sceau. L'illustration qu'il a jointe au volume est très abondante; elle reproduit en phototypie

le quart environ des sceaux décrits. Son livre est le fruit d'un labeur considérable; il rendra de grands services aux érudits.

Un ouvrage de ce genre n'est jamais exempt d'erreurs. Pour une bonne part, celles que l'on peut relever dans l'*Inventaire des sceaux de la Bourgogne* résultent de simples inadvertances. Un lecteur attentif saura les corriger; il comprendra, par exemple, que c'est en des moments de distraction que l'auteur a classé au nombre des laïques un préchantre de Besançon, des chanoines de Langres et d'Autun et un prieur de Lanthenans (nos 281, 517, 524, 526), — qu'il a rangé (n° 682) parmi les baillis de l'Auxois bourguignon (l'ancien *pagus Alesiensis* ou *Alsensis*), Pierre de Hagenbach, bien connu comme bailli d'un pays qu'on appelait également « Auxois », en français du xv^e siècle, le landgraviat de Haute-Alsace, — qu'il a attribué au duc Jean sans Peur l'institution de l'ordre de la Toison d'or (p. xxxii)¹.

Dans l'introduction placée en tête du volume, M. Coulon nous signale les particularités les plus intéressantes qu'il a remarquées en examinant les sceaux et même les chartes auxquelles les sceaux sont attachés. Ce qu'il a noté quant à l'iconographie des saints (et, en particulier, de la Vierge, de sainte Marie-Madeleine, de saint Andoche et de ses compagnons) est à retenir, comme ce qu'il dit des pilastres cannelés, employés dans la décoration sigillaire, et des empreintes de sceaux apposées sur le bronze des cloches. Mais certaines des opinions qu'il émet semblent contestables. J'ai peine à croire que la disparition des sceaux ait été amenée, au xvi^e siècle, par « la substitution de la lettre missive à la charte proprement dite » (p. vi). L'auteur paraît confondre deux sens d'un même mot lorsqu'il écrit que les documents privés de leurs sceaux ont perdu « toute authenticité » (p. vii). Je ne vois rien d'« étrange » à ce qu'un archevêque de Lyon se soit servi, en 1255, d'une bulle de plomb (p. xxv) : quelques-uns de ses prédécesseurs et de ses successeurs, ainsi que bien d'autres prélats du bassin du Rhône, ont pratiqué le même usage.

1. Je ne crois pas inutile de rectifier quelques autres *lapsus* : « Guy de Brienne » (n° 224) doit être appelé Guy de Bryan; « André de Morey » (n° 395), André de Moyria; « Jean de Salon » (n° 466), Jean de Saulon; « Guichard de Poligny » (n° 624), Bon Guichard, de Poligny; « Guillaume Bonyer » (n° 703, 704), Guillaume de Bonnières. Il faut lire Bourg-Dessous de Salins et non « Bourg dessous Salins » (n° 605); Valleriois et non « Villeroy » (n° 617); Dieulouard et non « Dieulovart » (n° 1601). Sur le sceau de la cour du comté de Tonnerre (n° 614), l'écu à la bande ne constitue pas le blason de Tonnerre, mais celui des Chalon. Le sceau de Hugues de Vienne (n° 525) est armorié d'une aigle et non pas d'un lion. C'est, sans doute, par suite d'une faute d'impression que le sceau de Béatrix, comtesse de Chalon (n° 89), se trouve daté de l'an 1320 : Béatrix est morte en 1227. Il n'y avait pas encore de comte de Montpensier en 1280 (n° 28). Jean Wisse de Gerbéviller n'était pas « bailli du duché d'Allemagne », mais bailli d'Allemagne, au duché de Lorraine (n° 534).

Les sceaux de la Bourgogne décrits dans l'*Inventaire* sont au nombre de 1,610. Deux douzaines, ou environ, ont été empruntées à la Collection de Bourgogne qui se trouve à Paris, à la Bibliothèque nationale. Nous serions fort surpris que les archives bourguignonnes n'aient pas même fourni 1,600 sceaux, si M. Coulon ne nous avertisait qu'il a fait un choix. Ce choix ne pouvait être qu'arbitraire. Les sceaux intéressent l'histoire et l'archéologie à des titres si nombreux et si divers que personne n'est en mesure d'affirmer que tel ou tel de ces monuments est négligeable. M. Coulon reconnaît lui-même (p. v, note 4) ce qu'a d'imparfait, à cet égard, la méthode qu'il a suivie en se conformant à l'exemple de Demay. Il y a donc lieu d'espérer qu'en Champagne, où il poursuit son travail, il recueillera tous les sceaux qui subsistent, tous ceux, du moins, qui peuvent supporter l'opération du moulage.

MAX PRINET.

André LE GLAY. **Histoire de la conquête de la Corse par les Français : la Corse pendant la guerre de la succession d'Autriche.** Monaco, impr. de Monaco, et Paris, A. Picard, 1912. In-8°, xii-267 pages avec 6 planches hors texte. (Mémoires et Documents historiques publiés par ordre de S. A. S. le prince Albert I^{er} de Monaco.)

L'histoire de la conquête de la Corse par les Français a été jusqu'ici trop négligée. Quelques documents, empruntés aux archives de la Guerre et des Affaires étrangères, ont bien été relevés à différentes reprises par M. Letteron; mais ils sont perdus dans l'introuvable *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse*. Tout récemment M. Édouard Driault publiait le Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France à Gênes et, dans une remarquable et lucide introduction, résumait tout le développement de la question corse, « chef-d'œuvre de la diplomatie française au XVIII^e siècle ». Mais il restait à pénétrer dans le détail des événements; il convenait « de rechercher les convoitises qui se sont tournées vers cette proie, de démêler, dans le réseau des combinaisons diplomatiques, les intrigues qui se sont nouées autour de la question corse, d'examiner les résistances que la France a eues à vaincre, d'analyser enfin les causes et les effets de la conquête ».

Tel est le programme que M. André Le Glay s'est tracé et qu'il commence aujourd'hui de réaliser, après avoir recueilli, tant en France qu'à l'étranger, une foule de documents inédits. C'est ainsi qu'il a dépouillé au Record Office d'Angleterre les dépêches des agents anglais à Turin et à Florence qui se sont plus spécialement occupés des affaires de Corse; il a consulté les papiers du duc de Newcastle déposés au British Museum; les archives d'État de Turin, Gênes,

Naples, Modène, Florence lui ont fourni des renseignements précieux.

Car l'histoire de la Corse au XVIII^e siècle n'a pas un intérêt purement régional, — et c'est ce que M. Le Glay lui-même avait très exactement montré dans une précédente étude consacrée à Théodore de Neuhoﬀ (*Revue historique*, mars-avril 1908, t. XCVII, p. 347). L'étrange équipée de l'aventurier allemand débarquant en 1736 sur la plage d'Aleria, habillé à la turque et se faisant couronner roi de Corse par le peuple mécontent, avait aiguisé la verve des libellistes, mais elle avait aussi alarmé les chancelleries; derrière elle se cachait la trame des intrigues internationales, — et c'est alors précisément que la France fut amenée à intervenir contre toute puissance désireuse d'enlever la Corse à la République de Gènes.

Ce sont les menées de l'Angleterre qui apparaissent d'abord, pendant la guerre de la Succession d'Autriche, comme les plus significatives et les plus dangereuses. Les Anglais ont compris, bien avant Nelson, l'importance du golfe de Saint-Florent, où l'on pourrait entretenir « nombre de gros vaisseaux qui seront toujours en vedette sur Toulon », et, dans le début, il ne s'agit pour eux de rien moins que de « conquérir » la Corse... D'autre part, le roi de Sardaigne, dont les ambitions commencent à s'étendre au delà des limites étroites du Piémont et qui, doué d'un fort appétit, ne demande qu'à se mettre à table pour manger l'Italie feuille à feuille, aurait volontiers commencé par la Corse le démembrement de Gènes et la conquête de la péninsule entière. On voit poindre ainsi dès le XVIII^e siècle l'idée de l'unité de l'Italie sous le drapeau de la maison de Savoie¹, et, dans ces espérances grandioses, le roi de Sardaigne sera de bonne heure soutenu par l'Angleterre, « qui voudrait le rendre très puissant pour en faire une digue contre la France » (lettre de Poggi, consul de Naples à Gènes, en date du 4 janvier 1744).

Contre ces entreprises anglo-sardes, la France luttait sans trêve, avec une habileté, une fermeté et une souplesse qui déterminèrent le succès. Il fallait à tout prix empêcher l'établissement en Corse d'une grande puissance maritime si l'on voulait sauvegarder la suprématie française dans la Méditerranée, assurer la défense des côtes de Provence, avoir la route libre vers l'Orient pour le développement du trafic maritime, — et c'est ce que comprirent admirablement tous les hommes qui dirigèrent, pendant cette période, la diplomatie française : Fleury, Chauvelin, Amelot, d'Argenson, Puysieux. — Mais pourquoi M. Le Glay a-t-il cru devoir détacher de son étude la politique française, si intimement liée aux événements qu'il raconte? « Il y aura, nous dit-il p. ix, à revenir en détail sur le rôle de la France pendant cette période. » M. Le Glay ne s'expose-t-il pas au double reproche d'avoir écrit un premier livre incomplet² et de préparer un second

1. Les dépêches du comte Lorenzi, envoyé de France à Florence, citées p. 48-52, sont particulièrement instructives à cet égard.

2. C'est ainsi que M. Le Glay a dû passer sous silence un épisode essentiel

livre où il sera bien difficile d'éviter les redites? L'impression qui se dégagera de son travail risque ainsi d'apparaître moins logique et moins forte.

Le présent volume, qui est édité avec beaucoup de soin et même d'élégance¹, est orné d'une gravure et de cinq cartes, dont une seule paraît bien choisie : c'est la carte de Jaillot, qui date de 1738. Mais à quoi bon nous donner au frontispice une carte du XVII^e siècle? Et pourquoi n'avoir pas réservé aux volumes à venir trois plans, fort curieux d'ailleurs (Bastia, Ajaccio, Saint-Florent), empruntés à l'*Atlas de l'Isle de Corse* par Bellin (1769)?

La table alphabétique des noms rendra service : on s'étonne cependant de la voir si complète. De quel intérêt peuvent être les renvois aux mots « Europe » et « Méditerranée »? Était-il bien utile d'y mentionner Démosthène et Cicéron? Vous y trouverez même le nom d'Ulysse, à cause de la grâce que le Cyclope lui accorda de le dévorer le dernier : tel est le sort, affirme Lorenzi, que le Piémont réserve à Venise.

Au total, ce livre, qui était difficile à faire, est bien fait; les conclusions en sont intéressantes et en grande partie nouvelles. Il faut attendre beaucoup des volumes annoncés, où l'histoire de la conquête sera poursuivie jusqu'en 1769.

Louis VILLAT.

M. DE ROUX. La Révolution à Poitiers et dans le département de la Vienne. Paris, Nouvelle Librairie nationale, t. I, 1912. In-8°, 589 pages.

L'ouvrage de M. de Roux comble une lacune de l'histoire du Poitou. Nul n'était plus capable d'écrire l'ouvrage d'ensemble qui nous manquait à cet égard que l'historien poitevin, nourri de fortes études, auquel nous devons ce travail de synthèse provinciale. Non seulement M. de Roux a dépouillé pour l'exécuter une masse énorme d'imprimés, mémoires, journaux, plaquettes, mais il a encore épuisé les fonds des archives départementales et communales. Bon nombre d'archives particulières lui ont été ouvertes, ainsi que celles de diverses corporations. De ces recherches approfondies, il a su tirer un exposé clair, bien ordonné, où, sans abandonner ses convictions particulières, l'auteur a su faire preuve en général d'une réelle impartialité.

Le tableau par lequel débute cet ouvrage remarquable est attachant; il donne une idée assez exacte, bien que sur quelques points encore un peu flottante, de l'état du Haut-Poitou avant la Révolution. Une

comme le traité d'Aranjuez du 17 mai 1745, par lequel la France, d'accord avec l'Espagne, garantissait à Gènes l'intégrité de son territoire.

1. Les taches matérielles sont très rares. P. 219, n. 1, l. 3, lire : « M. de Cursey »; — p. 231, l. 1 : la phrase est mal rédigée, etc.

capitale provinciale, Poitiers, ville de fonctionnaires, de prêtres et de moines, d'universitaires, de magistrats et de gens de loi, ville d'études, de chicane et d'administration, y représentait le plus grand centre urbain de la province avec ses 22,000 âmes. La vraie métropole commerciale était Châtellerault, dont l'industrie et le trafic dépassaient beaucoup ceux de Poitiers. Des bourgs, de petites villes n'altéraient pas le caractère surtout agricole du Haut-Poitou. Une agriculture arriérée, un pays encore en partie couvert de landes, à peine suffisant pour faire vivre maigrement des populations rurales fort pauvres, tel est l'aspect que présente cette partie du Poitou à la veille de la Révolution. Au point de vue social, une masse de paysans qui ne se mêlent guère ni à la bourgeoisie ni à la classe des artisans, dont les terres sont grevées de cens, de rentes, de dîmes, écrasées d'impôts et sur lesquels pèse d'un poids trop lourd l'édifice administratif et social. Le clergé se recrute presque exclusivement dans la bourgeoisie et en partage les idées. De plus, les curés ne peuvent parvenir aux hautes charges ecclésiastiques, de sorte que le bas clergé se trouve en opposition sourde avec les évêques et les grands bénéficiers. Quant à la noblesse, elle compte bon nombre de membres ralliés aux idées nouvelles et de grands seigneurs qui ont des intérêts assez différents de ceux des gentilshommes de campagne, ces derniers fort nombreux en Poitou, d'esprit frondeur, ulcérés des faveurs accordées à l'aristocratie de cour, prêts par conséquent à combattre le gouvernement absolu. Un lent travail a donc préparé en Haut-Poitou l'œuvre révolutionnaire. Les idées religieuses étaient solidement ancrées dans les masses, mais le déisme philosophique avait de nombreux adeptes dans la bourgeoisie, dans une partie de la noblesse et même dans une fraction du clergé. M. de Roux donne sur les premières loges maçonniques de Poitiers, sur leur recrutement, sur leurs membres, parmi lesquels se trouvaient des échevins, des chanoines, des prieurs et des curés, ainsi que sur leur action, des renseignements en grande partie neufs et fort curieux. Il montre enfin l'évêque M. de Saint-Aulaire et les ultramontains en conflit avec les jansénistes. C'est ce travail secret de désorganisation qui prépare en Poitou le succès de l'œuvre de la Révolution.

M. de Roux a étudié avec beaucoup de soin le progrès de cette œuvre depuis les assemblées électorales de 1789 jusqu'à la chute de la royauté. Les assemblées des paroisses qui eurent lieu dans le plus grand calme aboutirent à la rédaction de cahiers où dominent les revendications d'ordre économique et où les réformes politiques ne viennent qu'à l'arrière-plan. Mais la bourgeoisie réformatrice cherche déjà à prendre la direction du mouvement, et cette pensée apparaît dans les modèles de cahiers qu'elle essaie de faire adopter partout. Son esprit triomphe dans l'assemblée générale du tiers état tenue à Poitiers à partir du 17 mars 1789, et où on réclame l'établissement d'une Constitution, l'abolition des privilèges pécuniaires et la vente

des biens de la Couronne et de l'Église, en même temps que la réorganisation de l'instruction et de l'assistance publiques. Aussi hardie que le tiers, la noblesse se prononçait dans son cahier contre l'absolutisme, contre la centralisation, en faveur du régime parlementaire, des libertés provinciales et municipales, de la liberté de la presse et de l'abandon des privilèges pécuniaires. On vit même une partie des nobles demander la vente des biens d'église et le mariage des prêtres. Toutefois, le tiers n'avait nommé comme députés aux États-Généraux que des hommes modérés et la plupart sans notoriété, à l'exception de Thibaudeau père, de Cochon-Lapparent et de Creuzé-Latouche. Quant à la noblesse, malgré les tendances novatrices de ses vœux, elle avait délégué des grands seigneurs qui allèrent presque tous siéger à l'extrême droite. Au contraire, le clergé, dont le cahier avait été le plus conservateur de tous, au point que le vote par tête y était subordonné à l'adhésion unanime des trois ordres et que la liberté de la presse y était condamnée, élut comme députés les plus ardents adversaires des évêques, tels que les curés Lecesve, Jallet et Ballard qui, les premiers, le 13 juin, allèrent se joindre au tiers état dans la salle du Jeu de Paume. Le rôle de la députation du Poitou fut d'ailleurs aux États-Généraux et à la Constituante tout à fait effacé.

Mais le contre-coup des événements de Paris détermine dans le Haut-Poitou, jusque-là resté paisible, les premiers symptômes de la Révolution. Une mauvaise récolte suivie d'une hausse des blés amène les premières émeutes, telles que celles de Secondigny, dont M. de Roux a élucidé l'histoire. Elles s'aggravent par le fait des rumeurs relatives à l'arrivée de prétendus brigands (*la grande peur*) et des manœuvres suscitées contre les privilégiés. L'auteur croit y entrevoir l'action des loges maçonniques. Sa démonstration, sur ce point, ne paraît pas aussi probante ou du moins aussi susceptible d'expliquer ce mouvement complexe qu'il le suppose. Les émeutes causées par les famines pendant le xvii^e et le xviii^e siècle, c'est-à-dire de caractère économique, offrent bien des analogies avec celles de 1789, et la déformation naturelle des événements à une époque de crédulité extrême ne suffit-elle pas à expliquer l'aggravation de ces dernières émeutes? L'œuvre de la Constituante dans le Haut-Poitou est exposée avec beaucoup de clarté et d'exactitude par M. de Roux. C'est d'abord la formation du département de la Vienne, dont la capitale du Poitou sort amoindrie, puisqu'elle perd non seulement l'espoir d'une Cour supérieure, mais encore une bonne part de son ancien ressort judiciaire. Puis viennent les élections municipales, où apparaît le prestige de la bourgeoisie et des curés, enfin la fête de la Fédération des gardes nationales (11 avril 1790), dernière manifestation de l'union des partis dans la Vienne. Les divisions commencent peu après, trois mois plus tard. Trois partis apparaissent dès lors : l'un le parti jacobin, l'autre le parti royaliste constitutionnel et, le troisième, le parti de l'ancien régime. Le seul de ces partis qui sut s'organiser fut celui des Jaco-

bins. Les troubles auxquels ne tarda pas à donner lieu la Constitution civile du clergé lui fournirent un moyen d'augmenter son influence. L'opinion en Poitou n'avait pas été émue par la vente des biens ecclésiastiques. Si les paysans, trop pauvres pour en acquérir beaucoup, n'en achetèrent guère plus d'un dixième, la bourgeoisie fut la principale bénéficiaire de l'opération, à laquelle la haute noblesse, par exemple les La Rochethulon et les La Roche-du-Maine, prit aussi une part. Mais lorsque la Constitution civile eut été adoptée, la division se mit parmi les membres du clergé. Alors apparut le premier dissentiment profond qui ait eu une répercussion nouvelle sur les masses très attachées à la religion traditionnelle. L'évêque Saint-Aulaire, ayant refusé le serment (4 janvier 1790), fut suivi dans sa résistance par les chapitres, l'Université, les professeurs du séminaire et du collège, ainsi que par la moitié du clergé paroissial du district de Poitiers. L'autre moitié des prêtres de ce district prêta au contraire le serment à la Constitution civile. M. de Roux a établi que les jureurs l'emportèrent dans des autres districts et qu'ils représentèrent dans l'ensemble du département les deux tiers du clergé. L'assemblée électorale élut pour évêque le curé-député Lecesve, qui n'occupa le siège épiscopal que onze jours. De là une crise religieuse intense qui attisa les passions politiques et qui coïncida avec la création de sociétés de jacobins jusque dans de petites communes de la Vienne. Ainsi, le parti révolutionnaire, ayant réussi à faire dissoudre à Poitiers le cercle royaliste appelé la *Société littéraire*, se trouva le vrai maître du département.

Toutefois, il était encore attaché à la monarchie constitutionnelle, lorsque la fuite du roi à Varennes (juin 1791) y produisit une scission entre les modérés, que professaient les idées des Feuillants, et les éléments plus avancés que dirigeaient des hommes de loi, Piorry, Ingrand et Martineau, les futurs conventionnels. La majorité de la Vienne restait d'ailleurs attachée au régime monarchique, comme le montrèrent les élections pour l'Assemblée législative. Quatre députés sur sept siégèrent parmi les Feuillants, et l'assemblée électorale désigna de plus comme évêque un prêtre modéré, tolérant et vertueux, l'un des plus nobles et des plus dignes de respect parmi les prélats constitutionnels, l'abbé Charles Montault, vicaire de Loudun et membre de l'administration du département. C'est Montault qu'on nomma aussi par un vote unanime président du Conseil général, et cette double élection indique bien l'esprit qui anima les administrations de département et de district. Le 24 août, le Conseil général envoyait encore à la Législative une adresse en faveur de Louis XVI. Cependant, une minorité active et influente gagnait du terrain, soit à la Commune de Poitiers, soit à la Société des Amis de la Constitution de cette ville. Elle essayait de pousser aux mesures violentes contre les émigrés et les prêtres réfractaires. Elle suscitait des perquisitions et des émeutes contre ceux de ces derniers qui avaient trouvé un asile dans la capi-

tales du Poitou. Ainsi, le département de la Vienne, sous la pression de cette minorité, accepta avec résignation la chute de la royauté.

On voit, d'après cet exposé, que M. de Roux s'est préoccupé principalement d'écrire l'histoire politique et religieuse de la Révolution dans la Vienne et qu'il n'a pas abordé, sauf d'une manière indirecte, l'histoire économique et sociale de cette période. Son travail, quoique limité, venant après l'enquête consciencieuse de M. Doucet, la complète sur bien des points, élucide la question d'après des sources très nombreuses et semble avoir le caractère d'une œuvre définitive. En tout cas, elle mérite assurément par son ampleur de documentation, par son effort d'exactitude scientifique et par sa netteté d'attirer l'attention des historiens de la Révolution.

P. BOISSONNADE.

Marqués DE LEMA. Antecedentes políticos y diplomáticos de los sucesos de 1808. T. I : 1801-1803. 2^a edición. Madrid, libr. de F. Beltrán, 1912. In-8°, 398 pages.

M. le marquis de Lema s'est proposé, dans cet ouvrage, d'étudier les causes profondes de la grande crise de 1808, d'où est sortie l'Espagne moderne; persuadé que l'explication de ces événements ne doit pas être cherchée uniquement dans les bouleversements que provoquait l'ambitieuse politique de Napoléon I^{er}, mais aussi dans les conditions où se trouvait le royaume d'Espagne sous le règne de Charles IV, il s'est livré à une minutieuse investigation des faits qui pouvaient éclairer son sujet.

Le tome I^{er} contient l'exposé de la politique intérieure et des négociations diplomatiques, — parallèlement, car on constate la réaction constante et réciproque de celles-ci sur celle-là, — menées par le gouvernement espagnol, depuis le début de 1801 jusqu'à 1803, au moment où va se rompre la paix d'Amiens.

M. de Lema commence son étude en 1801 parce qu'à partir de cette date jusqu'en 1808, après la disgrâce du premier ministre Urquijo, le fameux prince de la Paix, Manuel Godoy, dirigea désormais la politique espagnole. L'auteur nous fait connaître mieux la figure et le rôle de cet étonnant favori, en utilisant la correspondance si nombreuse échangée entre celui-ci, le roi Charles IV et la reine Marie-Louise et en faisant, à l'aide de cette correspondance, la critique des mémoires de Godoy. Déjà le prince des Asturies, Ferdinand, avait fait preuve de défiance et d'hostilité à l'égard du prince de la Paix, bien qu'il eût été exhorté par son père et par sa mère « à l'estimer, apprécier et aimer » comme eux-mêmes le faisaient, car ils ne voyaient que par ses yeux et n'agissaient en tout que selon ses inspirations.

Liée à la France par le traité de San Ildefonso (1796), l'Espagne se trouvait obligée de prêter le concours de sa marine au Premier Con-

sul dans sa lutte contre l'Angleterre; mais l'état peu brillant des finances espagnoles s'opposait à ce que le gouvernement de Charles IV pût satisfaire complètement Bonaparte. Et ainsi l'Espagne allait être amenée, pour conserver l'alliance de la France, à déclarer la guerre au Portugal, en dépit de toutes les raisons qu'avait Charles IV de ne le faire point. Le gouvernement espagnol fit la campagne de Portugal, mais, dès les premiers succès, s'arrêta et commença les négociations de la paix, aidé par Lucien Bonaparte, l'un et l'autre agissant d'après des motifs peu honorables; le Premier Consul se rendit compte alors qu'il ne pouvait avoir aucune confiance en Godoy et l'hostilité de Napoléon à l'égard de celui-ci eut, pour l'Espagne, les conséquences que l'on sait.

Après la paix d'Amiens, l'Espagne se trouvait avoir à choisir entre la France et l'Angleterre. Godoy, ainsi que le montre M. de Lema, ne sut prendre aucun parti : ne se détachant pas de l'alliance française, il continuait à ruiner l'Espagne, dont la marine anglaise annihilait le commerce et qu'appauvrirent les efforts militaires qu'elle devait accomplir pour soutenir la lutte; s'il se rapprochait de l'Angleterre, il laissait son pays exposé à l'invasion des armées françaises. Il manquait tout à la fois de savoir et d'énergie pour remédier aux abus et aux désordres de l'administration financière, à l'organisation défectueuse de l'armée et de la marine espagnoles. Malgré ses essais de réformes palliatives, il ne sut rien faire d'utile ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Aussi, au moment où la guerre allait recommencer entre la France et l'Angleterre, Charles IV ne pouvait-il, en l'état où se trouvait son royaume, prendre d'autre parti que de céder aux exigences de Napoléon Bonaparte, qui réclamait l'exécution du traité d'alliance.

Au cours de l'exposé intéressant et bien documenté que M. de Lema fait de toutes les péripéties de l'histoire diplomatique et politique de l'Espagne en ces années 1801-1803, se dessinent les figures des principaux personnages, roi, reine, ministre favori et ambassadeurs français et espagnols, grâce aux nombreux extraits de leurs lettres qu'il met au jour. Il a pu dépouiller le fonds dénommé Archives réservées de Ferdinand VII, où il a trouvé des documents inédits très importants. Ce premier volume fait désirer vivement la suite de l'ouvrage.

E. MARTIN-CHABOT.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Charles JORET. *Les noms de lieu d'origine non romane et la colonisation germanique et scandinave en Normandie* (Rouen, Léon Gy; Paris, Aug. Picard, 1913, gr. in-8°, 68 p.). — Ce mémoire, qui fut envoyé au Congrès du Millénaire normand en juin 1911, a été revu depuis par son auteur, complété et refondu presque en entier. Historien et philologue, également bien informé sur ces deux domaines, M. Joret a su, par l'étude combinée des noms d'homme et de lieu, ainsi que des annalistes et des chroniqueurs, refaire le tableau des invasions successives dont l'ancienne Neustrie a été le théâtre jusqu'à l'établissement définitif des Normands. Quant à l'apport fourni par chacun des trois peuples scandinaves qui se disputent l'honneur d'avoir conquis la Normandie, M. Joret décide ainsi la question : « Les noms de personne qui entrent comme déterminés dans les noms de la Normandie sont quelques-uns germaniques et le plus grand nombre scandinaves. Quelques-uns seulement sont norvégiens, quelques-uns aussi probablement suédois, ce qui ne peut surprendre, la Scanie faisant alors partie du Danemark. La plupart des autres sont danois... La colonisation de la Normandie est l'œuvre exclusive ou presque exclusive de ce peuple. Cette conclusion, basée sur l'étude philologique des noms de lieu, est d'ailleurs en complet accord avec les faits historiques » (p. 62).

Ch. B.

— Alexander CARTELLIERI. *Philipp II August und der Zusammenbruch des angevinischen Reiches* (Leipzig, Dyck, 1913, in-8°, 16 p.). — Tout à fait charmante conférence faite au Congrès de Londres en avril 1913. M. Cartellieri y donne un aperçu des conclusions qu'il doit développer au t. IV de son histoire de Philippe-Auguste. Il indique quelles furent les étapes de la conquête des états français de Jean sans Terre par le roi de France. Il nous fait connaître son avis sur le procès de Jean sans Terre. Selon lui, il y en aurait eu deux : l'un en mars 1202 et, comme le roi d'Angleterre ne répondit pas à la sommation, on prononça la confiscation de l'Anjou et du Poitou, tout en lui laissant la Normandie; le second au printemps de 1204, quand on ne put plus douter de l'assassinat d'Arthur, et comme de nouveau Jean ne comparut point, on lui enleva la Normandie et toutes ses possessions. Nous aurons à discuter cette thèse très intéressante, quand les preuves en seront données au t. IV; nous souhaitons que la publication de ce volume soit prochaine.

C. PF.

— Marcel HÉBERT. *Jeanne d'Arc et les fées* (Bruxelles, 1913, in-8°, 21 p. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*). — L'auteur cite les divers passages des deux procès où il est question de l'*Arbor Dominarum*, rectifie une erreur que commettent les traducteurs (*unde venit mayum* signifie que de cet arbre proviennent les feuillages de la fête de mai, non pas que cet arbre était nommé le beau mai) et rapporte diverses croyances qui ont cours en Lorraine sur les fées. — C. Pr.

— Noël VALOIS. *Le procès de Gilles de Rais* (Paris, 1913, in-8°, 47 p. Extrait de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société de l'histoire de France, 1912). — La *Revue historique* a signalé dans son temps (t. XCIII, p. 356) une « impressionnante » étude de M. Salomon Reinach sur la *Légende de Gilles de Rais*. L'auteur de l'article, G. Monod, souhaitait que la thèse brillamment soutenue par l'éminent folkloriste fût discutée par « des médiévistes compétents ». M. Valois répond à cet appel. Se fondant à son tour sur les pièces du procès, auxquelles il ajoute quelques éléments nouveaux, et après une discussion très serrée de tous les arguments produits il y a sept ans, M. Valois conclut que cette tentative de réhabilitation ne saurait être acceptée : les aveux des deux principaux complices de Rais justifient amplement la double condamnation prononcée d'abord par les juges d'Eglise, puis par le tribunal séculier, et Rais lui-même ne fit entendre aucune protestation contre la sentence de mort qui l'avait frappé. Acceptons cette attitude comme un aveu. Ch. B.

— F. SANLAVILLE. *Molière et le droit* (Paris, Fontemoing, 1913, in-12, 226 p.; prix : 3 fr. 50). — C'est une agréable leçon de droit que nous donne l'auteur de ce petit livre. Il y traite de la puissance paternelle, du mariage et des dispositions matrimoniales, du testament et des modes de succession, du prêt à intérêt, du monde judiciaire. Les renvois aux ordonnances royales et aux écrits des jurisconsultes sont judicieusement invoqués pour éclairer le texte de Molière. Le poète comique connaissait bien le droit et la chicane; la langue juridique qu'il parle est exacte autant qu'expressive. Molière juriste ne nous intéresse pas moins que Molière médecin, et sa verve satirique est moins grossière. Ch. B.

— E. LALOY. *Énigmes du grand siècle. Le Masque de fer; Jacques Stuart de La Cloche, l'abbé Prignani. Roux de Marsilly* (Paris, Le Soudier, 1913, in-8°, 312 p.; prix : 4 fr.). — Quant au Masque de fer, M. Laloy établit, tant d'après les recherches de Mgr Barnes que d'après ses propres découvertes, que le prisonnier, mort à la Bastille le 19 novembre 1703 et enterré à Saint-Paul sous le nom de Marchioly, ne saurait être ni Jacques Stuart de La Cloche, fils naturel (vrai ou supposé) du futur Charles II d'Angleterre, mort à Naples en septembre 1669, ni l'abbé Prignani, mort à Rome en 1678 ou 1679, ni le comte Mattioli, mort sans doute aux îles Sainte-Marguerite le 28 avril 1694. Il faut l'identifier avec Eustache Dauge, le

« valet » d'un personnage inconnu qui fut arrêté à Dunkerque en juillet 1669. Reste à savoir qui était ce Danger ou Danger, pourquoï il fut arrêté, puis condamné à la prison perpétuelle et au secret le plus absolu. M. Laloy pense qu'il fut mêlé aux négociations secrètes du roi Charles II en vue d'un retour au catholicisme. Quant à Roux de Marsilly, c'était un huguenot qui haïssait en Louis XIV le persécuteur des protestants et tenta de coaliser contre lui les ennemis de la France. Dénoncé par Ruigny, arrêté sur le territoire suisse, il fut jugé au Châtelet et supplicié en place de Grève le 22 juin 1669.

Ce volume est annoncé comme étant une seconde édition. La première, qui est datée de 1912 (*la Solution de trois énigmes : le Masque de fer, Jacques Stuart de La Cloche, l'abbé Prignani*), a été retirée presque aussitôt par l'auteur qui, à la suite de Mgr Barnes, avait d'abord suivi la fausse piste de Prignani (*Prignani* est la vraie forme du nom, au lieu de *Pregnani*). Semblable mésaventure était arrivée à Mgr Barnes lui-même : après s'être évertué à prouver que Jacques Stuart était un fils bâtard de Charles II (1^{re} édit. en 1908, voir la *Rev. histor.*, t. CI, p. 157), il avait dû reconnaître qu'il avait été dupé par les déclarations de cet aventurier (2^e édit., 1912). M. Laloy n'a pu raccorder exactement son nouveau texte avec l'ancien ; son ouvrage n'est ni bien composé, ni bien écrit ; mais il apporte des faits nouveaux dont l'histoire devra tenir compte. Ch. B.

— J. H. CLAPHAM. *The Abbé Sieyès, an essay in the politics of the french Revolution* (London, King and Son, 1912, in-8°, vi-275 p., portrait). — L'auteur n'a point apporté de documents nouveaux dans son étude sur Sieyès, Sybel, Taine, Vandal, Sorel. MM. Aulard et Nènot lui ont fourni les matériaux de son travail, où il examine dans une série de chapitres le fameux abbé comme théoricien révolutionnaire, comme diplomate, comme directeur, comme dupeur dupé par Bonaparte. On voit qu'il a consciencieusement lu au British Museum les brochures, opinions et discours de Sieyès, dont il a bien résumé la carrière, sans enthousiasme comme sans dénigrement, rendant justice au pénétrant logicien qui connaissait peu les hommes et dont le caractère n'était pas à la hauteur de son talent. R.

— *Œuvres complètes de Maximilien Robespierre*. 1^{re} partie : *Robespierre à Arras* ; t. II : *les Œuvres judiciaires*, par Émile LESUEUR, fasc. I-III (Paris, Leroux, 1912-1913, in-8°, p. 1-304). — Le volume s'ouvre par une bonne introduction sur l'activité de Robespierre comme avocat au conseil d'Artois, depuis 1781, et renferme une série de mémoires, dont le plus connu est consacré au paratonnerre de M. de Vissery, qui fut en son temps une « cause célèbre » ; un autre factum, assez curieux, se rapporte aux intérêts de collatéraux catholiques qui se prétendaient lésés par un oncle passé au protestantisme. Le futur restaurateur de l'Être suprême y manifeste une piété fort édifiante et signale (en 1782!) « les progrès de la religion

réformée qui ne sont déjà que trop sensibles et auraient droit d'alarmer l'État » (p. 121). R.

— Oscar HAVARD. *Histoire de la Révolution dans les ports de guerre. I : Toulon* (Paris, Nouvelle librairie nationale, s. d., in-8°, CXII-399 p.). — Après tant d'ouvrages récents, celui de Paul Cottin, *Toulon et les Anglais en 1793*, le t. III de la *Jeunesse de Napoléon* de M. Arthur Chuquet, etc., le besoin d'une nouvelle histoire du siège de Toulon ne se faisait pas précisément sentir. Celui de M. O. Havard est écrit dans un esprit d'intransigeance royaliste assez peu scientifique et sur un ton de violence qui contraste fort avec la sérénité qu'on attend de l'historien. Il s'occupe d'ailleurs des questions de politique contemporaine presque autant que de celles du passé; l'auteur y parle de Castelfidardo, de Kiel et de Moukden, proteste contre l'alliance qui « courbera pendant dix ans les arbitres de notre marine sous le joug de l'amirauté anglaise » et entend défendre nos officiers « livrés par le gouvernement à la surveillance secrète des délateurs, outragés par la Chambre, vilipendés par la presse, insultés par leurs inférieurs » (p. XLIV). Il fait l'apologie de Louis XVI, « ce prince magnanime que la Révolution n'a pas seulement assassiné, mais difamé », et qui fut « le plus savant géographe de son royaume et de son temps ». M. Havard nous donne d'ailleurs un tableau très vivant de l'anarchie qui désola Toulon dès le début de la Révolution, des émeutes jacobines de 1792, de la réaction royaliste de 1793, du siège et de la prise de la ville, des massacres terroristes qui suivirent la reddition. L'auteur veut qu'il y ait eu un « pacte clandestin qui soulevait le Comité de Salut public à l'Angleterre » (p. 241). Son ouvrage est, en somme, une glorification du « magnifique élan du Midi » contre « les métèques » et la République. R.

— Georges LEBAS. *Histoire d'un port normand sous la Révolution et l'Empire (Dieppe). Vingt années de guerres maritimes. Les corsaires de la Manche, la pêche* (Dieppe, impr. d'édition, 1912, 1 vol. in-8°). — Auteur d'une *Histoire de Dieppe de 1830 à 1875* et de différents autres travaux d'histoire et de littérature locales, M. Lebas a retracé dans ce volume, d'après les archives départementales et locales, les péripéties de l'existence très tourmentée de Dieppe durant les luttes contre l'Angleterre, alors que le commerce était quasiment arrêté, que la cité se voyait affamée par les difficultés croissantes de la pêche et que la seule ressource, assez aléatoire, du reste, qui restait aux armateurs encore un peu riches et aux marins les plus courageux, c'était le métier de corsaire, la course maritime avec plus de chances de perte que de profit. C'est un fragment de son *Histoire de Dieppe de 1750 à 1830* que l'auteur nous offre ici; le récit en est par moments un peu diffus, mais on sent qu'il a tâché de l'établir en conscience. On doit regretter pourtant qu'il « n'ait pas toujours pris la peine (ainsi qu'il l'avoue lui-même) de citer ses sources » dans « les renvois de bas de page » (p. 11). R.

— Georges RENARD et Albert DULAC. *L'évolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans* (Paris, Félix Alcan, 1912, 1 vol. in-8°, 458 p., avec 34 grav. dans le texte. Collection *Histoire universelle du travail*, publiée sous la direction de M. Georges Renard; prix : 5 fr.). — Dans la collection dont il a eu l'idée et qu'il dirige, — *l'Histoire du travail*, — M. Georges Renard vient de décrire, avec M. Albert Dulac, l'évolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis que, par l'emploi de la machine, les transformations de l'outillage et de la production sont devenues capitales en Angleterre, en France, aux États-Unis, en Allemagne. On ne peut songer à résumer ici un ouvrage où, en moins de cinq cents pages, sont exposées les causes des transformations techniques de l'industrie et de l'agriculture, les modalités de ces transformations, leurs conséquences et leurs effets, le caractère de plus en plus international que prend la civilisation, l'influence croissante de l'association qui rend possible les progrès techniques à la suite desquels les progrès économiques apparaissent. Ce qu'il faut signaler ici, c'est que ce volume, clairement ordonné, écrit d'une plume alerte, suppose non seulement des lectures abondantes, mais aussi un sens de la réalité et de la vie qui manque trop souvent aux historiens. Au soin avec lequel les auteurs nous font comprendre les transformations d'une industrie, l'importance d'une machine nouvelle, les conséquences sociales et lointaines de l'évolution d'une technique, on devine qu'ils ont visité des usines et interrogé des ouvriers. Des illustrations bien choisies et des bibliographies sommaires, mais suffisantes, complètent le volume. M. Georges Renard a fait œuvre utile en nous donnant ce tableau d'ensemble. Son livre sera lu par les économistes auxquels il apportera cette *vue générale* qui est de temps en temps nécessaire; il sera lu aussi par les industriels, auxquels il révélera bien souvent, — j'en ai fait l'expérience, — les raisons et les causes de l'évolution de leur propre milieu.

Ch. S.

— P. DESTRAY. *Esquisse d'une bibliographie critique de l'histoire nivernaise* (Nevers, impr. *l'Avenir*, 1913, in-16, 33 p.). — Bibliographie faite surtout pour les instituteurs qui veulent introduire dans leur enseignement quelques notions d'histoire locale, mais où les érudits eux-mêmes peuvent puiser quelques utiles renseignements. On passe en revue l'histoire générale, l'histoire par périodes, les histoires religieuses, littéraires, de l'art, l'histoire des personnages et celle des localités.

C. Pf.

— Pierre DUFAY. *Bibliographie du Loir-et-Cher* (Vendôme, Launay, 1913, in-8°, 19 p.); ID. *La destruction du pont de Blois et de la chapelle Saint-Fiacre par la débâcle de 1716* (Paris, Champion, in-8°, 14 p.). — Le premier ouvrage est une bibliographie départementale par ordre alphabétique d'auteur : nous préférons une bibliographie méthodique. Le deuxième ouvrage reproduit les témoignages des chroniqueurs contemporains sur un désastre local.

C. Pf.

— Adolphe GUILLOU. *Essai historique sur Tréguier*, avec une lettre-préface par M. Anatole LE BRAZ (Paris, Champion, 1913, viii-198 p.). — Très jolie préface sur l'esprit trégorrois. Livre fait de morceaux un peu disparates et mal joints : une dissertation générale sur la langue bretonne, l'exode des Bretons hors de leur patrie où les remplacent les Sozons, saint Tudual, les invasions des Normands et des Anglais au moyen âge, celles des Espagnols au temps de la Ligue, un long chapitre sur saint Yves, une description de la cathédrale, une énumération des peintres-verriers de la ville, quelques notes sur la Révolution tirées au hasard des archives municipales, une liste chronologique des évêques. L'historien pourra glaner de-ci de-là quelques renseignements dans ce livre. C. Pf.

— *Histoire du royal monastère de Saint-Jacut-de-l'Isle-de-la-Mer*, composée en 1649 par Dom Noël MARS, éditée par Auguste LEMASSON (Saint-Brieuc, Francisque Guyon, 1912, in-8°, 132 p.). — Dom Noël Mars, religieux bénédictin au XVII^e siècle, a écrit l'histoire de diverses abbayes par lesquelles il a passé ; en 1869, M. Dupré a publié son histoire du monastère de Saint-Lomer près Blois, et voici qu'un prêtre du diocèse de Saint-Brieuc met au jour cette autre œuvre. C'est un recueil de chartes séparées par du texte en français. Il eût mieux valu certainement éditer ces chartes d'après les originaux ou les copies anciennes que d'après les transcriptions de Dom Mars. Au moins l'éditeur ajoute-t-il à la fin une bibliographie de son sujet et quelques documents copiés aux archives départementales de l'Ille-et-Vilaine ou des Côtes-du-Nord. Il a fait preuve de beaucoup de bonne volonté. C. Pf.

— Eugène LE BRUN. *Une petite ville bourbonnaise. Le Veurdre. Ses seigneurs, ses châteaux et leurs possesseurs* (Paris, Champion, 1913, in-4°, 601 p.). — Le Veurdre est une commune du canton de Lurcy-Lévy, arrondissement de Moulins (Allier). Sur son territoire s'élève le château de la Baume qu'habite l'auteur de ce livre. L'histoire proprement dite de la commune n'occupe que le plus petit nombre de pages (p. 49-76) ; suivent une série de dissertations détachées sur des sujets très divers, sur l'église dédiée à saint Hippolyte, sur les confréries religieuses, sur le cimetière, les anciennes industries, un prieuré dédié à saint Mayeul et relevant du prieuré de Souvigny et de l'abbaye de Cluny, les seigneurs du village (parmi eux se trouve Jules Hardouin-Mansart). M. Le Brun dresse aussi la généalogie des divers seigneurs ayant habité le château de la Baume, fait l'énumération de tous les anciens habitants du Veurdre qui ont eu quelque emploi, curés et vicaires, baillis, lieutenants et procureurs fiscaux, notaires et sergents royaux, maires, maîtres d'école, médecins et sages-femmes ; il note quelques airs du pays et fait un petit glossaire du patois local. Le livre entre dans l'infime détail ; il est imprimé avec luxe. C. Pf.

— Général BRUNEAU. *En colonne. Récits de guerre, de chasse*

et d'exploration (Paris, Calmann-Lévy, in-16, 370 p.). — Série d'agréables récits se rapportant presque tous à l'Algérie par l'auteur connu des *Récits tragiques de la vie africaine*. L'historien y recueillera des impressions plutôt que des faits, notamment sur l'insurrection kabyle de 1871 et sur l'expansion française au sud de la colonie en 1882. Quelques anecdotes sont lestement troussées. C. Pf.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Louise de Prusse, princesse Antoine Radziwill. *Quarante-cinq années de ma vie (1770-1815)*, publié avec des annotations par la princesse RADZIWILL, née Castellane, 2^e éd. (Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-8°, XII-453 p., planches). — Fille du prince Ferdinand de Prusse, frère cadet de Frédéric II, la princesse Louise entreprit, en 1810, de rédiger une espèce de *Journal* rétrospectif, où elle raconte, sans prétentions littéraires, les événements assez insignifiants de son enfance, ses études, ses débuts à la cour, ses longs séjours à Rheinsberg et Friedrichsfelde; elle donne des croquis des membres de la famille royale et de leur entourage, assez anodins d'ailleurs (le comte de Schmettau ne fut pas seulement « l'ami intime de la famille », mais, d'après tous les échos de la chronique contemporaine, celui de la princesse Ferdinand en particulier). Le récit devient un peu plus intéressant après l'avènement de Frédéric-Guillaume II en 1786, et surtout après les fiançailles de la princesse Louise avec le prince Antoine Radziwill en 1795 et l'avènement de Frédéric-Guillaume III en 1797. Cette première partie s'arrête à l'année 1801. La seconde moitié des *Souvenirs*, rédigée de 1812 à 1836, date de sa mort, embrasse les années 1802 à 1815. Elle ne présente pas un grand intérêt historique. Le récit de la princesse, écrit en un français très correct, n'aborde que rarement les événements d'ordre majeur et y apporte plus rarement encore des données nouvelles utilisables. Il semble douteux, par exemple, que Murat, parlant à Frédéric-Guillaume III de son beau-frère Napoléon, lui ait dit : « C'est un maroufle que cet empereur ! » (p. 258). — On y peut glaner pourtant quelques traits intéressants sur la campagne de 1806, l'entrevue de Tilsit, etc. P. 89, lire *Herford* pour *Hirforden*. P. 119, *Tümping* pour *Tuampling*. P. 251, *aufgegangen* pour *aufgegaugen*, etc. R.

— Dr Ludwig BERGSTRESSER. *Die Verfassung des deutschen Reiches vom Jahre 1849 mit Vorentwürfen, Gegenvorschlägen und Modifikationen bis zum Erfurter Parlament* (Bonn, A. Marcus und E. Weber, 1913, in-16, 104 p.). — La constitution allemande de 1849 se compose de 197 paragraphes; pour chacun d'entre eux, l'éditeur publie le projet de la commission, le texte après la première lecture devant le Parlement, le projet de la commission en vue de la seconde lecture, le texte définitif après la seconde lecture; il indique aussi, au moyen de signes conventionnels, les amendements ou les textes proposés par les divers partis. Cette édition permet une étude

approfondie de cette constitution; elle a été faite pour les exercices scolaires. Elle forme le n° 114 de la collection : *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*, dirigée par Hans Lietzmann. — C. Pf.

— Richard FESTER. *Briefe, Aktenstücke und Regesten zur Geschichte der Hohenzollernschen Thronkandidatur in Spanien* (Leipzig et Berlin, B.-G. Teubner, in-16, 2 tomes, vi-164 et iv-210 p.).

— En attendant que paraisse la suite du grand ouvrage français sur les origines diplomatiques de la guerre de 1870, voici un recueil de 614 pièces sur la candidature du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne. Elles sont prises à des sources officielles, comme le compte-rendu des Cortès de 1869-70, le livre rouge autrichien, le livre bleu anglais, la publication d'Aegidi et Klauhold, ou aux souvenirs des hommes d'État qui ont été mêlés à ces événements, Benedetti, Beust, Bismarck, Fleury, Gramont, Rothan, etc. Fester a eu le mérite de réunir des extraits d'un grand nombre de journaux de tous pays, allemands, français, autrichiens, italiens, espagnols (les textes espagnols sont traduits en allemand). Il est dommage que certains de ces extraits soient cités de seconde main, d'après les ouvrages d'Ollivier ou de Sorel. Les choix semblent faits de façon judicieuse et tous ces documents peuvent fournir matière à exercices pour les séminaires historiques. C. Pf.

— R. SCHWEMER. I : *Die Reaktion und die neue Aera*; II : *Vom Bund zum Reich* (2^e éd. Leipzig, B.-G. Teubner, 1912, in-16, 103 et 112 p. Forment les t. CI et CII de la collection *Aus Natur und Geisteswelt*). — C'est en réalité une histoire abrégée de l'Allemagne contemporaine de 1848 jusqu'à la proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des glaces de Versailles en 1871. Le récit est clair et net; l'auteur est tout rempli de l'idée de l'unité allemande; il parle de cette unité avec un enthousiasme lyrique et il ne sait pas toujours être juste envers la France. C. Pf.

HISTOIRE D'AUTRICHE-HONGRIE.

— I. KONT. *Bibliographie française de la Hongrie (1521-1910), avec un inventaire sommaire des documents manuscrits* (Paris, E. Leroux, 1913, in-8°, 323 p.). — Comme le fait deviner le titre, l'ouvrage se compose de deux parties. Dans la première, après une courte indication des chroniqueurs français du moyen âge chez lesquels mention est faite des Hongrois, on trouve, par ordre chronologique, le relevé de tous les livres sur la Hongrie imprimés en langue française (en France ou hors de France) depuis l'année 1521 où parurent les *Lettres du très puissant roy de Hongrie envoyées à Léon, pape dixième de ce nom*, jusqu'en l'année 1910. Au début, ces écrits sont rares et souvent toute une série d'années ne sont pas représentées dans ce répertoire, par exemple les années 1532 à 1549; mais, au XVII^e siècle, avec le règne en Hongrie de Gabriel Bethlen

(1613-1629), ils deviennent plus abondants, et, au cours du XIX^e siècle ou au début du XX^e, surtout après la création, en 1908, de la *Revue de Hongrie*, ils se multiplient; M. Kont range alors, pour chaque année, les ouvrages ou écrits par ordre alphabétique d'auteurs. Dans la seconde partie, il dresse un inventaire sommaire de tous les documents manuscrits relatifs à la Hongrie qui se trouvent dans les archives de la France (ministère des Affaires étrangères, Archives nationales, ministères de la Guerre, des Colonies et de la Marine) et dans nos bibliothèques publiques, tant celles de Paris que de la province. Est-il besoin de dire que cette bibliographie est dressée avec le soin le plus scrupuleux? Format et nombre de pages des volumes sont toujours indiqués; pour les brochures rares, on signale dans quel dépôt elles se trouvent et on en donne la cote. Un index des noms d'auteurs et des principales matières rend les recherches aisées. En l'année 1887 paraît dans la Bibliographie le nom de M. Kont lui-même avec un mémoire sur Etzelburg, la capitale d'Attila, et, depuis cette date, se succèdent chaque année ses ouvrages ou articles; c'est à lui surtout que la France doit, en ces dernières années, la connaissance du pays, de la littérature et de l'histoire de Hongrie, et nos lecteurs se souviennent des comptes-rendus qu'il publiait ici même. Pourquoi faut-il que la mort impitoyable ait mis fin à cette activité? Du moins M. Kont avait-il eu le temps de mettre la dernière main à ce volume et d'en corriger les épreuves.

C. PF.

— C. DE TSCHUDI. *L'impératrice douloureuse, Élisabeth, impératrice-reine d'Autriche-Hongrie*, adapté de l'allemand par H. HEINECKE (Paris, « le Temps présent », 1912, in-12, 195 p.; prix : 3 fr. 50). — L'impératrice Élisabeth d'Autriche-Hongrie n'a jamais joué aucun rôle politique. Pourtant l'histoire retiendra le nom de cette digne héritière des Wittelsbach qui, épousée à seize ans pour sa beauté et se croyant destinée à une vie de liberté et de joie, fut tyrannisée par les nécessités de son rang, qu'elle supportait à peine, déchirée par les chagrins de sa vie domestique et périt tragiquement sous le poignard de Luchini, alors qu'elle cherchait, par d'incessants voyages, à tromper une incurable mélancolie. C'est une figure intéressante pour le psychologue plus que pour l'historien, et il est naturel qu'en ouvrant un livre qui lui est consacré on ait le désir d'y trouver quelque éclaircissement des mystères qui enveloppent sa vie secrète. Celle qui fut non seulement la mère douloureuse de Rodolphe, mais l'amie et la correspondante intime de Louis II de Bavière, l'admiratrice passionnée de Heine, l'hôtesse étrange de l'Achilleion et la romantique voyageuse du yacht *Miramar* mériterait d'être connue autrement que du dehors. Malheureusement, le livre de M. Tschudi traduit — un peu gauchement quelquefois — par M. Heinecke, n'apporte que des témoignages indirects ou secondaires, et les récits des précepteurs ou lecteurs de l'impératrice, qu'il a surtout utilisés, n'atteignent guère que la surface de cette âme attirante et inquiétante à la fois.

R. G.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Arthur D. INNES. *A source book of english history for the use of schools*, vol. I, 597-1603 (Cambridge, at the University press, 1912, in-8°, viii-383 p.). — Agréable volume où sont présentés dans l'ordre chronologique des extraits de chroniques et autres sources narratives, propres à faire connaître les grands faits de l'histoire et à les graver dans la mémoire des enfants. Il y a même çà et là quelques documents. Chaque extrait est précédé de brèves indications sur l'auteur et sur le sujet. Ch. B.

— Alice Stopford GREEN. *The old irish world* (Dublin, Gill; Londres, Macmillan, 1912, in-8°, vii-197 p.; prix : 4 sh.). — Recueil de cinq articles : 1^o comment on a écrit l'histoire d'Irlande; 2^o routes suivies par le commerce irlandais au moyen âge; 3^o une grande dame irlandaise : Marguerite, fille d'O'Connor Carroll et femme de Calvagh O'Connor Faly, seigneur d'Offaly (1451); 4^o le château d'Ardglass; 5^o opinions traditionnelles concernant l'histoire de l'Irlande. On y trouvera d'intéressantes indications sur la civilisation irlandaise. Ce qui fait l'unité du volume, c'est l'ardent amour de l'auteur pour le passé d'un peuple méconnu, sur lequel tant d'erreurs et de calomnies sont encore aujourd'hui acceptées sans examen par la plupart des historiens anglais, même les mieux informés. Quand elle raconte l'enthousiasme avec lequel fut accueillie par la population indigène du comté de Down la reconstitution archéologique du château d'Ardglass, M^{re} Green nous fait comprendre la profondeur du sentiment national chez les Irlandais. L'histoire est pour elle un apostolat autant qu'une résurrection. Ch. B.

— William Scarth DIXON. *Hunting in the olden days* (Londres, Constable, 1912, in-4°, xiii-386 p.; prix : 21 sh.). — Voici un beau livre, bien imprimé, illustré à profusion de photographies représentant des scènes de chasse, des chiens de race, des chevaux célèbres, des piqueurs renommés. L'histoire n'y est pas négligée, mais elle reste au second plan, comme il convient; le moyen âge est à peine traité; l'auteur a hâte d'arriver à la chasse du renard et du cerf, telle que les fervents la pratiquèrent depuis le xvi^e siècle, car c'est aux hommes de sport qu'il a pensé en écrivant son livre. La dernière image représente la pierre tombale qui a été érigée à la mémoire d'un piqueur fameux, John Booth, à l'endroit où il mourut subitement le 5 septembre 1853, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Ce menu fait suffit à caractériser l'ouvrage. Ch. B.

— A. Hamilton THOMPSON. *Military architecture in England during the middle ages* (Oxford, University press, 1912, in-8°, xxi-384 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — Ouvrage érudit, composé avec méthode, illustré de deux cents photographies, dessins et plans de forteresses, plein de détails intéressants. L'auteur a fait sienne la théorie de

M^{lle} Armitage (voir plus haut, p. 123) sur la différente fondamentale qui distingue le *burgus* anglo-saxon du *castellum* anglo-normand. Les châteaux forts qui pullulaient après la Conquête furent construits d'abord en bois, puis, à partir de Henri II surtout, en pierre (une carte, p. 84, montre la distribution géographique des principaux châteaux dans le nord-est de l'Angleterre; une autre, p. 130, celle des donjons rectangulaires); M. Thompson en montre la construction, les transformations, les agrandissements successifs jusqu'à la fin du moyen âge. Le dernier chapitre traite de l'âge de transition, où la résidence fortifiée se transforme en maison d'habitation, ce qui nous amène au XVI^e siècle. Une copieuse bibliographie en tête, un index très complet à la fin témoignent du soin minutieux apporté par l'auteur à la préparation et à l'exécution de son ouvrage. Ch. B.

— Francis Aidan GASQUET, abbot-president of the english Benedictines. *England under the old religion and other Essays* (Londres, Bell, 1912, in-8°, ix-358 p.; prix : 6 sh.). — Ce volume comprend les articles suivants : 1° l'Angleterre sous l'ancienne religion (pour établir que, si, vers la fin du XV^e siècle, quelques réformes étaient désirables, le peuple anglais ne souhaitait nullement la destruction de l'ancienne Église catholique); 2° Wolsey et le divorce (montre la part éminente, sinon primordiale, du cardinal, dans l'affaire du divorce, si grosse de conséquences pour l'Église catholique en Angleterre); 3° que fut, en définitive, la Réforme en Angleterre? (elle fut, à vrai dire, l'œuvre du gouvernement d'Élisabeth et elle a tous les caractères d'un coup d'État); 4° Édouard VI et la liturgie catholique; 5° la question des ordinations anglicanes (apologie de la bulle de Léon XIII *Apostolicae curae*); 6° une commission concernant les ordinations dans l'Église grecque au XVII^e siècle; 7° il y a cent ans : coup d'œil sur la situation des catholiques en Angleterre et en Irlande (avant l'émancipation); 8° la sainte Eucharistie avant la Réforme; 9° l'Écosse au temps des persécutions (résumé des persécutions dirigées au XVIII^e siècle contre les catholiques écossais); 10° les fondateurs de l'abbaye de Saint-Grégoire, à Downside (abbaye fondée à Douai dans les premières années du XVIII^e siècle pour les Bénédictins anglais chassés d'Angleterre. Ce qu'elle devint au temps de la Révolution française); 11° la France et le Vatican (le « Livre blanc du Vatican » prouve que la responsabilité de la Séparation incombe au gouvernement français. Évidemment). Le dernier essai contient d'excellents avis sur la manière de publier les documents du moyen âge, en particulier ceux qui concernent l'Église. On ne voit pas le lien qui le rattache aux précédents. Plusieurs de ces essais sont des conférences faites par l'auteur en Amérique de 1901 à 1905. — Ch. B.

— Louise Fargo BROWN. *The political activities of the Baptists and Fifth monachy men in England during the Interregnum* (Washington, Americal historical Association; Londres, H. Frowde, 1912, in-8°, xi-258 p.; prix : 6 sh. 6 d.). — Cet ouvrage, qui a rem-

porté le **prix** Herbert Baxter Adams en 1911, est une étude très fouillée d'un des **phénomènes** les plus caractéristiques de la Révolution puritaine au temps de Charles I^{er} et d'O. Cromwell. L'auteur a utilisé un grand nombre de documents tant imprimés que manuscrits et les a mis en œuvre avec une méthode digne de tout éloge. Elle fait ressortir les sentiments élevés de la secte, leurs chimères, leur échec final : « De même que les anabaptistes d'Allemagne ont poussé les principes de la Réforme à leur conclusion logique, de même les Anglais du XVII^e siècle ont poussé à leur conclusion logique les principes du puritanisme. Refusant toute compromission avec le mal, ils luttèrent pour l'idéal d'un État parfait; dans leurs efforts pour réaliser cet idéal, ils ne réussirent qu'à contribuer à la ruine du compromis représenté par le Protectorat et au rétablissement de l'absolutisme des Stuarts » (p. 205).

Ch. B.

— J.-E. GILLET. *Molière en Angleterre, 1660-1670* (Paris, Champion, 1913, in-8°, 240 p.; prix : 5 fr. Extrait des *Mémoires publiés par la Classe des lettres et des sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. IX). — Étude précise et minutieuse d'une douzaine de pièces où des dramaturges tels que Davenant, Etheredge, Shadwell, Dryden se sont inspirés de Molière, ont imité ses procédés, ont tenté d'adapter au goût anglais les principaux types, graves ou bouffons, de la comédie moliéresque. Le succès a souvent récompensé leurs efforts; il est un témoignage certain de l'influence exercée par les idées et les mœurs françaises sur l'Angleterre au début de la Restauration; d'autre part, il n'a pu être obtenu qu'en imposant aux personnages de Molière des transformations profondes; l'étude de ces transformations permet de mesurer les différences qui séparaient l'esprit anglais de l'esprit français. Si nous avons été lents à tolérer, à comprendre Shakespeare, il en a été de même pour nos voisins en ce qui regarde Molière. Plus on étudie le caractère des deux peuples, plus les antinomies sautent aux yeux.

Ch. B.

— John R. ELDER. *The royal fishery companies of the seventeenth century* (Glasgow, Maclehose, 1912, in-8°, vi-136 p.; prix : 5 sh.). — En 1594, les Hollandais obtinrent l'autorisation de pêcher sur les côtes de l'île Lewis, une des Hébrides; l'opération devint rapidement fructueuse et les Hollandais ne tardèrent pas à s'emparer en fait de tous les terrains de pêche dans les eaux écossaises et dans la mer du Nord. Les Anglais se plaignirent. Jacques I^{er} protesta; les Hollandais répondirent par le *Mare liberum* de Grotius. Charles I^{er} résolut d'enlever de gré ou de force le monopole que s'étaient arrogé les Hollandais et, tandis que Selden répliquait au mémoire de Grotius par son *Mare clausum* (1635), il se préparait à une guerre contre les Hollandais. La victoire remportée par Tromp (1639) fit triompher pour un temps la maxime du *Mare liberum*, qui conduisit fatalement à de nouveaux conflits sous Cromwell et sous Charles II. En Angleterre

et en Écosse, l'État fut donc amené à soutenir les efforts des compagnies qui se formèrent pour lutter contre les Hollandais et leur enlever un monopole qui, en fait, leur assurait la domination de la mer. Ces efforts ont été exposés avec beaucoup de soin, d'après des documents en partie nouveaux, dans l'intéressant ouvrage que nous annonçons.

Ch. B.

— William Robert SCOTT. *The constitution and finance of english, scottish and irish joint-stock companies to 1720*, vol. III (Cambridge, at the University press, 1911, in-8°, XII-563 p.; prix : 18 sh.). — Il est difficile de parler d'un ouvrage dont on connaît seulement le troisième volume. Il faut savoir néanmoins que ce tome III contient la suite de la 2^e partie consacrée à l'histoire constitutionnelle et financière de chacune des sociétés par actions qui se sont fondées dans chacun des trois royaumes de 1553 à 1720. Cette suite se compose des chapitres suivants : VI, Compagnies des eaux à Londres et dans les comtés d'Angleterre; VII, Compagnies pour le transport des lettres et paquets et pour l'éclairage des villes; VIII, Compagnies manufacturières et autres en Angleterre et en Irlande (fabriques de papier, industries textiles et métallurgiques, fabriques de glaces, de tapis, de laques du Japon, de cuirs de Russie, etc.); IX, Compagnies et associations commerciales, surtout en Écosse (pêcheries du Groenland, savonneries, raffineries de sucre, industries textiles et métallurgiques, fabriques de papier blanc, de verreries, de poudre à canon, de poteries, etc.); X, Banques et compagnies financières; XI, Entreprises d'assurances contre l'incendie et sur la vie; XII, Cas de compagnies qui se servirent d'une même charte pour exercer plusieurs entreprises différentes et successives; XIII, Liste chronologique montrant les projets nouveaux ou les entreprises anciennes reprises de septembre 1719 à août 1720; XIV, Tableau des principales compagnies par actions fondées dans les trois royaumes jusqu'en 1720; XV, Situation de la Couronne et des finances nationales; leur influence sur le progrès industriel. Fondé sur une riche documentation, l'ouvrage présente un grand intérêt pour l'histoire économique.

Ch. B.

— C. H. FIRTH. *Notes on the diplomatic relations of England with the North of Europe* (Oxford, Blackwell, 1913, in-8°, 52 p.; prix : 2 sh. 6 d.). — C'est une liste, dressée par M. J. F. CHANCE, des représentants et agents diplomatiques de l'Angleterre en Danemark, en Suède et en Russie et de ces pays en Angleterre, de 1689 à 1782. Chaque nom est accompagné de notes indiquant les dépôts d'archives où sont conservés leurs papiers, avec les indications biographiques indispensables.

Ch. B.

— Michel T. SADLER. *The political career of Richard Brinsley Sheridan* (Oxford, Blackwell, 1912, in-12, II-87 p.). — Essai couronné par l'Université d'Oxford, qui nous présente un résumé de la carrière politique du brillant auteur et orateur anglais que son esprit, sa pauvreté, les légèretés de sa conduite, son amitié trop fidèle pour le prince

de Galles, la « canaille » qui devait être plus tard George IV, ont fait tour à tour admirer, applaudir, ridiculiser et calomnier par ses contemporains, par ses adversaires et même par ses anciens amis politiques. M. Sadler tente une réhabilitation modérée de Sheridan, qui nous semble équitable, parce qu'il n'exagère rien et fait une large part à la critique. Ce que je lui reprocherais plutôt, c'est qu'il faut déjà connaître assez bien l'histoire d'Angleterre de 1770 à 1820 pour comprendre certaines de ses allusions; il ne raconte pas assez, il ne donne pas assez de dates, pas même celle de la mort du célèbre orateur. On lira surtout avec intérêt chez nous les pages consacrées à son attitude vis-à-vis de la France et de la Révolution; on sait qu'après l'avoir longtemps défendue, il se sépara de son ami Fox et se rangea parmi les conservateurs dans ses jugements passionnés contre la France napoléonienne.

R.

— D. P. HEATLEY. *Studies in british history and politics* (Londres, Smith, Elder et Co, 1913, in-8°, xv-249 p.). — Recueil de cinq articles : 1° Bacon, Milton et Laud, trois points de vue (leurs opinions sur les rapports de l'Église avec l'État); 2° le groupe de publicistes concernant l'Indépendance américaine (de quelques Américains élèves des universités écossaises qui étaient partisans de l'indépendance sans la séparation); 3° de quelques traits caractéristiques de l'histoire d'Angleterre (deux courants dans cette histoire, et aussi parmi les historiens : l'un vers la « liberté », l'autre vers l'« autorité »). Des principales crises amenées par le perpétuel conflit entre ces deux forces); 4° apprentissage de la politique par l'étude et par la pratique; 5° Frédéric William Maitland. J'avoue préférer cette dernière étude, assez nourrie de faits, aux autres, où je ne trouve rien de bien original.

Ch. B.

— *A dictionary of English church history*, edited by S. L. OLLARD, assisted by Gordon CROSSE (Londres, A. R. Mowbray, 1912, in-8°, xvi-673 p.; prix : 12 sh. 6 d.). — Ce dictionnaire s'adresse non au spécialiste de l'histoire ecclésiastique, mais « au membre ordinaire de l'Église d'Angleterre qui désire connaître les faits les mieux établis de l'histoire de la société à laquelle il appartient ». C'est donc un ouvrage de vulgarisation à l'usage d'une classe un peu spéciale de lecteurs. Ceux-ci ne pourront qu'être satisfaits de la peine qu'on a prise pour leur instruction; ils n'y trouveront pas seulement de brèves biographies des plus notables personnages qui ont marqué dans l'Église, mais aussi de substantiels résumés sur les points les plus importants de l'histoire, de l'organisation, du dogme, de la liturgie ecclésiastiques. Le point de vue auquel se placent les collaborateurs est nettement anglican; ils tiennent pour la légalité des ordinations épiscopales depuis Mathieu Parker, et pour la tradition ininterrompue de l'« Église catholique » depuis saint Augustin jusqu'à nos jours. Mais ce n'est pas une œuvre de parti et tous les historiens, à quelque parti qu'ils appartiennent, pourront le consulter avec fruit

sans se heurter à des manifestations confessionnelles qui mettent en défiance. Deux cartes, montrant la répartition des diocèses en 1536 et en 1912, complètent cette utile compilation.

Ch. B.

— W. LANGENBECK. *Englands Weltmacht in ihrer Entwicklung vom 17 Jahrhundert bis auf unsere Tage*, 2^e éd. (Leipzig, Teubner, 1913, in-12, 123 p. Vol. 174 de la collection *Aus Natur und Geisteswelt*). — Exposé bref et intelligent. L'auteur montre bien comment s'est formé dans ces dernières années l'impérialisme anglais et les redoutables conséquences pour l'Angleterre du développement maritime de l'Allemagne. « Notre avenir est sur la mer »; cette devise, chacun des deux états prétend la maintenir entière à son profit; de là l'inimitié qui a brouillé les deux peuples jadis si unis et failli plusieurs fois, semble-t-il, amener la guerre. M. Langenbeck trouve encore moyen d'en tirer vanité en plaçant des raisons de sentiment au-dessus des faits d'ordre économique, et il termine par ces mots : « Nous tous, Anglais, Allemands et Américains, nous devrions nous sentir unis dans la pensée que c'est l'esprit germanique qui suit sa marche triomphale sur le globe terrestre et qui, nous en avons la conviction, lui imprime son sceau d'une façon indélébile. » *Deutschland über alles!*

Ch. B.

— LÉON HENNEBICQ. *L'impérialisme occidental. Genèse de l'impérialisme anglais* (Paris, Félix Alcan; Bruxelles, Larcier, 1913, in-8°, 295 p.; prix : 6 fr.). — Cet ouvrage a deux titres; il traite au moins deux sujets : d'une part, les grands conflits européens qui semblent donner l'hégémonie successivement à l'Espagne, à la Hollande, à la France; d'autre part, le développement de l'idée impérialiste en Angleterre depuis Élisabeth et depuis Drake. Il y a autre chose encore : une tentative pour expliquer les grands faits de l'histoire par l'influence de certains individus plutôt que par celle de certaines forces collectives; cependant, ce sont justement ces forces collectives et anonymes que l'auteur voit surtout en action : puissance protestante et juive, combattue par la puissance « loyoliste » au XVII^e siècle; puissance de la grande industrie, qui se révèle pour la première fois en France au temps de Colbert; puissance de la finance, qui aboutit au pouvoir souverain de la banque d'Angleterre, etc. L'auteur qui est un avocat, qui se défend d'être historien ou sociologue, qui « déteste les spécialistes », court à bride abattue à travers l'histoire. Il a lu de bons livres; il a des idées, une verve peu châtiée, mais inlassable; il irrite çà et là par un ton provocateur et paradoxal, mais on le lit avec intérêt et non peut-être sans profit, car l'excitation même que produisent ses paradoxes donne à réfléchir. L'ouvrage est dédié « à M. Henri Pirenne qui, dans mon pays, rénova le patriotisme historique. »

Ch. B.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1913, mai-juin. — An. FEUGÈRE. L'abbé Raynal et la Révolution française; documents inédits (très intéressant article sur l'auteur de l'*Histoire philosophique des Indes*, ce livre lui-même, son influence politique et sociale. Après avoir été le porte-voix très écouté des encyclopédistes ennemis de la royauté et contempteurs de la religion, Raynal manifesta, dès le début de la Révolution, des opinions conservatrices qui faillirent lui être fatales. Il mourut en paix à Chaillot le 6 mars 1796 à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il eut encore de la réputation jusque vers 1830, pour tomber ensuite dans un oubli profond, en partie immérité). — A. MATHIEZ. Les comptes de Danton (« il n'est pas permis de traiter sommairement de calomnies les accusations variées dont la probité de Danton a été l'objet »). — Capitaine TOURNÈS. Les débuts à Nancy d'un général robespierriste : Lavalette (dans les armées républicaines, Lavalette présente le type du militaire « très occupé de se pousser par la politique et peu disposé à donner de sa personne pour la défense du pays »). — Fr. VERMALE. La cherté de la vie en province en l'an IV. Une grève de fonctionnaires (d'après un dossier des réclamations présentées par les chefs de bureau et commis de l'administration du directoire de l'Isère en vue d'obtenir une augmentation de traitement. Ils menacent, si leur demande n'est pas accueillie, de cesser leurs fonctions). — E. LESUEUR. Une réception à la loge de la Fidélité d'Hesdin, 1784. — Jean-Paul MARAT. Défense de Robespierre en mai 1792 (Marat défend Robespierre, qu'il ne connaissait pas, contre les violentes diatribes prononcées contre lui par Brissot et Guadet au club des Jacobins). = C.-rendus : Clapham. The abbé Sieyès (beaucoup de pages pénétrantes où le caractère de l'homme est mis en bonne lumière; l'auteur a tort de nier les rapports de Sieyès, — puisque c'est ainsi que son nom doit être orthographié, — avec Robespierre). — L. Grasilier. Un secrétaire de Robespierre : Simon Duplay, 1774-1824, et son Mémoire sur les sociétés secrètes et les conspirations sous la Restauration (étude très utile. Le Mémoire de Simon Duplay est de 1823, et Simon, qui était le neveu de Maurice Duplay, l'hôte de Robespierre, mourut en 1827 à cinquante-trois ans). — G. Lenôtre. Bleus, Blancs et Rouges (ce n'est pas du roman, ni de l'histoire, mais du pamphlet « et du pire, celui qui se

dissimule sous le ton de la bonne compagnie ». — *Gigon*. Le général Malet (prouve qu'il fut mis à la retraite en 1807 pour raison de péculat, mais ne réussit pas à établir quelles étaient les opinions du général en 1812, ni pour qui il tenta de renverser Napoléon). — *R. Lange*. Die öffentliche Meinung in Sachsen von 1813 bis zur Rueckkehr des Königs 1815 (bon).

2. — Bibliothèque de l'École des chartes. 1913, janv.-avr. — *H. OMONT*. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale pendant les années 1911-1912 (1,152 volumes parmi lesquels il convient de signaler 68 volumes de copies réunies par L. Delisle sur l'histoire de la Normandie et sur l'histoire de France, 11 volumes de copies et originaux provenant d'Auguste Longnon, et 112 mss. éthiopiens qui constituent le plus important fonds de mss. éthiopiens qui existe actuellement en Europe). — *M. JUSSE-LIN*. La transmission des ordres à la chancellerie mérovingienne d'après les souscriptions des notes tironiennes (d'après cinq diplômes où la note « per anolo » prouve l'emploi de l'anneau pour transmettre des ordres concernant l'expédition de l'acte). — *J. VIARD*. Itinéraire de Philippe VI de Valois. — *C.-rendus* : *O. Held*. Die Hanse und Frankreich, von der Mitte des xv Jahrh. bis zum Regierungsantritt Karls VIII (intéressant; mais l'auteur n'a point vu que Bordeaux et Bayonne restèrent fermées aux Hanséates tant qu'y subsista la domination anglaise). — *M. Laigle*. Le livre des Trois Vertus de Christine de Pisan et son milieu historique et littéraire (agréable, mais trop long et souvent inexact). — *A. Hustin*. Le Luxembourg; son histoire domaniale, architecturale, décorative et anecdotique (bon). — *L. Micheli*. Les institutions municipales de Genève au xv^e s. (bon travail que la mort prématurée de l'auteur laisse inachevé). — Manuel généalogique pour servir à l'histoire de la Suisse (I; très utile). — *Zeitschriften-Verzeichnis der schweizerischen Bibliotheken* (2^e édit.; remarquable).

3. — Feuilles d'histoire du XVII^e au XX^e siècle. 1913, 1^{er} mai. — *A. CHUQUET*. Dumouriez, général et ministre, 1789-1792 (1^{er} art.; rapide et substantiel; suite en juin). — *G. VAUTHIER*. L'architecte Pierre Giraud. — *Eug. WELVERT*. La mission de Lakanal sur le Rhin (en juillet 1798, Lakanal est chargé d'organiser les départements français formés des territoires allemands cédés à la France sur la rive gauche du Rhin. Il fut relevé de ses fonctions après le 18 brumaire. Étude critique sur les documents relatifs à l'administration de Lakanal pendant cette courte et difficile période; le tableau en est des moins flatteurs; fin en juin). — *J. DURIEUX*. L'évêque Maurice de Broglie (évêque d'Acqui en 1805 et de Gand en 1807; son opposition à l'Empire; nommé de la Légion d'honneur en 1810, il est rayé en 1811; au concile national de 1811, il est arrêté et mis à Vincennes, puis enfermé dans une prison d'État. Il finit par s'humilier et par

implorer le pardon du monarque). — A. CHUQUET. Napoléon au golfe Jouan. Deux lettres d'Honoré V, prince de Monaco. — LANGLOIS. Les derniers jours de Sébastopol (fin en juin). = 1^{er} juin. PICAUVET. La Flandre wallonne et Louis XIV (la francisation de cette partie de la Flandre conquise par Louis XIV en 1668 n'a réellement commencé qu'au XVIII^e s.). — M. SCHVEITZER. La chartreuse de Vauvert; les relations extérieures d'un couvent de Paris avant la Révolution (ses rapports surtout avec la royauté à partir du XVI^e s.). — A. CHUQUET. M. de Pompadour (M^{me} de Pompadour reçut un brevet de marquise en 1745; le dernier marquis de Pompadour était mort treize ans auparavant; il se nommait Léonard Hélié, était neveu de Montausier, fut sénéchal de Périgord, puis lieutenant général de Guyenne; mort en 1732, ne laissant qu'une fille, mariée au fils de Dangeau). — A. MARQUSET. Saint-Germain l'Aventurier (pièces relatives à sa mission en Hollande en 1760. Choiseul en eut bientôt assez de celui qu'il appelle un « insupportable aventurier »). — A. VOVARD. Le général Gestas (maréchal de camp en 1791, destitué en 1792, guillotiné fin déc. 1793 pour avoir « favorisé les ennemis de la patrie »). — A. BIVÈS. Un journal du siège de Gênes (par un anonyme, Génois de vieille roche, peut-être un prêtre lettré autant que patriote, qui haïssait Masséna et qui ne laisse passer aucune occasion de le rendre odieux ou ridicule). — A. CHUQUET. Il y a cent ans, 1813. Napoléon et les journaux anglais (quelques répliques napoléoniennes à ces journaux). — Ch. DEJOB. Les discours de distributions de prix sous le second Empire.

4. — La Révolution française. 1913, 14 avr. — Edme CHAMPION. Provinces et départements (les départements ne sont pas des expressions géométriques imaginées pour effacer jusqu'au souvenir des anciennes provinces; les travaux qui ont préparé cette division prouvent qu'on tint le plus grand compte, souvent à tort, des intérêts purement locaux). — I. ISTRIA. La vie de Philibert Buchot (le conventionnel Buchot n'a été ni stupide, ni méchant. Il obtint en 1808, sur sa demande, une pension de 6,000 fr.). — H. LABROUE. Les origines mesmériennes du club jacobin de Bergerac. — J. LOUBET. Le gouvernement toulousain du duc d'Angoulême après les Cent-Jours (fin; on a prêté au duc l'idée de démembrer la France et de former à son profit, en 1815, un royaume d'Aquitaine où l'ancien régime fleurirait librement. C'est une pure légende). = 24 mai. L. DOUARCHE. La grand'peur à Bourgoïn en 1789. — L. DUBREUIL. Le Roux de Chef des Bois et Taupin, à propos d'un livre récent de M. Lenôtre (montre la part de fantaisie personnelle ou de légende que M. Lenôtre ajoute à la réalité historique). — H. LABROUE. Liste des sociétés populaires de la Dordogne. — P. LEBÈGUE. Correspondance d'un agent de la sûreté générale (lettres écrites par un certain Grenier à Amar et à Jagot, de Rouen, en novembre 1793; il paraît avoir montré dans ses fonctions un zèle excessif qui le fit arrêter. Remis en liberté après sept mois et

plus de détention, il se fit encore renvoyer à Rouen en germinal an III, puis il disparaît).

5. — Revue d'histoire diplomatique. 1913, n° 2. — Ed. ROTT. Rohan et Richelieu, 1629-1638 (politique fuyante et cauteleuse de Richelieu à l'égard de l'ancien chef des huguenots qu'il consentit, non sans peine, après la paix d'Alais, à employer dans ses entreprises contre les Grisons, mais dont il se défia toujours). — Baron DE CONTENTON. L'ordre américain de Cincinnatus en France, 1783. — Comte DE FORBIN. La seconde mission de Toussaint de Forbin en Pologne, 1680-1681 (d'après des documents inédits). — Marquis DE NADAILLAC. Louis XVII est-il mort au Temple? (analyse l'ouvrage de G. Bord, qui conclut très nettement pour l'affirmative). — Eug. GRISSELLE. Nicolas Brulart de Sillery, ambassadeur en Suisse, et les affaires du comté de Neuchâtel, 1587-1592.

6. — Revue d'histoire moderne et contemporaine. 1913, janv.-févr. — J. CAIN. Les mémoires des députés au Conseil de commerce de 1700 (étude critique des différents recueils et liste des mémoires qui ont été remis). — P. CARON. Publications récentes sur l'histoire militaire de la Révolution. = C.-rendus : *Gœtz-Bernstein*. La diplomatie de la Gironde. Jacques-Pierre Brissot (très intéressant; mais le sujet, trop vaste, n'a pu être étudié aussi à fond qu'il aurait fallu). — *Laffon-Ladebat*. Journal de ma déportation à la Guyane française, fructidor an V-ventôse an VIII, publ. par *Fréd. Masson* (texte fastidieux et peu instructif). — *Dugué de La Fauconnerie*. Souvenirs d'un vieil homme, 1866-1879 (très divertissant).

7. — Revue des études anciennes. 1913, avr.-juin. — LECHAT. Notes archéologiques; art grec (6^e art.; le Pré-Parthénon; Phidias et les métopes du nouveau Parthénon). — C. JULLIAN. Héligoland (c'est l'île sainte, l'île de l'ambre occidentale). — W. DEONNA. Tables à mesures de capacité anciennes et modernes (complète l'art. *Sehoma* du *Dictionnaire des antiquités*). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LVIII : la Gaule dans les « Notae tironianae » (relève les noms de lieu relatifs à la Gaule qui se trouvent dans les chapitres I et II du 3^e livre des *Notae*). — H. LICHTENBERGER. Les Germains sont-ils des Indo-Européens? (bref résumé d'un article où Feist étudie et cherche à expliquer le phénomène linguistique bien connu des substitutions de consonnes ou *Lautverschiebung*. Conclusion : « La variété septentrionale du grand dolichocéphale blond, qui, au point de vue de la race, semble avoir formé la masse principale des Germains, parlait peut-être à l'origine une langue non européenne, parente de ces langues d'autochtones européens disparues aujourd'hui : ibérique, rhétique, étrusque, basque, etc. »). — GERMAIN DE MONTAUZAN et P. FABIA. La garnison de Lyon sous les Sévères. — M. CLERC. Inscriptions antiques inédites du musée d'Aix. — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine.

8. — Revue des études napoléoniennes. 1913, mai. — Paul MARMOTTAN. Un projet de code rural sous le premier Empire (analyse un recueil d'*Observations des Commissions consultatives sur le projet de code rural*, recueillies de 1810 à 1814 et mises en ordre par M. de Verneilh-Puiraseau, exemplaire presque unique, les autres ayant été mis au pilon en 1907). — L.-J. THOMAS. Montpellier et le roi de Rome; étude sur l'opinion publique au temps du premier Empire. — Colonel A. GROUARD. Les derniers historiens de 1815 (2^e art : Ligny; explique et justifie l'absence de Drouet d'Erlon à la bataille; c'est Napoléon qui est responsable). — G. WEILL. Les Saint-Simoniens sous Napoléon III (les grandes entreprises industrielles et financières engagées par les fondateurs du Crédit mobilier en 1852 étaient des Saint-Simoniens qui réalisaient quelques-unes des vues professées dès 1826 par Enfantin. Des adversaires qui combattirent ces rois de la finance; leur décadence, qui alla de pair avec la décadence de l'Empire). — M. HANDELSMANN. Rapport du baron Serra sur sa mission à Varsovie, 1808-1811 (publication de ce très intéressant rapport où Serra expose les « affaires extraordinaires » dont il avait été chargé pendant les trois années de sa mission). — R. LÉVY. Un rapprochement franco-anglais en 1851 (publie le texte à peu près inédit d'une adresse des habitants de Tynemouth à ceux du Havre; intéressant témoignage de solidarité internationale). — Louis VILLAT. La Corse napoléonienne (bibliographie des publications de textes et des ouvrages concernant le sujet). — G. VAUTHIER. Notes sur les toilettes de Marie-Louise. — E. D. Collection Paolo Galletti. Documents manuscrits sur la famille Bonaparte (ces documents, qui se rapportent surtout aux Buonaparte de San-Miniato, intéressent l'étude des origines de la famille).

9. — Revue des questions historiques. 1913, avr. — Comte Louis DE VOÏNOVITCH. Les « Angevins » à Raguse, 1384-1385 (reconstitue, à l'aide de documents ragusins, la singulière aventure de ces « Angevins », gens à la solde de Louis d'Anjou, qui furent surpris en mer par la flotte de Raguse et durement traités comme corsaires). — P. DE VAISSIÈRE. Le baron des Adrets, 1512-1586 (1^{er} art.; très intéressant). — L. DIDIER. Le citoyen Genet (fin; Genet, agent des Girondins, compromit les intérêts français par ses maladresses et ses provocations. Décrété d'arrestation, il se garda bien de se laisser ramener en France, et d'ailleurs ses amis américains lui assurèrent un asile sûr dans leur pays qu'il ne quitta plus; il y mourut en 1834). — A. LEGRIS. La liturgie rouennaise en Italie. — J. PAQUIER. Du luthéranisme au protestantisme; évolution de Luther de 1517 à 1528 (d'après l'ouvrage de M. Cristiani). — G. GAUTHEROT. La dictature des sections parisiennes au début de la Révolution. — E. ANGOT. Talleyrand et le comte d'Hauterive (ajoute d'intéressantes lettres inédites à celles qu'avait publiées Artaud de Riotor, 1806-1807). — Fr. ROUSSEAU. De Bâle à Tolentino. Lettres inédites du chevalier d'Azara, 1795-1797

(fin). — F. CABROL. Chronique d'archéologie chrétienne et de liturgie. — E. GOLDSILBER. Courrier allemand (fin). = Bulletin bibliographique : O. Scheel. Dokumente zu Luthers Entwicklung, bis 1529 (utile). — Selosse. L'île de Serk; un état féodal au XX^e s. (thèse intéressante et bien documentée). — Vicomte de Bouteiller. Notes sur l'histoire de la ville et du pays de Fougères (beaucoup d'érudition et de critique).

10. — *Revue Mabillon*. 1913, mai. — Dom L. GUILLOREAU. Chapitres généraux et statuts de Guillaume de Cardaillac et de Ratier de Lautrec, abbés de Saint-Victor de Marseille, 1324-1330 (2^e art.). — Dom J.-M. BESSE. Les correspondants cisterciens de dom Luc d'Achery et de dom Mabillon (5^e art.; lettres de 1669 et 1670). — F. UZUREAU. La formation du département de Maine-et-Loire et des derniers jours de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. — Dom Fr. DE MONSABERT. Documents inédits pour servir à l'histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers (dresse une liste de 74 documents et publie 21 chartes antérieures à 1250).

11. — *Journal des savants*. 1913, avr. — E. NAVILLE. La méthode comparative dans l'histoire des religions (à propos de l'ouvrage de G. Foucart, dont la seconde édition, très remaniée, vient de paraître; fin en mai). — E. CAVAGNAC. Le principe de la répartition des centuriers (à propos de l'ouvrage d'A. Rosenberg qui aborde, à l'aide de la statistique comparée, le problème de la répartition de la population romaine entre les différentes classes. Montre que « les classes ont été divisées, au IV^e s., en un nombre de centuriers proportionnel à peu près à la masse de capital qu'elles possédaient »). — H. DÉHÉRAIN. Les sociétés d'histoire et de géographie et leurs publications (Hakluyt Society, Linschoten Vereeniging, Société Champlain; projet d'une Humboldt Gesellschaft). = Mai. DIEULAFOY. L'architecture catalane. — G. GLOTZ. Les salaires à Délos (d'après les *Inscriptiones Deli* publiées à Berlin par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Pourquoi à Berlin?).

12. — *Revue critique d'histoire et de littérature*. 1913, 12 avr. — Burdach. Vom Mittelalter zur Reformation. Forschungen zur Geschichte der deutschen Bildung. T. III et IV : Briefwechsel des Cola di Rienzo (le 3^e vol. contient 84 pièces allant de janv. 1343 à sept. 1354; le 4^e vol., des documents relatifs à Rienzo, 76 pièces allant de 1343 à 1355). — Andreae. Beiträge zur Geschichte Katharinas II (étudie l'instruction de 1767 pour la commission chargée de rédiger un nouveau code). = 19 avr. Princesse Schahovskoy-Strechneff. Le comte de Fersen; Charles-Gustave de Lilienfeld; la princesse Zelmire (biographies intéressantes, mais bien noires). — A. Marquiset. Napoléon sténographié au Conseil d'État (à côté de Napoléon sténographié, ce petit livre contient encore bien d'autres articles : sur le jeu et les joueurs durant le premier Empire, une relation de la capitulation de

Baylen, quelques pages sur les dernières années de Boufflers, etc.). — *P. Wiernik*. History of the Jews in America (excellent). = 26 avr. *Bruns*. Fontes juris romani antiqui. Additamentum; édit. *O. Gradenwitz*. I : Index (très utile). — *Tcherniaef*. L'État et les mœurs d'après les comédies de Térence (bon, mais rien de bien original). — *Al. Dorlan*. Histoire architecturale et anecdotique de Schlestadt (remarquable). — *Uttendorfer*. Das Erziehungswesen Zinzendorf's und der Brüdergemeinde in seinen Anfängen (bonne étude sur l'œuvre pédagogique exécutée par Zinzendorf à l'Institut piétiste des frères moraves à Herrnhut, 1723-1728). — Comte *E. de Sonis*. Lettres du comte et de la comtesse de Ficquelmont à la comtesse de Tiesenhausen (1842-1855; correspondance qui n'est pas dénuée d'intérêt). — *Tecklenburg*. Die Entwicklung des Wahlrechts in Frankreich seit 1789 (bon). — Princesse *Radziwill*, née *Castellane*. Louise de Prusse, princesse Antoine de Radziwill. Quarante-cinq années de ma vie, 1770-1845 (utile). — *Schwemer*. Geschichte der freien Stadt Frankfurt am Main, 1814-1866 (t. II; excellent). = 3 mai. Catalogus codicum astrologorum graecorum. T. VIII : Codicum Parisinorum, pars 2 et 3. — Des thèses nouvelles sur l'origine de Christophe Colomb : Espagnol? Juif? Corse? (important article de M. H. Vignaud. Détruit successivement les hypothèses de M. Garcia de La Riega, qui fait de Colomb un juif de la Galice espagnole; de M. H.-C. Kirk, qui voit dans Colomb, non seulement un juif, mais un juif convaincu qu'il était le Messie; de M. Schœn, pour qui Colomb était Corse, né à Calvi. Montre en particulier qu'il est impossible d'élever la moindre suspicion contre les documents notariés où figurent les Colomb de Gènes et dans lesquels les critiques les plus autorisés ont été unanimes jusqu'ici pour admettre qu'ils se rapportent bien au père du Découvreur et à lui-même. Tout le mal vient de ce qu'on a mal interprété ou tronqué ces textes). = 10 mai. *Nöldeke*. Burzôes Einleitung zu dem Buche Kalila wa Dimna (bonne et utile traduction, faite d'après un meilleur texte, d'une sorte d'autobiographie où Burzôé, médecin indien, expose ses opinions sur le rôle moral de la médecine et de la religion; il a subi l'influence d'un roman d'influence bouddhique connu en Occident sous les noms de Barlaam et de Joasaph). — *Strothmann*. Das Staatsrecht der Zaiditen (essai sur le droit public des Zaidites, qui sont une branche des Chiites; importante étude sur la controverse musulmane pendant les cinq premiers siècles de l'hégire). — *Auboyneau* et *Fevret*. Essai de bibliographie pour servir à l'histoire de l'Empire ottoman. I : Religion, mœurs et coutumes (utile). — *Kromayer*. Antike Schlachtfelder. III, 2 : Afrika, par *G. Veith* (bonne étude sur les batailles qui ont été livrées en Tunisie dans l'antiquité). — Ouvrages récents sur *J.-J. Rousseau*. = 17 mai. *J. Déchelette*. La collection Millon (catalogue de l'importante collection d'antiquités préhistoriques et gallo-romaines formée en Bourgogne par M. H. Millon). — *E. Mayer*. Bemerkungen zur frühmittelalterlichen, insbesondere ita-

lienischen Verfassungsgeschichte (maintient que l'organisation municipale des Romains a persisté dans les cités italiennes du moyen âge). — *G. Krüger*. Handbuch der Kirchengeschichte für Studierende. II : Das Mittelalter, par *G. Ficker* et *H. Hermelink* (bon). — *Looten*. La réforme municipale du duc de Choiseul, 1764-1766, et son échec dans la Flandre maritime (bon). — *Schmidt-Lætzen*. Dreissig Jahre am Hofe Friedrichs des Grossen. Nachträge, II (on nous donne ici un second supplément aux Mémoires du rhingrave Ernest Ahasverus Henrich Lehdorff, qui fut chambellan de la reine Élisabeth-Christine, femme de Frédéric II; il se rapporte aux années 1766-1775. L'original est en français; on n'en donne qu'une traduction allemande. Dans le tableau que l'auteur trace de la cour de Prusse, l'homme qu'on y voit le moins est Frédéric II). = 24 mai. *A. Loisy*. Choses passées (petit livre où l'auteur raconte avec netteté sa vie intellectuelle et sa rupture définitive avec l'Église qui l'excommunia, parce qu'il osait penser librement). — *Dedieu*. Montesquieu (histoire intérieure de la pensée de Montesquieu; remarquable). — *L. Barthou*. Mirabeau (l'auteur a parlé de Mirabeau avec éloquence et finesse, mais il n'a rien fait pour relever le sujet). — *E. Daudet*. La police politique. Chronique du temps de la Restauration (livre qui n'est pas inutile, mais fait sans critique; beaucoup de remplissage). — *P. Darmstædter*. Geschichte der Aufteilung und Kolonisation Afrikas seit dem Zeitalter der Entdeckungen. I : 1415-1870 (remarquable).

13. — Annales de géographie. 1913, 15 mai. — *L. GERMAIN*. Le problème de l'Atlantide et la zoologie (l'étude des animaux vivants permet d'établir cette conclusion : que les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap-Vert ont été réunies autrefois en une masse continentale unique qui fut l'Atlantide. Ce continent, qui se soudait à l'Afrique, en a été séparé par un cataclysme assez récent pour que le souvenir ait pu en être conservé par la mémoire des hommes. C'est ainsi qu'il a été recueilli par Platon. L'Atlantide a donc été une réalité). — *DEMANGEON*. Les relations de la France du Nord avec l'Amérique. Esquisse de géographie commerciale. — *E.-F. GAUTIER*. Répartition de la langue berbère en Algérie. — *Ch. DE LA RONCIÈRE*. L'origine du Vineland (examine l'hypothèse émise par Nansen que le Vineland, ou pays de la vigne sauvage, devait se trouver aux Canaries; ces conclusions ne sont pas certaines. Il vaut mieux croire provisoirement, avec *M. H. Vignaud*, que le continent de l'Amérique du Nord a bien été vu par les Scandinaves longtemps avant Colomb).

14. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1912, sept.-oct. — *N. WEISS*. L'origine et les derniers jours de Bernard Palissy d'après deux textes inédits (dans les registres d'écrout de la Conciergerie du Palais de Justice conservés à la Préfecture de police, *M. Weiss* a trouvé la preuve que Bernard Palissy était natif d'Agen et habitait, en 1586-1587, avant son arrestation, au

Petit-Pré-aux-Clercs, sur le côté sud de la rue Visconti actuelle). — G. DUMONS et N. WEISS. Les barons protestants montalbanais et la Révocation (démontrent que plus de cinquante pour cent restèrent fidèles à la foi protestante malgré les moyens employés pour les conversions). — PANDIN DE LUSSAUDIÈRE. Pierre Alexandre, sa veuve (il avait épousé Renée de La Fourest). — Henri DROUOT. Nicolas Dortoman, médecin de Henri IV. — Frank PUAUX. Un dessein des pasteurs exilés en Hollande après la Révocation (d'après les lettres que Pierre-Louis de Pons écrivait de Hollande, en 1685, au ministre des Affaires étrangères de France et où il lui révélait les projets des protestants qu'il accueillait chez lui, on voit qu'à la fin de 1685 les pasteurs avaient l'intention de rentrer en France pour « relever ceux qui étaient tombés et soutenir ceux qui pourraient tomber ». Le traitre Pons tenait d'Avaux au courant des moindres démarches des pasteurs rentrés en France). — G. DUMONS. Un aveugle héroïque (Élisée d'Esparbès, sieur de Cardenau, martyrisé pour sa foi). — N. WEISS. Pourquoi certains catholiques embrassaient à l'époque de la Révocation la foi des persécutés. — F. PUAUX. Le jugement rendu par Bavière contre Rolland et ses compagnons d'armes, 16 août 1704 (trouvé dans l'ancien fonds du présidial de Nîmes). — Nov.-déc. A.-B. HENRY. Études cévenoles. Le ministre Combes à Reynol en 1751. — N. WEISS. La suppression de l'église huguenote de Saint-Pons-de-Thomières, 1562-1563 (prouve une fois de plus que dans le Languedoc les protestants ne prirent les armes que pour éviter d'être exterminés). — J. PANNIER. Quand et comment l'influence des jésuites s'est substituée à celle des protestants dans les entreprises françaises du Canada (à partir de 1611). — G. DUMONS. Un duel à Puylaurens en 1673. — Baronne DE CHARNISAY. Les chiffres de M. l'abbé Rouquette. Étude sur les fugitifs du Languedoc (suite). — J. CART. Les Bernois et les réfugiés au XVIII^e s. — L. BASTIDE. Gérard Roussel, abbé de Clairac, sa maison des champs et son entrevue avec Calvin. — 1913, janv.-févr. J.-A. Alceste était-il protestant? (le personnage peint par Molière serait Montausier, qui était protestant). — M. LUTHARD. Le protestantisme dans quelques communautés du Bas-Languedoc. Saint-André-de-Sangonis (Hérault) (1562-1873). — J. PANNIER. Les protestants de Bordeaux et d'ailleurs en 1603-1605 d'après la correspondance de l'ambassadeur d'Angleterre (vexations auxquelles sont soumis les protestants). — Ch. BASTIDE. Locke et les huguenots (Locke fut sans doute en rapport avec l'école de Saumur et peut-être avec Amyraut). — G. DUMONS. État des nouveaux convertis du diocèse d'Albi. — DE FRANCE. Un testament de l'année 1550. Françoise de La Pérède, dame de Boisse (ce testament prouve la diffusion des idées protestantes dans le sud-ouest en 1550).

15. — *Bulletin hispanique*. 1913, avr.-juin. — P. PARIS. L'archéologie en Espagne et en Portugal, mai 1910-mai 1912 (en particulier fouilles à Ampurias, avec de nombreux dessins). — H. DE

LA VILLE DE MIRMONT. Les déclamateurs espagnols au temps d'Auguste et de Tibère (suite). — G. CIROT. Chronique latine des rois de Castille jusqu'en 1236 (suite). — J. MATHOREZ. Notes sur les rapports de Nantes avec l'Espagne (fin; marchandises faisant l'objet du trafic hispano-nantais). — A. MOREL-FATIO. L'espagnol langue universelle (recherche et publie les textes qui permettent de restituer, au moins quant au fond, la harangue prononcée par Charles-Quint à Rome, le 17 avril 1536, en présence du pape, des ambassadeurs de France et de Venise, etc. Il employa la langue espagnole, qu'on parlait peut-être pour la première fois à Rome, devant le pape, d'abord parce qu'il voulait faire un esclandre et aussi parce qu'il eût été incapable d'improviser un long discours dans une autre langue. Pour une fois, l'espagnol a paru prendre le rang de langue mondiale; mais ce jour n'eut pas de lendemain).

16. — **Bulletin italien.** 1913, avr.-juin. — R. CESSI. La conjuration de Stefano Porcari (histoire du soulèvement qu'il essaya de fomenter à Rome en janv. 1453 (1^{er} art.). — J. MATHOREZ. Les Italiens à Nantes et dans le pays nantais (depuis l'arrivée des Lombards au XIII^e s. (1^{er} art.). — C. DEJOB. Trois Italiens professeurs en France sous le gouvernement de Juillet; suite (Giuseppe Ferrari).

17. — **Le Bibliographe moderne.** 1913, janv.-juin. — M. FOSSEYEUR. Inventaire sommaire des papiers de L.-A. de Noailles (1715-1729) et G. de Vintimille du Luc, archevêque de Paris, conservés aux archives de l'Assistance publique. — F. PASQUIER. Les répertoires des séries historiques des archives départementales. — P. LONGCHAMP. Esquisse d'une histoire du développement du commerce et des industries du livre à Leipzig depuis les origines jusqu'à nos jours. — P. GAUTIER. Le fonds Laloi aux archives de la Haute-Marne (P.-A. Laloi, mort à Chaumont en 1846, fut, sous l'ancien régime, avocat et procureur-syndic de Chaumont, puis, sous la Révolution, membre de la Législative et de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et des Anciens, du Tribunat. Exilé comme régicide en 1816, il composa un Dictionnaire historique de la Haute-Marne qui parut après sa mort en 1858. Ses archives renfermaient beaucoup de pièces intéressantes l'histoire locale du département).

18. — **Revue des bibliothèques.** 1913, janv.-mars. — FOULCHÉ-DELBOSC. Manuscrits hispaniques de bibliothèques dispersées (2^e art. : bibliothèque Kryz, 1727; bibliothèque Salva-Heredia, 1891-1894). — É. HENRIOT. La bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul (qui est ouverte aux travailleurs depuis avr. 1913).

19. — **Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée.** 1913, févr. — Études sur l'avant-garde (suite; ch. VIII : l'avant-garde pendant la campagne de 1806; suite en mars et avr.). — L'œuvre militaire de la Révolution. — L'armée et la nation à la fin de l'ancien régime (1^{re} partie : les derniers ministres de la guerre de la Monar-

chie; suite : le prince de Montbarey, le maréchal de Ségur; suite en mars et avr.). — Guerre de la Péninsule, 1807-1813 (1^{re} période : la surprise de l'Espagne; suite). — Les préliminaires de la campagne de 1812 (1^{er} févr.-24 juin 1812) (1^{er} art. : du 1^{er} févr. au 15 mars; suite en mars; fin en avr.). — La guerre de 1870-1871. La 1^{re} armée de la Loire (ch. xiii). — A propos de la bataille de Cannes (suite; expose et discute les théories du général von Schlieffen sur la guerre moderne, en particulier sur les conceptions tactiques de Moltke en 1866 et en 1870. On se demande ce que la bataille de Cannes vient faire ici; fin en mars). = Mars. Documents : le général de division comte Duhesme offre ses services à l'empereur (2 mai 1815). = Avr. La campagne de 1813. Les préliminaires. — La guerre de 1870-1871. Les opérations dans l'ouest, du 17 oct. au 9 nov. (opérations entre la Seine et la forêt de Marchenoir; ch. i).

20. — Le Correspondant. 1913, 10 avr. — P. DE NOLHAC. Le 3^e centenaire d'un grand artiste. Le Nôtre et les jardins de Versailles, avec un plan d'Israel Silvestre. — A. BRITSCH. M^{me} Lafarge et Louis-Philippe. La légende et l'histoire; avec des lettres inédites de L. P. J. d'Orléans et de M^{me} de Genlis (on a dit et répété que les deux fillettes élevées par M^{me} de Genlis à Belle-Chasse, avec les enfants du duc d'Orléans dont elle était « gouverneur », Hermine et Paméla, étaient des filles adultérines nées des amours du duc d'Orléans et de la comtesse de Genlis; elles seraient donc des sœurs naturelles du futur Louis-Philippe, et l'on explique ainsi, d'une part, la sympathie du roi des Français pour M^{me} Lafarge, fille d'Hermine, d'autre part, l'hostilité du faubourg Saint-Germain contre cette même M^{me} Lafarge. Des documents certains prouvent au contraire que les deux fillettes étaient de petites Anglaises que le duc d'Orléans fit venir auprès de ses enfants pour apprendre à ceux-ci la langue anglaise. M^{me} de Genlis voulait appliquer la méthode directe si en faveur aujourd'hui. Paméla s'appelait en réalité Stéphanie-Caroline-Anne Sims, née à Londres le 28 févr. 1775; plus tard, elle devint Lady Fitz-Gerald. Hermine, qui épousa Jacques Collard et devint mère de Marie Capelle, plus tard M^{me} Lafarge, s'appelait Fortunée-Élisabeth-Hermine Compton, née vers 1776. Il est très certain que ces fillettes ont été uniquement les compagnes de jeux et d'études des enfants d'Orléans). = 25 avr. P. DAHMEN. Les Jésuites et la loi allemande. L'état de l'opinion. — Ed. DECO-OZANAM. Frédéric Ozanam, professeur du collège Stanislas. — Marquis DE MIRABEAU. Lettres inédites publ. par D. MEUNIER (fin; lettres du 12 janv. au 8 juill. 1789; il est amusant et instructif de voir en quels termes méprisants le marquis parle de son fils, de « Monsieur le comte ». Il suivait d'ailleurs attentivement tous ses actes et c'est pendant qu'une de ses petites-filles lui lisait un discours du comte qu'il s'éteignit brusquement). — L. VAILLAT. David et ses élèves. — GEOFFROY DE GRANDMAISON. L'état-major du roi Joseph (biographie des officiers qui composaient cet état-major). = 10 mai. Fr.-M.-J.

LE GRANGE. Le miracle grec et les rythmes de l'art (à propos du livre de Deonna sur *l'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*). — **M. VAUSARD.** Un Ozanam italien : Contardo Ferrini (savant exégète du droit romain et ardent apologiste du dogme catholique, mort le 17 oct. 1902 à l'âge de quarante-trois ans). = 25 mai. **LANZAC DE LABORIE.** Le chef de la coalition de 1813. Alexandre I^{er} de Russie (d'après le livre de son petit-neveu le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch).

21. — Études. Revue fondée par des Pères de la C^{ie} de Jésus. 1913, 20 févr. — **A. DÉCISIER.** Bulletin d'histoire du moyen âge (Dufourcq, Luchaire, Vacandard, etc.). = 5 mars. **Paul DUDON.** Descentes de police dans les loges parisiennes, 1737-1747 (fin dans la livraison suivante; à l'aide des documents des Archives nationales, de l'Arsenal et des mémoires contemporains, M. P. Dudon expose la situation de la franc-maçonnerie à Paris pendant la première moitié du XVIII^e s. Au début, le pouvoir royal ordonne de fréquentes perquisitions pour essayer de découvrir ce qu'il y a derrière le mystère maçonnique. Puis vient la lassitude; les loges se multiplient et jamais aucun édit n'est porté par Louis XV contre la maçonnerie). — **Joseph BRUCKER.** M^{me} de Mondonville et l'Institut de l'enfance (d'après le recueil de lettres de M^{me} de Mondonville publié en 1911 par M. Dutil). — **Ad. D'ALÈS.** Bulletin d'ancienne littérature chrétienne.

22. — La Grande Revue. 1913, 25 avr. — **H. LOYSON.** Sa vie d'après ses mémoires (4^e art.; ch. VI : l'Avent de 1865; la traduction de la Bible; la retraite de Laghet, 1865-1866). — **G. LECOMTE.** David et son école. = 10 mai. **Jean LEUNE.** Grèce et Albanie. — **Ch. GUIGNÉBERT.** Questions religieuses et contemporaines. Le problème de l'existence de Jésus (fin le 25 mai). = 25 mai. **A. AULARD.** Les dessous du ralliement (expose l'action politique du Saint-Siège et surtout du cardinal Lavigerie dans leurs rapports avec le gouvernement français en 1880-1892, d'après la thèse récente de M. l'abbé J. Tournier).

23. — Mercure de France. 1913, 1^{er} avr. — **Anatole FEUGÈRE.** La doctrine révolutionnaire de Diderot et de Raynal d'après *l'Histoire des Indes* (ce sont surtout les idées de Raynal que l'on expose ici; bien que Diderot ait collaboré à *l'Histoire des Indes*, ils n'étaient pas toujours d'accord). — **H. BUFFENOIR.** J.-J. Rousseau et Houdon pendant la Révolution. = 1^{er} juin. **Ph. CHAMPAULT.** Les Phéaciens d'Homère, colonie phénicienne (les Phéaciens ne sont pas des êtres irréels et merveilleux; ce sont des Phéniciens qui cherchèrent à établir des relations commerciales en pays neuf. Constitution matriarcale de la famille et de la cité chez les Phéaciens). — **A.-M. DE PONCHEVILLE.** L'enfance de Carpeaux. — **P.-L. HERVIER.** Le premier amour de Walter Scott. — **Edme PILON.** Le général Marceau et M^{lle} de Melliers (page d'histoire écrite en forme de roman).

24. — La Revue de Paris. 1913, 1^{er} avr. — **P. ALBIN.** L'impéra-

trice **Frédéric** à Paris, févr. 1891 (l'impératrice, veuve de l'empereur Frédéric III, vint à Paris à titre purement privé et dans l'intention de décider le plus grand nombre possible d'artistes français à prendre part à l'exposition de Berlin; mais elle avait aussi l'espoir que ce voyage servirait au rapprochement politique de la France et de l'Allemagne. Des imprudences soulignèrent bientôt le caractère politique du voyage; les nationalistes parisiens firent entendre des clameurs qui surprirent, puis indignèrent l'empereur Guillaume II. La guerre faillit jaillir de ce misérable incident). — L. BATIFFOL. Anne d'Autriche et Buckingham (la reine se laissa entraîner par de mauvais conseils, ceux surtout de la duchesse de Chevreuse, à fleurter avec Buckingham, homme à bonnes fortunes qui s'était, de son côté, laissé monter la tête; il fut téméraire; elle s'indigna et le favori de Charles I^{er} dut repartir après avoir échoué dans son amoureuse entreprise). — A. BEAUNIER. Autour de Pascal : Jacqueline Pascal. = 15 avr. P.-A. HELMER. Guillaume II et les pangermanistes. — A. BEAUNIER. Autour de Pascal : M^{lle} de Roannez. — E. GABORY. Napoléon en Vendée et à Nantes, 1808 (son voyage un peu précipité le réjouit pleinement, le « Restaurateur de la Vendée » y fut accueilli avec une chaleur qui le surprit et le charma). = 1^{er} mai. Fr. BENOÎT. Louis David et la révolution de la peinture. — E. CHANTRIOT. L'occupation allemande de la Meurthe (1870-1871) (d'après des pièces d'archives). — Ch. SCHMIDT. Gand, ville française (le commerce et l'industrie à Gand pendant les vingt années d'occupation française). = 15 mai. G. DELAHACHE. Metz (ce qu'elle était avant 1870; ce qu'elle est devenue depuis. Instructif et poignant). — Étienne DEJEAN. La dernière ambassade de Chateaubriand (raconte, à l'aide de documents inédits, la mission dont la duchesse de Berry, prisonnière à Blaye, chargea Chateaubriand; il devait plaider auprès de Charles X, exilé à Prague, la cause de son fils, le duc de Bordeaux. Elle désirait que celui-ci fût reconnu roi à sa majorité, treize ans, et par ce moyen elle espérait restaurer son influence dans la cause légitimiste; mais son aventure avec Lucchesi-Palli déjoua ce projet et Chateaubriand ne put rien obtenir; fin le 1^{er} juin). — Al. MORET. Anciens sanctuaires d'Égypte. — L. RIBALLIER. Les aventures du capitaine Malard (raconte, d'après nombre de documents inédits, les aventures, assez banales en somme, de G.-M. Malard du Bessay, qui fut officier sous l'ancien régime, prisonnier des Anglais en 1781; sous la Révolution, il émigra, fit de la contrebande, devint corsaire et, pris par les Anglais, passa de longs mois dans la misère des pontons. Gracié en 1809, il resta en France, mais ne réussit à intéresser personne à son sort; il n'inspirait confiance ni au gouvernement ni aux siens). = 1^{er} juin. Commandant WEIL. Autour du congrès de Vienne. La princesse de Bagration, la duchesse de Sagan et la police secrète de l'Autriche (d'après les dossiers des archives du ministère de la Police, qui fonctionna très activement pendant toute la durée du congrès. La princesse de Bagration et la duchesse de Sagan

sont souvent nommées dans ces documents, car elles s'occupaient fort de politique : Bagration, qui était la maîtresse de Metternich, favorisant le parti autrichien et Sagan le parti russe. Caquetage amusant et instructif).

25. — Revue des Deux Mondes. 1913, 1^{er} avr. — Louis BERTRAND. Saint Augustin. 1^{re} partie : les enfances; 2^e partie, 15 avr. : l'enchantement de Carthage; 3^e partie, 1^{er} mai : le retour; 4^e partie, 15 mai : la vie cachée (Augustin, moine à Thagaste et prêtre après la mort de sa mère Monique); 5^e partie, 1^{er} juin : l'apôtre de la paix et de l'unité catholique (Augustin, évêque d'Hippone; ses luttes contre les Donatistes). — Comte d'HAUSSONVILLE. M^{me} de Staël et M. Necker d'après leur correspondance inédite (4^e art. : l'exil. Irritation du premier consul contre M^{me} de Staël à l'occasion du livre de Necker, *Dernières vues de politique et de finances*, publié en 1802. Bonaparte voulait y voir la main de M^{me} de Staël, ce qui était faux. Elle obtint cependant l'autorisation de rentrer en France et de séjourner à Maffliers, dans l'Oise. Dernière séparation de la fille et du père; leur correspondance en sept. et oct. 1803. Puis Bonaparte prend ombrage des visites que M^{me} de Staël recevait à Maffliers et donne l'ordre brutal de l'expulser. « Tout cela », lui écrivait son père le 28 oct., « n'est pas du Consul, n'est pas de ton héros »). — G. DU BOSQ DE BEAUMONT et M. BERNOS. La duchesse d'Orléans et M^{me} de Genlis (à partir de 1790, quand elle eut vu le duc d'Orléans, son mari, sous l'influence de M^{me} de Genlis, verser de plus en plus vers les idées de la Révolution, la duchesse d'Orléans, qui avait jusqu'alors fermé les yeux sur les amours du duc et du « gouverneur » de ses enfants, réclame le renvoi de celle-ci et prétend intervenir désormais dans l'éducation de ses enfants. Sa correspondance inédite avec son mari, qui résiste avec dureté, presque avec violence, est poignante); suite et fin le 15 avr. (la duchesse d'Orléans a quitté son mari; M^{me} de Genlis triomphe; puis la Révolution disperse la famille. Correspondance des fils de Philippe-Égalité entre eux et avec leur mère en 1792-1793. Le souvenir de M^{me} de Genlis rendit tout rapprochement impossible entre le duc et la duchesse). — René DOUMIC. Le centenaire de Frédéric Ozanam. — E. DAUDET. Alexandre I^{er}, empereur de Russie (revient sur la question des rapports de l'Empereur avec la papauté; prouve qu'en 1825, au moment de partir pour la Crimée, Alexandre envoya le général Michaud, son aide de camp, au Vatican avec la mission de faire au pape « hommage de sa parfaite soumission à son autorité spirituelle ». Il paraît avoir souhaité la réunion des églises grecque et latine et voulu intéresser le pape à ce grand dessein). — 1^{er} mai. F. CAUSSY. Voltaire inédit. Le chapitre des « Arts » de l'*Essai sur les mœurs* (ce chapitre, que Voltaire accusa son valet de chambre, Longchamp, de lui avoir volé en 1751, se trouvait dans la bibliothèque même de Voltaire, qui fut achetée par la grande Cathérine en 1780 et qui est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg. Texte de

cette rédaction primitive qui a été fort remaniée par Voltaire dans les éditions subséquentes de son *Essai*. Notes amusantes sur les procédés de travail et d'édition employés par Voltaire). — E. DAUDET. La ville et la cour sous le règne de Louis-Philippe. Extraits du Journal du comte Rodolphe Apponyi (année 1831); suite le 15 mai (année 1832) et le 1^{er} juin (année 1834). — IMBART DE LA TOUR. Érasme. L'évangélisme catholique (« si la pensée française est restée catholique, c'est beaucoup à ce grand esprit, si proche de notre esprit, qu'elle le doit »). — L. MADELIN. Une maison française (celle de Vogüé, d'après *Une famille vivaroise*, par le marquis de Vogüé). — 1^{er} juin. É. OLLIVIER. La guerre de 1870. Les batailles sous Metz. Borny (dans cette journée, Bazaine ne fut « ni incertain, ni flottant »; les ordres qu'il donna pour la retraite sur Verdun, le lendemain 15, étaient parfaits; c'est la faute de ses lieutenants s'ils furent mal exécutés. Cette thèse paradoxale sera vivement discutée). — E. FAGUET. Sur Mirabeau.

26. — **Académie des inscriptions et belles-lettres.** Comptes-rendus des séances de l'année 1913. Bulletin de janv.-févr. — EBERSOLT et THIERS. Les ruines et les substructions du grand palais des empereurs byzantins. — Abbé BAYARD. Note sur une inscription chrétienne et sur des passages de saint Cyprien (l'inscription *Magus puer* est au musée de Latran; elle contient des réminiscences de saint Cyprien, dans un passage qu'il n'y a d'ailleurs pas lieu de corriger).

27. — **Académie des sciences morales et politiques.** Séances et travaux. Compte-rendu, 1913, mars. — Ch. BENOIST. La crise de l'État moderne. De l'apologie du travail à l'apothéose de l'ouvrier, 1750-1848. — H. WELSCHINGER. Joseph de Maistre et la campagne de Russie, 1812 (d'après une relation inédite rédigée par le comte de Maistre à Saint-Petersbourg les 2-14 juin 1813 et adressée au roi de Sardaigne. Ce document important, trouvé par le colonel Ferrari aux archives de Turin, était tout à fait inconnu). — E. CAVAIGNAC. La question de l'organisation centuriate du xv^e au xx^e s. (sous ce titre un peu énigmatique, l'auteur parle de quelques travaux sur l'organisation primitive des Romains et sur la valeur de l'*as*, publiés depuis le xv^e s., mais surtout depuis Mommsen). — P. NOURRISSON. Les procès des corporations de métiers sous l'ancien régime.

28. — **Annales de Bretagne.** 1913, avr. — D. BERNARD. La Révolution française et la langue bretonne (inventaire des documents de la période révolutionnaire, traduits en breton, et publication de quelques-uns d'entre eux). — F. DUINE. La vie de saint Samson. A propos d'un ouvrage récent (essaie de défendre la *Vita* contre certaines critiques de M. Fawtier). — S. CANAL. Les origines de l'intendance de Bretagne (suite; 3^e partie : les commissaires extraordinaires en Bretagne, du xvi^e s. à Richelieu). — F. QUESSETTE. L'administration financière des états de Bretagne de 1689 à 1715 (suite : modes de

répartition de la capitation). — E. SEVESTRE. Le clergé breton en 1801 (suite : liste des prêtres assermentés soumis ou insoumis). — G. DOTTIN. Louis Eunius ou le purgatoire de saint Patrice (suite : sur la langue de *Louis Eunius*; particularités qui la différencient du breton littéraire). — C.-rendus : vicomte *Le Bouteiller*. Notes sur l'histoire de la ville et du pays de Fougères (t. III; va de 1256 à 1560; masse de données précieuses). — P. HÉMON. Carhaix et le district de Carhaix pendant la Révolution (nombreux documents publiés *in extenso*). — Bibliographie bretonne pour 1911 sous la direction de H. BOURDE DE LA ROGERIE.

29. — **Annales du Midi**. 1913, avr. — LUTHARD. Journal des actes de Jean Plantavit de La Pause, évêque de Lodève, 1626-1630 (Plantavit était un huguenot languedocien qui fut pendant un temps ministre à Boujan-lès-Béziers; en 1608, il passa avec éclat au catholicisme, entra dans les ordres, se fit un nom comme controversiste. Evêque de Lodève en 1625, il travailla avec ardeur au mouvement de la Renaissance catholique, si fort sous le règne de Louis XIII. Le journal de ses actes, tenu par son secrétaire, Jean Vézian, est un précieux témoignage de son activité).

30. — **Bulletin de la Société de l'histoire de Paris**. 1912, livr. 5 et 6. — HUISMAN. Notes sur un registre des apothicaires et épiciers parisiens conservé à la bibliothèque de Bruxelles, 1311-1534. — A. VIDIER. Un factum contre l'orme Saint-Gervais, 1780. — P. CHAMPION. Liste des tavernes de Paris d'après des documents du x^v s.

31. — **Mémoires de la Société éduenne**. Nouv. sér., t. XL. Autun, Dejussieu, 1912. — P. MONTARLOT. État du département de Saône-et-Loire à la veille du 18 brumaire (d'après les comptes-rendus décennaires et mensuels des commissaires près l'administration centrale). — G. VALAT. Nicolas Rolin, chancelier de Bourgogne, 13.-1461 (1^{er} art.; sa famille). — ÉT. PICARD. Le château de Germolles et Marguerite de Flandre (devis et inventaires de la fin du xiv^e s.; recettes et dépenses, en particulier pour les vendanges et la vinification). — A. DE CHARMASSE. Note sur une inscription chrétienne provenant de Saint-Pierre-de-Lestrier (avec une photographie de cette inscription). — Ch. BOËLL. Montjeu et ses seigneurs (2^e partie : le président Jean-nin et ses descendants, 1596-1748; nombreux documents publiés en appendice). — A. DE CHARMASSE. Les quêtes à Autun, 1449-1455 (publie un « *Capitulum litterarum questarum* »). — J.-M. GUILLARD. Les sources de l'histoire du Brionnais (Jean Gregaigne et le Journal des guerres de la Ligue; Claude Dupuy et les annotations sur les antiquités de la ville de Semur; L. Potignon de Montmegin et les Mémoires sur le Brionnais).

32. — **Revue africaine**. 1912, 4^e trim. — Commandant SEROKA. Le Sud constantinois de 1830 à 1855; suite. — VOINOT. La campagne de 1852 contre les Beni-Snassen (avec une carte). — 1913, 1^{er} trim.

A. JOLY. Saints et légendes de l'Islam. — A. BEL. Fouilles faites sur l'emplacement de l'ancienne mosquée d'Agadir (Tlemcen), 1910-1911 (mosquée fondée par Idris 1^{er} en 789-790 de notre ère). — E. LEVI-PROVENÇAL. Mars africain? (le Mars de Henchir-Medded est une divinité locale, d'origine sans doute phénicienne; donne, avec une importante correction, un nouveau texte d'une inscription trouvée à Hamma, près de Constantine; il faut y lire « sacerdos Martis sanctissimus » au lieu de « sacerdos Matris sanctissimae »). — Ch. SAINT-CALBRE. Constantine et quelques auteurs arabes constantinains. — G. YVER. Si Hamdan Ben Othman Khodja (notes biographiques sur un notable personnage algérien qui ne quitta Alger qu'en 1833, après avoir déployé les plus grands efforts pour servir ses compatriotes auprès du gouvernement français. Il écrivit aussi un intéressant aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger intitulé le *Miroir*; il y prônait la solution : l'Algérie aux Algériens). — E. DESTAING. Notes sur les manuscrits arabes de l'Afrique occidentale; suite. — J. CARCOPINO. La table de patronat de Timgad (nouvelle lecture qui permet de reconstituer et d'expliquer la quatrième ligne : « Aelio Juliano flamini perpetuo praesidiali; » c'est à ce personnage, leur patron, que les colons de Timgad décernèrent une inscription gravée sur bronze).

33. — Revue de Gascogne. 1913, avr. — J. DUFFOUR. La vie rurale en Gascogne au XVIII^e s.; suite. — C. LAFFARGUE. Études d'histoire révolutionnaire. La présence des troupes à Eauze, 1791-1792. — Frais de justice au XVIII^e s. (à Lectoure, 1782). — J. LESTRADE. La Gascogne, d'après F. de Belleforest (description de Tarbes et de la Bigorre). — J. CONTRASTY. Le testament de Charles-Guillaume de Maupeou, évêque de Lombez (mort le 17 février 1751 à l'âge de soixante-six ans; le testament est du 9 novembre 1750). — Mai. V. FOIX. Un pamphlet contre les faux nobles (satire rimée composée vers 1671 par un chanoine de Saint-Girons-Hagetmau, nommé Arnaud Busquet). — G. LAURENT. Armagnac et pays du Gers; étude de géographie humaine; suite. — A. DEGERT. Mandements inédits de l'archevêque d'Auch et des administrateurs du diocèse de Bayonne, 1795.

34. — Revue de l'Agenais. 1913, mars-avr. — R. BONNAT. Cryptographie agenaïse ou Journal secret d'Agen, depuis le 1^{er} mars 1814 jusqu'à pareil jour 1817, par Jean Florimond Boudon de Saint-Amans. — P. LAPORTE. Privilèges et coutumes des paroisses de Saint-Vincent de Masquières, Saint-Pierre de Bonaval, Saint-Yllary de Trogniac, du 9^e mars 1279, n. st. (copie prise au XVIII^e s. d'un texte en langue vulgaire). — DUFFAU. La Révolution française dans la commune de Sos. — M. JORET. Le Mas-d'Agenais et ses relations avec l'Amérique au XVIII^e s. — A. BARTHALES. Les pierres druidiques de Meylan. — J. BENABEN. Montaut (archiprêtre, seigneurie et communauté de Montaut).

35. — Revue de Saintonge et d'Aunis. 1913, avr. — GUÉRIN. La préfecture à Saintes, 1790-1810; suite en juin. — D. R. Eugène Pelletan; l'homme et l'œuvre, d'après des documents inédits. — Yves HEURTEL. Inventaire des séries départementales des Archives nationales relatives à la Charente-Inférieure, 1790-1830; suite en juin.

36. — Revue d'histoire de Lyon. 1913, fasc. 2. — LÉVY-SCHNEIDER. Correspondance de Martin Bernard, commissaire général de la République à Lyon avec sa famille, 1848-1849 (important pour l'histoire de Lyon et aussi pour l'histoire générale, surtout de mars à juill. 1848. M. Bernard avait pour frères : Auguste, l'érudit forézien bien connu, Henri, qui lui servit de chef de cabinet, et Michel, alors établi à Montbrizon). — BAUX et BOURRILLY. François I^{er} à Lyon en 1516; I : l'Entrée de la reine (art. très documenté). — E. VIAL. Cleberger et ses compatriotes (le Nurembergeois Cleberger n'a pas été, comme on l'a dit, un homme orgueilleux et vindicatif, animé contre les Allemands de vifs ressentiments et attiré vers les Français par l'unique désir de se venger de ses compatriotes).

37. — Revue historique de Bordeaux. 1913, mars-avr. — Alfred LEROUX. La procession expiatoire au portail royal de Bordeaux (au portail royal de la cathédrale se trouve une galerie où sont figurés huit personnages : six en costume épiscopal, une reine, un roi qui paraît tenir une harpe. Ce dernier représente peut-être David et la reine Bethsabée. Mais ceci ne serait qu'une allégorie derrière laquelle il faudrait reconnaître Henri II et sa femme Aliénor, qui avaient sans doute été amants avant d'être mariés. Henri et Aliénor furent à Bordeaux au temps de la Noël 1156; l'auteur suppose qu'ils vinrent à la cathédrale, assistés de l'archevêque et des évêques suffragants, pour faire amende honorable de leur mauvaise conduite. A la lumière de cette hypothèse, il retrouve dans d'autres parties du portail et Urie et Nathan; enfin Becket lui-même, figuré ici en archevêque, alors qu'en 1156 il n'était encore que chancelier de Henri II. Il relève enfin à l'abbaye de Sainte-Croix et ailleurs encore des images rappelant l'infortune conjugale de Louis VII et l'insolente victoire de Henri II. Cette scène peut-être historique, mais telle que la forgea l'imagination populaire, n'a été figurée sur le portail royal qu'à la fin du XIII^e s. et au commencement du XIV^e s. Très ingénieux et très fragile). — P. HARLÉ. Le bourreau de Bordeaux avant la Révolution; suite. — LHÉRITIER. Histoire des rapports de la Chambre de commerce de Bordeaux avec les Intendants, le Parlement et les Jurats, de 1705 à 1791; fin. — P. C. Impressions d'un Charentais à Libourne et à Bordeaux en 1775. — G. DUCAUNNÈS-DUVAL. Les municipalités de Bordeaux sous le Directoire.

38. — Revue historique et archéologique du Maine. T. LXXIII, 2^e livr., 1913. — René DE LANTIVY. Les Vendéens au Mans en 1793. Journées des 20, 21, 22, 23 frimaire an II, 10-13 déc. 1793 (publie un

rapport de Marceau au ministre de la Guerre, daté du 23 frimaire). — L. FROGER. La paroisse de Montfort-le-Rotrou. — Abbé LEGROS. Épisodes de l'histoire de la Révolution à Arçonnay et aux environs. Les gardes nationales et les volontaires, 1792-1793; fin.

39. — La Revue savoissienne. 1913, 1^{er} trimestre. — Fr. MIQUET. L'œuvre historique de M. le chanoine Gonthier. — Ch. MARTEAUX. Étude sur la voie romaine de *Condate*, près de Seyssel, à *Aquae*, Aix-les-Bains. — Ch. BUTTIN. L'origine du verbe « rater » et les anciennes armes à feu (à la fin du XVII^e s., le chien de l'arme à feu s'abattait souvent en vain; « le chien imitait alors le mouvement et le bruit d'un piège à rat qui se détent », d'où le mot rater; au XVI^e s., on employait le mot « faillir »).

ALSACE.

40. — Revue d'Alsace. 1913, mai-juin. — A.-I. INGOLD. Conditions d'admission à la bourgeoisie de Cernay et de Steinbach (publie les registres de réception des années 1759, 1763-1767, 1769-1787). — A. HANAUER. Les archives de Thann (suite; documents sur les propriétés communales et travaux publics, les affaires militaires, la justice et la police, le culte, l'agriculture, etc., du XIV^e s. à 1789). — A. GASSER. La prévôté de Hartmannswiller (fin; description du château, de l'église, liste des curés). — C. OBERREINER. Nicolas de Bollwiller et ses troupes mercenaires (récit de l'expédition dans la Bresse de 1557 d'après La Popelinière; lettre de Bollwiller à Philippe II pour justifier ses troupes d'avoir rendu Deventer, 10 janvier 1579). — Ch. HOFFMANN. Marbach sous la réforme de Windisheim (généralités sur la règle de Windisheim; comment elle était appliquée dans le couvent alsacien).

ALLEMAGNE.

41. — Deutsche Rundschau. 1912, nov. — Johannes HALLER. Pie II, un pape de la Renaissance. — Auguste FOURNIER. La police secrète au Congrès de Vienne (suite; fin dans la livraison de décembre). — Johannes WENDLAND. Schleiermacher patriote et homme politique (il rêvait d'un empire fort et d'une Allemagne unie). = Déc. Souvenirs de la campagne de Russie en 1812 (souvenirs de E.-W. de Baumbach qui fit la campagne dans les rangs wurtembergeois). — Paul BAILLEU. Revue de livres récents consacrés aux campagnes de 1806 à 1813 (von der Goltz, Friedrich, Köhler, etc.). = 1913, janv. Hermann GUNKEL. Les Odes de Salomon (d'après le livre de Rendel Harris; l'auteur les croit composées dans un milieu de gnostiques judéo-chrétiens, aux environs de l'an 150 ap. J.-C.). — ZWEHL. Benedek (d'après sa récente biographie par W. Alter). = Févr. Paul BAILLEU. La Prusse à la croisée des chemins: la politique prussienne dans l'hiver de 1812-

1813. = Mars. Gustave DICKBUTH. 1813 (suite en avr.). = Avr. Charlotte Lady BLENNERHASSET. Disraeli au Parlement, 1837-1846 (d'après le livre de William Flavelle Monypenny, t. II).

42. — **Göttingische gelehrte Anzeigen.** 1913, avr. — Hermann Bloch. Die staufischen Kaiserwahlen und die Entstehung des Kurfürstentums (observations de G. Husak à propos de l'élection des rois de Germanie, particulièrement sur la double élection de 1198). — A. Dopsch. Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit, vornehmlich in Deutschland, t. I (série de dissertations nouvelles tout à fait remarquables). — Willibald Hauthalter. Salzburger Urkundenbuch, t. I (excellente édition de la *Notitia Arnonis* (790), des *Breves notitiae* et de divers *libri Traditionum* des ^xe et ^{xi}e s., archevêché, chapitre, monastères de Michaelbeuern, de Mattsee et de Mondsee). = Mai. Rudolf Pagentecher. Die calenische Reliefkeramik (excellent répertoire; on signale quelques omissions). — Georg Schreiber. Kurie und Kloster im 12. Jahrhundert (étudie les privilèges pontificaux de l'avènement de Pascal II à la mort de Lucius III; important ouvrage de diplomatique; avec de pénétrantes observations sur l'exemption, les relations des monastères avec l'évêque, la possession d'églises par les monastères, etc.). — Henri Lammens. Fatima et les filles de Mahomet (l'auteur très érudit n'est pas un historien impartial, mais un accusateur de l'Islam; il pousse la critique jusqu'à l'absurde). — Camillo Beccari. Il Tigrè descritto da un missionario gesuita del secolo XVII (l'auteur de cette description est le Portugais Barradas; il s'agit d'une traduction ou plutôt d'un arrangement en italien).

43. — **Historisches Jahrbuch.** T. XXXIV, 1913, n° 1. — Alois Kroes. Rapport des jésuites au début de la réforme catholique en Bohême (le rapport adressé à Ferdinand II date de l'année 1621 ou 1622; étude sur le rétablissement du catholicisme en Bohême; à suivre). — Siegmund HELLMANN. Einhard, Rodolphe, Méginhard. Études sur les *Annales Fuldenses* (aucun des trois écrivains cités n'a pris part à la composition de ces Annales; elles sont l'œuvre d'un seul écrivain qui vivait à Mayence). — Franz-J. BENDEL. Les donations de la reine de Pologne Richiza à l'évêché de Würzburg (il y a eu en réalité deux diplômes; l'un du 3 mars 1057 a été publié dans les *Monumenta Boica*, t. XXXVII, p. 25, n° 67; l'autre du 29 janvier 1058 est édité ici). = C.-rendus : A. Franz. Das Rituale des Bischofs Heinrich I von Breslau (Henri I^{er} siégeait de 1302-1319). — K. Hefele. Der hl. Bernhardin von Siena und die franziskanische Wanderpredigt in Italien während des 15. Jahrhunderts (bon). — E. Göller. Die päpstliche Pönitentiarie nach ihrem Ursprung bis zu ihrer Umgestaltung unter Pius V (t. II; excellent; donne d'abord un exposé historique, puis les preuves). — A.-O. Meyer. England und die katholische Kirche unter Elisabeth und den Stuarts. (t. I consacré à Élisabeth; un des ouvrages historiques les plus importants des dernières années).

— *J. von Goerres*. *Angewählte Werke und Briefe* (2 vol.; l'un pour les œuvres choisies, l'autre pour les lettres choisies; bonne édition et introduction par *Schellberg*). — *J. Kissling*. *Geschichte des Kulturkampfes im deutschen Reiche* (t. I; les origines; remonte jusqu'au début du XVII^e siècle).

44. — Historische Zeitschrift. T. CXI, n° 1 (ce numéro est dédié à Sigmund von Rieszler pour son 70^e anniversaire). — Alfred DOVE. *Chroniqueurs lombards du XIII^e siècle* (à propos de l'édition de frère Salimbene que Holder-Egger a donnée dans les *Monumenta*). — Paul LEHMANN. *Écrits inédits de Staindel* (chroniqueur allemand de la fin du XV^e siècle; il s'agit surtout d'additions au livre de Trithème, *De scriptoribus ecclesiasticis*). — Gerold MEYER VON KNONAU. *L'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière et la confédération suisse, 1702-1703* (documents sur les débuts de la guerre de la succession d'Espagne tirés des archives de Zurich). — Karl-Theodor HEIGEL. *La fête de Hambach du 27 mai 1832* (Hambach dans le Palatinat; d'après des documents judiciaires). — Alexander VON MÜLLER. *Bismarck et Louis II de Bavière en septembre 1870* (d'après les papiers du comte Karl von Tauffkirchen). — Friedrich MEINECKE. *Radowitz De se ipso* (petit écrit du 27 octobre 1850). — C.-rendus. *Walther Köhler*. *Idee und Persönlichkeit in der Kirchengeschichte* (trop d'idéologie). — *Jahresbericht der Geschichtswissenschaft, 1907-1910*, herausgegeben von *G. Schuster* (critiques de détail). — *Friedrich Lundgreen*. *Wilhelm von Tyrus und der Templerorden* (discute les témoignages de l'historien sur les Templiers). — *K.-O. Müller*. *Die oberschwäbischen Reichsstädte* (excellente monographie). — *Alphons-Victor Müller*. *Luthers theologische Quellen* (a souvent raison contre Denifle et Girsar). — *Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg* (t. XX; relations avec la France, 1667-1688; le beau livre de Pagès nuit un peu à ce volume, bien édité par *Ferdinand Fehling*). — *Friedrich-M. Kircheisen*. *Napoléon I^{er}* (t. I; va seulement jusqu'au printemps de 1796; admire beaucoup son héros). — *Alfred Gaertner*. *Der Kampf um den Zollverein zwischen Oesterreich und Preussen von 1849 bis 1853* (t. IV, 1^{re} et 2^e livr.; s'est servi des actes du ministère des Affaires étrangères de Berlin). — *Allgemeine Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte* (séries de monographies dues à des spécialistes sur les constitutions des peuples primitifs, des peuples de l'Orient, des Germains et de l'empire germanique jusqu'en 1806; fait partie de la collection : *Die Kultur der Gegenwart*). — *Mecklenburgisches Urkundenbuch* (t. XXIII; de 1396-1399). — *Das Ausgabenbuch des Marienburger Hauskomturs für die Jahre 1410-1420* (bonne édition due à *Walther Ziesemer*). — *Von Dungen*. *Die Entstehung der Landeshoheit in Oesterreich* (thèse contestable). — *Oesterreichische Staatsverträge. Fürstentum Siebenbürgen* (textes bien établis par *Roderich Gooss* d'une centaine de traités au sujet de la Transylvanie de 1526 à 1690). — *Delachenal*. *Histoire de*

Charles V (excellent). — *Georges Huisman*. La juridiction de la municipalité parisienne de saint Louis à Charles VII (très bon). — *Paul Schwarz*. Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen (description province par province). — *Amandus Johnson*. The swedish settlements on the Delaware (cette colonie suédoise ne dura pas plus de dix-sept ans et ne compta que 400 habitants; l'auteur lui consacre près de 900 pages).

BELGIQUE.

45. — *Analecta Bollandiana*. 1913, n° 1. — G. KURTH. Un poème en l'honneur de saint Edmond de Cantorbéry († 1240; ce document inédit a été trouvé par Kurth dans un manuscrit du Vatican). — M. ESPOSITO. La vie de sainte Vulfhilde par Goscelin de Cantorbéry (d'après un manuscrit de Trinity College à Dublin. L'auteur († vers 1099) fut un hagiographe fécond; le texte publié ici est la vie originale de la sainte). — C. VAN DE VORST. La translation de saint Théodore Studite et de saint Joseph de Thessalonique (ms. 1456 de la Bibliothèque nationale à Paris. Description de la cérémonie de la translation de saint Théodore Studite en 844, coïncidant avec le transfert des reliques de saint Joseph, archevêque de Thessalonique). — H. DELEHAYE. Le culte des Quatre Couronnés à Rome (discute l'opinion de Mgr Duchesne et de M. P. Franchi). — C.-rendus : *J. Wittig*. Die Friedenspolitik des Papstes Damasus I und der Ausgang der arianischen Streitigkeiten (élucide le malentendu qui exista entre Damase et saint Basile au sujet du schisme d'Antioche. Beaucoup de choses neuves). — *J. B. Bury*. A History of the Eastern Roman Empire from the fall of Irene to the accession of Basil I. A. D. 802-867 (étudie d'après les sources les règnes des empereurs iconoclastes du IX^e s.; pêche peut-être par excès d'indulgence). — *W. Johnson*. Byways in British Archaeology (exagère l'importance des emprunts chrétiens au paganisme. Chapitre intéressant sur les usages profanes auxquels le moyen âge faisait souvent servir les églises).

46. — *Archives belges*. 1913, n° 2. — C.-rendus : *G. Simenon*. L'organisation économique de l'abbaye de Saint-Trond depuis la fin du XIII^e s. jusqu'au commencement du XVII^e (beaucoup de renseignements nouveaux puisés aux sources). — *Fabius*. Souvenirs de la domination des Français en Hollande (en néerlandais. Curieuses révélations sur l'attitude hésitante de la bourgeoisie d'Amsterdam au moment du soulèvement de 1813). — *F. J. Zwierlein*. Religion in New Netherland. A history of the development of the religious conditions in the province of New Netherland, 1624-1644 (histoire des débuts de l'État de New-York, fondé par des réfugiés protestants des Pays-Bas). — *H. Gnau*. Die Censur unter Joseph II (conscientieux et complet). — N° 3. *V. Brants*. Recueil des ordonnances des Pays-Bas. Règne d'Albert et d'Isabelle; II : 1597-1621 (publication très

méthodique, qui permet l'étude complète de l'action législative des archiducs et en montre les principes directeurs). = N° 4. *F. Kern*. Die Anfänge der französischen Ausdehnungspolitik bis zum Jahr 1308 (beaucoup de choses intéressantes; références défectueuses).

47. — Bulletin de la Commission royale des anciennes lois et ordonnances. 1912, n° 9. — D. BERTEN. Particularités d'ancien droit criminel autour d'un procès célèbre (procès d'Yolande de Courtrai, fille de Siger III, qui s'était livrée à des voies de fait sur le bailli de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand. Détails curieux et inédits).

48. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. 1913, n° 1. — N. DE PAUW. La vie intime en Flandre au moyen âge (d'après des documents inédits : 1° formulaire de lettres en usage à l'abbaye de Saint-Pierre à Gand pendant le XIII^e et le XIV^e siècle; 2° les comptes et mémoriaux de l'abbaye de 1300 à 1321). — J. CUVELIER. Les fouages dans le quartier de Bois-le-Duc au XV^e s. (d'après un manuscrit inédit des archives de cette ville, contenant les noms de toutes les communes du quartier et le nombre des foyers relevés en 1437, 1464, 1473 et 1480).

49. — Bulletin de la Société historique de Gand. 1912, n° 6. — V. FRIS. Les comptes de la ville de Grammont en 1397-1398 (au moyen de ces comptes inédits, l'auteur reconstitue la physionomie et l'histoire de la cité, ainsi que son organisation communale pendant le règne de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne). — Id. La succession de Henri de Flandre en 1366 (détails très neufs).

50. — Bulletin de l'Institut archéologique liégeois. 1912, n° 1. — Notes sur la domination bourguignonne dans la principauté de Liège, 1468-1476 (nous y remarquons d'intéressantes recherches sur la population de Liège de 1470 à 1476; des études d'histoire économique : amendes de guerre; recettes des tonlieux; enfin de véritables révélations sur les misères qui marquèrent la fin de la domination bourguignonne; le tout fondé sur les documents des archives). — E. GOBERT. Documents inédits sur Lambert et Nicolas Bassenge (patriotes liégeois dont le rôle fut considérable à l'époque de la conquête française de 1794).

51. — Leodium. 1912. — E. SCHOOLMEESTERS. Le cardinal Hugues de Saint-Cher en Belgique (produit un grand nombre d'actes qui permettent de déterminer l'itinéraire et les actes du légat pendant les années 1251-1253). — U. BERLIÈRE. Correspondances littéraires au XVIII^e s. (curieuses lettres inédites envoyées aux Bénédictins de Saint-Maur par des Bénédictins belges). — E. SCHOOLMEESTERS. Lambert le Bègue et l'origine des béguines (se prononce pour Kurth dans sa controverse avec Greven, et soutient que Lambert a établi le premier béguinage à Liège même). = 1913. E. SCHOOLMEESTERS. Les professions des métiers au XIV^e et au XV^e s. (détails pittoresques). — J.

PAQUAY. Les prétendues tendances politiques des vies des premiers évêques de Tongres (discute les conclusions de Fr. Wilhelm, *S. Servatius*. Munich, 1910, qui voit dans les *Gesta* de saint Servais un exposé des doctrines antigrégoriennes).

52. — Musée belge. 1913, n° 1. — C.-rendus : *W. Sulzbach*. Die Anfänge der materialistischen Geschichtsauffassung (étude l'origine du matérialisme historique de M. K. Marx; insiste sur la part de Saint-Simon dans l'élaboration de cette doctrine). — *Comtesse de Villermont*. L'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas (très détaillé; nombreux renseignements sur la guerre, les finances, les mœurs, la diplomatie, les lettres et les arts). = N° 2. *C. VAN GORP*. Henri Conscience (étude critique des œuvres du grand romancier flamand). = C.-rendus : *Flinders Petrie*. Les arts et métiers de l'ancienne Égypte (d'après les découvertes personnelles de l'auteur). — *H. de Jongh*. Les grandes lignes de l'histoire des indulgences (bonne synthèse). — *E. Jonckheere*. La contrée de Knocke et du Zwiijn au XVII^e s. (excellente étude sur les variations de la côte belge de la mer du Nord).

53. — Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous. 1913, n° 1. — *D.-G. MORIN*. Un ouvrage restitué à Julien d'Eclanum (il s'agit du commentaire du pseudo-Rufin sur les prophètes Osée, Joel et Amos). — *P. LIEBAERT*. Un règlement d'avouerie en faveur de l'abbaye de Saint-Denis en France (d'après un manuscrit du XI^e s., 17371 Exposition : XIII, 125 de la Bibliothèque nationale). — *D. U. BERLIÈRE*. Les évêques auxiliaires de Liège (suite; va de 1505 à 1640). = C.-rendus : *E. Kolt*. Samson (tâche de démontrer le caractère historique des récits miraculeux concernant Samson). — *H. de Jongh*. Les grandes lignes de l'histoire des indulgences (très objectif). = N° 2. *D.-J. CHAPMAN*. On the Decretum Gelasianum de libris recipiendis et non recipiendis (1^{re} partie). = C.-rendus : *Dom U. Berlière*. L'ordre monastique, des origines au XII^e s. (bonne synthèse). — *Cuthbert Hamilton Turner*. Studies in early Church History (très érudit et très soigné). — *H. Howorth*. Saint Gregory the great (beaucoup d'erreurs de détail). — *W. Wolf*. Die Säkularisierung und Verwendung der Stifts- und Klostergüter in Hessen Cassel unter Philipp dem Grossmütigen und Wilhelm IV (importante contribution à l'histoire de la Réforme). — *A. Bauckner*. Mabillons Reise durch Bayern im Jahre 1683 (précieux renseignements sur les archives et les bibliothèques que Mabillon visita).

54. — Revue des questions scientifiques. 1912. — *J. BOSMANS*. Ferdinand Verbiest (biographie du célèbre jésuite du XVII^e s., né à Thielt, missionnaire en Chine, qui devint directeur de l'observatoire de Pékin et président du tribunal des mathématiques de l'Empire. Travail fait d'après les archives de la Compagnie de Jésus et de la Propagande).

55. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. 1913, n° 1.
 — G. KURTH. Étude critique sur la vie de sainte Geneviève (discute les travaux de Kohler, Norbey, Wallin, Krusch, Wattenbach, Duchesne, Künstle et conclut à l'authenticité et à la sincérité de la *Vita Genovefæ*). — E. VYKONKAL. Les examens du clergé paroissial à l'époque carolingienne (d'après les décrets du concile de Reisbach, 798. Examen des ordinands, des clercs étrangers, visites canoniques, visite des *Missi*, etc.). = C.-rendus : T. Scott Holmes. The origin and development of the Christian Church in Gaul during the first six centuries of the christian era (bien documenté). — U. Stutz. Das Eigenkirchenvermögen. Ein Beitrag zur Geschichte des altdeutschen Sachenrechtes auf Grund der Freisinger Traditionen (intéressante contribution à l'histoire du droit privé allemand). — G.-J. Ebers. Das Devolutionsrecht, vornehmlich nach katolischem Kirchenrecht (très précis et très détaillé sans surcharge). — M. Hartmann. Geschichte Italiens im Mittelalter; t. III : Die Anarchie (excellente synthèse). — K.-H. Schaefer. Die Ausgaben der apostolischen Kammer unter Johann XXII (renseignements précis sur la gestion des finances de l'Église romaine à l'époque des papes d'Avignon). — A. Eckstein. Zur Finanzlage Felix V und des Basler Konzils (expose les difficultés d'ordre financier qui paralysèrent l'action du concile de Bâle). — A. Westermann. Die Türkenhilfe und die politisch-kirchlichen Parteien auf dem Reichstag zu Regensburg 1532 (détermine la place qu'occupe le danger turc dans la politique à la diète de Ratisbonne). — J. Hild. Honoré Tournely und seine Stellung zum Jansenismus (biographie très complète du célèbre adversaire du Jansénisme, † 1729). — B. Ward. The eve of catholic emancipation being the history of the english catholics during the first thirty years of the nineteenth century (très complet; rectifie beaucoup d'erreurs courantes). — G. Kerl. Robespierres Kirchenpolitik (soutient contre Aulard que la politique religieuse de Robespierre fut dominée par des facteurs essentiellement politiques). — P. Albers. Le P. Roothaan (en néerlandais. Importante biographie du premier général de l'ordre des Jésuites restauré en 1829). = N° 2. J. FLAMION. Saint Pierre à Rome. Examen de la thèse et de la méthode de M. Guignebert (le livre de Guignebert abonde en renseignements de pure érudition et en hypothèses ingénieuses, mais l'auteur a suivi une méthode qui transporte dans l'histoire les procédés propres aux sciences de l'ordre idéal). — Ch. TERLINDEN. Le conclave de Léon XII, 2-28 septembre 1823 (d'après les documents des archives de Vienne et de Paris. Curieux détails sur les intrigues auxquelles cette élection donna lieu). — Ch. MOELLER. Frédéric Ozanam et son œuvre historique (étude biographique bien documentée; met surtout en lumière la physionomie de l'apologiste). = C.-rendus : F. Pfister. Der Reliquienkult im Altertum (éclaire d'un jour nouveau l'histoire du culte populaire rendu jadis aux héros et aux demi-dieux. Documentation parfois défectueuse). — R. Heurtevent. Durand de Troarn

et les origines de l'hérésie bérengarienne (très méthodique; beaucoup de choses neuves). — *H. Grauert*. *Magister Heinrich der Poet in Würzburg und die römische Kurie* (le poème de Magister Heinrich nous fournit le tableau très vivant de ce qu'était la curie romaine pendant la seconde moitié du XIII^e s.; commentaire très savant). — *B. Allaner*. *Venturino von Bergamo* (figure très curieuse de l'Italie mystique durant la première moitié du XIV^e s.). — *J. Kreutzer*. *Zwingli's Lehre von der Obrigkeit* (le patriarche de Zurich, un peu visionnaire, voudrait bien voir abolir toute autorité; il admet son existence comme une nécessité, une concession exigée par le péché). — *W. Plannet*. *Die Honoriusfrage auf dem Vatikanischen Konzil* (beaucoup de recherches et de logique; manque quelque peu d'objectivité).

56. — Revue générale. 1913, n° 1. — *A. DE BEATIS*. Le voyage du cardinal d'Aragon en Belgique en 1517 (journal de voyage abondant en observations intéressantes sur les choses et les gens). — *L. DE LAIGUE*. Un missionnaire lorrain au Canada sous Louis XV (il s'agit de l'action très importante exercée par le P. Rasle). = N° 2. *Baron DE BORCHGRAVE*. L'évolution balkanique (synthèse des derniers événements). — *F. VAN DEN BOSCH*. *G. Verspeyen* (homme politique et publiciste distingué, † 1912). — *A. DE RIDDER*. Deux années de domination française en Belgique : juillet 1804-septembre 1806 (d'après les rapports de police adressés à Napoléon. Beaucoup de détails neufs et pittoresques). = N° 3. *A. COUNSON*. *M^{me} de Staël* et la pensée allemande (montre comment elle a mis l'Allemagne à la mode). = N° 4. *C. WOESTE*. Un homme d'État : *M. de Falloux* (insiste sur l'influence qu'il a exercée). — *Baron DE BORCHGRAVE*. *Malte et Belgique* (étudie le rôle qu'ont joué plusieurs Belges dans l'histoire de l'Ordre). — *R. DU SART DE BOULAND*. *Le duc d'Ursel* (biographie bien écrite de l'homme politique et de l'administrateur). — *J. NESMY*. *Joséphine de Savoie, comtesse de Provence, 1753-1810* (d'après l'ouvrage du vicomte de Reiset). — *A. RADOUX*. Un *Mabillon* inconnu : lettres inédites conservées à la Bibliothèque nationale : 1^o concernant la théologie; 2^o l'hagiographie; 3^o l'histoire et le droit canon. Le célèbre Bénédictin s'y montre doué d'une ampleur de vues surprenante jointe à un rare esprit de précision).

57. — Revue de l'Instruction publique en Belgique. 1913, n° 1. — *A. COUNSON*. A propos de la « Nouvelle Sorbonne » (examine la valeur du reproche de « germanisme » adressé aux maîtres de la Faculté des lettres et démontre qu'il n'est pas sérieux).

58. — Revue de l'Université de Bruxelles. 1912-1913, n° 3. — *F. PICAVER*. La conception d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales. — *M. ROBERT*. *Le Katanga septentrional* (description du pays à la suite d'une étude poursuivie sur place durant dix-huit mois). — *P. ERRERA*. Le régime électoral belge jugé par un étranger (étude sur l'ouvrage de *J. Barthélemy, l'Organisation du*

suffrage et l'expérience belge. = C.-rendu : J. Chalon. Les arbres fétiches de la Belgique (curieuse étude de folklore).

DANEMARK.

59. — Aarbøger for nordisk Oldkyndighed. 1912. — K. NYROP. L'expression « couvrir son chef d'un mantel » dans les chansons du moyen âge (dans un article suivant, M. Sofus Larsen critique l'interprétation de M. Nyrop). — Fr. GROEN. Les enfants difformes dans les anciennes lois de la Norvège (les règles édictées dans ces lois sont fondées en partie sur des expériences pratiques, en partie sur le livre de saint Augustin, *De civitate Dei*).

60. — Historisk Tidsskrift. 8^e sér., t. IV. Cahier supplémentaire, consacré par quinze auteurs à M. Edvard Holm à l'occasion de son 80^e anniversaire. — ARUP. Rantzau-Ascheberg. — BOBÉ. Le poète allemand Gellert dans ses rapports avec le Danemark et les étudiants danois à Leipzig. — W. CHRISTENSEN. La dénomination d'un homme noble au XV^e siècle. — Kr. ERSLEV. La renonciation de la famille Gottorp au duché de Slesvig en 1750. — FABRICIUS. Colbert et le Danemark. — FRIDERICIA. Le testament de la reine douairière Sophie-Amélie. — A. FRIIS. A.-P. Bernstorff et la réforme agricole chez les paysans du château Bernstorff. — LAURIDSEN. Christian VIII et son rescrit de 1842 sur l'usage des deux langues dans l'assemblée des états de Slesvig. — LINDBÆK. Le Collège d'État et son administration des villes. — LINVALD. Quelles étaient les classes qui possédaient la terre du Danemark au XVIII^e s.? — MACKEPFRANG. Les assemblées des délégués des villes du XV^e au XVIII^e s. — MUNCH. La constitution danoise selon le projet de Monrad. — H. PEDERSEN. Le nombre des propriétés incultes vers 1680. — STEENSTRUP. Le droit des femmes à l'époque de la Renaissance et de la Réformation. — THISET. Observations sur l'usage suivi dans les noms de famille de la noblesse. = Cahier 2. ROCKSTROH. Pourquoi le duc de Plœn, commandant en chef de l'armée danoise en Scanie, fut-il congédié en 1676? — JÓNSSON. La croisade du comte des Orcades Røgnvald en Terre-Sainte vers l'an 1150 (son amour pour la comtesse Ermengarde de Narbonne).

61. — Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger. 1912, nos 5-6. — Exploration archéologique de Rhodes (fondation Carlsberg); VI (Chr. Blinkenberg publie, avec un commentaire détaillé, le texte d'une inscription sur des stèles trouvées à Lindos, contenant la chronique assez étendue d'un temple).

ÉTATS-UNIS.

62. — The Nation. 1912, 21 nov. — Channing. The american revolution; vol III, 1761-1789 (ouvrage très bien informé, très exact dans le détail, écrit avec un grand souci d'impartialité). — Wace et

Thompson. Prehistoric Thessaly (intéressante relation de fouilles exécutées dans la région comprise entre la Béotie et la Macédoine). = 28 nov. *Général Wilson*. Under the old flag (mémoires dont la plus grande partie se rapporte à la guerre civile. Aucun ouvrage, depuis les Mémoires du général Grant, ne présente un aussi vif intérêt). — *Williams*. The love affairs of the Condés, 1530-1740 (amusant). = 26 déc. *Petre*. Napoleon's last campaign in Germany, 1813 (récit clair et soigné). = 1913, 2 janv. *Maude*. The Ulm campaign, 1805 (excellent). = 9 janv. *Bancroft*. Retrospections (souvenirs de sa vie. Bancroft, le célèbre bibliographe et historien américain, a maintenant quatre-vingts ans). = 16 janv. *Dalton*. Venezuela (bon). — *Rodway*. Guiana, British Dutch and French (bon). = 30 janv. *Armstrong*. Just before the down; the life and work of Ninomiga Sontoka (important pour l'histoire de la société du Japon avant sa transformation. Sontoka est quelque chose comme le Franklin du Japon). = 13 mars. *Schofield*. Chivalry in english literature : Chaucer, Malory, Spenser and Shakespeare (excellent). — *W. H. Hudson*. The story of the Renaissance (bon résumé). = 20 mars. *W. Raleigh*. The complete works of George Savile, first marquis of Halifax (fort belle édition d'un livre qui contient les résultats de l'expérience politique acquise par un homme d'État pendant la Révolution du XVII^e s.). — *Sedgwick*. Italy in the thirteenth century (beaucoup de bons matériaux avec lesquels l'auteur n'a pas su faire un livre). = 27 mars. *J. E. Harrison*. Themis; a study of the social origins of greek religion (bon; l'auteur a subi fortement l'influence des doctrines de Bergson et de Durkheim sur l'évolution des phénomènes religieux). = 3 avril. *W. Bradford*. History of Plymouth plantation, 1620-1647 (utile édition, mais l'annotation est insuffisante). = 17 avril. *M. D. Petre*. Autobiography and life of George Tyrrell (l'autobiographie, composée en 1901, couvre l'époque qui s'étend depuis la naissance de Tyrrell jusqu'à la mort de sa mère, 1861-1884; la Vie est l'œuvre de miss Petre qui fut l'intime amie de Tyrrell et qui s'est contentée de raconter en termes simples et froids les faits de sa vie intellectuelle).

GRANDE-BRETAGNE.

63. — The Athenæum. 1913, 29 mars. — *Frazer*. The belief in immortality and the worship of the dead, vol. I : The belief among the Aborigines of Australia, the Torres Straits islands, New Guinea and Melanesia (très important pour la science des religions). — *Whibley*. Essays in biography (bonnes études sur Sir Thomas Overbury, l'Admirable Crichton, Hall, le chroniqueur de Henri VIII, John Stow, Tiptoft, etc.). — *Fr. A. Mumby*. The youth of Henry VIII; a narrative in contemporary letters (très intéressant). — Calendar of the fine rolls. III, 1319-1327. — Calendar of the patent rolls. Edward III, 1364-1367. = 5 avril. *Ph. W. Sergeant*. Little Jennings and fighting Dick Talbot; a life of the duke and duchess of Tyrconnell (bonne bio-

graphie du duc de Tyrconnell, qui fut le second mari de « Little Jennings » ; il fut le champion des Irlandais à la cour de Charles II). — *I. A. Taylor*. The tragedy of an army : la Vendée en 1793 (bon). — Calendar of the close rolls. Edw. III, 1374-1377. = 12 avril. *Th. M. Davis*. The tombs of Harmhabi and Touatankhamanou (remarquable). — Calendar of the patent rolls. Edward III, 1367-1370. = 19 avril. *Wingfield-Stratford*. The history of english patriotism (ouvrage brillant et enthousiaste, prétentieux et, par endroits, extravagant). — *S. Elkan*. An exiled king : Gustaf Adolf IV of Sweden, trad. p. *Eug. Koch* (intéressant ; mais l'auteur ne mentionne pas clairement ses sources). = 3 mai. *Gretton*. A modern history of the english people (remarquable histoire des mouvements politiques et sociaux de 1880 à 1910). — *W. M. Fullerton*. Problems of power ; a study of international politics from Sadowa to Kirk-Kilissé (remarquable). — *A. Marsh et Fr. A. Crisp*. Alumni Carthusiani ; a record of the foundation scholars of Charterhouse, 1614-1872 (intéressant pour l'histoire de l'enseignement secondaire en Angleterre). — *R. W. Carden*. Michelangelo ; a record of his life as told in his own letters and papers (lettres et écrits qu'on trouverait bien peu intéressants venant d'une autre plume). = 17 mai. *R. Russell*. Early correspondence of Lord John Russell (documents utiles ; l'introduction est trop longue et n'apprend rien de nouveau). — *P. H. Brown*. The youth of Gœthe (étude soignée par un homme qui n'appartient pas à la catégorie des admirateurs quand même du jeune Gœthe). — *Fr. Gribble*. The tragedy of Isabella II (assez bon récit d'une destinée qui, somme toute, n'eut rien de bien tragique). = 24 mai. *Perris*. Pax Britannica. A Study of the history of british pacification (c'est à l'Angleterre et aux États-Unis que la cause de la paix doit le plus ; le caractère de leur politique est le plus solide fondement de l'avenir). — *Ad. Ballard*. British borough charters, 1042-1216 (important). = 31 mai. *Greenwood*. Horace Walpole's world ; a sketch of whig society under George III (excellent). — *J. Ch. Cox*. Churchwardens' accounts, XIV-XVII cent. (beaucoup d'intéressants détails réunis avec une diligence très méritoire).

64. — The english historical Review. 1913, avril. — *H. Jenkinson et Miss M. T. Stead*. Un financier du XII^e s., Guillaume Cade (*M. Jenkinson* a trouvé au P. Record Office, dans un des fonds anciens de l'Échiquier, fait transcrire, publiée et commente un rôle sur lequel sont transcrits divers paiements au profit de Guillaume Cade. Ce Cade était un banquier, un usurier, peut-être d'origine flamande, qui fit à Henri II de fréquentes avances d'argent et envers qui le roi s'acquittait en lui remettant diverses créances à recouvrer. C'est le plus ancien banquier connu en Angleterre. Le rôle doit avoir été rédigé vers 1165-1166 après la mort de Cade. Importantes observations sur l'organisation de la trésorerie pendant les premières années du règne de Henri II). — *Miss D. M. Vaughan*. Campagnes dans les

Alpes du Dauphiné, 1588-1747 (avec deux cartes). — Prof. E. R. TURNER. Le projet de loi pour la transformation de la Chambre des Pairs en 1719 (projet ayant pour but de faire de cette Chambre des Pairs un corps fermé, un pouvoir oligarchique au profit des whigs; il échoua devant une forte opposition conduite par R. Walpole). — S. Ch. HILL. L'ancien officier de Cipayes (expose l'organisation de l'ancienne armée des Indes et montre la part qui revient, dans la conquête de l'Inde, aux anciens officiers européens qui la commandaient). — W. H. STEVENSON. Senlac et le Malfossé (Orderic ne peut avoir inventé le nom de Senlac; d'ailleurs, de nombreux documents attestent qu'une partie de la paroisse actuelle de Battle s'appela depuis le XII^e s. et s'appelle encore Sandlake; or, Senlac et Sandlake peuvent être considérés comme deux graphies différentes d'un même vocable. En outre, Sandlake suggère l'expression de Malfossé, qui désigne le lieu où les Normands subirent des pertes sérieuses en poursuivant les Saxons dans leur fuite). — ORPEN. De quelques documents cisterciens concernant l'Irlande (conservés aux archives de la Côte-d'Or. Transcription très minutieuse de quatre chartes du XII^e s. avec un commentaire où les noms de lieu sont étudiés avec un soin particulier; plus un acte latin inédit de 1628). — W. E. LUNT. Compte d'un collecteur pontifical en Angleterre en 1304. — Miss B. H. PUTNAM. Les plus anciens documents provenant des justices de paix (dresse une liste de trente rôles indûment placés dans le fonds de *Plea rolls* de 1359 à 1414). — BROOKE. L'expédition de Thomas Stukeley en 1578 (document en italien provenant des archives du Vatican. Stukeley, que le pape avait nommé marquis de Leinster et qu'il avait mis à la tête d'une petite armée de 600 hommes, devait essayer d'envahir l'Irlande). — Miss D. A. BIGBY. Un traité inconnu entre l'Angleterre et la France, 1644 (traité de Rueil, 3 juillet 1644). — E. SCOTT. Le capitaine Nicolas Baudin et son voyage d'exploration en Australie (en 1800-1804; montre que le but de ce voyage était purement scientifique; publie les instructions données à Baudin par l'Institut de France le 23 avril 1800). — C. rendus : *How et Wells*. An commentary on Herodotus (excellent commentaire avec de bonnes cartes). — *Ollard et Crosse*. A dictionary of english Church history (excellent). — *Calendar of various Chancery rolls, 1277-1326*. — *Lewis*. The medieval boroughs of Snowdonia. — *H. A. Wilson*. Episcopacy and unity; a historical enquiry into the relations between the Church of England and the Non-episcopal Churches at home and abroad (bon, bien que l'auteur ne soit pas assez familier avec la langue théologique). — *C. Headlam*. Calendar of State papers. Colonial series; America and west Indies; january-december 1702. — *J. Monro*. Acts of the Privy Council of England. Colonial series, vol. V, 1766-1783. — *Learned*. The President's Cabinet; studies in the origin, formation and structure of an american institution (bon). — *Hinsdale*. A history of the President's Cabinet (beaucoup de faits qui ne sont pas toujours bien distribués). — *Alf*.

Cauchie. Le comte L. C. M. de Barbiano di Belgiojoso et ses papiers d'État conservés à Milan (important pour l'histoire de la Révolution belge sous Joseph II). — *Rees*. Die Erklärung der Menschen- und Bürgerrechte von 1789 (diminue, au point de la rendre presque nulle, l'influence exercée par l'Amérique sur la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen). — *Nicholson*. Men and measures; a history of weights and measures, ancient and modern (c'est l'ouvrage d'un amateur, médecin militaire qui emploie ses loisirs à traiter un des sujets les plus obscurs et les plus compliqués qui existent).

65. — The nineteenth century. 1913, janv. — W. SICHEL. Digraeli; la deuxième phase (d'après le t. II de la biographie de Disraeli, par Monypenny). = Févr. Edith BLAKE. Sainte Sophie et les souvenirs qu'elle évoque. = Avril. Sir Sidney LEA. Explorations arctiques au temps de Shakespeare. — MALLOCK. Faits sociaux du radicalisme (en Angleterre au XIX^e s.). — J. B. WILLIAMS. Plus de lumière sur Cromwell à Drogheda; réplique au Dr Murray (revient sur la question des journaux de Londres, qui furent supprimés lorsque la nouvelle des massacres de Drogheda arriva à Londres, le 28 sept. 1649, et montre que Gardiner a commis de graves omissions). = Mai. Mrs. E. RHYS. Shakespeare et Essex. Le vrai Hamlet (Shakespeare a pu s'inspirer d'un vieux conte qui se trouve déjà dans Saxo Grammaticus; mais il a pu voir aussi ce conte en action dans l'histoire de Robert Dudley, comte de Leicester, qui épousa l'infâme Lettice Knollys, mère du jeune Devereux, comte d'Essex, celui qui mourut sur l'échafaud en 1601. Hamlet fut représenté l'année suivante, en 1602).

66. — Quarterly Review. Vol. CCXVII, juill.-oct. 1912. — WATERS. L'architecture de la Renaissance en France (« L'apparition du livre de M. Blomfield sur la Renaissance française est un événement dans le monde des architectes ». Malheureusement, ce livre n'est pas une histoire méthodique, chronologique et descriptive, mais un recueil d'essais, d'ailleurs excellents. Toutefois, M. Blomfield est indûment sévère pour les maîtres maçons qui ont construit Chambord, Chenonceaux, Madrid, et travaillé à Fontainebleau ou Saint-Germain; il est vrai que M. Palustre les avait trop exaltés. Autres ouvrages à signaler : Ward, L'architecture de la Renaissance en France; et Simpson, L'histoire du développement de l'architecture). — L'excommunication (l'affaire « Banister et femme » contre le chanoine Thompson. Un veuf ayant profité de la loi de 1907 pour épouser la sœur de sa première femme, l'Église anglicane lui a refusé la communion : de là le procès, où l'Union de l'Église anglicane a dépensé près de 100,000 francs et épuisé, pour se faire battre, tous les degrés de juridiction. Double historique de l'excommunication en Angleterre et de la prohibition des mariages incestueux. L'excommunication, presque tombée en désuétude, peut redevenir une nécessité à mesure que l'État se laïcise et s'éloigne des dogmes chrétiens. Mais, à l'égard des mariages incestueux, le cas est

plus embarrassant; il n'existe pas de prohibition absolue dans l'Écriture pour le cas précité, et les registres pontificaux montrent que l'Église de Rome, de 1198 à 1447, accorda de 4 à 500 dispenses, dont beaucoup pour épouser la sœur d'une épouse défunte ou d'une ancienne maîtresse. Détail plaisant : les zéloteurs de l'anglicanisme risquent de se faire excommunier pour attaquer la prérogative spirituelle du Roi, telle qu'elle s'exprime en matière religieuse par l'intermédiaire de son parlement ou de son conseil privé). — Le nouveau pacifisme (l'ancien pacifisme se bornait à montrer l'immoralité de la guerre. Le nouveau prétend qu'elle n'est ni utile ni agréable, façon brutale et matérialiste d'envisager le problème. M. Norman Angell, dans sa *Grande Illusion*, a soutenu très habilement contre la guerre une mauvaise thèse; et M. Lawson, en essayant de le réfuter dans son livre, d'ailleurs instructif, sur les *Guerres modernes et les impôts de guerre*, s'est montré fort maladroit dans la défense de la bonne cause. Quant à Novikow, auquel M. Angell accorde sa recommandation, il a fait preuve d'autant d'irréflexion que d'ignorance historique). — ABBOTT. La guerre de Tripolitaine (avec cartes. Observations d'un témoin oculaire.) — HAVERFIELD. L'Histoire romaine depuis Mommsen (il faut compter aujourd'hui moins sur une nouvelle interprétation des anciens textes que sur les fouilles qui ont été souvent jusqu'ici mal conduites et destructrices). — Hussey WALSH. Un projet d'invasion jacobite (projet de descente en Angleterre pour appuyer Charles-Édouard en 1745. Les Mémoires de d'Argenson, les publications du duc de La Trémoille doivent être complétés par les documents inédits du ministère de la Guerre. Il est difficile d'établir la part des responsabilités dans l'échec du projet; mais Richelieu n'était pas l'homme qui convenait pour réussir, et Maurepas eut le tort de réserver la flotte pour l'Amérique, au lieu de l'employer à cette descente). — Sir Lewis DIBDIN. Le droit canon en Angleterre (article du doyen de la cour des Arches. Les dissidents gallois prétendent aujourd'hui que la Réforme a complètement changé l'Église d'Angleterre et qu'on peut donc lui enlever sans scrupules les biens donnés à l'Église du moyen âge. M. Ogle a entrepris de les réfuter; mais en exposant les opinions contradictoires, en apparence, de Stubbs et de Maitland, il prend trop le parti du premier contre le second. L'autorité canonique du pape, représentée seulement par les Décrétales, le Sixte et les Clémentines, était plus réelle au moyen âge que ne l'avouaient Henry VIII et son parlement. Mais elle était tempérée par les statuts positifs du royaume et les coutumes locales dont la papauté d'ailleurs acceptait, en général, l'existence. Voir *Rev. histor.*, t. CXII, p. 349). — Algeron CECIL. Deux hommes d'action au XVII^e s. (le duc d'Ormonde et le premier Lord Sandwich. La biographie d'Ormonde, si importante pour l'histoire d'Irlande, vient d'être écrite par Lady Burgclere. Quant à Sandwich, l'auteur de cet article, contrairement à la *Revue d'Édimbourg*, parlant du même personnage, lui reproche d'avoir contribué

à nous faire rendre Dunkerque, ce qui fut une grande *faute* au point de vue anglais d'après l'amiral Mahan). — W. S. LILLY. Fouché.

67. — The Scottish historical Review. 1913, avril. — Sir John Stirling MAXWELL. L'Académie royale d'Écosse (de peinture). — Th. KEITH. Influence de la Convention des bourgs royaux d'Écosse sur le développement économique du pays avant 1707 (surtout pendant la première moitié du XVII^e s.). — J. WILSON. Chartes originales de l'abbaye de Cupar, 1219-1448 (texte latin et traduction). — CAMPBELL. Inventaire du château de Campbell, 21 févr. 1595 (ce château appartenait à Archibald, septième comte d'Argyle).

ITALIE.

68. — Archivio della R. Società romana di storia patria. T. XXXV, fasc. III-IV. — A. SILVAGNI. La basilique de Saint-Martin, l'oratoire de Saint-Silvestre et le titre constantinien d'Equizio. — G. FALCO. Un évêque poète du XI^e s. Alfano de Salerne. — A. FERRAJOLI. Le rôle de la cour de Léon X (suite). — I. SCHUSTER. Un protocole du notaire Pietro di Gregorio dans les archives de la Farfa (textes intéressants du XIV^e s.). — P. FEDELE. L'ère du Sénat (contribution à l'histoire de la Commune démocratique romaine du XII^e s.; corrections au livre d'Halphen). — G. BUZZI. Sur la chronologie de quelques pontifes des X^e-XI^e s. (Serge III, Anastase III, Jean X, Silvestre II, Benoît VIII, Jean XIX et Benoît IX). = C.-rendus : M. Ricci. Opere storiche (édition importante). — K. Burdach et P. Piur. Briefwechsel des Cola di Rienzo (recueil intéressant, pour lequel on propose quelques corrections).

69. — Archivio storico italiano. 1912, sér. V, t. L, fasc. III. — E. SOLAINI. Le statut du peuple de Volterra (ce statut a été emprunté, en 1253-54, à Florence, dont le premier statut n'est pas parvenu jusqu'à nous. Le texte en est publié, sans annotation, avec les variantes des manuscrits). — F. BALDASSERONI. Une controverse entre l'État et l'Église à Florence en 1355 (commente et publie divers textes se rattachant à l'excommunication du podestà par l'évêque Angelo Acciajuoli à la suite d'un attentat contre le for ecclésiastique). — L. VILLARI. Une expédition russe dans la mer Égée à l'époque de Catherine II (étude d'après les documents imprimés les évolutions de la flotte russe dans la mer Égée en 1770). — G. RONDONI. Niccolò Tommaséo et Gino Capponi, d'après leur correspondance (à propos de la publication de MM. Del Lungo et Prunas). — L. FRATI. Deux ingénieurs militaires peu connus (G.-S. Guidoni et G. Pieroni, le premier au XVI^e s., le second au XVII^e s.). = C.-rendus : M. Franchini. Saggio di ricerche su l'istituto del podestà nei comuni medievali (étude précise, avec quelques imperfections). — Le P. M. Ricci. Opere storiche (cette édition du P. Tacchi-Venturi rendra des services aux sinologues). —

Le assemblee del risorgimento (l'introduction de M. A. Montaleini contient beaucoup d'erreurs). — *G. Salvemini*. Ricerche e documenti sulla giovinezza di Giuseppe Mazzini. — *A. Lazzari*. Un documento universitario di Giuseppe Mazzini (documents intéressants). — Fasc. IV. *L. CHIAPPELLI*. Recherches sur l'histoire du droit (énumération de textes juridiques figurant dans un manuscrit de la Laurentienne). — *M. ROSI*. Les cendres d'U. Foscolo à S. Croce (histoire détaillée du transport de la dépouille de Foscolo de Londres à Rome en 1871). — *E. COSTA*. Les actes des deux nations germaniques à l'Université de Padoue (à propos des publications de B. Brugi, *Atti della nazione germanica dei legisti nello studio di Padova*, et de A. Favaro, *Atti della nazione germanica artista nello studio di Padova*; décrit l'organisation, les mœurs et les opinions des étudiants allemands du XIII^e au XVI^e s.). — *R. DAVIDSOHN*. Un parlement de Charles de Valois pour les ducs de Romagne (ce parlement fut tenu à Césène en 1302). — C.-rendus : *U. Thieme* et *Félix Becker*. Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler, t. V-VII. — *V. Lusini*. Il domo di Siena (quelques réserves à faire sur les conclusions). — *F. Ercole*. Comuni e signori nel Veneto (les Scaliger, Camino, Carrare). — *G. Bologna*. Note e studi sul Petrarca. — *A. de Berzeviczy*. Béatrice d'Aragon. — *D. W. Amram*. The makers of hebrew books in Italy (quelques insuffisances sur le sort des incunables). — *G. Morpurgo*. Un umanista martire. Aonio Paleario (important pour l'histoire de la Contre-Réforme). — *C. Invernizzi*. Riforme amministrative ed economiche nello stato di Milano al tempo di Maria Teresa. — *E. Rota*. L'Austria in Lombardia e la preparazione del movimento democratico italiano. — *A. Sandonà*. Il regno lombardo-veneto. — *Weil et di Somma Circello*. Correspondance inédite de Marie-Caroline. — *A. Fanella*. Gli archivi durante il dominio francese. — *E. Quesada*. La enseñanza de la historia en las universidades alemanas (a bien montré la déformation de l'histoire par le chauvinisme). — *Stockton*. The closed shop in american trade unions (œuvre véritablement historique, d'un grand intérêt social). — *A. Walther*. Goldwert in der Geschichte (acceptable au point de vue concret et historique, discutable au point de vue théorique).

70. — Archivio storico lombardo. Mars 1913. — *R. BERETTA*. Le couvent des Bénédictines de San-Pietro de Cremella (histoire d'une maison religieuse de la Brianza, qui remonte au IX^e s. et qui a été supprimée par Joseph II en 1785). — *L. FUMI*. Le défi du duc Galéas-Marie à Barthélemy Colleoni (contribution importante à l'histoire des guerres italiennes du XV^e s.). — *A. LUZIO*. Isabelle d'Este et ses rapports avec Jules II dans les trois dernières années de son pontificat (fin). — *P. MEZZANOTTE*. La chapelle des Trivulce, près la basilique de San-Nazaro Maggiore (construite au début du XVI^e s. et décorée par B. Suardi). — *TENCAJOLI*. Huit lettres du comte Gorani au comte Visconti di Saliceto (pour 1771-1779). — *A. CORBELLINI*. Les premières

représentations de la « Scala » et une invective contre un poète antique du XVIII^e s.

71. — Archivio storico per la Sicilia orientale. 1912, t. IX, fasc. III. — F. CICCAGLIONE. Encore sur l'origine de la communauté des biens entre époux en Sicile et dans d'autres pays byzantino-italiens (à propos d'ouvrages récents). — C.-A. GARUFI. Sur l'histoire des XI^e et XII^e s. (notes diplomatiques et généalogiques sur les comtes de Montescaglioso). — G. MAJORANA. Les chroniques inédites de Filippo Caruso (suite). — G. PATIRI. Les grottes Geraci et Marfisi et les renseignements nouveaux qu'elles révèlent par leurs vestiges préhistoriques. — S. MINARDO. Modica antique. — C.-rendus : A. Colocci. Paolo De Flotte (bonne étude psychologique). — Cardona. Contributo alla storia del regno di Vittorio Amedeo II in Sicilia (recueil de faits mal organisé). — L. Gennardi. Terre comuni ed usi civici in Sicilia prima dell' abolizione della feudalità. — E. Carnevali. I demani e gli usi civili in Sicilia.

72. — Archivio storico siciliano. T. XXXVII, fasc. 4-2. — S. SALOMONE-MARINO. Les Siciliens dans les guerres contre les infidèles au XVI^e s. (campagne de Tripoli, siège de Malte, bataille de Lépante; liste des Siciliens qui y ont pris part). — G. MILLUNZI. Des peintres de Monreale : Pierre-Antoine Novelli et Pierre Novelli son fils (suite et fin; documents et planches). — M. CROCCHIOLO. Sur la viceroyauté de M. A. Colonna en Sicile, 1577-1584 (mesures contre la peste; administration de la justice). — F. BIONDOLILLO. Un manuscrit inconnu des poésies d'Antoine Veneziano. — G. PIPITONE-FEDERICO. F. Crispi à la lumière des nouvelles publications (suite). — P. MERENDA. Éloge de G.-C. Abba (contribution à la biographie d'un garibaldien célèbre). — G. LEANTI. La satire politique en Sicile en 1700 (suite). — G. COSENTINO. Nouveaux documents sur le célèbre peintre Vincent degli Azani de Pavie, dit le Romain.

73. — Atti e memorie della R. deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. Juill.-déc. 1912. — G. GEROLA. Galla Placidia et son soi-disant mausolée à Ravenne (Galla Placidia a été vraisemblablement enterrée à Rome; il n'est pas du tout certain qu'on puisse lui attribuer le mausolée de Ravenne). — S. GADDONI. L'estimation de Rubano au XIV^e s. (texte tiré des archives de S. Maria in Regola d'Imola, offrant beaucoup d'intérêt pour l'histoire linguistique, géographique et économique). — F. LANZONI. S. Sévère, évêque de Ravenne (342-343) dans l'histoire et dans la légende. — G. FILIPPINI. Jacopo Avanzi, peintre bolonais du XIV^e s. — G. ZAOLI. Le pape Martin V et les Bolonais (contribution à l'histoire du schisme pour les années 1416-1420). — L. SIGHINOLI. La décoration ancienne du salon du Podestà à Bologne (commente des textes de la bibliothèque communale).

74. — Bulletino dell' istituto storico italiano, N^o 33, 1913. —

L. SCHIAPARELLI. Tachygraphie syllabique dans les chartes italiennes (documents et planches). — G. FERRARI. Formulaires notariaux inédits de la période byzantine (étude diplomatique et juridique).

75. — Nuovo archivio veneto. Janv.-mars 1913. — G. FIASTRÌ. L'assemblée du peuple à Venise comme organe constitutionnel de l'État (ses fonctions électorales et judiciaires depuis le VIII^e s.; à suivre). — L. SIMEONI. Les origines de la commune de Vérone (Vérone s'est difficilement dégagée de la tutelle impériale; division de la société véronaise, collaboration des *milites* avec les *negociantes*; traité de 1107 avec Venise). — R. CESSI. La prise du marquis François Gonzague de Mantoue et les premières tentatives pour sa libération (en 1509). — V. LAZZARINI. La bataille de Pola et le procès de Vettor Pisani (en 1379, V. Pisani fut accusé de lâcheté). — G. BUSTICO. A. Pepoli (biographie de cet auteur du XVIII^e s.). — A. DE PELLEGRINI. Notes et documents sur les incursions turques en Frioul à la fin du XV^e s. — C. MUSATTI. Le dictionnaire vénitien de Boerio et une lettre de D. Manin à A. Zenchi. = C.-rendus : *M. Polo*. Il milione (édition importante). — L. von Pastor. Allgemeine Dekrete der römischen Inquisition (textes curieux, mais qui n'épuisent pas le sujet).

76. — Rendiconti della reale Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche. Févr. 1913. — PATRONI. Questions de céramique. A propos de récents écrits touchant les céramiques antiques de l'Italie méridionale (critique des travaux de Macchioro, Weege, etc.). — G. BERTONI. Un remaniement florentin du « Libro » de Uguçon da Laodho (édition critique). — G. GABRIELI. Comment peut-on reconstituer par les manuscrits le grand dictionnaire biographique de Al-Safadi? — A. BARTOLI. Dernières vicissitudes et transformation chrétienne de la basilique Émilie (incendiée au V^e s.; oratoire et église aux VII^e-VIII^e s., place publique au XVII^e s.). — Id. Le « Chartularium » du Palatin (nom porté par un édifice proche de l'arc de Titus et de la région de Palladium).

77. — Il Risorgimento italiano. T. V, oct. 1912. — A. SACCHETTI-SASSETTI. L'ouverture des États-Généraux à Versailles (publie une lettre de L.-M. Bucchetti, jésuite, du 9 mai 1789). — A. DEL FANTE. Pour le centenaire de C.-D. Del Fante (notes biographiques sur Del Fante, né à Livourne en 1781, engagé dans la division italienne, figurant dans les guerres d'Espagne et la campagne de Russie, mort à Krasnoï en 1812). — C.-A. LUMINI. Deux relations sur les événements de 1831 à Reggio d'Emilia (extraits de chroniques de Serrini et de Fantuzzi; l'échec des mouvements de 1831 est dû en partie aux jalousies entre villes italiennes). — H. BERGMANN. Deux lettres inédites à Mazzini (lettres de 1858 dont l'une est écrite à la main et traduite en français par la police génoise, et concernant la propagande révolutionnaire mazzinienne). — M. BILLIA. P. Campello et ses

mémoires. — L.-L. MONTANARI. De la mort du général italien Teulié (mort à Kolberg en 1813). = C.-rendus : A. Colocci. Paul de Flotte (biographie imparfaite, mais cependant fort intéressante). — G. Jannone. Le duel Pepe-Lamartin (récit emphatique, mais précis, d'un événement curieux). = Déc. 1912. A. LEONE. G. Murat et Fra Diavolo à Velletri (contribution à l'histoire de la campagne de 1798 : la garnison française à Velletri, l'insurrection réactionnaire, l'intervention de Murat, l'arrivée de la bande de Fra Diavolo à Velletri à la suite des échecs français. N'utilise pas la publication des papiers de Murat). — G.-L. PASSERINI. Sur P. Pellegrini. Souvenirs (professeur parmesan, il dut quitter sa patrie lors de la réaction de 1849 et accepter une petite chaire à Turin, où il mourut le 15 octobre 1851). — C.-A. LUMINI. Les chroniques du Risorgimento à Reggio (étude critique sur les chroniqueurs, principalement des prêtres). — G. SOLITRO. Un valeureux oublié. Pietro Rizzoli (patriote padouan, il prit part aux campagnes de 1848, mourut, épuisé, au début de décembre 1851). — E. GAZZERA. Encore les mémoires de Garibaldi (note critique sur les éditions Barbera, Nathan et Ciampoli). — L. NEGRI. P.-F. Calvi et ses compagnons arrêtés à Cogolo, dans le Trentin, le 17 septembre 1853. — L. MORDINI. L. Cipriani et les mouvements de Livourne de septembre 1848 (lettre de Cipriani à Jérôme Bonaparte racontant les événements). — F. GUARDIONE. La société nationale de 1856 à 1860 (rôle peu important). = C.-rendu : G. Guerzoni. Garibaldi (abrégé utile, bien que parfois mal résumé).

78. — Rivista storica benedettina. Oct.-déc. 1912. — L. SCHUSTER. Critères déterminant le type de construction dans les premiers monastères bénédictins (à propos de l'abbaye de Farfa). — C. AGOSTINI. Après le centenaire de Vasari (utilité d'une réédition des *Vite* et d'une édition des papiers de Vasari). — F. SAVIO. Croisés et couvents de Constantinople dans les notes marginales d'un martyrologe cistercien (édite ces notes, antérieures à 1174). — Id. D'un monastère cistercien inconnu à Constantinople (il s'agit du couvent de Saint-Ange). — P. LUGANO. Pour les fresques du Sodoma à S. Anne in Camprena, près Pienza. — L. CARRELLI. Les Quarrel et l'ordre de saint Benoît (contribution à l'histoire religieuse des Normands d'Italie). — E. JALLONGHI. Le Mont-Cassin dans la première moitié de XIX^e s. (répercussion des événements de 1821; visites de savants et de souverains; L. Tosti et Ferdinand II). — P. LUGANO. Au sujet de l'inscription relative aux saints Nemesius et compagnons trouvés dans l'église Santa-Maria Nova à Rome (se réfère à une translation de la fin du X^e s.). — V. ACAMPORA. L'ermitte camaldule de l'Avocate, près Maiori (exposé d'histoire d'une apparition de la Vierge, l'Avocate, en 1470, dans la région d'Amalfi). = Janv.-févr. 1913. P. LUGANO. Sienne, la famille Tolomei et les premières années du fondateur de Montoliveto. — A. ETTINGER. La correspondance des Bénédictins de Saint-Maur avec le Mont-Cassin (registre de 133 lettres comprises entre les

années 1671-1737, écrites par Mabillon, Germain, Étiennot, Montfaucon, Ruinart, etc.). — P. LUGANO. Une lettre inédite d'Ambroise Traversari aux moines olivétains de San-Michele in Bono (lettre de 1432, au sujet de leur établissement à Bologne). = Mars-avril 1913. L. ALLODI. Sur la proto-abbaye de Subiaco. Critiques sur ses origines. — L. POREGO. L. et B. Bernard Tolomei, peint par le Sodoma dans le palais public de Sienne. — B. MARÉCHAUX. Le cardinal de Richelieu et la réforme des monastères bénédictins en France (à propos du livre de Dom P. Denis). — M. INGUANEZ. L'Hexameron de S. Ambroise mis en vers par Alexandre, moine du Mont-Cassin. — A. ETTINGER. La correspondance des Bénédictins de Saint-Maur avec le Mont-Cassin (lettres d'Étiennot).

79. — *Rivista storica italiana*. Oct.-déc. 1912. — E. PANDIANI. L'œuvre de la Società ligure di storia patria (1888-1912). = C.-rendus : G. Tononi, G. Grandi, L. Cerri. Addizioni alle memorie storiche di Piacenza di Cristoforo Poggianti. — M. Bensa. Busseto dal secolo ottavo al secolo ventesimo. — E. Melchiori. Storia e topografia dell' antico municipio romano di Forum novum in Sabina e del suo territorio. — A. Lauri. Nozioni geografiche e storiche sulla città di Sora. — Id. Cominium e S. Donato val di Comino. — V. Mazzacane. Memorie storiche di Cerreto Sannita. — S. Pisano Baudò. Sortino e dintorni. — E. Ciaceri. Culti e miti nella storia dell' antica Sicilia. — H. Marucchi. Guide du Forum romain et du Palatin. — L. Martelli. L'origine di Roma. — E. Traversa. Das friaulische Parlament. — F.-X. Seppelt. Studien zum Pontifikat Papst Caelestin V. — Anzilotti. La crisi costituzionale della repubblica fiorentina. — G.-P. Picotti. La dieta di Mantova e la politica dei Veneziani. — R. Schneider. Botticelli. — E. Herbst. Der Zug Karl's VIII nach Italien. — G.-S. Ramundo. Il diritto degli Aragonesi sul Napoletano. — G. Calvi. Introduzione al codice di L. di Vinci. — A. Colombo. Gaudenzio Ferrari e la scuola pittorica vigevanese. — P. Negri. Bernardino Ochino. — L. Carcereri. L'eretico frà Paolo Antonio fiorentino e Cosimo de' Medici. — Id. Frà Giacomo Nacchianti. — C. Fedeli. Studi e ricerche sulla storia dell' ordine di Malta. — L. Cramer. La seigneurie de Genève et la maison de Savoie de 1559 à 1603. — P. Palumbo. Risorgimento Salentino. — S. La Sorsa. Salvatore Stampacchia nella carriera. — G. Giovagnoli. Pellegrino Rossi e la rivoluzione romana. — F. Crispi. Politica estera. = Janv.-mars 1913. C. Ricci. Sancti ed artisti. — C. Pascal. Epicurei e mistici. — P. Picca. I martiri del giornalismo nella Roma papale. — P. Palumbo. Storia di Lecce. — G. Lobeiti Bodoni. Castelli e monumenti del Saluzzese. — A. Brackmann. Studien und Vorarbeiten zur Germania pontificia. — L. Zanutto. Il cardinale Landolfo di Bari e la sua legazione in Germania; Concilium Tridentinum, t. II et V. — Mazzini. Scritti, t. VIII. — Id. Epistolario inedito. — Calabrò. La dottrina religioso-sociale nelle

opere di G. Mazzini. — *Puccioni*. Garibaldi riscanti dei poeti contemporanei.

80. — La scuola cattolica. Avril 1913. — A. CAPELLAZZI. Un philosophe et un critique du christianisme (étude critique sur R. Mariano et B. Labanca). — A. AMELLI. Un bref inédit de Bellarmin touchant le pontife romain (d'après un texte de Pistoie).

81. — Studi e memorie per la storia dell' Università di Bologna. 1912, t. III. — E. COSTA. Contributions à l'histoire de l'Université de Bologne durant le XVII^e s. (le rectorat; les « nations »; la lutte entre docteurs et étudiants, entre les étudiants et le *Bargello*). — L. FRATI. Marco Canetoli (professeur de droit au XV^e s.). — G. PAOLI. L'Université de Bologne et le pape Martin V, 1416-1420 (faveurs de la papauté accordées à l'Université en décadence; organisation du Collège grégorien). — F. GABOTTO. Princes de Savoie à l'Université de Bologne aux XIII^e et XIV^e s. (d'après des registres de comptes). — G. CORNELLI. Laura Bassi et son premier triomphe (notes et textes pour la biographie de la savante bolonaise du XVIII^e s.).

82. — Studi storici. 1912, t. XX, fasc. III-IV. — B. MARCOLONGO. Les origines de la charbonnerie et les sociétés secrètes dans l'Italie méridionale de 1810 à 1820 (sociétés secrètes antifrancaises antérieures; analyse les hypothèses émises sur l'origine de la charbonnerie et conclut que, française de naissance, elle est devenue, en Italie, essentiellement patriotique. A côté de la charbonnerie a subsisté la maçonnerie). — R. PALMAROCCHI. Sur le fief normand (on y démêle des éléments de droit lombard et de droit normand ou plus exactement féodal : le droit lombard s'affirme en particulier dans le principe de la divisibilité, qui durera même après l'extension du principe de l'individualité féodale au temps de Frédéric II). — A. BRUGARO. Les artisans pisans au moyen âge (description des métiers à Pise. Documents et appendice; à suivre). — E. RINALDI. Grosseto pendant la domination française. — LETI. Roma e lo stato pontificio (documentation insuffisante).

CHRONIQUE.

France. — JUBILÉ DE M. CHARLES BÉMONT. — Le samedi 21 juin, à 5 heures du soir, les élèves et les amis de M. Charles Bémont se sont assemblés en grand nombre dans une des salles de l'École des hautes études, pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa nomination à cette École; ils lui ont offert un volume de *Mélanges* où beaucoup d'entre eux ont tenu à collaborer et dont nous rendrons compte dans le prochain numéro. M. Déprez, archiviste du Pas-de-Calais, a pris la parole au nom des anciens élèves du maître; M. Pirenne, de l'Université de Gand, dans une charmante improvisation, a remercié M. Bémont, au nom des savants étrangers, des services rendus par lui à la science historique: lecture a été faite d'une fort touchante lettre de M. Paul Fredericq, professeur à la même Université, et l'on a donné connaissance des télégrammes d'un certain nombre d'élèves s'excusant de ne pouvoir assister à la réunion. M. Louis Havet, comme directeur de l'École des hautes études et comme ami, a rappelé tout ce que l'École devait à M. Bémont; il a cité les noms de ses principaux élèves; il a indiqué comment, par lui, la connaissance de l'histoire d'Angleterre s'est répandue en France. A tous M. Bémont a répondu avec émotion. La *Revue historique* veut s'associer à cette manifestation; au nom des collaborateurs et des éditeurs, elle présente ses souhaits à M. Bémont, qui, depuis sa fondation en 1876, — il y a trente-sept ans, — lui a été attaché d'abord comme secrétaire, puis comme directeur, qui a revu et corrigé une bonne partie des 113 volumes de la collection, qui, depuis longtemps, y publie chaque année un *Bulletin* sur l'histoire d'Angleterre et y a donné plusieurs articles sur cette histoire. M. Gabriel Monod, notre fondateur, dont tous les orateurs ont évoqué le souvenir, n'aurait pu trouver d'aide plus dévoué et de successeur plus digne de continuer son œuvre. C. Pr.

— Le cinquante-unième congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements s'est ouvert à Grenoble le mardi 13 mai dernier, et les séances des diverses sections se sont tenues les mardi, mercredi et vendredi matin, la journée du jeudi ayant été réservée aux excursions. Nous n'avons point à analyser ici les lectures faites à la section des sciences ou à la section des sciences économiques et sociales; nous renvoyons au *Journal officiel* du 2 juin; mais nous signalons les principaux travaux de caractère historique lus dans les quatre autres sections:

Géographie. — Henri CORDIER. Notice sur le général Beylié (mort

en juillet 1910 dans un naufrage sur le Mé-Kong). — Abbé ANTHIAUME. Les cartes normandes sur l'Europe septentrionale (1541-1634). — Henri FERRAND. La cartographie du Dauphiné jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. — Aug. CHAUVIGNÉ. A propos de l'itinéraire du voyage en France et en Europe centrale du cardinal Louis d'Aragon (9 mai 1517-26 janvier 1518). — Ernest CHANTRE et D^r BERTHOLON. Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale. — Pierre BUFFAUT. Historique des forêts du Briançonnais. — Henri DEHÉRAIN. Un officier de l'armée d'Égypte. Théviôte et son œuvre géographique. — Ph. ARBOS. Évolution économique et démographique des Alpes françaises du sud.

Section d'archéologie. — BIZOT. Le temple d'Auguste et Livie à Vienne (il aurait été reconstruit au temps d'Antonin). — J. TOUTAIN. Statuette d'Hercule découverte à Alésia. — ESPÉRANDIEU et D^r EPÉRY. Les fouilles d'Alésia en 1912. — BONNO. Monnaies gauloises trouvées à Meaux. — DE LAIGUE. Aix-les-Bains à l'époque gallo-romaine. — GUENIN. Divers mémoires sur les monuments mégalithiques de Bretagne. — DU MÉME. Essai d'interprétation du monument des *Nautae* de Paris. — HÉNAULT. Monuments de l'âge du bronze trouvés à Anzin (Nord). — MÜLLER. Les origines et l'antiquité de Grenoble (comme le montrent les matériaux mis à jour, la ville, sur la rive gauche de l'Isère, remonte au moins au début du III^e siècle av. J.-C.). — Anfor MARTIN. Station néolithique à Oradour-sur-Vayres (Haute-Vienne). — Henri LORÉMY et Henry COROT. Fouilles du tumulus du Bois-Vert, commune de La Villeneuve-les-Convers (Côte-d'Or). — ARNAUD D'AGNEL et Émile ISNARD. Meubles et costumes provençaux au XIII^e siècle, d'après des inventaires inédits des archives communales de Marseille. — Abbé CHAILLAN. Sarcophage antique de la Gayole, Bouches-du-Rhône (d'après un dessin de Peiresec). — Marcel REYMOND. Monuments mérovingiens et carolingiens du Dauphiné. — Henri FERRAND. Les voies romaines du Dauphiné (la pénétration d'Italie en Gaule se faisait par le mont Genève et trois voies aboutissaient à Arles, Valence et Vienne). — GÉRIN-RICARD. Sculptures et inscriptions romaines inédites de Die. — PILLOY. Une importante construction monumentale à Saint-Quentin du II^e siècle de notre ère. — Abbé SAUTEL. Deux autels inédits trouvés en 1911 à Vaison.

Section de philologie et d'histoire jusqu'en 1715. — Étienne DEVILLE. Étude critique sur l'histoire ecclésiastique d'Orderic Vital (le chroniqueur s'est servi de documents originaux, dont il reproduit le sens avec fidélité). — BAGUENAUT DE PUCHESSE. Séjour à Grenoble de Catherine de Médicis (été de 1579; la reine visite la grande Chartreuse). — Robert CAILLEMER. Le testament au moyen âge dans les régions du sud-est de la France, particulièrement dans le Dauphiné. — M^{lle} L. GUIRAUD. Un registre inédit de l'Université de Montpellier (de 1535 à 1570; registre d'immatriculation et de candidats aux examens; on y relève le nom de Pierre Charron). — RÉGNÉ. Pariage du territoire de Villeneuve-de-Berg entre le roi de France et

l'abbaye de Mazan (novembre 1284; comment l'autorité royale s'est implantée dans le Vivarais). — BLIGNY-BONDURAND. Les coutumes de Saint-Gilles (reconstitution de l'ancien texte latin qui va du XII^e au XIV^e siècle). — Ulysse ROUCHON. Relations de l'abbaye de la Chaise-Dieu et la grande Chartreuse. — André LESORT. Chartes en langue vulgaire, du dialecte lorrain, de 1226 à 1250 (tirées des archives de la Meuse). — RIOLLET. Les nobles du mandement de La Tour-du-Pin du XIII^e au XV^e siècle. — Mgr Ch. BELLET. Critique de l'*Histoire du Dauphiné* de Nicolas Chorier, t. I (ce volume a été rédigé avec une précipitation déplorable; innombrables inexactitudes de détail; Chorier s'est servi de documents faux). — Abbé DUSSERT. Origine des états provinciaux du Dauphiné (ces états ne datent que du XIV^e siècle; l'origine est triple : élargissement de la cour féodale des dauphins; nécessité pour les dauphins de demander des subsides extraordinaires; imitation des états français). — Pierre SAINTE-OLIVE. La vie de Charles de Lucinge et la révolte de la Bresse en 1557 contre l'autorité du roi de France (comment, à la suite de ses malheurs conjugaux, le seigneur de Lucinge s'éleva contre la France qui, depuis 1536, occupait les états du duc de Savoie). — F. PASQUIER. Documents relatifs à la fondation d'un hôpital général à Pamiers (1656-1664). — Abbé J. CHEVALIER. Chronologie des évêques de Die, d'après les registres du Vatican. — Abbé P. GUILLAUME. Documents relatifs aux Vaudois des Alpes à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle.

Section d'histoire moderne depuis 1715 et d'histoire contemporaine. — Paul CARAMAN. Le Journal d'un curé de campagne, 1763-1792 (Simon-Luc Bonniol, curé de la paroisse Sainte-Anne-du-Puy, au diocèse de Bazas; état des récoltes; situation du maître d'école, etc.). — HUBERT. L'application du Concordat à Noyon de l'an X à 1814. — MASSEREAU. La Grand'Peur en Bas-Berry, notamment à La Châtre (29-31 juillet 1789). — DEBRAY. La méthode de composition de Stendhal, à propos d'une ébauche de roman intitulé : « Une position sociale. » — T. BAZEILLE. L'assemblée municipale de Congé-sur-Orne, Sarthe (de 1787 à 1789). — André LESORT. Les statistiques agricoles sous le premier Empire (on peut faire état des renseignements d'ordre général, mais il faut se méfier des données numériques). — LETONNELIER. Les inondations de l'Arve de 1759 à 1780. — BOUTANQUOI. L'assemblée municipale de Nampcel (Oise). — Marcel BLANCHARD. La campagne de brochures dans l'agitation dauphinoise de 1788 (analyse les brochures d'opposition et les brochures favorables au gouvernement; montre que le mouvement dauphinois a un caractère urbain plutôt que provincial). — REYNIER. Privas; la vie municipale avant 1789. — FAUCHER. Le Comité de surveillance révolutionnaire de Loriol (Drôme). — BRAYE. La société populaire de Saint-Mihiel (Meuse). — FAVIER. La société populaire de Pierrelatte (Drôme).

La séance de clôture a eu lieu le vendredi soir 16 mai, sous la présidence de M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'État aux beaux-arts.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le premier prix Gobert à M. Aug. BRUTAILS : *les Églises de la Gironde*, et le second à M. FLICHE : *le Règne de Philippe I^{er}, roi de France*. — Elle a distribué le prix Saintour entre MM. JOUGUET : *la Vie municipale en Égypte sous les Ptolémées*; GRENIER : *Bologne villanovienne et étrusque*; COLLINET : *le Caractère oriental de l'œuvre législative de Justinien*; LEROUX : *Vases grecs et néo-grecs du musée archéologique de Madrid*, et BOUDREAUX : *Mss. des astrologues grecs*, 3^e partie du tome XIII. — Elle a distribué le prix Prost (*Histoire de Metz et du pays messin*) à M. LESORT : *Chroniques et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel*, et à la *Bibliographie lorraine* publiée par l'Université de Nancy; le prix Bordin (*Études orientales*) au commandant DE LA JONQUIÈRE : *Inventaire des monuments du Cambodge*, à MM. CABATON : *Catalogue sommaire des monuments indiens, indo-chinois et malaiso-polynésiens de la Bibliothèque nationale*; L. LEGRAIN : *le Temps des rois d'Ur*; PODECHARD : *l'Écclésiaste*, et VIGOUROUX : *Dictionnaire de la Bible*. — Pour le concours des Antiquités nationales, l'Académie a récompensé MM. BÉGULE : *Vitraux du moyen âge et de la Renaissance dans la région lyonnaise*; le P. MÉNAGE : *l'Afrique chrétienne*; BOINET : *les Sculptures de la cathédrale de Bourges*; PERRICHET : *la Grande chancellerie de France, des origines à 1328*; VIARD : *Histoire de la dîme ecclésiastique de 1150 à 1313*; abbé SABARTHÈS : *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*; MOUSSET : *Un résident de France en Espagne au temps de la Ligue : dépêches diplomatiques de M. de Longlée*; abbé CLERGEAC : *Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province d'Auch*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a partagé le grand prix Lefèvre-Deumier entre MM. Georges FOUCART : *Histoire des religions et méthodes comparatives*; le P. LAGRANGE (travaux sur l'histoire biblique) et J. TOUTAIN : *les Cultes païens dans le monde romain*; le prix P.-M. Perret entre MM. l'abbé GOSSELIN : *Instruction publique au Canada sous le régime français*; LABORIE : *la Révolution et l'Église en province*, et Jean RÉGNÉ : *Condition des Juifs de Narbonne*; le prix Drouyn de Luys entre MM. AUERBACH : *la France et le saint Empire germanique*; GEOFFROY DE GRANDMAISON : *Correspondance du comte de Laforest, ambassadeur de France à Madrid, 1808-1813*, et Fr. CHARLES-ROUX : *Alexandre II, Gortschakoff et Napoléon III*. Elle a en outre accordé des mentions à MM. le comte DU LHOMEL : *Relations d'Antoine de Lumbres, 1645-1666*, et GOELZ-BERNSTEIN : *la Députation de la Gironde : Brissot*.

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à l'abbé Aug. SICARD : *le Clergé de France pendant la Révolution*, et le second au vicomte DE NOAILLES : *Épisodes de la guerre de Trente*

ans. — Elle a distribué le prix Thérouanne entre MM. P. BOISSONNADE : *Histoire des premiers essais de relations économiques directes entre la France et l'État prussien pendant le règne de Louis XIV*; le colonel SAUZEY : *les Allemands sous les aigles françaises, 1806-1814*; PRUNEL : *Sébastien Zamet*; lieutenant-colonel PICARD : *1870, Sedan*; dom Paul DENIS : *Richelieu et la réforme des monastères bénédictins*; A. CROQUEZ : *la Flandre wallonne sous Louis XIV*; le prix Thiers entre MM. Th. CHAPAIS : *le Marquis de Montcalm, 1712-1759*; P. MALZAC : *Histoire du royaume hova, depuis ses origines jusqu'à sa fin*; G. DU BOSC DE BEAUMONT et BERNOS : *la Cour des Stuarts à Saint-Germain-en-Laye, 1689-1718*; F. DE GÉLIS : *Histoire critique des jeux floraux, 1323-1694*. — Elle a donné une partie du prix Bordin à MM. J.-L. DUBRETON : *la Disgrâce de Nicolas Machiavel*, et J. DROUET : *l'Abbé de Saint-Pierre*. — Sur les fonds Marcellin Guérin, elle a récompensé MM. L. BLAISON : *Un défenseur alsacien en 1814; le premier siège de Belfort et le commandant Legrand*; DESPATYS : *la Révolution, la Terreur, le Directoire, 1791-1799*; feu J. MANCINI : *Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles*. — Elle a récompensé, sur les fonds du prix Montyon, MM. Albert PETIT : *Histoire de Normandie*; R. BURNAND : *l'Hôtel royal des Invalides*; J. DE LA TOUR : *le Maréchal Niel*; V. PIQUET : *la Colonisation française dans l'Afrique du Nord*; en outre : CASTEX : *les Idées militaires de la marine du XVIII^e siècle*; J. LORÉDAN : *Un grand procès de sorcellerie au XVII^e siècle*; O. HAVARD : *Histoire de la Révolution dans les ports de guerre : Brest, Rochefort*; A. MARTIN-DECAEN : *le Dernier ami de J.-J. Rousseau : le marquis de Girardin, 1735-1808*. — Sur le prix Juteau-Davigneaux, elle a récompensé M. J. TIXERONT : *Histoire des dogmes*, et Mgr KANNENGISSER : *Un Alsacien : Léon Lefébure*; — sur le prix Furtado, le Dr GOLDSCHMIDT : *Autour de Strasbourg assiégé*; — sur le prix Charles Blanc, M. HAUTECŒUR : *Rome et la Renaissance, de l'antiquité à la fin du XVIII^e siècle*, et M^{lle} L. PILON : *les Sculpteurs français du XIII^e siècle*.

— Nous avons appris avec beaucoup de regret la mort du colonel Louis-Léon BORRELLI DE SERRES. Il était né à Mende (Lozère) le 8 octobre 1836 et entra dans l'armée où il se distingua. Il rédigea d'abord des traités militaires, ainsi, à l'époque où il était capitaine adjudant-major au 69^e de ligne, son *Instruction de l'infanterie dans le service en campagne*. Il prit sa retraite comme colonel et se voua désormais aux études historiques. Il apprit la paléographie, la diplomatique, toutes les sciences auxiliaires nécessaires au médiéviste. Puis il se rendit aux Archives nationales, dépouilla les pièces relatives au régime financier de l'ancienne France, s'aperçut combien étaient erronées les assertions des historiens sur ces questions si difficiles et publia les *Recherches sur divers services publics du XIII^e au*

XVII^e siècle. Trois volumes parurent sous ce titre en 1895, 1904 et 1909 (Paris, Alphonse Picard et fils). Ces études portent particulièrement sur la comptabilité publique du XIII^e siècle au règne de Philippe VI, sur les officiers des finances de Philippe IV à François I^{er}, sur la politique monétaire du même Philippe IV. L'auteur s'élève avec beaucoup de raison, documents en mains, contre les légendes les plus accréditées; il montre par exemple que la réforme de Louis IX, nommant Étienne Boileau prévôt de Paris, n'a point du tout le sens qu'on lui attribuait; que Jacques Cœur était simple argentier de Charles VII et n'avait jamais été administrateur des finances royales, qu'à tort on faisait des frères Bureau des grands maîtres de l'artillerie, etc. Toutes ces conclusions ont été adoptées par les érudits. Pourtant, le nom du colonel Borrelli de Serres n'a point pénétré dans le grand public : c'est que ses études toutes techniques sont de lecture austère et il s'est peut-être trop attardé à réfuter les erreurs de ses devanciers, même des auteurs de manuel, au lieu de traiter directement son sujet, après avoir fait table rase de tous les travaux antérieurs. Un de ses travaux est de lecture plus facile : dans son livre sur la *Réunion des provinces septentrionales à la couronne par Philippe-Auguste* (1899), il indique fort bien comment ont été annexés au domaine de 1195 à 1216 l'Amiénois, l'Artois, le Vermandois et le Valois, et Cartellieri s'est rallié à ses opinions. Avec le colonel Borrelli de Serres disparaît un historien de haute valeur qui s'était formé lui-même, loin de toute école, qui fut véritablement un autodidacte et qui pourtant a renouvelé l'histoire des institutions françaises aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

— M. René Prudhomme, imprimeur-éditeur à Saint-Brieuc, se propose de publier en souscription un *Répertoire sommaire des documents manuscrits de l'histoire de Bretagne antérieurs à 1789, conservés dans les dépôts publics de Paris*. Le tome I, consacré à la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales, paraîtra avec une lettre-préface de M. Barthélemy Pocquet et une table générale des noms propres et des matières, au prix de 7 fr. 50. A ce *Répertoire* viendra se joindre ensuite un volume de *Documents relatifs à l'histoire de Bretagne, relevés dans la collection officielle des inventaires et documents aux Archives nationales*, au prix de 3 francs.

Danemark. — Le 16 mai est mort le pasteur Holger ROERDAM. Malgré ses quatre-vingt-trois ans, il était en pleine activité, dirigeant comme il y a cinquante-six ans l'excellente revue *Kirkehistoriske Samlinger* qui lui doit sans doute la moitié de ses vingt-six volumes. Nul savant danois n'avait une connaissance aussi étendue des manuscrits conservés dans les bibliothèques et les archives, surtout pour l'époque du XVI^e siècle au XVIII^e siècle. Son œuvre capitale est une *Histoire de l'Université de Copenhague de 1537 à 1621*, qui donne un tableau complet de l'histoire des sciences et de l'instruction à cette époque et encore de nombreuses biographies de professeurs. Il a en outre publié beaucoup d'écrits sur l'époque de la Réformation, et il les

a bien commentés; il a enrichi la littérature de centaines de biographies ecclésiastiques et de savants et s'est livré à de belles recherches sur l'organisation de l'Eglise et sur les controverses religieuses d'autrefois.

— M. Aage FRIIS a été nommé professeur d'histoire à l'Université de Copenhague en remplacement du regretté J. Fridericia. M. Friis est connu surtout par ses ouvrages sur l'époque des ministres Bernstorff, qu'il a bien illustrée par son livre : *A.-P. Bernstorff et Guldberg*, par sa grande édition des *Bernstorffske Papirer*, dont deux volumes ont paru, encore par l'ouvrage important *Bernstorfferne og Danmark*. I.

— M. Vilhelm MAAR, qui enseigne l'histoire de la science médicale à l'Université de Copenhague, a pris à tâche de publier une série de *Petits écrits sur l'histoire de la médecine*; elle a été inaugurée par un intéressant exposé de la *Médecine dans l'antiquité du Nord*, par M. Finnur JÓNSSON.

Espagne. — Le cours de vacances que pour cette année (25 juin au 5 août) a organisé à Madrid la « Junta para ampliación de estudios », comprend, outre les exercices pratiques et les excursions artistiques (Tolède, l'Escorial, Ségovie, Avila, Aranjuez, La Granja), trois divisions : littérature, grammaire et histoire. Il est regrettable que cette dernière soit si faiblement représentée dans le programme. Deux sujets seulement, dont l'un sur l'histoire de l'art espagnol, c'est très peu, si l'on considère que l'histoire générale de l'Espagne est mal connue à l'étranger et qu'il serait urgent d'en éliminer les légendes et les interprétations capricieuses. Sans méconnaître l'importance de la littérature et de la grammaire, il est excessif de consacrer presque tous les cours à ces deux matières. On pourrait songer un peu plus aux personnes qui sympathisent avec l'Espagne et n'ont pas besoin de se spécialiser dans les études philologiques ou littéraires.

— Dans le compte-rendu que nous avons donné plus haut du Congrès international de Londres, qui n'était pas et ne pouvait d'ailleurs pas avoir la prétention d'être complet, nous avons omis le nom de notre collaborateur M. ALTAMIRA, qui avait été délégué à ce Congrès par le ministère espagnol de l'Instruction publique. La communication qu'il y a faite sur la colonisation espagnole au XVIII^e siècle paraîtra prochainement dans l'*Americal historical Review*.

Grande-Bretagne. — Le 28 mars est mort, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, Lord AVEBURY, plus connu, au moins en France, sous son nom et son ancien titre de Sir John LUBBOCK; c'était un savant illustre qui avait étudié surtout les métamorphoses des plantes et des animaux, en particulier des insectes. Mais l'historien doit en outre retenir le titre de ses grands ouvrages de sociologie : *Prehistoric times* (1865); *The origin of civilization and the primitive condition of man* (1870); traduits dans la plupart des langues européennes, ils ont joui d'une faveur mondiale et ont exercé une grande influence.

Italie. — Sous le titre de *Aurea Parma* a commencé de paraître au mois de mai 1912 une Revue d'histoire, de littérature et d'art, dirigée par MM. G. Lombardi et G. Melli, qui se propose d'éclairer les divers aspects de l'histoire parmesane. G. BN.

— Le poète Arturo GRAF, qui est mort à Turin le 30 mai dernier, était un cosmopolite d'intelligence souple : né en 1848, à Athènes, d'une famille d'origine allemande, il fut élevé en Roumanie, mais c'est en Italie qu'il se fit connaître par ses vers et par ses études d'histoire littéraire : à Foscolo, Manzoni et Leopardi, il a en effet consacré d'intéressants essais. G. BN.

Roumanie. — Par une décision prise le 5 mai 1912, l'Académie roumaine publiera désormais en fascicules trimestriels le résumé en français des communications faites par ses membres. Le *Bulletin de la section historique* paraîtra sous la direction de notre collaborateur M. Nic. JORGA, membre de l'Académie et professeur à l'Université de Bucarest. Nous donnerons régulièrement à l'avenir l'analyse des articles contenus dans ce *Bulletin*, qui est en vente chez Ch. Gœbl, à Bucarest, au prix de 1 franc la livraison.

— M. JORGA, qui avait été délégué, nous l'avons dit, par l'État roumain au Congrès de Londres, a publié les deux communications qu'il y a faites : la première sur *les Bases nécessaires d'une nouvelle histoire du moyen âge*; la seconde sur *la Survivance byzantine dans les pays roumains* (une brochure publiée à Bucarest aux frais du ministère de l'Instruction publique. In-8°, 49 p. Prix : 1 fr.).

ERRATUM.

M. François Vermale, dont nous avons annoncé plus haut, p. 95, une étude sur *les Classes rurales en Savoie au XVIII^e siècle*, a cru voir dans l'appréciation de M. Hauser « une duplicité qui entacherait gravement » sa probité d'historien. M. Hauser a dit simplement : « Travail intéressant, qui eût gagné à être plus original [en note : pages entières faites de citations d'auteurs modernes] et qui dépasse souvent ses limites pour devenir un tableau de l'administration des rois de Sardaigne. Le travail antérieur de M. Bruchet sur *l'Abolition des droits seigneuriaux* [en note : oublié dans la bibliographie et mentionné seulement aux addenda] enlève à celui-ci une part de son intérêt. » Il est impossible de trouver dans ces lignes que M. Hauser ait voulu « insinuer » que l'auteur était « presque un plagiaire honteux ». M. Hauser, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Vermale, reconnaît seulement avoir commis une erreur matérielle, vénielle en somme : « Je cherchais », nous écrit-il, « l'ouvrage de M. Bruchet à *Ouvrages*; il était à *Documents*. Dont acte. »

N. DE LA R.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Altmann** (Prof. Dr. *Wilh.*). Ausgewählte Urkunden zur ausserdeutschen Verfassungsgeschichte seit 1776, 158.
Aspirations (les) autonomistes en Europe, 366.
Boucabeille (lieutenant-colonel). La guerre turco-balkanique en 1912, 164.
Bricout (J.). Où en est l'histoire des religions? 371.
Cheysson (*Émile*). Œuvres choisies, 360.
Driault (*Édouard*). La question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours, 360.
Durkheim (*Émile*). Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie, 365.
Fester (*Richard*). Briefe, Aktenstücke und Regesten zur Geschichte der Hohenzollernschen Thronkandidatur in Spanien, 394.
Feyel (*Paul*). Histoire politique du XIX^e siècle, 346.
Gwatkin (*H. M.*) et **Whitney** (*J. P.*). The Cambridge medieval history, 120.
Le Marchand (*E.*). L'Europe et la conquête d'Alger, 349.
Renard (*George*) et **Dulac** (*Albert*). L'évolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans, 391.
Samler (*Ernst*). Geburt, Hochzeit und Tod. Beiträge zur vergleichenden Volkskunde, 117.
Starcewski (*Eugène*). L'Europe et la Pologne, 363.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

- Albertini** (*E.*). Les étrangers résidant en Espagne à l'époque romaine, 327.
Alfero (*G.-A.*). Su un preteso viaggio di Adriano e sulla congiura dei consolari nel 118, 103.
Audollent (*A.*). Cereres, 323.
 — Banneau de plomb avec inscriptions trouvé à Haidra, 325.
 — Clermont gallo-romain, 329.
Babelon (*E.*), **Cagnat** (*R.*), **Reinach** (*S.*). Atlas archéologique de la Tunisie, 318.
Battu (*A.*). Les ruines de Timgad, 326.
Bandel. Die römischen Diktaturen, 106.
Berger (*Adolf*). Die Strafklauseln in den Papyrusurkunden. Ein Beitrag zum graeco-ägyptischen Obligationenrecht, 116.
Bernheim (*Ernst*). Staatsbürgerkunde, 171.
Besnier (*M.*). Histoire des fouilles de Vieux, 331.
Blanchet (*A.*). Inventaire des monnaies de la Gaule, 327.
 — Mémoires et notes de numismatique, 328.
 — La jambe humaine de Sinope, 336.
Blümner (*Hugo*). Die römischen Privataltertümer, 99.
Bohn (*Friedrich*). Kataloge des röm.-germanischen Central-Museums, 113.
Bruton (*J.-A.*) et **Curle** (*James*). Excavation of the roman forts at Castleshaw, 114.
Cagnat (*R.*). L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire sous les empereurs, 320.
 — Carthage, Timgad, Tébessa, 322.
 — Inscriptions africaines, 322.
 — Voir **Babelon**.
Carton (*D'*). Tugga, 325.
 Catalogue des musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie : musée Alaoui, 319.
Chapot (*V.*). Provincia superior et provincia inferior, 317.
 — Les Romains et Cypre, 337.
Châtelain (*L.*). Le château d'eau de Mactaris, 324.
Clerc (*M.*). Aquae Sextiae, 328.
Clermont-Ganneau. De Tyr à Pouzoles, 337.
Cumont (*F.*). Studia Pontica, 337.
 — Astrology and religion among the Greeks and Romans, 368.
Cug (*Ed.*). Le sénatus-consulte de Délos de l'an 166 avant notre ère, 336.
Curle (*James*). Voir **Bruton**.
Déchette (*G.*). Découverte d'un menhir orné de figures à Saint-Micaud (Saône-et-Loire), 330.
Dhorme (*P.-Paul*). Les pays bibliques et l'Assyrie, 158.
Drumann. Geschichte Roms, 100.
Dubois (*Ch.*). Observations sur l'état

- et le nombre des populations germaniques dans la seconde moitié du IV^e siècle, 332.
- Dumitrescu (Al.-T.)*. Relation sur les ruines de la colonie Romula de Dacie, 335.
- Dunant*. Catalogue raisonné et illustré des séries gallo-romaines du musée épigraphique de Genève, 329.
- Duprat (Eug.)*. Notes d'archéologie avignonnaise, 329.
- Les Monnaies d'Avennio, 329.
- Esperandieu* (commandant *Em.*). Bas-reliefs de la Gaule romaine, 327.
- Les fouilles de la Croix-Saint-Charles au Mont-Auxois, 330.
- Fowler (W. Warde)*. The religious experience of the Roman people from the earliest times to the age of Augustus, 119.
- Führer durch das k. k. Staatsmuseum in S. Donato in Zara*, 112.
- Gauckler (P.)*. Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique, 319.
- Le sanctuaire syrien du Janicule, 141.
- Gsell (S.)*. Atlas archéologique de l'Algérie, 317.
- Texte explicatif des planches de Delamare, 318.
- Guénin* (commandant). Inventaire archéologique du cercle de Tébessa, 325.
- Guénin (C.)*. La déesse gallo-romaine des eaux, 328.
- Halkin (L.)*. Un piédestal de la colonne au géant originaire de Mayence, 332.
- Haussoullier (B.)*. Requête d'un vétérân, 339.
- Haverfield*. La Bretagne romaine, 120.
- Hébrard (E.)* et *Zeiller (G.)*. Spalato, le palais de Dioclétien, 334.
- Herbig (Gustav)*. Die etruskische Leinwandrolle des Agramer National-Museums, 115.
- Hertlein (Fr.)*. Die Juppitergigantensäulen, 114.
- Holmes (T. Rice)*. Caesar's Conquest of Gaul, 115.
- Homo (L.)*. Les conférences de Nicée et la diplomatie romaine en Grèce, 335.
- Hönn (Karl)*. Quellenuntersuchungen zu den Viten des Heliogabalus und des Severus Alexander im Corpus der Scriptores Historiae Augustae, 103.
- Hubert (H.)*. Nantosuelta, déesse à la roche, 331.
- Jalabert (L.)* et *Moutier (R.)*. Les réserves forestières impériales dans le Liban, 337.
- La formation de la province de Syria-Phœnicie, 337.
- Jardé (A.)*. Un traité entre Cnide et Rome, 336.
- Jastrow (Morris)*. Aspects of religious belief and practice in Babylonia and Assyria, 367.
- Jouquet (P.)*. La vie municipale dans l'Égypte romaine, 338.
- Jouquet (P.)*. Supplément aux papyrus de Thèbes, 338.
- Knorr (Robert)*. Sudgallische terrassigillata, 113.
- Kromayer (J.)*. Roms Kampf um die Weltherrschaft, 101.
- Lafaye (G.)*. Inventaire des mosaïques de la Gaule, 327.
- Ephèse romaine, les fouilles de 1896 à 1904, 336.
- Lehmann (Karl.-F.-W.)*. Kaiser Gordian III, 238-244 n. Chr., 105.
- Le Roux (L.)*. L'armée romaine en Bretagne, 333.
- Levald (H.)*. Zur Personalexecution im Recht der Papyri, 116.
- Martin (Victor)*. Les épistatèges : contribution à l'étude des institutions de l'Égypte gréco-romaine, 108.
- Marshall (F.-H.)*. Catalogue of the Jewellery Greek, Etruscan and Roman in the departments of antiquities, British Museum, 117.
- Massigli (R.)*. Musée de Sfax, 320.
- Primat de Carthage et métropolitain de Byzacène, 325.
- Mertin (A.)*. Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie, 319.
- Découverte d'une cuirasse italote près de Ksour es Saf, 323.
- Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu, 324.
- Forum et églises de Sufetula, 324.
- et *Poinssot*. Statuettes trouvées en mer près de Mahdia, 324.
- Meyer (Ed.)*. Papyrusfund von Elephantine, 369.
- Michon (E.)*. Vase antique d'argent trouvé près d'Arras, 331.
- Mittels (Ludwig)* et *Wilcken (U.)*. Grundzüge und Chrestomathie der Papyrskunde, 109.
- Montauzan (G. de)*. Les aqueducs antiques de Lyon, 329.
- Le mouvement commercial en Gaule avant la fondation de Lyon, 329.
- Du forum à l'amphithéâtre de Fourvières, 329.
- Moutier (R.)*. Voir *Jalabert (L.)*.
- Neveu (R.)*. Le culte d'Esculape dans l'Afrique romaine, 323.
- Niese*. Staat und Gesellschaft der Griechen und Römer, 101.
- Oberziner (Giovanni)*. Patriciato e plebe nello svolgimento delle origini romane, appunti critici, 105.
- Pachtère (F.-G. de)*. Afrique proconsulaire : Numidie, Maurétanie, 319.
- Musée de Guelma, 320.
- Pallu de Lessert*. Les colonies attri-

- buées à César dans l'Afrique romaine, 321.
- Paris (P.)*. Promenades archéologiques en Espagne, 326.
- Pascal (Carlo)*. Epicurei e mistici, 103.
- La credenze d'oltretomba nelle opere litterarie dell' antichità classica, 117.
- Patsch (Karl)*. Bosnien und Herzegowina in römischer Zeit, 112.
- Plaumann (G.)*. Ptolemais in Oberägypten, 108.
- Poinssot (L.)*. Pierres gravées trouvées en Tunisie, 325.
- Civitas Aurelia Thugga, 325.
- Voir *Mertin*.
- Reinach (S.)*. Voir *Babelon (E.)*.
- Robinson (Fr.-Waller)*. Marius, Saturninus und Glaucia; Beiträge zur Geschichte der Jahre 106-100 v. Chr., 102.
- Roman (J.)*. Notes sur l'organisation municipale de l'Afrique romaine, 321.
- Rosenberg (Arthur)*. Untersuchungen zur römischen Zenturienverfassung, 106.
- Saglio (Edmond)*. Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 159.
- Sagot (F.)*. La Bretagne romaine, 332.
- Sautel (G.)*. Le théâtre romain de Vaison, 329.
- Schwarz (Andreas-Bertalan)*. Hypothek und Hypallagma; Beitrag zum Pfand- und Vollstreckungsrecht der griechischen Papyri, 116.
- Sihler (E.-G.)*. Julius Caesar, sein Leben nach den Quellen, 102.
- Soyer (G.)*. La légende de la fondation d'Orléans par l'empereur Aurélien, 330.
- Stein (Arthur)*. Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten unter Severus Alexander, 222-235 n. Chr., 107.
- Steiner (P.)*. Kataloge west- und süddeutscher Altertumssammlungen, 113.
- Stout (Selatié-Edgar)*. The governors of Moesia, 112.
- Taylor (Lily Ross)*. The cults of Ostia, 159.
- Thieling (Walter)*. Der Hellenismus in Klein Afrika. Der griechische Kultureinfluss in den römischen Provinzen Nordwest-Afrikas, 107.
- Toutain (J.)*. Les progrès de la vie urbaine dans l'Afrique du Nord sous la domination romaine, 320.
- Le cadastre de l'Afrique romaine, 322.
- Les fouilles d'Alésia en 1909 et en 1910, 330.
- Vesly (L. de)*. Les Fana ou petits temples de la région normande, 331.
- Viollart (D.)*. Giubiasco, une nécropole contemporaine de la conquête romaine, 333.
- Weiss (Jakob)*. Die Dobrutscha im Altertum. Historische Landschaftskunde, 112.
- Willich (H.)*. Livia, 102.
- Wilcken (Ulrich)*. Voir *Mitteis*.
- Wilkinson (Spencer)*. Hannibal's march through the Alps, 101.
- Willems (P.)*. Le droit public romain, publ. p. J. Willems, 100.
- Wissowa (Georg)*. Religion und Kultus der Römer, 118.
- Zeiller (J.)*. Sur l'origine de Spalato, 335.
- Voir *Hébrard*.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

- Bergsträsser (Ludwig)*. Die Verfassung des deutschen Reiches vom Jahre 1849, 393.
- Cristiani (Léon)*. Du luthéranisme au protestantisme. Évolution de Luther de 1517 à 1528, 85.
- Gæthe*. Lettres choisies, trad. A. Fanta, 170.
- Hashagen (Justus)*. Geschichte der Familie Hösch, 170.
- Hubricht (Eduard)*. Deutsches Verfassungsrecht in geschichtlicher Entwicklung, 169.
- Müller (G.-H.)*. Methodische Fragen zum Historischen Atlas, 171.
- Osten-Sacken (Ottomar, Freiherr von der)*. Kaiser Wilhelm II und sein Heer, 170.
- Radziwill (Louise de Prusse, princesse Antoine)*. Quarante années de ma vie, 1770-1815, 393.
- Regestaepiscoporum Constantiensium*, 171.
- Reimer (A.)*. Kirchenbücher aus den Regierungsbezirken Coblenz und Trier, 172.
- Schmidt (Ludwig)*. Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung, 113.
- Schwemer (R.)*. Die Reaktion und die neue Aera, 394.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

- Blaison (Louis)*. Un défenseur alsacien en 1814. Le commandant Legrand, 343.
- Engel (Carl)*. Repertorium des Stadt-Archivs Colmar i. E., 173.
- Kiener (Fritz)*. Studien zur Verfassung des Territoriums der Bischöfe von Strassburg, 151.
- Novicov (J.)*. L'Alsace-Lorraine obstacle à l'expansion allemande, 172.

HISTOIRE D'AUTRICHE-HONGRIE.

- Charmatz (Richard)*. Wegweiser durch die Literatur der österreichischen Geschichte, 173.

Charmatz (Richard). Österreichs innere Geschichte von 1848 bis 1907, t. II, 173.

Kont (J.). Bibliographie française de la Hongrie, 1521-1910, 394.

Tschudi (C. de). L'impératrice douleuse. Elisabeth, impératrice-reine d'Autriche-Hongrie, 395.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

Hurtebize (H. G.). Libros de tesoreria de la casa de Aragon, 145.

Lema (marquis de). Antecedentes políticos y diplomáticos de los sucesos de 1808, 385.

Morel-Fatio (A.). Historiographie de Charles-Quint, 145.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

Andrews (Charles M.). Guide to the material for American history, to 1783, in the Public Record Office of Great-Britain, 174.

Johnston (W. Dawson) et Mudge (Isadore G.). Special collection in libraries in the United States, 175.

HISTOIRE DE FRANCE.

André (commandant d'). Quatre batailles : Rivoli, Marengo, Austerlitz, Heilsberg, 164.

Antioche (comte d'). Chateaubriand, ambassadeur à Londres, 347.

Arnauné (Aug.). Le commerce extérieur et les tarifs de douane, 165.

Auerbach (Bertrand). Recueil des instructions aux ambassadeurs; diète germanique, 162.

Barthely (Hilarion). Le maréchal Bernadotte et les souvenirs palois, 342.

Barton (Francis Brown). Etude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e siècle, 97.

Bartsch (Karl). Chrestomathie de l'ancien français (VIII^e-XV^e siècles), accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire, 163.

Bellevue (marquis de). Paimpont, 168.

— Le camp de Coetquidan, 168.

Beuzart (Paul). Les hérésies pendant le moyen âge et la Réforme jusqu'à la mort de Philippe II (1598) dans la région de Douai, d'Arras et au pays de l'Allen, 86.

Blanchet (Ad.) et Dieudonné (A.). Manuel de numismatique française, 143.

Boislisle (A. de). Voir *Saint-Simon (de)*.

Bon (Dr Henri). Essai historique sur les épidémies en Bourgogne depuis l'établissement des Burgondes en Gaule jusqu'à la Révolution, 167.

Borrey (capitaine Francis). La Franche-Comté en 1814, 343.

— L'esprit public chez les prêtres francs-comtois pendant la crise de 1813 à 1815, 343.

Bossu (Louis). La famille des Marius, 167.

Bost (Charles). Les prédicants protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc (1684-1708), 92.

Bourgin (Georges et Hubert). Les patrons, les ouvriers et l'État, 346.

Brémond (Henri). Sainte Chantal (1572-1641), 91.

Bruneau (général). En colonne. Récits de guerre, de chasse et d'exploration, 393.

Buchner (Max). Nochmals die Krönungsordnung Ludwigs VII von Frankreich, 161.

Burnand (Robert). L'hôtel royal des Invalides (1670-1789), 168.

Callet (Albert) et d'Estrées (Paul). Une grande dame de cour de Louis XV. La duchesse d'Aiguillon (1716-1756) d'après des documents inédits, 96.

Carre (Henri). La fin des parlements (1788-1790), 96.

Cartellieri (Alex.). Philipp II August und der Zusammenbruch des angevinischen Reiches, 387.

Charles-Roux (François). Alexandre III, Gortschakoff et Napoléon III, 352.

Choppin (capitaine Henri). Journal de captivité d'un officier de l'armée du Rhin, 357.

Clapham (J.H.). The abbé Sieyès, 389.

Claveau (Anatole). Souvenirs politiques et parlementaires d'un témoin, 353.

Collas (Georges). Un poète protecteur des lettres au XVII^e siècle : Jean Chapelain (1595-1674), 91.

Constans (Léopold). Le roman de Troie, par Benoît de Sainte-Maure, 162.

Coulon (Auguste). Inventaire des sceaux de la Bourgogne, 377.

Darboux (Gaston). Eloges académiques et discours, 360.

Daudet (Ernst). Vingt-cinq ans à Paris (1826-1850), 348.

Delaroche-Vernet (André). Une famille pendant la guerre et la Commune, 358.

Delhaize (Jules). La domination française en Belgique à la fin du XVIII^e et au commencement du XIX^e s., 345.

Deloche (Maximin). La maison du cardinal de Richelieu, 90.

Denis (Paul). Ligier Richier. L'artiste et son œuvre, 148.

Depitre (Edgard). La toile peinte en

- France au xvii^e et au xviii^e siècle. Industrie, commerce, prohibitions, 95.
- Desjournaux (Claude-Noël)*. La fusion monarchique, 1848-1873, 359.
- Destray (P.)*. Essai d'une bibliographie critique de l'histoire nivernaise, 391.
- Dieudonné (A.)*. Voir *Blanchet (A.)*.
- Doublet (Georges)*. Godeau, évêque de Grasse et de Vence (1605-1672). Jeunesse de Godeau et son épiscopat à Grasse de 1636 à 1639, 91.
- Drouet (Joseph)*. Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre (1658-1740), 96.
- L'abbé de Saint-Pierre. L'homme et l'œuvre, 97.
- Dubourg (chanoine P.)*. Histoire de Damazan, 155.
- Dufay (Pierre)*. Bibliographie du Loir-et-Cher, 391.
- La débâcle de 1716, 391.
- Dureng (Jean)*. Le duc de Bourbon et l'Angleterre (1723-1726), 93.
- Esquer (Gabriel)*. Les archives algériennes et les sources de l'histoire de la conquête, 362.
- Les débuts de l'administration civile à Alger, 362.
- La Haute-Auvergne à la fin de l'ancien régime (notes de géographie économique), 98.
- Estrées (Paul d.)*. Voir *Callet*.
- Fébre (Lucien)*. Histoire de la France-Comté, 154.
- Filon (Augustin)*. Le prince impérial; souvenirs et documents, 355.
- Fisher (Herbert)*. Napoléon, 164.
- Forville (Jean de)* et *Le Sourd (Aug.)*. Les châteaux de France, 166.
- Gachot (Ed.)*. Histoire militaire de Masséna, 1809, 344.
- Gagnol (P.)*. La dime ecclésiastique en France au xviii^e siècle, 94.
- Galabert (François)*. Album de paléographie et de diplomatique, 152.
- Garin (Joseph)*. En Savoie. Une paroisse et une communauté rurales avant la Révolution. Histoire de Chevron. T. II : Les communiers avant 1792, 99.
- Gélis (F. de)*. Histoire critique des jeux floraux, 1323-1694, 373.
- Geoffroy de Grandmaison*. Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 341.
- Gigon (S.-C.)*. Le général Malet, 344.
- Gratien (O. M. Capuc.)*. La fondation des Clarisses de l'Ave-Maria et l'établissement des Frères Mineurs de l'Observance à Paris (1478-1485), 169.
- Grouard (lieutenant-colonel)*. La guerre éventuelle, 361.
- Guillon (Ad.)*. Essai historique sur Tréguier, 392.
- Haré (Pierre)*. Ville de Bordeaux. Registre du clerc de ville, xvi^e s., 87.
- Hauterive (Ernest d.)*. La police secrète du premier Empire, 340.
- Havard (Oscar)*. Histoire de la Révolution dans les ports de guerre. I : Toulon, 390.
- Haven (Dr Marc)*. Le maître inconnu : Cagliostro. Étude historique et critique sur la haute magie, 97.
- Hayem (Julien)*. Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, 84.
- Hébert (Marcel)*. Jeanne d'Arc et les sées, 388.
- Hutinel (F.) et Mathéy (J.-B.)*. Vitteaux (Côte-d'Or), 168.
- Joret (Charles)*. Les noms de lieu d'origine non romane et la colonisation germanique et scandinave en Normandie, 387.
- Jouin des Longrais (F.)*. Information du sénéchal de Rennes contre les ligueurs (1589), 88.
- Labriola (Arturo)*. La « comune » di Parigi, 358.
- Laloy (E.)*. Enigmes du grand siècle. Le masque de fer, 388.
- Lanzac de Laborie (L. de)*. Paris sous Napoléon, 339.
- Lebas (George)*. Histoire d'un port normand sous la Révolution et l'Empire. Dieppe, 390.
- Le Brun (Eugène)*. Une petite ville bourbonnaise. Le Veudre, 392.
- Le Glay (André)*. Histoire de la conquête de la Corse par les Français, 379.
- Le Gros (général)*. Le maréchal Grouchy à l'aile droite de l'armée française les 17 et 18 juin 1815, 164.
- Lehr (Henry)*. La Réforme et les églises réformées dans le département actuel d'Eure-et-Loir (1523-1911), 98.
- Lemasson (Auguste)*. Voir *Mars (dom Noël)*.
- Le Sourd (Auguste)*. Voir *Forville*.
- Lesueur (Emile)*. Voir *Robespierre*.
- Lorédan (Jean)*. Un grand procès de sorcellerie au xvii^e siècle. L'abbé Gaufridy et Madeleine de Demandolx (1600-1670), d'après des documents inédits, 91.
- Loutchitsky (Ivan)*. La propriété paysanne en France à la veille de la Révolution, principalement en Limousin, 94.
- Marcault (Charles)*. L'art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur, 361.
- Mars (dom Noël)*. Histoire du royal monastère de Saint-Jacut-de-l'Isle-de-la-Mer, publ. par A. Lemasson, 392.
- Martin (Paul)*. Causes de la défaite de l'armée française à Waterloo, 344.
- Martin-Decaen (André)*. Le dernier

- ami de J.-J. Rousseau : le marquis René de Girardin (1735-1808), d'après des documents inédits, 97.
- Mathey (J.-B.)*. Voir *Hutinel (F.)*.
- Merki (Ch.)*. La marquise de Verneuil (Henriette de Balzac d'Entragues) et la mort de Henri IV, d'après les mémoires du temps et des documents manuscrits, 89.
- Mims (Steward L.)*. Colbert's West India policy, 375.
- Mortier (Raoul)*. La sénéchaussée de la Basse-Marche. Contribution à l'étude de la géographie de l'ancienne France, 98.
- Noailles (vicomte de)*. Épisodes de la guerre de Trente ans : le maréchal de Guebriant (1602-1653), 90.
- Nouaillac*. Henri IV raconté par lui-même. Choix de lettres et harangues publiées avec une introduction, 88.
- Ollivier (Émile)*. L'Empire libéral : études, récits, souvenirs, 354.
- Origines (les) diplomatiques de la guerre de 1871, recueil de documents publiés par le ministère des Affaires étrangères, 357.
- Pannier (Jacques)*. Rapports de l'Église et de l'État. Vie publique et vie privée des protestants. Leur part dans l'histoire de la capitale, le mouvement des idées, les arts, la société, le commerce, 88.
- Paris (Gaston)*. Mélanges de littérature française du moyen âge, 161.
- Patry (H.)*. Les débuts de la réforme protestante en Guyenne (1523-1559). Arrêts du parlement, 87.
- Pélissier (Léon-G.)*. Notes italiennes d'histoire de France, 176.
- Perrenot (Th.)*. Études de toponymie franc-comtoise, 167.
- Picard (Ernest)*. Préceptes et jugements de Napoléon, 341.
- et *Tuetey (Louis)*. Correspondance inédite de Napoléon I^{er}, 339.
- Pigallet (Maurice)*. Les élections de Montalembert dans le Doubs, 350.
- Pilon (Camille)*. Le costume civil en France du XIII^e au XIX^e siècle, 163.
- Rébillot (général baron)*. Souvenirs de révolution et de guerre, 350.
- Reclus (Maurice)*. Jules Favre (1809-1880); essai de biographie historique et morale, 355.
- Richelieu (cardinal de)*. Mémoires, 89.
- Robespierre (Maximilien)*. Œuvres complètes, t. II, publ. par E. Lesueur, 389.
- Rocheblave (S.)*. La vie d'un héros. Agrippa d'Aubigné, 162.
- Rose (J. Holland)*. The personality of Napoleon, 340.
- Rosignol (Georges) (Roger Debury)*. Un pays de célibataires et de fils uniques, 165.
- Roux (M. de)*. La Révolution à Poitiers et dans le département de la Vienne, 381.
- Saint-Simon*. Mémoires, publ. par A. de Boististe, 163.
- Sanlaville (Fr.)*. Molière et le droit, 388.
- Saulnier (Eugène)*. Le rôle politique du cardinal de Bourbon (Charles X), 1523-1590, 88.
- Sévestre (Émile)*. Les sources du chevalier Des Touches, de Barbey d'Aurevilly, 166.
- Simond (lieutenant-colonel Émile)*. Histoire de la troisième République, de 1887 à 1894, 360.
- Statistique générale de la Tunisie pour 1911, 362.
- Strich (Michael)*. Liselotte und Ludwig XIV, 92.
- Tournyol du Clos (Jean)*. Richelieu et le clergé de France. La recherche des amortissements d'après les Mémoires de Montchal, 90.
- Tuetey (Louis)*. Voir *Picard (Ernest)*.
- Vallière (capitaine de)*. Le régiment des gardes-suisse de France. Les Suisses en Italie, 85.
- Valois (Noël)*. Le procès de Gilles de Rais, 388.
- Vauthier (G.)*. Villemain, 349.
- Vermale (François)*. Les classes rurales en Savoie au XVIII^e siècle, 95.
- Vindry (Fleury)*. Les parlementaires français au XVI^e siècle, t. II, 87.
- Wassermann (Suzanne)*. Les clubs de Barbès et de Blanqui en 1848, 351.
- Yver (Georges)*. Correspondance du capitaine Daumas, consul à Mascara (1837-1839), 362.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

- Armitage (Miss Ella S.)*. The early Norman castles of the British isles, 124.
- Ashby (A. W.)*. One hundred years of poor law administration in a Warwickshire village, 130.
- Bastide (Ch.)*. Anglais et Français du XVII^e siècle, 130.
- Bates (E.-S.)*. Touring in 1600; a study in the development of travel as a means of education, 128.
- Beck*. Établissement des Angles et des Saxons en Bretagne, 120.
- Brown (Louise Fargo)*. The political activities of the Baptist and Fifth monarchy men in England during the Interregnum, 398.
- Burrage (Champlin)*. The early English Dissenters in the light of recent researches, 1550-1641, 132.
- Chaplin (Arnold)*. The illness and death of Napoleon Bonaparte, 345.

- Clark (Henry W.)*. History of english Non-Conformity from Wyclif to the close of the nineteenth Century, 132.
- Clayton (Joseph)*. Robert Kett and the Norfolk rising, 128.
- Crawford (Raymond)*. The king's evil, 135.
- The last days of Charles II, 136.
- Daumet (Georges)*. Notices sur les établissements religieux anglais, écossais et irlandais fondés à Paris avant la Révolution, 139.
- Davey (Richard)*. The sisters of Lady Jane Grey and their wicked grandfather, 127.
- Dixon (W. Scarth)*. Hunting in the olden days, 396.
- Elder (John R.)*. The royal fishery companies of the xvii cent, 398.
- Firth (Ch.-H.)*. Cromwell's army; a history of the english soldier during the civil wars, the Commonwealth and the Protectorate, 131.
- Notes on the diplomatic relations of England with the North of Europe, 399.
- Gasquet (Fr. Aidan)*. England under the old religion, 397.
- Gillet (J. E.)*. Molière en Angleterre, 1660-1670, 398.
- Green (Alice S.)*. The old irish world, 396.
- Halévy (Élie)*. Histoire du peuple anglais, t. I, 139.
- Hall (Walter Phelps)*. British Radicalism, 1791-1797, 138.
- Banville (Paul)*. La querelle des Communes et des Lords, 175.
- Headley (D. P.)*. Studies in british history and politics, 400.
- Henderson (George)*. Survivals in Belief among the Celts, 157.
- Hennebicq (Léon)*. L'impérialisme occidental. Genèse de l'impérialisme anglais, 401.
- Innes (Arthur D.)*. A source book of english history for the use of schools, 396.
- Jancke (D^r Rudolph)*. Guillelmus Neubrigensis, ein pragmatischer Geschichtsschreiber des zwölften Jahrhunderts, 124.
- Jedwine (J. W.)*. The first twelve centuries of british Story, 122.
- Langenbeck (W.)*. Englands Weltmacht in ihrer Entwicklung, 401.
- Larson (Laurence Marcellus)*. Canute the great (995 circa 1035) and the rise of danish imperialism during the viking age, 122.
- Nightingale (B.)*. The Ejected of 1662 in Cumberland and Westmoreland; their predecessors and successors, 134.
- Norgate (Kate)*. The minority of Henry the third, 125.
- Notestein (Wallace)*. A history of witchcraft in England from 1558 to 1718, 134.
- Ollard (S. L.)*. A dictionary of english church history, 400.
- Pierquin (Hubert)*. Histoire politique de la monarchie anglo-saxonne, 449-1066, 121.
- Rait (Robert S.)*. Scotland, 139.
- Riker (Thad. W.)*. Henry Fox, first Lord Holland. A Study of an eighteenth century politician, 137.
- Russell (E.)*. Maitland of Lethington, the minister of Mary Stuart; a study of his life and times, 140.
- Sadler (Michel T.)*. The political career of R. Br. Sheridan, 399.
- Scott (W. R.)*. The constitution and finance of english scottish and irish joint stock companies to 1720, 399.
- Smith (H. F. Russell)*. The theory of religious liberty in the reigns of Charles II and James II, 135.
- Schulz (Dr Friedrich)*. Die Hanse und England von Eduard's III bis zur Heinrich's VIII Zeit, 126.
- Tawney (R. H.)*. The agrarian problem in the sixteenth century, 128.
- Taylor (Rupert)*. The political prophecy in England, 125.
- Thompson (A. Hamilton)*. Military architecture in England during the middle ages, 396.
- Wade (C. E.)*. John Pym, 131.
- Ward (A. W.)*. The Cambridge history of english literature, 136.
- Wilson (John Dover)*. Life in Shakespeare's England; a book of Elizabethan prose, 127.
- Windisch (Ernst)*. Das keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur, 372.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

- Molsbergen (G.)*. De sticher von Hollands Zuid-Afrika. Jan van Riebeeck, 374.

HISTOIRE DES PAYS SCANDINAVES.

- Cullberg (Albin)*. La politique du roi Oscar I^{er} pendant la guerre de Crimée, 351.
- Gertz (M.-Cl.)*. Vitae Sanctorum Danorum, 174.

HISTOIRE D'ORIENT.

- Caetani (Leone)*. Cronographia islamica, 176.
- Endle (Rev. Sidney)*. Les Kacharis, 177.
- Krauss (Samuel)*. Talmudische Archæologie, 160.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.	Pages
HOMO (L.). L'empereur Gallien et la crise de l'Empire romain au III ^e siècle.	1, 225
ROTT (Ed.). Richelieu et l'annexion projetée de Genève. (<i>suite et fin</i>)	23
MÉLANGES ET DOCUMENTS.	
BOURRILLY (V.-L.). Antonio Rincon et la politique orientale de François I ^{er}	64, 268
DOUCET (R.). La mort de François I ^{er}	309
BULLETIN HISTORIQUE.	
Antiquités latines (publications étrangères), par Ch. LÉCRIVAIN	99
— (publications françaises), par J. TOUTAIN.	317
Histoire d'Angleterre (<i>suite et fin</i>), par Ch. BÉMONT	120
Histoire de France (époque moderne), par Henri HAUSER.	84
— (époque contemporaine), par R. GUYOT	339
COMPTES-RENDUS CRITIQUES.	
BLANCHET (Ad.) et DIEUDONNÉ (A.). Manuel de numismatique française (M. Prinnet)	143
BRICOUT (J.). Où en est l'histoire des religions? (P. Oltramare).	371
COULON (Auguste). Inventaire des sceaux de la Bourgogne (M. Prinnet).	377
CUMONT (Franz). Astrology and religion among the Greeks and Romans (P. Oltramare).	368
DENIS (Paul). Ligier Richier (Chr. Pfister).	148
DUBOURG (chanoine P.). Histoire de Damazan (Ch. Bémont).	155
DURKHEIM (Émile). Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie (P. Oltramare)	365
FEBVRE (Lucien). Histoire de Franche-Comté (Chr. Pfister)	154
GALABERT (François). Album de paléographie et de diplomatique (R. Latouche).	152
GAUCKLER (Paul). Le sanctuaire syrien du Janicule (R. Massigli)	141
GÉLIS (F. DE). Histoire critique des jeux floraux (A. Jeanroy)	373
HURTEBIS (E.-González). Libros de tesoreria de la casa de Aragon (J. Régné)	145

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 1913.]

TABLE DES MATIÈRES.

457

Pages

JASTROW (Morris). Aspects of religious belief and practice in Babylonia and Assyria (Paul Oltramare) . . .	367
KIENER (Fritz). Studien zur Verfassung des Territoriums der Bischöfe von Strassburg (Chr. Pfister) . . .	451
LE GLAY (A.). Histoire de la conquête de la Corse par les Français (L. Villat) . . .	379
LEMA (marquis DE). Antecedentes políticos y diplomáticos de los sucesos de 1808 (E. Martin-Chabot) . . .	385
MEYER (Ed.). Der Papyrusfund von Elephantine (P. Oltramare) . . .	369
MIMS (Stewart L.). Colbert's West-India policy (P. Cultru) .	375
MOLSBERGEN (Dr. G.). De stichter van Hollands Zuid-Afrika. Jan van Ribeeck (A. Waddington) . . .	374
MOREL-FATIO (Alfred). Historiographie de Charles-Quint (H. Hauser) . . .	147
ROUX (M. DE). La Révolution à Poitiers et dans le département de la Vienne (P. Boissonnade) . . .	381
WINDISCH (E.). Das keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur (C. Julian) . . .	372

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale (P. OLTRAMARE, Chr. PFISTER) . . .	157,
Histoire de l'Antiquité (J. CARCOPINO, A. LOISY, P. OLTRAMARE, Chr. PFISTER) . . .	158
Histoire d'Allemagne (Ch. BÉMONT, P. DARMSTÄDTER, Chr. PFISTER, Rod. REUSS) . . .	169, 393
Histoire d'Alsace (Chr. PFISTER) . . .	172,
Histoire d'Autriche-Hongrie (Chr. PFISTER, R. GUYOT) . .	173, 394
Histoire de Danemark (L. HALPHEN) . . .	174
Histoire des États-Unis (H. MALO) . . .	174
Histoire de France (Ch. BÉMONT, A. DREYFUS, L. HALPHEN, H. HAUSER, R. MICHEL, Chr. PFISTER, C. PITON, R. N. SAUVAGE, Ch. SCHMIDT) . . .	161, 387
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, Rod. REUSS) .	175, 395
Histoire d'Italie (Chr. PFISTER) . . .	176
Histoire d'Orient (M. LAMBERT, P. OLTRAMARE) . . .	176

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Abhandlungen d. k. Gesellschaft d. Wissens.-Göttingen.	197
2. Abhandlungen d. k. Preussischen Akademie d. Wissens.	197
3. Annalen d. histor. Vereins für den Niederrhein . . .	197
4. Archiv für Hessische Geschichte . . .	198
5. Beiträge zur Geschichte d. Niederrheins . . .	198
6. Berichte über d. Verhandlungen d. k. Sächsischen Gesellschaft d. Wissenschaften . . .	198
7. Bonner Jahrbücher . . .	199
8. Deutsche Rundschau . . .	420
9. Forschungen zur Brandenburg. u. Preuss. Geschichte.	201
10. Glotta . . .	202
11. Göttingische gelehrte Anzeigen . . .	202, 421

	Pages
12. Hansische Geschichtsblätter	203
13. Historisches Jahrbuch	421
14. Historische Zeitschrift	203, 422
15. Mittheilungen d. Gesamtarchivs d. deutschen Juden	205
16. Neues Archiv d. Gesells. f. ältere deutsche Geschichtsk.	205
17. Neues Archiv f. Sächsische Geschichte.	206
18. Oberbayerisches Archiv	206
19. Zeitschrift f. Kirchengeschichte	206
ALSACE.	
1. Revue d'Alsace	196, 420
AUTRICHE.	
1. Denkschriften d. d. Akademie d. Wissenschaften	207
2. Mittheilungen d. Instituts f. österreich. Geschichtsforsch.	207
3. Zeitschrift f. katholische Theologie	208
BELGIQUE.	
1. Analecta Bollandiana	423
2. Archives belges	423
3. Bulletin de la Commission des anciennes lois.	424
4. Bulletin de la Commission royale d'histoire	424
5. Bulletin de la Société historique de Gand	424
6. Bulletin de l'Institut archéologique liégeois	424
7. Leodium	424
8. Musée belge (le)	425
9. Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous	425
10. Revue des questions scientifiques	425
11. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain.	425
12. Revue générale	426
13. Revue de l'Instruction publique	427
14. Revue de l'Université de Bruxelles	427
CANADA.	
1. Review of historical public. relating to Canada	209
DANEMARK.	
1. Aarbøger f. nordisk Oldkyndighed	428
2. Historisk Tidsskrift.	428
3. Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger.	428
ÉTATS-UNIS.	
1. Nation (the)	428
FRANCE.	
1. Académie des inscriptions et belles-lettres	192, 416
2. Académie des sciences morales et politiques	192, 416
3. Anjou historique (l')	192
4. Annales de Bretagne	193, 416
5. Annales de géographie	186, 409
6. Annales du Midi.	417
7. Annales révolutionnaires.	178, 402
8. Bibliographe moderne (le)	411

	Pages
9. Bibliothèque de l'École des chartes	403
10. Bulletin de la Commission des doc. éconóm. de la Rév.	178
11. Bulletin de la Soc. de l'histoire de Paris	417
12. Bulletin de la Soc. de l'histoire du protestantisme	409
13. Bulletin d'histoire économique de la Révolution	178
14. Bulletin hispanique	186, 410
15. Bulletin italien	187, 411
16. Bulletin trimestriel de la Soc. archéol. de Touraine	193
17. Comité des travaux historiques et scientifiques	179
18. Correspondant (le)	188, 412
19. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus	190, 413
20. Feuilles d'histoire du XVII ^e au XX ^e siècle	179, 403
21. Grande Revue (la)	190, 413
22. Journal des Savants	183, 407
23. Mémoires de la Société éduenne	417
24. Mercure de France (le)	413
25. Moyen âge (le)	184
26. Nouvelle revue historique de droit	187
27. Nouvelles archives des missions scientifiques	187
28. Polybiblion	184
29. Province du Maine (la)	193
30. Révolution dans l'Aube (la)	193
31. Révolution française (la)	180, 404
32. Revue africaine	194, 417
33. Revue archéologique	187
34. Revue critique d'histoire et de littérature	185, 407
35. Revue de Bretagne	194
36. Revue de Gascogne	194, 418
37. Revue de l'Agenais	194, 418
38. Revue de l'histoire des religions	187
39. Revue de Paris	190, 413
40. Revue de Saintonge et d'Aunis	195, 419
41. Revue des bibliothèques	188, 411
42. Revue des Deux Mondes	191, 415
43. Revue des études anciennes	181, 405
44. Revue des études historiques	182
45. Revue des études napoléoniennes	182, 406
46. Revue des questions historiques	406
47. Revue des sciences politiques	188
48. Revue d'histoire de Lyon	195, 419
49. Revue d'histoire diplomatique	182, 405
50. Revue d'histoire moderne et contemporaine	183, 405
51. Revue d'histoire rédigée à l'État-major de l'armée	411
52. Revue du Nord	195
53. Revue générale du droit	188
54. Revue historique de Bordeaux	195, 419
55. Revue historique de la Révolution française	183
56. Revue historique et archéologique du Maine	196, 419
57. Revue Mabillon	407
58. Revue politique et littéraire (Revue bleue)	191
59. Revue savoisiennne	196, 420

GRANDE-BRETAGNE.

1. Athenæum (the)	212, 429
2. British Review (the)	213
3. Edinburgh Review	213
4. English historical Review (the).	430
5. Nineteenth century (the)	432
6. Quarterly Review	432
7. Scottish historical Review (the).	434

ITALIE.

1. Archivio della r. Società romana di storia patria . . .	434
2. Archivio storico italiano	434
3. Archivio storico lombardo	434
4. Archivio storico per la Sicilia orientale	436
5. Archivio storico siciliano	436
6. Atti e Memorie della r. deput. per le prov. di Romagna. .	436
7. Bullettino dell' Istituto storico italiano	436
8. Nuovo archivio veneto.	437
9. Rendiconti della r. Accademia dei Lincei	437
10. Risorgimento italiano (il).	437
11. Rivista storica benedettina	439
12. Rivista storica italiana.	438
13. Scuola cattolica (la).	440
14. Studi e memorie per la storia dell' Università di Bologna. .	440
15. Studi storici	440

CHRONIQUE.

Le troisième Congrès international d'histoire	218
<i>Belgique</i>	223
<i>Danemark</i>	446
<i>Espagne</i>	447
<i>France</i>	218, 441
<i>Grande-Bretagne</i>	223, 447
<i>Italie</i>	224, 448
<i>Roumanie</i>	448
ERRATUM	448
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	449

Le gérant : R. LISBONNE.

